Éditeurs Scientifiques
Raymond Lanfranchi — Bernard Clist

AUX ORIGINES DE L'AFRIQUE CENTRALE



Coordination
Yves de la Croix
Centre Culturel Français Saint-Exupéry (Libreville)

Centres Culturels Français d'Afrique centrale
Centre International des Civilisations Bantu

AUX ORIGINES
DE L'AFRIQUE CENTRALE

CONTRIBUTIONS SCIENTIFIQUES

Raymond Asombang, Centre de Recherches et d'Études Anthropologiques, Yaoundé, Cameroun
Bernard Clist, Département d'Archéologie, Centre International des Civilisations Bantu, Libreville, Gabon
Pierre de Maret, Faculté de Philosophie et Lettres, Université libre de Bruxelles, Belgique
Augustin Holl, Département d'Ethnologie et de Préhistoire, Université Paris X, Nanterre, France
Marie-Pierre Jezegou, Département d'Histoire, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université Omar Bongo, Libreville, Gabon
Kanimba Misago, Institut des Musées Nationaux du Zaïre, Kinshasa, Zaïre
Raymond Lanfranchi, Département Archéologie, Centre International des Civilisations Bantu, Libreville, Gabon
Michel Locko, Département d'Histoire, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université Omar Bongo, Libreville, Gabon
Dieudonné Malouguila Nganga, Département de Géologie, Faculté des Sciences, Brazzaville, Congo
Colette Marchal-Nasse, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université Omar Bongo, Libreville, Gabon
Muya Wa Bitanko Kamwanga, Musée National de Lubumbashi, Shaba, Zaïre
Charles de Namur, ORSTOM, Brazzaville, Congo
Michel Petit, Université de Tuléar, Madagascar
Bernard Peyrot, Département de Géographie, École Normale Supérieure, Libreville, Gabon
Bruno Pinçon, Ministère de l'Éducation Nationale, Brazzaville, Congo
Miguel Ramos, Institut de Recherche Scientifique Tropicale, Lisbonne, Portugal
Dominique Schwartz, ORSTOM, Pointe-Noire, Congo
Wim Van Neer, Musée Royal de l'Afrique centrale, Tervuren, Belgique

Réalisation



Centre Culturel Français Saint-Exupéry (Libreville)
Centre International des Civilisations Bantu (Libreville)



Cet ouvrage est publié avec l'aide du
Ministère de la Coopération et du Développement

Sépia (Paris)
avec le concours de
UTA

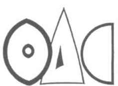
Éditeurs Scientifiques
Raymond Lanfranchi — Bernard Clist

AUX ORIGINES DE L'AFRIQUE CENTRALE

Coordination
Yves de la Croix
Centre Culturel Français Saint-Exupéry (Libreville)

Centres Culturels Français d'Afrique centrale
Centre International des Civilisations Bantu

ISBN : 2-907888-11-0



Plus de 5 000 000 de km² enchassés dans la masse du continent, l'Afrique centrale.

Un espace immense dont les origines restent mystérieuses. Que sait-on de ce cœur de l'Afrique, depuis l'apparition des humains jusqu'à l'émergence de ces royaumes que les navigateurs portugais découvrent, stupéfaits, à partir du XVᵉ siècle ? Cette seule interrogation ouvre un champ de réflexion à la mesure du sujet : vaste et difficilement pénétrable.

Il faut dire qu'ici l'archéologie opère sur un sujet particulièrement complexe : aux contraintes naturelles de la recherche dans des pays en développement s'ajoutent celles du terrain. Les sols conservent peu ou pas les traces des anciens habitants, les sites établis en savane ont pu être recouverts par la forêt, voire inondés, suite aux changements climatiques — car l'Afrique centrale n'a pas toujours été immuablement humide, et bien des vestiges sont sans doute ensevelis par la végétation.

Et pourtant, les chercheurs, patiemment, explorent l'étrange dimension du temps écoulé, à partir des traces ténues enfouies dans le temps présent.

Reconstituer le puzzle des différentes recherches, rassembler ces morceaux de vérité, fondre les questions particulières en une interrogation plus vaste, brosser le panorama vertigineux des origines jusqu'aux débuts de l'histoire, tel a été notre objectif. Son immodestie apparente recèle une volonté très simple : autoriser le plus grand nombre à accéder à la science de quelques-uns, donner à tous la vision de l'horizon antérieur de ce sol qu'ils partagent aujourd'hui.

Une exposition qui se veut claire pour tous, elle-même fondée sur un livre scientifique, tels sont les produits issus de la collecte systématique effectuée par le département d'Archéologie du Centre International des Civilisations Bantu auprès de ses chercheurs associés, et mis en œuvre par le Centre Culturel Saint-Exupéry de Libreville, pour les Centres Culturels Français d'Afrique centrale.

Que chacun de ceux qui ont participé à ce travail collectif en soit remercié par le regard plus informé que les habitants de cette région, grâce à lui, porteront sur leur environnement et leur passé, en deçà de toute mémoire et de l'histoire.

Yves de la CROIX
Centre Culturel Saint-Exupéry Libreville

PRÉFACE

En 1982, sortait des presses, en langue anglaise, la première synthèse d'archéologie préhistorique relative à l'Afrique centrale, et due à un savant belge (Francis Van Noten, *The Archeology of Central Africa*, avec la collaboration de Daniel Cahen, Pierre de Maret, Jan Moeyersons et Emile Roche).

Avec l'ouvrage que voici, conçu par le Département d'Archéologie du CICIBA, réalisé avec le concours scientifique de dix-huit auteurs fort compétents et avec l'appui matériel du Ministère français de la Coopération et du Développement, nous présentons ainsi la première synthèse, en langue française, des origines préhistoriques et sub-actuelles des peuples de l'Afrique centrale. Ce bilan archéologique de la décennie écoulée couvre globalement environ 100 000 ans d'histoire depuis les plus vieilles industries lithiques jusque vers l'an mil, en passant par l'apparition de nouvelles technologies (agriculture, céramique, métallurgie, genèses des royaumes de la savane), apportées par les peuples de langue et de culture bantu, au cours de leurs migrations premières.

J'encourage et remercie les auteurs de cet ouvrage bien équilibré et bien illustré qui rendra les plus précieux services à la recherche, à l'enseignement, et au grand public cultivé de notre région. Il est évident aussi que cette contribution du CICIBA à l'archéologie africaine aura sa place dans la compréhension, toujours difficile, des origines de l'humanité.

Théophile OBENGA
Directeur Général du CICIBA

L'AFRIQUE CENTRALE : PRÉSENTATION GÉNÉRALITÉS

GÉOLOGIE ● GRANDS TRAITS MORPHOLOGIQUES
HYDROLOGIE ● CLIMATOLOGIE ● SOLS ● APERÇU SUR LA VÉGÉTATION
Bibliographie

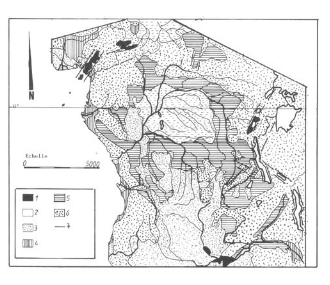


Fig. 1 : Esquisse géologique de l'Afrique centrale.
1. Constructions volcaniques tertiaires et quaternaires. 2. Terrains sédimentaires quaternaires. 3. Séries continentales tertiaires. 4. Séries jurassique et crétacé. 5. Séries primaires et secondaires des bassins intra-cratoniques. 6. Précambrien ancien. 7. Limites de l'aire étudiée.

LA GÉOLOGIE DE L'AFRIQUE CENTRALE

Bernard PEYROT
École Normale Supérieure,
Département de géographie,
Libreville, Gabon

L'UNE des caractéristiques premières de la géologie de l'Afrique centrale, réside dans la disposition de ses terrains en auréoles concentriques autour de la cuvette sédimentaire du Congo, vaste d'un million de km². Une autre, tient en l'étendue considérable des affleurements du vieux socle précambrien et des séries détritiques continentales issues de sa propre décomposition, alors que les dépôts marins ne figurent que très marginalement sur la façade atlantique. Quant aux constructions volcaniques, bien qu'imposantes, elles restent localisées aux lignes de dislocation du bâti structural, à l'est, sur le grand rift et à l'ouest dans l'axe du fossé du golfe de Guinée.

C'est donc une lithologie métamorphique à dominante cristalline (granites) qui constitue les assises du bouclier précambrien formé de quatre môles que séparent des ceintures orogéniques plissées et arasées et dont la mise en place s'est effectuée au cours de quatre époques géologiques majeures couvrant une période allant de 3 500 à 630 millions d'années.
Vers 620 millions d'années, sous l'effet d'un mouvement de subsidence à long rayon de courbure, ce socle commence à se déprimer en une cuvette où il va s'ensevelir sous un épais manteau de ses propres débris (au Précambrien terminal, au Jurassique, au Crétacé, lors du Paléogène et du Néogène) arrachés par les divers cycles d'érosion successifs à sa couronne périphérique, selon un processus encore actif.
A la fin du Jurassique, la dislocation du paléo-continent de Gondwana et la séparation progressive de l'Amérique du Sud et de l'Afrique, ouvre un premier «rift» lacustre sur la bordure ouest du socle. Au Crétacé, les incursions marines vont y laisser des dépôts gréso-carbonatés et terrigènes, puis, au Tertiaire, tandis que la partie est du bassin émerge, la sédimentation se poursuit à l'ouest. Enfin, une série continentale sablo-argileuse de recouvrement vient achever le cycle sédimentaire littoral.

Le bâti archéen

Boucliers et chaînes orogéniques du Précambrien ancien.

Quatre boucliers entourent la cuvette congolaise. Au sud, le bouclier du Kasaï, à l'est, le bouclier du Tanganyika, au nord-est et au nord, le bouclier ouest-nilien et celui du Bomu, à l'ouest, le bouclier du Chaillu et ses annexes sud-camerounaises. Il s'agit de roches cristallines, granites, gneiss, d'âges katarchéens et archéens (3 400 à 3 300 millions d'années).
Entre ces noyaux primitifs, et postérieurement à leur formation, se sont érigées des chaînes géosynclinales plissées dont il ne reste que les racines. On distingue, à l'est, la chaîne ruzizienne-udendienne, entre le môle du Kasaï et celui du Tanganyika. A l'ouest, la chaîne mayombienne, parallèle au trait de côte, superpose deux systèmes plissés dont les axes se recoupent à la perpendiculaire : nord-est pour le Pré-Mayombe (2 500 millions d'années) et nord-ouest, pour le Mayombe (1 800 millions d'années). Au nord-ouest, des racines de plis

émergent entre le môle du Chaillu et le bouclier du Bomu (séries de Lom, Poli et Mbalmayo). Enfin, au nord-est, la chaîne du Toro sépare les boucliers du nord Congo et du Tanganyika (2 000 millions d'années). Au Précambrien moyen, deux nouvelles chaînes viennent compléter le dispositif, la chaîne kibarienne, l'axe sud-sud-ouest qui va du Katanga à l'Uganda, et la chaîne irumidienne, un peu plus au sud-est. Ces chaînes plissées plus ou moins métamorphisées, (schistes, quartzites, phyllades) constituent avec les vieux boucliers le socle relativement stabilisé de l'Afrique centrale.

Subsidences intra-cratoniques précambriennes.

Au Précambrien moyen et supérieur, dans les premiers bassins de subsidence qui creusent le socle, s'accumulent des séries sédimentaires à faciès carbonatés et terrigènes siliceux. Système du Congo-occidental, développé du Cuanza au Cameroun, systèmes Liki-Bembé, lindilien, francevillien, (1 740 millions d'années) au Gabon, système lindilien, oubanguien, katanguien au Zaïre, système du Bembé, en Angola.
La stratigraphie du système du Congo occidental est bien connue et elle concorde avec celles observées au Zaïre et en Angola, de même qu'avec les régions qui participent de ce système. Sur les séries gréso-feldspathiques de base (Louila, bouenzien, francevillien), on observe, après un niveau de tillites, une série carbonatée schisto-calcaire à niveaux dolomitiques, silicifiés et à stromatolithes, dans laquelle s'est développée une intense karstification, et qui se caractérise par des minéralisations cuprifères. Au-dessus, une série schisto-gréseuse plus nettement terrigène, que couronne une série molassique (Inkisi).
Au Katanga, les mêmes séries occupent un sillon géosynclinal en arrière de la chaîne tectonique kibarienne. On distingue ici, à la base, le système du Roan, quartzo-feldspathique, surmonté des séries cuprifères carbonatées du Mwashya, puis d'un complexe terrigène et tillitique que dominent les séries tabulaires massives du Kundelungu, puissante formation schisto-calcaire dolomitisée à base gréso-sableuse.

Les séries intermédiaires secondaires mésozoïques

Le Continental intercalaire

C'est au Mésozoïque que vont se mettre en place les séries fluvio-lacustres secondaires qui forment le cercle interne de la couronne congolaise, et sur la façade atlantique, les séries du bassin sédimentaire côtier.
Les dépôts du Continental intercalaire, généralement concordants et peu dérangés, offrent des structures tabulaires mises en relief par l'érosion différentielle.
Ils reposent soit directement sur le Précambrien, soit sur des séries «Karoo», permiennes et carbonifères, reconnues au Katanga (série de la Lukuga) et dans la région de Cassange, en Angola. On distingue un étage de grès et d'argilites d'âge jurassique (série du Stanley Pool, de la Lualaba) que domine un étage de grès compacts et de grès kaoliniques d'âge crétacé (série du Kwango) que l'on peut paralléliser avec les grès de Carnot et de Ouadda Ndélé, en Centrafrique, et ceux de Lunda et Calonda, en Angola.

La sédimentation littorale

Sur la façade atlantique, ce Continental intercalaire se développe du Cameroun à l'Angola. Les séries les plus anciennes connues sous le nom de «grès sub-littoraux» reposent directement sur le socle précambrien et atteignent une puissance de 3 000 m au Gabon. C'est une série terrigène marno-gréseuse d'âge jurassique. Au-dessus se développe une série crétacée, où alternent les niveaux lagunaires (évaporites) marins, marno-calcaires et gréso-calcaires corrélatifs de la transgression crétacée. Au Tertiaire, cette sédimentation se poursuit, avec, au Paléocène des calcaires surmontés d'argiles à foraminifères d'âge miocène.

Le Continental terminal des couvertures cénozoïques

Deux séries de dépôts se superposent ; la série des grès polymorphes des plateaux tékés (sables éoliens silicifiés du Kalahari) et la série des sables ocres néogènes qui recouvrent les vastes plateaux du Zaïre, du Congo et du sud-est du Gabon, comme du nord de l'Angola. Ces deux séries sont corrélées aux surfaces d'érosion du Tertiaire inférieur et du Tertiaire supérieur, reconnues largement dans toute la région.
Sur la côte, une série sablo-argileuse continentale dite «série des cirques» d'âge plio-pleistocène, achève le cycle sédimentaire.

Le Quaternaire

Il est représenté par de larges placages alluviaux au cœur de la cuvette, à la confluence des grands organismes hydrographiques de l'Oubangui, du Congo, du Kasaï, de la Sangha. Il apparaît aussi avec des terrasses fluviatiles étagées le long des cours d'eau, incluant souvent de l'outillage lithique préhistorique, (Stanley Pool et Shaba au Zaïre, Niari au Congo, Ogooué au Gabon, région ouest en Centrafrique) et semble avoir été étroitement contrôlé par les importantes oscillations climatiques (phases de biostasie et phases plus xériques) qui ont marqué le Pleistocène et l'Holocène. Sur la côte, des plages soulevées à faunes marines et d'âge plio-quaternaire, existent en Angola, mais font totalement défaut plus au nord, où seuls des niveaux de bas stationnements marins sont reconnus sur la plate-forme continentale, attestant des fluctuations marines de cette période.

Le volcanisme

Les édifices volcaniques se situent à l'est de la cuvette d'Afrique centrale, sur les bordures du fossé tectonique au fond duquel se trouvent les lacs Tanganyika, Kivu, Mobutu Sésé Séko. La chaîne des Virunga est d'âge pliocène et certains strato-volcans sont encore actifs : Niragongo, Nyamulagira, Mihaga. A l'ouest, les édifices, dont le Mont Cameroun et les îles médio-guinéennes de Malabo, Principe, Sao Tomé et Annobon, se situent aussi sur un axe tectonique majeur, et ont un caractère basaltique. Ces dernières, comme l'édifice de la Pointe Gombé, au Gabon, ont connu une activité au Tertiaire.

LES GRANDS TRAITS MORPHOLOGIQUES DE L'AFRIQUE CENTRALE ATLANTIQUE

M. PETIT
Université de Tuléar,
Madagascar

L'IMMENSITÉ de l'Afrique centrale atlantique (environ 2,5 millions de km^2) nous oblige à ne considérer que les grands traits supra-régionaux qui opposent une certaine diversité structurale à une relative unité de l'évolution morphologique. Nous conclurons sur quelques grands problèmes morphologiques dont la solution reste en suspens.

La diversité du bâti structural

Le domaine d'étude constitue une vaste zone au bâti structural diversifié en relation avec les différentes phases de construction. L'hétérogénéité pétrographique d'une part, les différents styles techniques d'autre part, sont le gage de conditions favorables au développement de l'érosion différentielle et à la diversification des paysages.

Les paysages de la Cuvette proprement dite s'opposent à ceux des bordures. L'opposition tenant essentiellement à la structure, et la monotonie de la zone centrale faisant écho à la diversité paysagique des marges.

Les bordures, façonnées à la fois dans ce socle et sa couverture paléozoïque, s'opposent radicalement aux immenses atterrissements de la cuvette centrale. Cette cuvette, subsidence du Paléozoïque jusqu'à nos jours, explique à la fois la faible diversification pétrographique des séries continentales par rapport aux bassins ayant connu de longs épisodes marins, et le façonnement, puis la déformation, des aplanissements cycliques d'érosion sur les bordures. Apparemment, chaque épisode d'activité tectonique se matérialise par des apports nouveaux, mais également par une ablation latérale, d'où la multiplication des cycles successifs si l'on en croit les différents auteurs.

— Ainsi, au sein de la zone centrale, les plaines et plateaux centraux couvrent environ 70 000 km^2. Ils sont façonnés dans plusieurs centaines de mètres d'accumulations fluviatiles, de formations d'origine sédimentaire et d'atterrissements fluviolacustres. Il en résulte une hétérogénéité du matériau qui se traduit par des nuances paysagiques, pédologiques ou biogéographiques, les zones d'inondation actuelles ou subactuelles constituent de vastes aires marécageuses.

— Par opposition, on distingue au sein des marges, plus riches en matériaux de dureté inégale, et tectoniquement plus actives :

- au nord-ouest, les étendues de socle, essentiellement granitiques, qui se développent du Massif du Chaillu jusqu'au Cameroun central, et qui forment des paysages collinaires relativement émoussés, sans grande énergie ;
- les chaînes de montagne, comme le Mayombe, qui associent fréquemment schistes et quartzites, matériaux violemment contrastés au plan de la résistance à l'érosion ;
- les structures tabulaires de plate-forme gréso-calcaire cénozoïque ou protérozoïque, de type Ouadda ou Carnot en RCA, qui constituent des unités rigides, massives, de plateaux surélevés, aux bordures abruptes, ou encore des

plaines bosselées au drainage indécis ou même discontinu. Le modelé karstique en est un élément d'importance variable selon les caractères du matériau.

Une certaine unité d'évolution morphologique

Cette unité d'évolution provient pour l'essentiel du fait que la plus grande partie de l'Afrique centrale atlantique est drainée vers le fleuve Congo, qui en constitue ainsi le principal facteur d'organisation.

Le dispositif convergent et le tracé général sud-nord, acquis dès la constitution de la cuvette, ont joué en tant que niveau de base local et continental pour l'ensemble du bassin-versant, d'où une certaine corrélation possible entre les diverses phases d'aplanissements latéraux. il semble que, jusque vers la mi-Tertiaire, l'ensemble régional ne présentait que peu de contrastes topographiques. Il faut attendre la fin du Tertiaire et sa crise tectono-climatique pour mettre en valeur la disparité de dureté des roches et rompre avec la grande uniformité de paysage.

On distinguera dès lors les grands cycles suivants :

— les reliques vivantes de cycles d'érosion anciens du Jurassique ou intra-Karoo ; vieilles surfaces, généralement situées à des altitudes supérieures à 1 000 m, attestent d'un maximum d'ablation aux époques paléozoïques et mésozoïques ;

— les surfaces plus récentes. Elles semblent résulter de simples processus de régradation ou rectification par sédimentation d'une topographie héritée, très largement sénile :
• la «surface africaine de King», d'âge fini-crétacé à mi-tertiaire procède d'une évolution lente par régradation en amont et enfouissement en aval sous ses propres détritiques. Cette surface de «type acyclique», dont l'altitude oscille entre 1 200 et 1 400 m, est scellée par une dalle de grès polymorphes, d'une extrême dureté, épaisse localement de plusieurs mètres. Elle constitue le plan de référence fondamental permettant d'apprécier la dynamique de l'évolution ultérieure. Sa bonne conservation, liée naturellement à la résistance du recouvrement qui assure une protection totale, se concrétise dans l'espace par des éléments régionaux de hautes plaines plutôt que de hauts plateaux : le drainage n'est en effet qu'imprimé, indécis, rarement encaissé. En position sommitale sur les bordures de la cuvette, ces aplanissements constituent en fait la zone de partage des eaux entre les bassins-versants de premier ordre que sont ceux du Congo et du Zambèze.
• La surface mi-tertiaire se distingue de la précédente par sa moindre extension et sa faible expression dans le paysage, soit qu'elle se confonde avec la précédente, soit encore qu'elle se présente sous l'aspect de simple encoche en contrebas. Elle est recouverte par les dépôts de «sables ocres», épais parfois de plusieurs dizaines de mètres. L'origine fluvio-lacustre du dépôt apporte la preuve de la sénilité de la topographie.
• La période pliocène se caractérise essentiellement par le déblaiement de niveaux cycliques étagés, procédant d'une évolution lente souvent en relation avec un barrage aval en roche dure. Les niveaux s'insinuent entre les reliefs à la faveur d'affleurements tendres, ou profitent des principaux axes de drainage ; leur extension, conditionnée par la nature des affleurements, peut être considérable à l'exemple des basses terres qui s'étendent du nord Gabon au sud Cameroun, ou encore de celles situées au sud du fleuve Congo ; étant donné leur état d'inachèvement, ces niveaux portent des reliefs résiduels en roches dures : les inselbergs.
• Enfin, la seconde moitié du Quaternaire laisse des traces morphogénétiques sur les versants sous la forme de glacis, longs versants rectilignes difficilement conservés dans le matériel sableux, sauf en cas d'extrême jeunesse. Cette période se signale par contre par la multiplicité des constructions alluviales, surtout dans le centre de la cuvette, qui, jouant le rôle de piège, a pu connaître selon les auteurs jusqu'à huit phases distinctes d'accumulation, soit huit niveaux étagés de terrasses fluviatiles.

Les grands problèmes morphologiques

Le problème morphologique fondamental concerne l'organisation du drainage de la cuvette congolaise. Plusieurs positions tentent de répondre à cette question.

— Soit le fleuve coulait sud/nord en empruntant l'actuel seuil oubanguien, ce que confirmerait la boucle de l'Oubangui entre Bangui et Mobaye, les chutes de Possel à l'amont et les terres basses de Sibut à Dekoa. La liaison Congo-Tchad se serait interrompue après le Pliocène sous l'effet conjugué de la tectonique et de la capture d'un petit tributaire du Stanley Pool par un drain atlantique qui aurait provoqué le déversement est/ouest. Cette capture serait très récente, moins de 10 000 ans. Il semble cependant que dans ce cas, on devrait en observer des témoins facilement identifiables. Le phénomène pourrait aussi être dû à la régression concomitante de la mise en place de la série plio-pléistocène des cirques ; à la reprise d'érosion corrélative se seraient ajoutés des courants de turbidité qui auraient amplifié le rajeunissement de la vallée d'où la formation d'un canyon sous-marin de 230 km de long, dont 44 en territoire continental, affecté d'une pente de l'ordre de 1‰, et atteignant 2 300 m de profondeur. Dès lors se pose un problème de cohérence : si la capture est récente et la cuvette possédant un exutoire septentrional, le seuil oubanguien a subi une ablation importante jusqu'à une époque récente, et de ce fait, la surface centrafricaine ne peut être vieillie au-delà d'un Mio-Pliocène. Ce seuil étant cuirassé, son façonnement ne peut être qu'anté-induration, ce qui exclut une phase récente de déblaiement. Enfin, on peut aussi envisager une cuvette endoréique dont la vidange se serait effectuée par capture fini-pléistocène. Dans ce cas, on devrait retrouver une large extension de dépôts variés attestant de cette longue phase d'évolution en milieu fermé.

— Un autre problème important tient à la reconnaissance et à l'interprétation des surfaces d'aplanissement que l'on reconsti-

tue par la méthode du «proche en proche» et de «corrélations à distance», avec des sédiments définis comme corrélatifs des ablations, ou bien encore lorsque les séries détritiques se superposent (cas des grès polymorphes et des sables ocres). La série des sables ocres semble issue localement d'un remaniement fluvio-lacustre des grès polymorphes. Mais peut-on généraliser ce résultat qui concerne le pays bateke à l'ensemble du bassin congolais ? Si les régions stables ou ayant subi de simples déformations en larges voussoirs ne posent pas de problèmes d'interprétation trop aigus, il n'en va pas de même des zones remobilisées par une tectonique brutale et spasmodique comme dans le nord du Cameroun.

HYDROLOGIE DE L'AFRIQUE CENTRALE

Bernard PEYROT
École Normale Supérieure,
Département de géographie,
Libreville, Gabon

UN premier regard porté sur la carte des réseaux hydrologiques de l'Afrique centrale révèle que la pièce maîtresse en est constituée par le bassin du fleuve Congo, qui draine un bassin-versant de près de 4 millions de km^2, à cheval sur l'équateur, avec un débit de 1 420 milliards m^3/an, qui le classe au second rang mondial. En dehors de cet organisme majestueux qui, à lui seul couvre 55 % de l'Afrique centrale, on relève la présence de fleuves à drainage atlantique, tels que la Sanaga, le Ntem, l'Ogooué, la Nyanga, le Kouilou-Niari, le Cuanza, dont les débits, ajoutés à ceux du Congo, apportent un volume annuel de 1 600 milliards de m^3 d'eau à la circulation océanique sur une façade de 15° de latitude avec une charge sédimentaire de l'ordre de 60 millions de tonnes.

L'écoulement de ces eaux superficielles est intimement lié aux régimes pluviométriques de cette immense aire géographique équatoriale, mais est aussi étroitement conditionné par la topographie et la géologie. Les cours d'eau issus des châteaux d'eau que sont les hauts massifs, dévalent les paliers altimétriques par des chutes et des rapides successifs, entrecoupés de biefs calmes, puis ralentissent leur course dans de vastes plaines marécageuses, avant de rejoindre l'océan.

La centralité congolaise

Cinquième fleuve du monde par sa longueur, de 4 374 km, second par son débit moyen de 41 000 m^3/s, le Congo, ou Zaïre compte un tiers de son bassin en hémisphère nord, et deux tiers en hémisphère sud. Cette position, à cheval sur l'équateur, lui confère une certaine régularité de débit dont les fluctuations maximales enregistrées sont de 76 500 m^3/s en hautes eaux et de 22 000 m^3/s en période d'étiage. Entre les débits maximal et minimal, les rapports sont de 1 à 2.
Le régime du fleuve est commandé par la position des zones de pluies sur le bassin. Ainsi, en été boréal, l'écoulement procède des pluies qui intéressent la partie nord du bassin drainée principalement par l'Oubangui. En été austral, les eaux proviennent des pluies méridionales drainées par le Kasaï, les affluents de rive gauche et la partie amont du réseau de la Lualaba. Dans la réalité, ces ondes de crue sont amorties par les distances géographiques, et le régime global du fleuve, au niveau du Stanley Pool, s'avère complexe, tout en restant assez régulier.

Le Congo à Brazzaville

Superficie du bassin-versant	3 475 000 km^2
Module annuel	41 000 m^3/s
Étiage médian	32 800 m^3/s
Crue médiane	57 200 m^3/s
Coefficient d'écoulement	22 %

D'après Bricquet, 1990.

L'originalité de ce réseau réside dans la convergence de la grande majorité de ces axes de drainage vers le fond de la cuvette structurale, située à la confluence de l'Oubangui, de la Sangha, du Congo et des lacs Tumba et Maï Ndombé. Cet endoréisme apparent et originel, n'est rompu que par le seul exutoire situé en aval du Stanley Pool, creusé au travers du bourrelet mayombien, et coupé de 32 cataractes qui interdisent toute communication fluviale avec l'océan. Il semble que ce réseau conséquent se soit réalisé par captures successives en relation avec les relèvements des bordures du bassin.

— Le réseau amont du Lualaba.
Le Congo ou Lualaba prend sa source à 1 400 m, au Shaba, puis traverse la dépression de l'Upemba et se dirige vers le nord, jusqu'à Kisangani, par une série de biefs calmes rompus par des rapides dont les célèbres «Portes de l'Enfer» et les chutes de Tsungu, selon un axe qui semble remonter au Crétacé.

— Le réseau moyen entre Kisangani et Kinshasa.
La partie centrale, zone marécageuse d'incertitude de drainage, où la pente du fleuve n'est que de 6 cm par km pour une largeur de 14 km, et où les lacs offrent une morphologie typique d'ennoiement, correspondrait à une expansion lacustre résiduelle. Sur ce tronçon, le Congo reçoit les eaux de l'Oubangui qui, au niveau de Bangui, draine un bassin-versant de 480 000 km^2, avec un débit de 4 080 m^3/s. Plus au sud, c'est le Kasaï qui rejoint le Congo, après une source de 2 000 km, au cours de laquelle 900 000 km^2 de bassin-versant apportent un volume d'eau de 13 000 m^3/s. En traversant les plateaux téké, un peu en amont de Brazzaville, le fleuve s'encaisse de 400 m en contrebas des plateaux, puis divague dans le Pool Malebo (Stanley Pool), vaste expansion fluviolacustre façonnée sur un contact géologique en amont du seuil rocheux de Linzolo, où s'est produite la capture.

— Le tronçon aval.
Quant au couloir, en aval de Kinshasa, il s'agit d'un tronçon de genèse récente, d'une dénivellation de 265 m sur 300 km, creusé sur un accident structural, lors du renversement général du drainage, à la suite d'une capture occidentale. Au niveau de Matadi, le fleuve s'ouvre en un vaste estuaire d'une dizaine de km de largeur, drainé en profondeur par un canyon sous marin qui conduit les eaux douces à plus de 50 km au large des côtes, et modifie l'hydrologie océanique jusqu'à 200 km.

L'Ogooué

Inhérent au Gabon dont il constitue l'entité géographique, l'Ogooué est un fleuve long de 1 200 km qui prend sa source à 600 m d'altitude sur les plateaux téké au Congo, qui s'écoule vers le nord, avant de décrire une large boucle et de s'orienter vers l'ouest, en une course trans-équatoriale parsemée de chutes et de rapides (chutes de Poubara, de Booué, Portes de l'Okanda) qui ne se calme qu'en aval de Ndjolé, où le fleuve devient navigable. Il gagne ensuite paisiblement la mer par une zone semi-lacustre (lac Azingo, lac Onangué) puis un delta tapissé de mangroves.

Tout comme celui du Congo, le régime de l'Ogooué reflète les conditions saisonnières et zonales des précipitations de son vaste bassin-versant de 203 500 km^2 au niveau de Lambaréné. Il présente deux pointe de crues, l'une en novembre-décembre lorsque l'Ivindo, (bassin-versant de 35 800 km^2 et module annuel moyen de 1 000 m^3/s) principal affluent de rive droite, l'Okano et l'Abanaga, drainent les eaux des régions septentrionales du pays, l'autre, moins accusée intervient en mars-avril lorsque la Lolo, l'Offoué, la Ngounié, (bassin-versant de 32 500 km^2 et module moyen de 800 m^3/s) apportent les eaux des pluies méridionales. Il s'agit donc d'un régime de type équatorial.
A Lambaréné, station qui contrôle 95 % de son bassin, l'Ogooué a un module de 4 400 m^3/s. Les plus fortes crues peuvent atteindre 10 000 m^3/s et les étiages, 1 500 m^3/s.

La Sanaga

Longue de 1 043 km, la Sanaga draine un bassin-versant de 131 000 km^2, soit 25 % de la superficie du Cameroun, dans un contexte zonal où la tropicalité vient nuancer les conditions climatiques équatoriales. Issue de la réunion du Djerem et du Lom, la Sanaga coule en direction du sud-ouest jusqu'à l'océan, avec un tracé entrecoupé de biefs calmes et de chutes (chutes de Nachtigal, chutes Herbert et chutes d'Edéa) avec un débit moyen de 2 072 m^3/s.
Le débit d'étiage est de 310 m^3/s et celui des fortes crues de 6 680 m^3/s, au niveau d'Edéa, où le Mbam, descendu des hautes terres bamiléké concourt pour 37 % du débit total.

Les fleuves côtiers

Moins importants, mais néanmoins conséquents, les fleuves côtiers de la façade atlantique drainent des quantités appréciables d'eau. Le Wouri et le Nyong au Cameroun, drainent respectivement des bassins-versants de 8 250 et 26 400 km^2, avec des débits moyens de 317 et 440 m^3/s. Le Ntem a un bassin-versant de 131 500 km^2 et un débit de 290 m^3/s. La Nyanga, issue du massif du Chaillu, draine un bassin-versant de 22 000 km^2, pour un débit moyen de 320 m^3/s. Le Kouilou Niari, grossi de ses deux principaux affluents, la Bouenza et la Louéssé, draine un bassin-versant de 56 000 km^2, avec un débit moyen de 938 m^3/s à Sounda, dans le Mayombe. Il est à remarquer que le Niari et la Nyanga ont une partie de leur cours en zone karstique et bénéficient ainsi d'apports souterrains qui régularisent les régimes. Plus au sud, les fleuves angolais ont des écoulements pour lesquels la durée de la saison sèche australe se fait davantage sentir.

Les transports solides

Les profils en long en marche d'escaliers, traduisent une caractéristique propre aux régions tropicales humides, celle d'une impuissance des cours d'eau à réduire les obstacles rocheux, faute de charge solide suffisante. Cette indigence

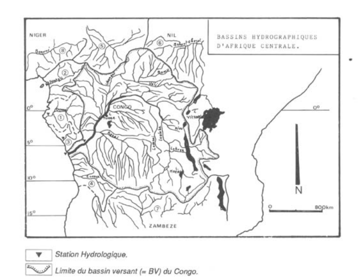


Fig. 1 : Bassins hydrographiques d'Afrique centrale.
1 : BV de l'Ogooué. 2 : BV de la Sanaga. 3 : BV du Kouilou. 4 : BV du Cuanza. 5: BV du Chari. 6 : BV du Bahr el Ghazal. 7 : BV du Zambèze. 8 : BV du Niger.

dont les causes relèvent d'une altération pédologique plus active que l'érosion épidermique, apparaît bien dans les charges solides transportées par ces organismes hydrologiques d'Afrique centrale. Déjà, les écoulements mesurés ne représentent que 25 % des quantités d'eau précipitées sur l'ensemble des bassins-versants, en raison d'une forte déperdition due à l'évaporation et à la consommation végétale. Les charges sont relativement faibles si l'on prend l'exemple du Congo, qui transporterait, au niveau de Matadi, 120 millions de m^3 d'alluvions, principalement issues de l'érosion du tronçon Kinshasa-Matadi, ce qui correspondrait à une érosion spécifique de 10 à 15 m^3 de matière solide par an et par km^2, soit 12 t/km^2/an. La Sanaga et l'Ogooué auraient une érosion de l'ordre de 38 et 20 t/km^2/an.

En bilan, on retiendra que cette hydrologie est influencée par la pluviométrie des diverses zones climatiques, avec, dans l'ensemble, des régimes à deux maxima et deux minima, légèrement décalés par rapport aux pics pluviométriques. En raison d'une épaisse couverture végétale qui favorise une bonne percolation des eaux pluviales, au sein de profils pédologiques argileux épais, les réserves hydriques souterraines sont à même de réguler les débits et de pallier aux déficits climatiques locaux. Aussi, avec une densité moyenne d'un drain tous les 800 m, l'Afrique centrale est-elle le siège d'une abondante et riche hydrologie.

CLIMATOLOGIE DE L'AFRIQUE CENTRALE

Bernard PEYROT
École Normale Supérieure,
Département de géographie,
Libreville, Gabon

« S'ÉTENDANT sur plus de 20 degrés de latitude, en une large bande ceinturée par l'Équateur» (P. Vennetier 1971), l'Afrique centrale trouve dans cette situation géographique sa principale originalité bio-climatique, cette célèbre «touffeur» d'un monde baignant en permanence dans une atmosphère chaude et humide, où l'élément climatique différentiel, contrôle incontournable de l'écologie, réside plus dans le mode de distribution spatiale et temporelle des pluies que dans une imperceptible amplitude thermique annuelle.
L'uniformité zonale de températures élevées et constantes, la faible ventilation du milieu, la vigueur de l'évaporation, confèrent aux régimes des pluies, la primauté dans une climatologie où en l'absence d'entraves orographiques majeures, le déplacement lent et majestueux des zones et saisons pluviales matérialisées par de fantastiques amas convectifs nuageux, constitue l'élément fondamental.

Les facteurs du contrôle climatique

A cheval sur l'équateur, l'Afrique centrale est influencée par les centres d'action des deux hémisphères. Elle est ainsi sous la dépendance de la dynamique des centres de hautes pressions anticycloniques sub-tropicaux égypto-libyens, des Açores, de Sainte-Hélène, l'Afrique australe et des Mascareignes, de la ceinture des basses pressions équatoriales, et des dépressions thermiques continentales. Ainsi, les saisons, essentiellement pluviométriques, sont déterminées par les positions respectivement occupées par la zone d'affrontement des flux issus de ces centres, (Zone de Convergence Inter-Tropicale ou ZCIT) au cours d'une double translation annuelle qui suit le mouvement apparent du soleil.

Il apparaît cependant que les conditions pluviogéniques, sont en partie aussi contrôlées par l'hydroclimatologie océanique de l'Atlantique sud qui se trouve être la source principale de la vapeur d'eau. Celle-ci, advectée par le flux expulsé par l'anticyclone de Sainte-Hélène, va donner, après condensation, l'essentiel des précipitations sur une grande partie du continent centre-africain. En effet, les variations des températures des eaux de surface régulent l'évaporation, les types de formations nuageuses et les transferts hydriques «océan-continent», particulièrement dans le cadre de l'Atlantique tropical oriental, où le rôle des «upwellings» semble déterminant. Ces variations interannuelles des températures des eaux du golfe de Guinée ont des incidences à l'échelle continentale sur toute l'activité aérologique au niveau des discontinuités où se produisent les pluies.

En hiver boréal, le renforcement des anticyclones égypto-libyens et des Açores, repousse vers le sud le front de convergence qui se situe en surface vers 5° N à l'ouest du 20e méridien, puis s'incurve en une oblique qui atteint 15° S, à l'est de ce même méridien. Au nord de cette ligne, la subsidence atmosphérique inhibe les précipitations, tandis que l'alizé continental (harmattan) affecte parfois le 10e méridien et la ligne équatoriale. Plus au sud, la conjugaison des basses pressions

thermiques et de la ZCIT vers laquelle afflue une mousson sud-atlantique, détermine les pluies.

En été boréal, les situations s'inversent et ce sont les anticyclones de Sainte-Hélène, de l'Afrique australe et des Mascareignes qui se dilatent, expulsant un flux d'alizés dynamisés. La ZCIT se trouve repoussée au nord de l'équateur. Tandis qu'elle attire une mousson épaisse et très instable (alizé dévié), largement humidifiée par les masses humides de la baie de Biafra, les rivages sud-occidentaux connaissent une période d'importante rémission des pluies. Celle-ci est consécutive d'une stabilisation atmosphérique par les remontées d'eaux froides (courant de Benguela, le long des côtes angolaises, et upwellings côtiers face aux rivages congolo-gabonais), génératrices d'une couverture nuageuse stratiforme et très faiblement pluviogénique, dont le rôle écologique est déterminant pour le maintien de la grande forêt face à une indigence pluviométrique régionale de plus de 4 mois.

Entre ces périodes, les saisons intermédiaires, dépendent du moment où s'accroissent localement les pluies et de celui où elles entrent dans une phase de rémission, situations contrôlées par les facteurs externes, dont en particulier, pour la façade atlantique, l'hydroclimatologie océanique. En effet, l'apparition précoce ou tardive des upwellings peut moduler considérablement le rythme et l'intensité des pluies sur la façade maritime, mais aussi dans l'intérieur du continent.

Les éléments du climat

Une forte constante thermique

Près de 80 % de la superficie de l'Afrique centrale subissent une température moyenne annuelle comprise entre 20° C et 27° C, avec des amplitudes annuelles de 2° C à 4° C, moins marquées que les amplitudes diurnes, plus sensibles de 6°, et accentuées sur les marges nord et sud de la zone. L'opacité du ciel, la turbidité atmosphérique, les tornades, peuvent occasionner ponctuellement de brutales fluctuations de températures, allant jusqu'à des chutes de 10° C lors de fortes pluies.
Cette constante thermique est la conséquence d'un apport radiatif régulier, de 300 à 500 calories par cm^2 et par jour, conféré par la position équatoriale de la région. La quasi-saturation en eau de l'atmosphère tempère les écarts potentiels et l'importante couverture nuageuse qui en découle, réduit l'ensoleillement direct qui ne dépasse pas 2 000 heures (2 100 h à Berbérati en RCA, 1 870 h à Yangambi, au Zaïre, 1 260 h à Tchibanga au Gabon). Par contre, le rayonnement diffus est très important.

Une atmosphère humide

L'évaporation, du fait de la constante thermique élevée, est intense, et représente en gros, 50 % du volume annuel des précipitations. De ce fait, l'humidité relative moyenne de l'air est très élevée, avec cependant de fortes nuances régionales. Comprise, en moyenne entre 80 et 85 %, cette humidité atteint son maximum sur la côte camerounaise et dans la cuvette centrale, avec plus de 85 % (92 % à Barumbu, au Zaïre et 90 % à Tiko, au Cameroun) et connaît ses plus faibles teneurs, sur la côte angolaise et dans l'est du Zaïre, où elle peut n'être que de 75 % (Goma 74 %, au Zaïre). Cette forte humidité est permanente, avec de faibles amplitudes annuelles de 4 à 10 %, mais de fortes variations journalières allant de 20 à 40 %, et elle s'explique par l'omniprésence de l'élément hydrique, représenté par la multitude de cours d'eau, les lacs, les marais, la couverture forestière qui fournit un apport non négligeable en eau, et surtout par une atmosphère constamment humidifiée par les flux océaniques atlantiques.

La conjugaison de cette constante humidité et des fortes températures instabilise l'atmosphère où les mouvements thermoconvectifs verticaux donnent naissance à une importante nébulosité, renforcée par l'activité de l'équateur météorologique. Deux types de couvert nuageux s'opposent. Un système cumuliforme, en saison des pluies, lors du passage de la ZCIT, et un système stratiforme, plus opacifiant, en période de rémission des pluies, lorsque la façade atlantique est soumise aux effets des «upwellings» océaniques. Ces deux formes de nébulosité ont des incidences considérables sur l'écologie des régions qu'elles affectent, favorisant, dans le premier cas, la dynamique végétale par un important apport en eau et une active photosynthèse, réduisant cette dernière dans le second cas, mais limitant l'évaporation au cours d'une saison sèche de 4 mois qui pourrait être fatale à la grande forêt du Congo et du Gabon.

Des précipitations violentes et très nuancées

Présumées permanentes, les précipitations de l'Afrique centrale connaissent toutes, à un moment ou un autre de l'année, une période de rémission, période cruciale des cycles biologiques culturaux, dont l'avènement s'avère des plus irréguliers, tout comme le sont les variations inter-annuelles de 10 à 15 % des régimes. A cela s'ajoute des contrastes régionaux considérables qui vont de régimes hyper-humides supérieurs à 10 000 mm d'eau par an à des régimes accusant moins de 1 000 mm (Debundscha, au Cameroun enregistre 11 479 mm, et Lobito, en Angola, 344 mm).
Ces régimes pluviométriques, calqués en gros sur la migration bi-annuelle de la masse pluvieuse, se caractérisent aussi par des abats de forte intensité dont l'efficacité érosive est considérable. Il est fréquent que les pluies dépassent le rythme de 2 mm par minute, pendant 15 minutes. Au Zaïre, les statistiques de 72 stations révèlent qu'en 10 ans, 12 d'entre elles avaient enregistré des pluies de plus de 140 mm en 24 h. De même, des hauteurs de 248 mm, à Libreville, au Gabon, de 168 mm à Lukula, au Zaïre, ont été relevées.
On notera que c'est à l'occasion de ces tornades, souvent formées en «lignes de grains» de secteur est, que se produisent les coups de vent les plus violents, dans un milieu où les calmes absolus constituent en moyenne 40 jours sur 100. Les rafales atteignent des vitesses de 70 km/h à Yangambi, au

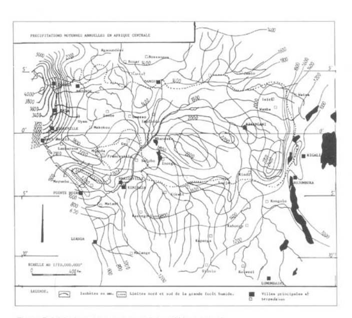


Fig. 1 : Précipitations moyennes annuelles en Afrique centrale.

Zaïre, comme à Port Gentil, au Gabon, mais sur de courtes périodes de 15 à 30 minutes. D'après Leroux (1980), ces lignes de grains résultent d'un affrontement du flux de mousson océanique avec le flux d'est sporadiquement dynamisé. Sur ce contact se forment ces fantastiques cumulo-nimbus très précipitants où se condense en fortes pluies une grande partie de la vapeur d'eau océanique atlantique.

Dans une aire géographique aussi vaste que l'Afrique centrale, les régimes pluviométriques sont assez nuancés selon les régions considérées. Toutefois, deux grands groupes peuvent être distingués ; le groupe des régimes bi-modaux, ou plus simplement «équatoriaux», où les pluies sont distribuées en deux périodes, entrecoupées de phases de rémission, et le groupe des régimes monomodaux, où l'éloignement en latitude leur confère des caractères plus «tropicaux», avec une seule saison des pluies et une seule saison sèche, dont la durée augmente avec la latitude, et la période est inversée selon l'hémisphère considérée.
Des stations comme Lambaréné, au Gabon, ou Inongo, au Zaïre illustrent le premier type, Lubumbashi et Isoro, au Zaïre, le second type.

Les régimes bi-modaux sont les plus fréquents et occupent un espace compris entre 4° N et 4° S, avec des maxima en octobre-novembre et avril-mai et une certaine constante humide puisque les phases intermédiaires ne sont que des phases de péjoration des pluies. Sur la façade atlantique, au sud de l'Ogooué, les «upwellings» littoraux modifient le schéma en accentuant la saison «sèche» de juin à septembre, et introduisant une nuance «sud-équatoriale».

Les régimes monomodaux marginaux, ont une saison des pluies en période estivale de l'hémisphère considéré, et l'on distingue un rythme monomodal nord, type «Isoro», où le maximum des pluies intervient en juillet-octobre, et un rythme monomodal sud, inversé où la saison sèche correspond à l'hiver austral, avec accentuation de la sécheresse sur la façade maritime angolaise, en liaison avec les eaux froides du courant de Benguela.

L'irrégularité des pluies croît avec la latitude et l'accentuation des régimes monomodaux, mais elle peut aussi se manifester dans les régions sensibles aux fluctuations des paramètres de contrôle, comme le long de la côte atlantique où le déclenchement du signal des alizés et des «upwellings» est capricieux. (Limbe, sur le mont Cameroun, avec 17,7 % de variation, Mayumba, au Gabon, avec 47, 4 %). Par contre, dans les stations moins exposées, la régularité est plus sensible (Lodja, au Zaïre, avec 8,9 %, Bambio, en RCA avec 9 %).

Tout comme les hauteurs de précipitations, le nombre de jours de pluie est très variable selon les régions, mais on observe, en gros, une diminution du nord-ouest vers l'est et le sud-est, avec la continentalité.
Les secteurs de forte fréquence se situent sur les reliefs dominants la baie de Biafra, avec un maximum absolu sur le mont Cameroun, 260 jours de pluie, mais aussi, à l'est du Zaïre sur les reliefs de la dorsale Congo-Nil, où l'on compte une moyenne de près de 200 jours de pluie.
Les secteurs de moindre fréquence, moins de 100 jours, se localisent sur la côte méridionale de l'Angola, au sud-Gabon, mais aussi dans la boucle du Congo et au nord-est du Zaïre, ainsi que dans des secteurs très abrités.

Les régions bio-climatiques

● Les régions hyper-humides
Elles correspondent en gros à l'aire de la forêt à *Gilbertiodendron dewevrei*, arbre à racines pivotantes, troncs dépourvus de contreforts dont les exigences écologiques réclament une humidité de plus de 1 900 mm et moins de 3 mois d'indigence pluviométrique pour une température de 25 ° C, et des sols ferrallitiques profonds. Ces régions fortement arrosées correspondent à la frange côtière de la baie de Biafra, au centre de la cuvette congolaise et au versant occidental de la dorsale Congo-Nil. Les facteurs de cette humidité viennent pour la première région, de la permanence des eaux chaudes dessalées de la baie de Biafra et de l'instabilité atmosphérique qui en découle, de l'orographie des reliefs bordiers. Pour la cuvette centrale, le manteau forestier, et la présence d'un centre dépressionnaire permanent jouent un rôle certain. Pour la troisième région, les effets de l'orographie conjugué aux facteurs précédents, répondent de cette recrudescence, loin de l'océan.

● Les régions à déficit hydrique saisonnier
Il s'agit des rivages situés au sud de l'embouchure du Kouilou, où les effets rafraîchissants des eaux froides du courant de Benguela et des «upwellings» littoraux, inhibent les précipita-

S	O	N	D	J	F	M	A	M	J	Jt.	A
Lambaréné :											*0°43' S - 10°14' E.*
70	330	377	185	120	140	260	267	199	18	1,3	5 mm
Inongo :											*2° S - 19° E.*
169	170	207	179	127	114	176	151	129	59	23	102 mm
Lubumbashi :											*11°39 S - 28°30' E.*
3	26	164	268	272	242	191	49	6	0	0	2 mm
Isoro :											*2°46' N - 28°30' E.*
224	349	168	82	58	82	180	218	216	245	200	199 mm

tions. Les régions en position d'abri, comme les dépressions du Niari et de la Nyanga, et les couloirs intramontagnards de l'est du Zaïre, connaissent elles aussi une nette réduction des pluies (Goma, 1 234 mm, Bukavu, 1 374 mm, Uvira, 935 mm).

● Entre ces situations extrêmes, où la savane remplace la forêt, les régions à régime intermédiaire, recevant de 1 400 à 2 000 mm d'eau, occupent de vastes surfaces. Elles portent soit une mosaïque de forêts et savanes, soit un couvert forestier, à *Julbernardia*, ou à essences pionnières telles qu'*Aucoumea Klaineana (Okoumé)*, *Sacoglottis gabonensis (Ozouga)* ou encore des essences semi-décidues comme : *Terminalia superba (Limba)*, à contreforts et racines traçantes, capables de s'accommoder à des sols minces, souvent indurés.

Un équilibre climatique précaire

Cette climatologie «équatoriale» à la charnière des deux hémisphères manifeste un équilibre fragile très ponctuel qui, par le passé fut souvent rompu soit au profit d'un assèchement sensible dont les stigmates sont encore nettement visibles dans les paysages, (savanes incluses, cuirasses de sols, stone-lines) soit au profit d'une humidification accentuée, à la faveur de laquelle s'est mise en place cette couverture forestière si typique mais dont la puissance physionomique n'est qu'illusoire.

LES SOLS DE L'AFRIQUE CENTRALE

D. SCHWARTZ,
ORSTOM,
Pointe-Noire, Congo

DÉFINITIONS et facteurs généraux de formation des sols

Le sol constitue, à la surface du globe terrestre, une mince couche continue, en général meuble, qui recouvre les roches sous-jacentes. Ainsi définie, la couverture pédologique est un ensemble organisé, comprenant différents niveaux ou horizons. Les horizons superficiels contiennent de la matière organique d'origine végétale (humus) ; les horizons inférieurs sont les horizons d'altération de la roche mère. Entre ces extrêmes, se trouvent des horizons intermédiaires très variés, aux caractéristiques morphologiques, chimiques et physiques très différentes. L'épaisseur de la couverture pédologique est très variable, de 0 cm lorsque la roche saine affleure (en cas d'érosion par exemple), à quelques dizaines de mètres, plus généralement entre 0,5 et 5 m.

La pédogenèse est l'ensemble des processus qui aboutissent à la formation des sols : altération, organisation du sol en horizons sous l'effet de transferts énergétiques, remaniements. Cinq facteurs interviennent dans la formation et l'évolution des sols :

— la nature de la roche mère, qui en constitue le matériau de base, et dont le sol hérite de certaines caractéristiques ;

— le climat, et plus particulièrement les régimes pluviométriques et thermiques qui conditionnent largement l'intensité des processus chimiques et biochimiques : l'altération est ainsi minimale en climat sec et froid, maximale en climat chaud et humide ;

— les facteurs biologiques : végétation, dont les débris décomposés sont à l'origine de l'humus, et qui peut également influer sur la nature de l'altération (végétation acidifiante) ; microflore (champignons, bactéries) et mésofaune du sol (vers de terre, termites...) qui transforment les débris végétaux en humus et jouent un rôle fondamental sur la porosité, l'aération, l'assemblage en agrégats du sol ;

— la topographie, qui joue un rôle prépondérant sur l'écoulement des fluides en surface et au sein des sols. Il peut s'ensuivre des problèmes d'érosion, lorsque la pente est forte, d'excès d'eau, quand elle est insuffisante, des transformations du sol par perte ou capture d'éléments solubilisés ;

— l'âge du sol enfin. La formation d'un sol n'est en effet pas un phénomène instantané. Plus un sol est âgé, plus son degré d'évolution sera important. Un sol jeune a des caractéristiques très proches de la roche qui lui a donné naissance. En vieillissant, il affirmera une certaine indépendance, car la part des facteurs climatiques, biologiques, topographiques lui donneront des caractéristiques propres.

Les facteurs de la pédogenèse dans les milieux intertropicaux

Dans les milieux intertropicaux, deux facteurs jouent un rôle fondamental : le climat et la durée d'évolution des sols.

— La zone intertropicale est en effet la zone où le climat est le plus favorable à l'altération : la température y est en per-

manence élevée, avec des amplitudes journalières, mensuelles ou annuelles très faibles, et les précipitations, relativement bien réparties tout au long de l'année (avec bien sur des nuances régionales), sont parmi les plus abondantes que le monde connaisse : le record en Afrique étant Debundscha au Cameroun, avec près de 11,5 m d'eau par an en moyenne.
— Contrairement aux régions tempérées ou arides, la région intertropicale n'a pas connu depuis très longtemps des phénomènes comme les glaciations ou l'érosion éolienne, responsables de l'ablation totale du sol : la pédogenèse, parfois ralentie, parfois accélérée au rythme des variations climatiques, a pu s'y dérouler de façon plus ou moins continue depuis un laps de temps très long. L'âge de certains sols se chiffre ainsi en millions d'années.

Intensité d'altération et durée d'évolution expliquent pourquoi l'épaisseur des sols intertropicaux, et plus particulièrement celle des horizons d'altération, est importante. Parmi les grands types de sols, deux sont plus particulièrement représentés en Afrique centrale : les sols ferrallitiques et les sols hydromorphes.

Les sols ferrallitiques

La ferrallitisation est le processus pédogénétique caractéristique des régions intertropicales. Ce processus se traduit par :
— une altération complète des minéraux primaires de la roche mère, quartz (et quelques minéraux lourds) excepté ;
— cette altération par hydrolyse des minéraux des roches (argiles diverses, feldspaths, micas, calcite, ...) produit de la silice, des bases (Ca, Mg, K, Na), du fer et de l'aluminium. La majeure partie de la silice et des bases est éliminée par les eaux de drainage : il s'ensuit une accumulation relative du fer et de l'aluminium, d'où ce terme de sol ferrallitique ;
— silice et bases restantes se recombinent avec le fer et l'aluminium pour former des argiles de néoformation (de type kaolinite, qui est l'argile exclusive d'un sol ferrallitique), ainsi que des oxydes et hydroxydes de fer et d'aluminium : hématite, goethite, gibbsite, toujours très abondants dans ce type de sol.

Une conséquence de l'exportation importante de bases est la relative pauvreté chimique de ces sols.

Deux types de sols ferrallitiques sont particulièrement représentés en Afrique centrale :
— les sols ferrallitiques remaniés, qui contiennent, à une profondeur variable, une nappe d'éléments grossiers de taille et nature variées : quartz résiduels, blocs de cuirasse, gravillons ferrugineux («latéritiques») résiduels et/ou de néoformation, roche altérée, ainsi que des industries préhistoriques (Gabon, Congo, Zaïre, sud Cameroun,...) ;
— les sols ferrallitiques indurés, qui recèlent des cuirasses ferrugineuses ou aluminiques. On distingue en général des cuirasses de nappe, d'extension réduite en bas de pente, qui sont liées à des accumulations absolues de fer solubilisé en condition d'hydromorphie, et les grandes cuirasses de plateau (sud-est Cameroun, Centrafrique) qui résultent d'accumulation relative de fer et d'aluminium, par enlèvement sélectif des bases et de la silice ;
— on ajoutera enfin les sols ferrallitiques psammitiques, qui contiennent plus de 85 % de sables, et occupent d'importantes surfaces sur sables bateke (Gabon, Congo, Zaïre), ainsi que, du Cameroun à l'Angola, sur les formations sableuses côtières.

Les sols hydromorphes

Il s'agit de sols dont l'évolution est dominée par l'effet saisonnier ou permanent des excès d'eau. Il s'y produit des phénomènes de réduction, qui s'accompagnent par la mobilisation et la redistribution du fer, voire son exportation hors des sols dans les eaux de nappe. Ces sols peuvent être organiques (tourbes) ou minéraux (gley lorsque l'engorgement est quasi-permanent, pseudogley quand il est temporaire). Ces sols sont très représentés dans la cuvette congolaise, où ils occupent plus de 200 000 km^2 d'un seul tenant, ainsi que dans les grandes vallées alluviales et les estuaires comme ceux de l'Ogooué ou du Congo.

Autres types de sols

On rappellera encore brièvement trois autres types de sols qui peuvent présenter des extensions régionales importantes :
— les sols minéraux bruts s'observent sur des formations superficielles ou des roches lorsque l'évolution pédologiques est pratiquement nulle. C'est le cas par exemple des roches nues qui affleurent sur les hautes crêtes du Mayombe au Congo, ou des inselbergs camerounais ou centrafricains. C'est également le cas d'un sédiment récent n'ayant pas encore subi de pédogenèse ;
— les sols peu évolués correspondent à un gradient d'évolution supérieure au précédent : l'organisation n'est plus celle de la roche, mais un début d'horizonation apparaît. En particulier, les horizons humifères sont bien individualisés. Ces sols sont plus particulièrement représentés dans les vallées alluviales, en association avec des sols hydromorphes et des sols minéraux bruts d'apport alluvial ;
— les podzols sont au contraire des sols extrêmement évolués. Ils présentent une morphologie très contrastée : les horizons supérieurs sont blancs, entièrement formés de sables, tandis que les horizons inférieurs sont sombres, brun à noir, en raison d'un enrichissement en matière organique qui a percolé depuis la surface. Au cours de cette migration, cette matière organique, acide, «agressive» a détruit les phyllosilicates (argiles), ne laissant subsister que le squelette quartzeux du sol. Ils se développent dans les formations sableuses soumises à l'influence d'une nappe d'eau battante, sous couvert forestier (littoral du Cameroun, au Zaïre, formations bateke). La plupart d'entre eux, couverts actuellement de savanes, sont en Afrique centrale des reliques paléoclimatiques.

APERÇU SUR LA VÉGÉTATION DE L'AFRIQUE CENTRALE ATLANTIQUE

Ch. de NAMUR
ORSTOM,
Brazzaville, Congo

L'**AFRIQUE** centrale atlantique est recouverte d'une végétation essentiellement forestière, celle-ci laissant la place sur les franges nord et sud à des formations herbeuses plus ou moins boisées correspondant à une pluviosité moins forte. Outre ces grands types de végétation et à l'intérieur même de celles-ci, peuvent se trouver d'autres formations liées à des conditions édaphiques particulières : sols hydromorphes, marécageux, cuirasses latéritiques...

Les formations liées à l'action humaine récente, friches, parasoleraies, etc., bien que devenant de plus en plus importantes ne seront pas abordées ici.

Cette partie de l'Afrique peut être classée dans les subdivisions phytogéographiques définies par Troupin (1966) : (fig. 1)
— région guinéo-congolaise pour toute la partie centrale,
— région soudano-zambézienne au nord et au sud,
— région montagnarde africaine,
— région littorale atlantique.

Les grands types de végétation de la région guinéo-congolaise

Les grands types de végétation décrits ici correspondent aux unités cartographiques de la figure 2.

La forêt dense humide sempervirente (unité 3 et 2)

Ce type de forêt se rencontre dans les zones à forte pluviométrie, de l'ordre de 2 000 à 3 000 mm/an, le long de la bordure atlantique du Cameroun et du Gabon, et à l'est du bassin du Congo, où elle est souvent mélangée à la forêt inondée. Elle se retrouve également en Afrique de l'Ouest, dans la même situation proche du littoral en Sierra Leone, et au Libéria.

Elle est caractérisée par des essences à feuillage toujours vert. La défoliation n'est jamais totale, les arbres remplaçant leurs feuilles au fur et à mesure de leur chute. La flore y est riche, avec de nombreuses espèces appartenant à la famille des caesalpiniacées, bien représentée en grands arbres, et présente un taux d'endémisme important.

Le forêt dense humide semi-décidue (ou semicaducifoliée) (unité 4)

Ce type de forêt se caractérise physionomiquement par un mélange d'essences à feuillage toujours vert, et d'essences à feuillage caduc durant la saison sèche, et correspond à une pluviosité de l'ordre de 1 300 mm pour les formes les plus sèches et de 2 000 mm pour les formes les plus humides.

Cette forêt est assez riche floristiquement, et la plupart des espèces qui la composent ont une vaste aire de répartition.

Les forêts de transition vers un type semi-caducifolié (unité 7)

Elles correspondent au passage progressif d'un type à l'autre. Leur limite varie suivant les auteurs. Nous les trouvons à l'est des formations sempervirentes littorales, puis en deux bandes au nord et au sud de la forêt sempervirente du bassin zaïrois. L'élément sempervirent semble toutefois marquer la physionomie, bien que les espèces caducifoliées apparaissent dans la végétation (cas du Mayombe et du Chaillu).

Les futaies claires (unité 11)

Il s'agit d'une formation tout à fait particulière, dont l'origine est encore mal comprise. Cette végétation est constituée de grands arbres relativement espacés sans sous-bois, dominant une végétation dense et impénétrable constituée exclusivement de plantes rameuses ou grandes herbacées de 2-3 m de haut, appartenant aux familles des marantacées et des zingibéracées.

La forêt inondée (unité 1 et 2)

La forêt inondée occupe une grande partie de la cuvette congolaise. C'est une forêt ombrophile, mais moins dense que la forêt de terre ferme. Les arbres sont de taille moyenne et adaptés aux conditions particulières de sols inondés, en développant des racines échasses, et des racines respiratoires aériennes (pneumatophores). Pour Evrard (1968), «la période d'inondation principale constitue la saison défavorable où se décèle une éclaircie partielle du feuillage et une période de repos de la végétation». La flore est relativement pauvre en espèces.

Les savanes (unité 8)

Dans cette région à dominante forestière se rencontrent également des savanes.
Schnell (1976-1977) distingue :
— les savanes côtières,
— les enclaves de savanes à l'intérieur même du domaine forestier,
— l'extension dans l'aire de la forêt, de savanes vivant dans les territoires géobotaniques voisins. Particulièrement dans ce dernier cas, les savanes peuvent être parsemées d'îlots de forêt dense, apparentés à la forêt périphérique du domaine forestier (9).
Leur origine est discutée, paléoclimatique ou anthropique, les deux, n'étant d'ailleurs pas incompatibles.

● **Les autres types de végétation :**
— les forêts à une espèce dominante : elles sont souvent liées à un sol hydromorphe, marécageux, et présentent un caractère sempervirent. Forêt à *Gilbertiodendron dewevrei* (S.E. du Cameroun) ou à *Brachystegia laurentii* (S.O. de la Centrafrique) ;
— le fourré à aspect fantômatique *(«elfin thicket»)* guinéo-congolais, recouvrant les crêtes du mont Bélinga au Gabon. C'est un peuplement dense de petits arbres de 4-8 m de haut, couverts d'épiphites variés avec de nombreuses lianes (White, 1986) ;
— la formation herbeuse édaphique guinéo-congolaise sur sol hydromorphe (White, 1986) qui représente pour Schnell (1976-1977) un stade d'évolution dans une succession végétale partant d'une végétation aquatique vers la forêt. Mais cet auteur reconnaît également que «certains sols hydromorphes sont incapables de porter une forêt et que la formation herbeuse sur ces sols est réellement édaphique».

La région soudano-zambézienne

Alors que la région guinéo-congolaise a pour climax des forêts hautes et denses humides, mais pouvant dans certaines conditions être remplacées par des savanes, la région soudano-zambézienne a pour végétation climatique des forêt sèches plus ou moins basses et généralement remplacées par des savanes parcourues par le feu.
Ces types de forêt (unités 5, 8, 10) ne se rencontrent dans notre région que dans l'extrême nord où elles constituent la partie la plus méridionale du secteur médio-soudanien en Centrafrique. Elles occupent également l'extrême sud du Zaïre et le nord-est de l'Angola dans le domaine zambézien.

La région montagnarde africaine *(unité 6)*

Cette région n'est représentée ici que par le sud-ouest de la dorsale camerounaise. Ou y a reconnu une forêt toujours verte d'altitude, apparaissant vers 800 m d'altitude, et une prairie afro-alpine au-dessus de 2 800-3 000 m, ne concernant ainsi que le mont Cameroun (4 095 m) et le mont Oku (3 008 m).

La région littorale intertropicale atlantique

— La mangrove atlantique (unité 12)
La mangrove se développe sur le littoral dans les régions côtières basses, ainsi que le long des estuaires, sur substrat vaseux. Elle est constituée d'un bon nombre d'espèces communes avec leurs homologues américaines. Ces espèces peu nombreuses présentent une zonation caractéristique à partir de la terre ferme jusqu'à la zone inondée.
— La mosaïque côtière ouest-africaine : c'est une formation de peu d'envergure, à prédominance herbeuse ou herbeuse boisée, dont une grande partie pourrait être d'origine anthropique.

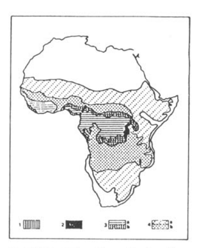


Fig. 1 : Les grandes régions phytogéographiques définies par Troupin (1966) pour l'Afrique centrale. 1 : région littorale ; 2 : région montagnarde africaine ; 3 : région guinéo-congolaise dont : 3a, domaine forestier, et 3b, domaine périforestier ; 4 a+b : région soudano-zambézienne (4b : domaine soudano-guinéen au nord, et sous-domaine katango-rhodésien au sud).

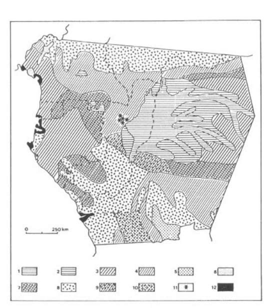


Fig. 2 : Les grands types de végétation de l'Afrique centrale atlantique. (Légende des cartouches dans le texte)

Unité 1 : Forêt inondée et forêt marécageuse.
Unité 2 : Mosaïque forêt inondée — forêt de terre ferme.
Unité 3 : Forêt dense sempervirente.
Unité 4 : Forêt dense humide semi-caducifoliée.
Unité 5 : Forêt sèche, forêt claire zambézienne.
Unité 6 : Région afro-alpine : forêt submontagnarde et montagnarde ; fourrés et prairies afro-subalpins et afro-alpines (sur le mont Cameroun).
Unité 7 : Forêt sempervirente de transition vers un type semi-caducifolié.
Unité 8 : Savanes arbustives ou boisées, steppes.
Unité 9 : Mosaïque forêt — savane.
Unité 10 : Mosaïque forêt — savane — forêt sèche zambézienne.
Unité 11 : Futaies claires à sous-bois de marantacées.
Unité 12 : Mangroves et forêts inondées du littoral.

BIBLIOGRAPHIE

Annuaires hydrologiques du Congo, du Gabon, du Cameroun, de la RCA, ORSTOM.

ASECNA — *Données climatiques des météorologies nationales du Congo, Gabon, Zaïre, Cameroun et RCA.*

BESSOLES (B.) et TROMPETTE (R.), 1980 — *Géologie de l'Afrique — la chaîne panafricaine «zone mobile d'Afrique centrale (partie sud et zone mobile soudanaise»*, Mémoire n° 92, BRGM, Orléans.

BOULVERT (Y.), 1982 — *Notes de géomorphologie régionale de Centrafrique*, ORSTOM, Bangui.

BRICQUET (J.P.), 1990 — Régimes et bilans hydrologiques de l'Afrique centrale. Les apports à l'océan, du golfe du Biafra à la Pointa do Dande, in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.), éds., *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*, ORSTOM, Collection Didactiques, Paris, 42-51.

CAHEN (L.), 1954 — *La géologie du Congo belge*. H. Vaillant Carmanne, Liège.

CAHEN (L.) et SNELLING (N.J.), 1966 — *The geochronology of equatorial Africa*, North Holland publishing company, Amsterdam.

DUCHAUFOUR (P.), 1983 — *Pédologie*, Tome 1 : *Pédogenèse et classification*, Masson, Paris.

EVRARD (C.), 1968 — Recherches écologiques sur le peuplement forestier des sols hydromorphes de la cuvette centrale congolaise, Publication INEAC, Série Sciences, n° 110, Bruxelles, 1-295.

GIRESSE (P.), 1982 — La succession des sédimentations dans les bassins marins et continentaux du Congo depuis le début du Mésozoïque, *Sci. Géol. Bull.*, Strasbourg 35 (4), 185-206.

LEROUX (M.), 1980 — *Le climat de l'Afrique tropicale*, Thèse de doctorat d'État, Université de Dijon.

MPOUZA (M.) et SAMBA-KIMBATA (M.J.), 1990 — Aperçu sur le climat de l'Afrique centrale occidentale, in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.) éds., *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*, ORSTOM, Collection Didactiques, Paris, 31-41.

PETIT (M.), 1990 — Les grands traits morphologiques de l'Afrique centrale atlantique, in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.), éds., *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*, ORSTOM, Collection Didactiques, Paris, 20-30.

SCHNELL (R.), 1976-1977 — *Introduction à la phytogéographie des pays tropicaux*, Bordas, Paris, vol. 3 et 4.

SEGALEN (P.), 1977 — *Les classifications des sols*, ORSTOM, Paris.

THOMPSON (B.W), 1965 — *The climate of Africa*, Oxford University Press, Nairobi - London - New-York.

TROUPIN (G.), 1966 — *Étude phytosociologique du Parc National de l'Akagera et du Rwanda oriental. Recherche d'une méthode d'analyse appropriée à la végétation d'Afrique inter-tropicale*, Liège.

VENNETIER (P.), 1971 — *L'Afrique centrale et orientale*, PUF, Collection Magellan, n° 22, Paris.

WAUTHY (B.), 1983 — Climatologie du golfe de Guinée, *Océanographie tropicale*, 18 (2).

WHITE (F.), 1986 — La végétation de l'Afrique. Mémoire accompagnant la carte de végétation de l'Afrique, *UNESCO/AETFAT/UNSO. Recherche sur les ressources naturelles*, ORSTOM/UNESCO, Paris.

QUATERNAIRE
de l'Afrique Centrale

ENVIRONNEMENTS MARINS ET LITTORAUX ● PAYSAGES
FAUNES QUATERNAIRES ● Bibliographie

LES ENVIRONNEMENTS MARINS ET LITTORAUX DE L'AFRIQUE CENTRALE

(du nord Angola jusqu'au Gabon)

DIEUDONNÉ MALOUNGUILA-NGANGA
Département de géologie,
Faculté des Sciences,
Brazzaville, Congo

LES environnements marins et littoraux de l'Afrique centrale constituent le bassin côtier du golfe de Guinée qui a pris naissance au Mésozoïque. L'histoire de ce bassin est marquée par le passage d'un stade fluvio-lacustre correspondant à l'apparition du rift vers un stade lagunaire et marin franc marquant la transgression crétacée.
Sur le plateau continental, il y a mise en place des cordons littoraux marquant la transgression de la mer holocène. Sur la plaine côtière, la sédimentation éolienne pléistocène a permis la mise en place des cordons dunaires parallèles à la côte. Le Quaternaire est marqué par le colmatage des estuaires et lagunes ainsi que par la podzolisation des dunes. La faible pente de la côte a favorisé la mise en place d'un complexe lacustre et lagunaire qui s'est développé sur un substratum rocheux plio-pléistocène de la Série des Cirques, ou Crétacé supérieur.

Introduction

Le bassin sédimentaire côtier de l'Afrique centrale comprend trois unités sédimentaires, qui correspondent à trois paléoenvironnements sédimentaires, issus de trois phases d'évolution tectono-dynamique allant du Mésozoïque (ouverture de l'Atlantique sud) au Cénozoïque. Ces unités sédimentaires sont recouvertes par les formations quaternaires d'origine marine et continentale.

Paléoenvironnements mésozoïques et cénozoïques

Paléoenvironnements fluvio-lacustres : phase d'apparition du rift (Néocomien — Barrémien)

L'ouverture et la formation du rift trouvent leurs explications dans la tectonique des plaques. En effet, la distension de la croûte au Mésozoïque inférieur a permis la mise en place d'un bassin lacustre dans lequel se déposent les grès et les marnes, d'âge néocomien.
Au Barrémien, la sédimentation évolue vers les dépôt palustres formant des marnes vertes et argiles noires très organiques.
La fin de cette phase fluvio-lacustre se termine par l'amorce d'une transgression (aptienne) dont les témoins sont les sables littoraux et fluviatiles de Chela, qui surmontent les marnes et argiles noires. L'ensemble de ces dépôts a une épaisseur qui varie entre 50 et 1 000 m. Toutes ces formations constituent le cocobeach.

Paléoenvironnement lagunaire : phase d'effondrement (Aptien)

Le phénomène de distension vers le sud s'active de plus en plus et va favoriser l'ouverture du bassin à la mer. Les pre-

mières incursions marines sont épisodiques. Les eaux marines restent prisonnières dans le bassin et transforment celui-ci en une grande lagune qui reste périodiquement fermée par un seuil, favorisant ainsi un milieu évaporitique.
En effet, au cours de cette phase, une puissante série de sel se dépose sur les parties supérieures du cocobeach. Cette série est constituée par une alternance de niveaux de sel gemme et de sels potassiques, formant ainsi des mégacycles. Le phénomène prend son ampleur à l'Aptien supérieur où des séries salifères vont se déposer de l'Angola au Cameroun, à la suite de l'effondrement généralisé. Son épaisseur est plus grande au Congo et s'amincit progressivement vers le Gabon, ce qui confirme une transgression venant du sud.

Paléoenvironnement littoral à margino-littoral : phase d'élargissement du bassin marin (Albien-Miocène)

Pendant l'Albien, la transgression marine de l'Atlantique sud se généralise dans le secteur, les carbonates se déposent au contact du sel et vont subir les effets de la tectonique salifère, formant ainsi des pièges à pétrole. Au Gabon, on note la formation des silexites dans l'Albien profond.

Au Cénomanien, le bassin devient de plus en plus ouvert, les argilites se déposent et sont surmontées par des dépôts gréso-dolomitiques parfois conglomératiques.

Au Turonien, le faciès carbonaté est dominant : il est marqué par une alternance des dolomies silteuses, marnes silteuses, dolomies calcaires et grès dolomitiques. Ces nombreux faciès du Turonien affleurent dans les petits fonds sur le plateau continental du Congo et sur le plateau gabonais.

Au Sénonien inférieur, la sédimentation évolue vers le grès et calcaires gréseux. Ces formations constituent les reliefs de pointes qui longent la côte (Pointe-Kounda, Pointe-Noire, calcaires dolomitiques à lamellibranches de Djeno-Rochers).

Au Sénonien supérieur, une phase de compression amorce la régression ; le climat est chaud et favorise la multiplication de la vie benthique et pélagique. Il y a formation des grès phosphatés du Maestrichtien. Sur le continent, les grès phosphatés affleurent dans la région du Kouilou où ils constituent les gisements de Kola et Tchivoula. Au Gabon, les faciès du Sénonien sont en continuité verticale avec la Série des Cirques d'âge plio-pléistocène. Au Congo, le contact est net entre le Sénonien et la «Série des Cirques».

Au Paléogène, une phase de compression se superpose à la phase fini-crétacé, avec un paroxysme au Lutétien. Cette phase majeure lutétienne est caractérisée par une différence d'orientation des axes de plis crétacés (N 100) et paléogènes (N 110) observée au large de Mayumba et Pointe Banda au Gabon (Fig. 1). La partie orientale du bassin émerge définitivement. Pendant le Paléogène, se déposent les marnes, les grès et argiles carbonatées dont certains niveaux sont silicifiés au Gabon.

Au Miocène, les phases compressives sont relayées par un épisode de distension (structure monoclinale à pendages faibles, orientés vers le large), accompagné d'une transgression marine, qui ne dépasse pas l'isobathe - 100 m au Gabon. Au sud, cette ligne de rivage se rapproche de la côte - 80 m au Congo et affleure au Cabinda. Le Miocène est marqué par un faciès gréso-phosphaté et glauconieux, la partie fine est très riche en illite.

Le Plio-pléistocène est essentiellement continental et couvre toute la zone côtière. Ce sont des sables graveleux mal classés, tantôt argileux, tantôt silto-gréseux, avec des niveaux latéritiques sur sa partie supérieure. Les épaisseurs de ces formations varient de 50 à 200 m selon les endroits. La limite inférieure est nette au Congo, par contre il y a continuité latérale au Gabon. Cette série se retrouve sur le plateau continental jusqu'à - 70 m de fond. La nature silto-argileuse de cette série, favorise la mise en place des cirques d'érosion, très spectaculaires dans la région, d'où le terme de «Série des Cirques».

Les paléoenvironnements quaternaires

Données générales

Au pied du canyon sous-marin du fleuve Congo, on observe un changement dans la sédimentation il y a environ 400 000 à 350 000 ans : les sédiments d'origine terrigène, arrachés par l'érosion au continent diminuent fortement. Ce fait est interprété comme le passage d'un climat sec, où la végétation ne protège pas le sol de l'érosion, à un climat plus humide. Des changements inverses sont observés vers 700 000 à 650 000, et peut-être vers 150 000 à 100 000 ans. Pendant les périodes glaciaires des 150 derniers millénaires, la température de surface de la mer a été plus froide qu'actuellement, de 3° C au plus. Entre 70 000 et 40 000 ans, un refroidissement du climat correspond à la montée vers l'équateur du courant froid de Benguela et à une régression marine.

Ceci est l'essentiel des données dont on dispose pour les périodes les plus anciennes. Pour les périodes les plus récentes, un ensemble de travaux variés a permis de tracer une carte des variations du niveau marin de la côte congolo-gabonaise depuis 40 000 ans. Ces variations sont corrélables à des événements climatiques particuliers (fig. 3). Entre 40 000 et 35 000 bp, la mer stationnait entre -35 et -47 m par rapport à sa position actuelle. Cette période correspond, au sein d'une période globalement sèche, à un optimum climatique qui a duré jusque vers 30 000 ans. A cette date, le climat devient bien plus rigoureux. La formation, aux hautes latitudes, de glaciers provoque un abaissement du niveau marin. La cote -110 m à -120 m est atteinte il y a 18 000 ans environ, période considérée comme la plus aride qu'ait connue l'Afrique. A cette date, pratiquement tout le plateau continental de l'Afrique centrale, large de 25 à 40 km, était émergé. Après un bref stationnement d'environ 2 000 ans, le niveau de la mer remonte. La cote -40 m est atteinte vers 12 000 ans bp, le 0 actuel vers 5 000 bp. Cette remontée de la mer de 120 m en 12 000 ans correspond à une moyenne de 1 cm par an en hauteur, et laté-

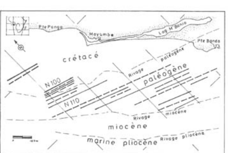


Fig. 1 : Carte structurale du toit du crétacé sur le plateau continental gabonais.

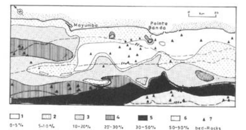


Fig. 2 : Répartition des carbonates sur les plates-formes continentales du Gabon et Congo.

ralement à une progression de la mer de 2 à 3,5 m par an : on a ainsi pu voir la mer grignoter de 120 à 210 mètres de rivages ! Vers 11 500 ans bp, une augmentation massive de la sédimentation terrigène est interprétée comme la conséquence d'une reprise des précipitations : les pluies arrivent sur des sols encore peu protégés par la végétation, ce qui entraîne une érosion importante. Ce changement majeur correspond à la fin des temps glaciaires.

Zone du plateau continental

La répartition des sédiments quaternaires sur le plateau continental met en évidence deux types de cordons : (fig. 2)

— **un cordon coquillier ancien** situé au-delà de 120 m de fond, très riche en carbonates biogènes, avec des teneurs supérieures à 50 %. L'association faunistique montre une prédominance des mollusques (lamellibranches et gastéropodes), la microfaune est dominée par une population benthique et l'espèce la plus représentative est *Amphistegina lessoni*. Ce dépôt daté à 12 000 ans bp marque le début de la transgression holocène. A cette époque, le plateau continental était étroit et à l'abri des eaux turbides du fleuve Congo. Les eaux étaient claires et chaudes, favorables à une multiplication de la faune et flore à test calcaire. Ce cordon montre qu'à cette époque, la ligne de rivage se situait à -120 m. Au-delà de ce cordon, on trouve des sables glauconieux (teneurs supérieures à 80 %). Ces grains verts et ocres se sont concentrés pendant les phases régressives anté-holocènes.

— **un cordon récent quartzeux** daté à 5 000 ans bp et situé dans les fonds de 0 à -50 m. Il s'est mis en place par une action très efficace de la houle qui remanie le fond et accumule les sables sous forme de cordon littoral. La particularité de ces dépôts est de former des nappes qui épousent une orientation analogue à celle des paléovallées d'anciennes rivières qui coulaient dans cette zone, avant la transgression holocène. Dans ces paléovallées, la vitesse de sédimentation était plus rapide au début du colmatage (180 à 200 cm/1 000 ans) puis lente vers la fin (7 à 13 cm/1 000 ans). L'essentiel du colmatage a lieu au niveau des lignes de rivage.

Ces deux cordons caractérisent les phases d'hésitations ou de ralentissement de la transgression holocène. En effet, les âges obtenus à partir des tourbes de mangroves prélevées sur les plates-formes du Congo et du Gabon, ont permis de tracer la courbe des variations relatives du niveau de la mer. Cette courbe montre plusieurs phases de la transgression :

— hésitation avant 12 000 ans bp, formation du cordon ancien (coquillier) ;
— forte accélération entre 11 000 et 9 000 ans bp ;
— ralentissement vers 6 000 ans bp, à l'approche du zéro actuel ; formation du cordon récent (quartzeux).

Zone du margino-littoral

Les différents paléoenvironnements quaternaires ont évolué sur un soubassement sablo-graveleux à silteux de la «Série des Cirques».

Les cordons littoraux éoliens

Sur la plaine littorale, un régime de vents alizés a permis une sédimentation éolienne dont les témoins sont les cordons dunaires qui sont parallèles au trait de côte. Le premier cordon est situé à + 10 m du niveau marin actuel et le deuxième à + 15 m. On peut compter jusqu'à quatre cordons à des altitudes plus élevées. Les études ont montré que la transgression holocène n'a pas dépassé le zéro actuel. Il s'agit donc des cordons anciens dont l'âge varie entre 18 000 et 125 000 ans bp. Ils sont constitués d'un sable fin blanc bien classé à stratifications obliques avec des angles supérieurs à 30°, et qui confirme l'origine éolienne.

La paléovallée estuairienne du Kouilou

Les campagnes de sondages réalisées au niveau de l'estuaire du Kouilou ont permis l'étude de douze coupes verticales de 30 à 60 m de profondeur et qui ont atteint plusieurs fois le toit de la Série des Cirques, ou alors les formations crétacées.

La paléovallée du Kouilou se situe sur un chenal qui est une dépression issue de l'érosion différentielle des couches sableuses, marneuses ou calcaires du Crétacé supérieur de direction N 90 à N 100°, et du Paléogène de direction N 110 à N 120°. L'étude de ces dépôts issus du colmatage nous a permis de reconstituer les épisodes suivants :

Épisode lagunaire marquant une phase transgressive
Il y a dépôt de vases noires et tourbeuses très compactées, très riches en matière organique et en jarosite, entre -46 et -35 m et datée entre 40 000 et 35 000 ans bp. Ce niveau souligne des périodes de communication avec l'océan (mise en place d'une lagune) à l'occasion d'un haut niveau mi-würmien. Ceci confirme qu'il y a 35 000 à 40 000 ans, la mer se trouvait à environ 40 m plus bas qu'actuellement. Ce niveau repose sur du sable fin blanc issu du colluvionnement des cordons dunaires déjà étudiés.

Épisode de régression centré vers 18 000 ans bp
Cette époque correspond au maximum du froid würmien qui sera responsable d'une baisse du niveau moyen des océans de 110/120 m par rapport au zéro actuel. Au niveau du Congo, la paléovallée sera le site d'une érosion régressive très importante, le fleuve cherche à atteindre son nouveau profil d'équilibre en creusant son propre lit, ce qui se traduit par l'absence de dépôts entre 30 000 et 9 000 ans bp.

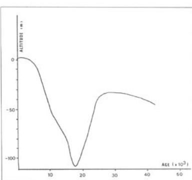


Fig. 3a : Les variations du niveau marin de l'Afrique centrale au Quaternaire récent (d'après Delibrias, 1986).

Premier épisode fluvio-marin entre 9 000 et 6 000 ans bp
Pendant la transgression holocène, le colmatage fluvio-marin est marqué par des dépôts de sables fins argileux avec des pelotes fécales (niveau -35 m à -20 m).

Premier épisode alluvial prédominant entre 5 000 et 2 000 ans bp
Après le maximum de la transgression vers 6 000 ans bp, le facteur alluvial prédomine et favorise le dépôt de sables moyens à grossiers (niveau -20 m à -10 m).

Deuxième épisode fluvio-marin entre 2 000 et 500 ans bp
Le dépôt de sable silteux avec pelotes fécales (niveau -10 m à -6 m) correspond au deuxième maximum de la transgression holocène.

Deuxième épisode alluvial entre 500 ans bp et l'actuel
Cet épisode marque la fin du colmatage de l'estuaire qui se traduit par des dépôts de sables grossiers à moyens (niveau -6 m et 0 m).

Soulignons que le biseautage des dépôts montre que le chenal principal s'est déplacé plusieurs fois de la rive gauche vers la rive droite pendant le colmatage de l'estuaire. Ce qui souligne l'instabilité du paysage de l'estuaire pendant ce colmatage.

Les environnements lagunaires et lacustres

Le modelé de la plaine côtière (pente très faible) a permis l'installation d'un complexe lacustre et lagunaire le long de la plaine côtière. C'est le cas du complexe lagunaire Conkouati-Mbanio à la frontière Congo-Gabon (zones à mangrove) et de nombreux lacs dont les plus importants sont Cayo, Noumbi, Nanga, etc., au Congo.
D'une manière générale, les premiers résultats d'études de ces lacs, montrent qu'ils sont généralement jeunes et se reposent sur le substratum de la «Série des Cirques». La sédimentation est tributaire de l'environnement. Ainsi on trouve des lacs à sédimentation organique prédominante.

Conclusion

La synthèse des résultats obtenus aussi bien sur le plateau continental, que sur la plaine littorale, montre que :
— la transgression holocène n'a jamais dépassé le zéro actuel ;
— la sédimentation holocène sur le plateau s'est faite au niveau des lignes de rivages par remaniement in situ des sédiments du fond par la houle formant ainsi les cordons littoraux ;
— la sédimentation vaseuse sub-actuelle observée sur le plateau et qui recouvre les sédiments holocènes est issue des alluvions apportées essentiellement par le fleuve Congo, les autres fleuves ayant un rôle mineur ;
— l'étude des carottes prélevées dans l'estuaire du Kouilou, confirme cette hypothèse et montre que le colmatage de ces fleuves se fait soit au niveau des estuaires, soit au pied du massif cristallin du Mayombe. Enfin le modelé de la plaine côtière, favorise le développement d'un complexe lacustre et lagunaire qui repose soit sur les formations sablo-graveleuses de la Série des Cirques d'âge pléistocène, soit sur des formations crétacées.

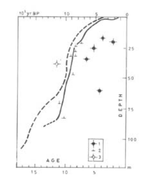


Fig. 3b : Courbes de variations de lignes de rivages sur le plateau continental du Gabon et Congo pendant la transgression Holocène.

LES PAYSAGES DE L'AFRIQUE CENTRALE PENDANT LE QUATERNAIRE

D. SCHWARTZ,
ORSTOM, Pointe-Noire, Congo et
RAYMOND LANFRANCHI,
Département d'Archéologie,
CICIBA, Libreville, Gabon.

LES changements climatiques quaternaires

Le Quaternaire est la dernière des ères géologiques. Sa durée est d'environ 3 millions d'années. Deux faits caractérisent essentiellement cette période : le développement de l'homme (apparu dès la fin du Tertiaire), et une succession de phases climatiques très contrastées, opposant dans les régions tempérées, des périodes glaciaires à des épisodes plus chauds et humides, les interglaciaires. Glaciaires et interglaciaires ne constituent d'ailleurs que des tendances générales : on connaît au sein de chacune de ces phases des oscillations plus fines dans un sens ou l'autre.

L'origine de ces phénomènes climatiques est d'ordre astronomique : la cause directe en est les variations de l'insolation du globe terrestre, mais celle-ci dépend directement des variations de l'obliquité de l'écliptique, de la position du périhélie, de l'excentricité de l'orbite terrestre. L'étude de ces variations a permis de mettre en évidence des cycles d'amplitudes différentes (de 10 000 à 100 000 ans) dont les effets s'additionnent ou au contraire s'annihilent plus ou moins.

Les effets des variations de l'insolation se font ressentir sur le globe terrestre en sa totalité. Les glaciations ont abouti à de considérables variations du niveau marin (jusqu'à -120 m il y a 18 000 ans), avec des répercussions nombreuses et variées : changements du régime des courants marins, possibilité pour l'homme de passer d'un continent à un autre, etc. Les changements climatiques ont cependant eu des amplitudes et des conséquences différentes selon les latitudes. L'antarctique est certainement toujours resté englacé. A l'inverse, le pôle nord a pu voir sa calotte glaciaire fondre entièrement à certaines époques. Les régions actuellement tempérées ont connu des alternances de climats glaciaires et de climats tempérés humides. L'Afrique a connu des alternances de phases climatiques sèches et de phases humides d'intensité variable selon les régions, le contraste étant plus important en général dans les zones littorales qu'à l'intérieur du continent, en Afrique tropicale et en Afrique de l'Est qu'en Afrique centrale. Même dans cette région, on peut toutefois observer cette opposition entre les climats plus secs (et plus froids), et des climats plus humides.
Les variations climatiques de l'Afrique centrale et ses conséquences sur les paysages, les écosystèmes, sont encore assez mal connues, en particulier pour les périodes les plus anciennes, pour lesquelles les seules archives sont en général les sédiments océaniques. Grâce à diverses études géomorphologiques, paléobotaniques, pédologiques et archéologiques, les périodes plus récentes sont tout de même connues avec une précision de plus en plus satisfaisante.

Le cadre chronologique de la fin du Quaternaire sur le continent

Nous ne traiterons ici que des 70 derniers millénaires, période de loin la mieux connue.

Les variations climatiques en Afrique centrale depuis 70 000 ans

Les 70 derniers millénaires correspondent à la dernière glaciation appelée Würm, qui a duré de 70 000 à 10 000 ans bp environ, et à la période interglaciaire qui a suivi, l'Holocène, de 10 000 bp à nos jours.

En Afrique centrale, les mêmes divisions sont valables avec un léger décalage : la période entre 70 000 (?) et 12 000 bp a été une phase globalement plus sèche et plus froide. On ne connaît pas encore bien le début de cette période, datée très approximativement de 70 000 bp. Des travaux très récents le dateraient plutôt de 65 000 bp. Mais ces travaux ont été effectués hors de l'Afrique centrale (Sierra Leone), et la date, obtenue par interpolation. Nous conserverons donc pour l'instant l'approximation 70 000 bp. On distingue pendant cette période trois grands stades :

— entre 70 000 et 40 000 bp, une période relativement sèche, mais dont le degré exact d'aridité est très mal connu ;
— entre 40 000 et 30 000 bp, un interstade plus humide ;
— entre 30 000 et 12 000 bp, une période sèche, particulièrement entre 18 000 et 15 000 bp, période la plus aride que l'Afrique ait connue à la fin du Quaternaire : c'est l'époque, par exemple, où le Sahara a connu sa plus grande extension.

Depuis 12 000 ans, le climat est à nouveau plus humide. Mais là encore il convient de nuancer : de 12 000 à 3 000 bp, le climat a été plus humide qu'actuellement (surtout vers 6 000 bp), et depuis 3 000 bp, on assiste à une tendance plus sèche. Des travaux en cours permettront dans un proche avenir d'affirmer ce cadre.
Dans la région du Stanley Pool au Zaïre, ces périodes ont reçu de la plus ancienne à la plus récente les noms suivants : Maluékien, Ndjilien, Léopoldvillien et Kibangien. Quoique de caractère local, cette terminologie est employée pour le Congo, le Gabon et le Bas-Zaïre. Elle devra sans doute être affinée, voire modifiée, au fil des années et des travaux.

Quelles conséquences sur les paysages ?

Les conséquences des variations climatiques sur les paysages sont nombreuses et variées :

— pendant les périodes climatiques plus sèches, le débit des cours d'eau baisse, la force du courant diminue ; une partie des alluvions charriées se dépose alors. Lors du retour à un climat plus humide, les cours d'eau incisent ces dépôts alluviaux. Cette incision provoque un abaissement du niveau de base des rivières, et les dépôts se trouvent ainsi surélevés. C'est ainsi que se forment les terrasses alluviales, qui recèlent parfois des substances minérales exploitables : gisements de diamant en RCA, dépôts aurifères du Gabon ou du Congo. Les terrasses constituent des marqueurs des changements paléoclimatiques. Il n'est toutefois pas toujours facile de les dater ;
— pendant les périodes les plus sèches, la pédogenèse se trouve ralentie. A l'inverse, elle est fortement accélérée pendant les périodes plus humides : en effet, les quantités d'eau plus importantes qui drainent à travers le sol ont pour conséquence d'amplifier les réactions chimiques (cf. chapitre sur les sols de l'Afrique centrale p. 25) ;
— l'évolution du relief dépend également du climat. Pendant les périodes les plus sèches, cette évolution est surtout mécanique (érosion et/ou accumulation) ; en période humide, elle se fait essentiellement par voie chimique (altération notamment, qui provoque l'exportation hors des reliefs d'éléments minéraux solubilisés, dans les eaux de nappe, puis dans les eaux de rivières. La perte de ces éléments se traduit par une lente évolution des versants. Une exception : les terrains sableux, où l'érosion est plus importante en climat humide qu'en climat sec, en raison de l'infiltration par nature importante dans ce type de matériau (avec son corollaire, un ruissellement réduit) ;
— pendant les périodes sèches, les savanes s'étendent au détriment de la forêt. Pendant les périodes humides, celle-ci regagne du terrain. Cette dynamique a des répercussions importantes : bien qu'il pleuve plus en période humide, il y a moins d'érosion (sauf sur sols sableux) : le sol est en effet protégé par un couvert végétal plus dense ;
— autre conséquence de la dynamique de la végétation : les populations animales inféodées à un biotope particulier, subissent le contrecoup des variations de la végétation. Par exemple, la présence actuelle du lion, ou du naja cracheur sur les plateaux bateke ne peut s'expliquer par la répartition actuelle de la végétation : comment ces espèces, caractéristiques des savanes auraient-elles traversé la forêt pour aboutir sur ces plateaux ? Il faut concevoir qu'aux périodes plus sèches, ces savanes étaient reliées aux savanes situées au nord de la forêt équatoriale. Lorsque la forêt a progressé, elle a fermé ces passages, piégeant ainsi les lions dans ces savanes à présent incluses. C'est également ainsi qu'il faut comprendre la présence du rhinocéros noir, il y a 6 000 ans bp, dans la vallée du Niari au Congo. Mais contrairement au lion, cette espèce n'a pas survécu jusqu'à nos jours quoiqu'elle aurait été signalée encore au début du siècle en Afrique centrale.

Un essai de reconstitution des paysages

Ces principes généraux posés, nous pouvons proposer une reconstitution schématique des paysages pendant la fin du Quaternaire en Afrique centrale.

— Entre 70 000 et 40 000 bp. De nombreux sols de l'Afrique centrale contiennent à une profondeur variable une nappe d'éléments grossiers (stone-line) au sein de laquelle il est possible de reconnaître des outils taillés. Aussi bien au Gabon qu'au Congo, au Zaïre ou au Cameroun, cette industrie, relativement homogène, est marquée par la prédominance des pics. Il s'agit d'une industrie Middle Stone Age (Cf. chapitre OSA et MSA en Afrique centrale, p. 55). De véritables ateliers de débitage, parfaitement en place au sommet des stone-lines ont parfois été trouvés. La présence, dans les sols, de ces niveaux

grossiers qui contiennent, outre l'industrie préhistorique, des fragments de roches altérées d'origine allochtone, suggère d'importants phénomènes de transport de matériaux le long des versants : il faut concevoir que dans un premier temps, l'érosion hydrique a abouti à une ablation de la partie supérieure des sols. Les éléments fins (argiles, limons, sables) ont été entraînés dans les rivières, tandis que les éléments grossiers, trop lourds pour être emportés se concentraient en surface du sol pour former un «pavage d'érosion». Dans un second temps, ce pavage a été recouvert par de nouveaux éléments fins, remontés de la profondeur du sol par les termites, et épandus le long des versants par le ruissellement. De tels phénomènes ne peuvent se produire que sous un couvert végétal réduit ; leur grande extension en Afrique centrale suggère un important recul de la forêt pendant cette période. La forêt devait être réduite à des lambeaux, constituant des zones refuges. On ne connaît pas encore bien la localisation des refuges pour cette période. Le massif du Chaillu, où stone-lines et industries préhistoriques manquent totalement, pouvait être l'un d'eux.

Le climat n'était donc pas propice à la forêt pendant cette période. Mais il ne faut pas conclure à un désert. D'une part, les transports érosifs le long des versants nécessitent du ruissellement, donc des pluies, et d'autre part, le fait que l'homme préhistorique occupait abondamment l'espace prouve bien que l'eau n'était pas si rare que cela. Actuellement, des phénomènes érosifs du même type peuvent être observés dans la vallée du Niari au Congo. Cette région pourrait constituer un exemple des paysages de l'Afrique centrale à cette époque.

— Entre 40 000 et 30 000 bp. Les podzols sont des sols dont les horizons supérieurs sont entièrement constitués de sables blancs et dont les horizons inférieurs, de teinte brune à noire également sableux, sont enrichis en matière organique et souvent indurés (alios, cf. chapitre sur les sols de l'Afrique centrale, p. 25). En Afrique centrale, ils sont le plus souvent couverts de savanes. Mais une étude précise a montré que les podzols formés sur sables bateke l'ont été sous couvert forestier, justement entre 40 000 et 30 000 bp. La détermination de plantes fossilisées dans les alios suggère que le climat de la région de Brazzaville était plus pluvieux que l'actuel : de l'ordre de 2 000 à 2 500 mm de pluie par an, contre 1 400 actuellement, et une saison des pluies de 1 à 3 mois contre 5 aujourd'hui.

La forêt devait donc occuper à cette époque un espace aussi important, si non plus, qu'actuellement. Toutefois la savane a subsisté au moins sur les formations sableuses de la Cuvette et du pays bateke : des arbustes et arbres de savane datant de cette époque ont en effet été découverts dans la cuvette congolaise. Il faut imaginer pour ces régions des forêts galeries (sur podzols hydromorphes) plus étendues qu'actuellement, et des savanes sans doute plus boisées que les formes présentes (sur les sols ferrallitiques des versants).

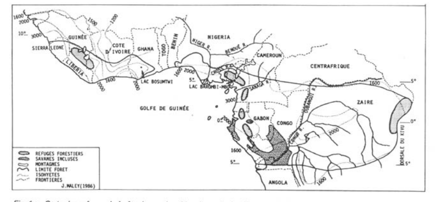


Fig. 1 : Carte des refuges de forêts denses humides durant la dernière grande phase sèche (c. 20 000 à 15 000 bp).

Sur le littoral, la mangrove connaît une grande extension : ceci est dû à une transgression marine. La mer, qui envahit petit à petit de nouveaux territoires, crée ainsi des conditions optimales au développement de telles formations végétales.

— Entre 30 000 et 12 000 bp. Des analyses palynologiques effectuées au Congo et au Cameroun permettent de retracer l'histoire de la végétation dans cette zone. La grande abondance des pollens de graminées, mais également d'espèces afromontagnardes traduisent un climat plus frais et plus sec. Des variantes régionales existent toutefois : au sud du Congo, on assiste à une très forte régression de la forêt, qui a pu subsister tout au long de cette période dans la région du mont Cameroun : cette zone, au climat particulier, a de toute évidence été une zone refuge. J. Maley propose une première carte de ces zones refuges en Afrique centrale (fig. 1). Cette première approximation devra être complétée ultérieurement, mais d'ores et déjà, d'autres zones refuges apparaissent : celle du Massif du Chaillu a sans doute été plus étendue que ce qui est indiqué sur la carte, et des lambeaux forestiers ont subsisté dans la cuvette congolaise au moins le long des principales rivières : cette affirmation se fonde sur la découverte de restes d'essences forestières conservés dans des sols hydromorphes, ainsi que sur une étude de la répartition actuelle de diverses espèces de singes. Cette répartition ne peut en effet s'expliquer que par une expansion à partir de zones refuges dans cette zone.

— Entre 12 000 et 3 000 bp. On a vu par ailleurs que les archives océaniques avaient enregistré la reprise d'un climat humide vers 12 000 bp (cf. le chapitre, p. 36). De très nombreuses observations confirment l'expansion de la forêt, tant en Afrique centrale atlantique que dans les zones limitrophes comme le Burundi. Cette amélioration du climat est générale : par exemple, le Sahara de cette époque bénéficie d'un climat plus clément, puisque des éléphants, des girafes, des buffles, faune pour le moins inhabituelle, vivent à cette époque près des lacs. L'expansion de la forêt, achevée vers 6 000 bp, n'est cependant pas complète : l'étude d'une faune découverte dans une grotte du Niari au Congo prouve que cette zone est restée en savane, avec simplement des bosquets forestiers plus nombreux et plus grands qu'actuellement. De même sur les formations bateke. Par contre, le littoral ponténégrin était enforesté, comme en témoigne une abondante flore fossile de forêt primaire humide. Sur la côte, la mangrove connaît à nouveau un grand développement.

— De 3 000 bp à nos jours. Depuis 3 000 bp, diverses observations font état d'une légère aridification. En particulier, on observe vers 3 000 bp la disparition, semble-t-il assez brutale, de la forêt ombrophile qui occupait le littoral congolais dans la région de Pointe-Noire. Corrélativement, on observe depuis cette date une forte augmentation des pollens de graminées : de 10 % du total des pollens vers 3 000 bp, on passe à près de 80 % quelques siècles plus tard ! C'est sans doute de cette époque qu'il faut dater l'origine des nombreuses savanes incluses qui trouent les massifs forestiers du Chaillu, du Mayombe, du haut Ogooué, ou encore de la région d'Impfondo dans la cuvette congolaise.

Actuellement, et depuis une période indéterminée, de l'ordre de quelques siècles, on peut observer en de nombreux endroits que la forêt grignote la savane : nous sommes dans une pulsation humide, favorable à la forêt. Le climat actuel est sans aucun doute plus humide que celui d'il y a 3 millénaires. Des travaux en cours (M. Elenga) permettront de préciser ce point. Les études palynologiques entreprises par ce chercheur confortent déjà les observations de terrain : une légère diminution des pollens de savane est enregistrée actuellement, et ce, depuis une période encore non datée, ce qui correspond bien à une avancée de la forêt.

Conclusions

L'esquisse tracée ici l'a été à grands traits. Il est pour l'heure difficile de proposer un schéma plus précis, en raison de la rareté des sites sur lesquels il est possible d'effectuer des mesures en continu sur de longues périodes.

De même, on connaît encore très mal la répartition et la dynamique des faunes quaternaires de l'Afrique centrale. La recherche de gisements en place, dans des grottes, est une priorité.

Par contre, l'influence humaine commence à être perçue. Contrairement à ce qui a souvent été dit, il ne semble pas que les savanes intra-forestières soient d'origine anthropique, mais bien qu'elles constituent les dernières traces, en voie de régression, d'un assèchement climatique. Dans les rares cas où l'on dispose de données précises, on constate que l'apparition des premières civilisations d'agriculteurs et de métallurgistes, ceux-là mêmes qui sont accusés de défricher la forêt, suit celle des savanes. C'est le cas au Rwanda ou encore au Congo : les céramiques les plus anciennes, proviennent de la région de Pointe-Noire, et sont datées d'environ 2 800 bp (cf. chapitre le Néolithique en Afrique centrale, le Congo), c'est-à-dire juste après l'apparition des savanes.

On mesure encore mal l'impact de l'apparition de ces savanes, mais il est clair qu'elles ont constitué des axes de circulation privilégiés par où se sont diffusées les techniques liées aux civilisations bantu, agriculture et métallurgie.

Les activités humaines ont tout de même eu des répercussions sur les paysages. C'est évident au Rwanda, au Burundi, ou encore dans les Grassfields au Cameroun, où la quasi-disparition, relativement récente, de la forêt est due à des défrichements massifs. A l'inverse, on a semble-t-il exagéré l'impact des défrichements par les agriculteurs ou les métallurgistes en Afrique centrale occidentale. Ceci est clairement mis en évidence au Congo par les travaux de Foresta et de Pinçon. Mais il est vrai qu'au Rwanda et au Burundi on a des densités de population comprises entre 180 et 250, dépassant même 400 dans des zones les plus peuplées tandis qu'au Gabon ou au Congo cette densité est inférieure à 6, ceci expliquant cela !

Dans ces derniers pays peu peuplés l'impact de l'homme se manifeste surtout par les brûlis. Ceux-ci ont en effet tendance à stabiliser les contacts forêt-savane : ils détruisent les plantules forestières qui germent en lisière, à l'ombre protectrice de la forêt, mais empiétant déjà sur la savane, tandis qu'ils ont une action limitée sur les graminées. Ainsi s'explique le fait que malgré des conditions climatiques favorables, la progression de la forêt sur la savane soit très lente.

Pendant les trois derniers millénaires, les effets des variations climatiques et des interventions humaines se conjuguent donc pour aboutir à la formation des paysages que nous connaissons actuellement.

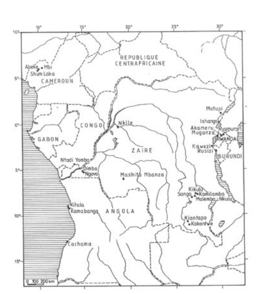


Fig. 1 : Localisation des sites ayant livré des faunes de vertébrés en Afrique centrale.

LES FAUNES QUATERNAIRES DE L'AFRIQUE CENTRALE

W. VAN NEER,
Section des Vertébrés,
Musée royal de l'Afrique centrale,
Tervuren, Belgique

LE nombre de sites archéologiques en Afrique centrale ayant livré des restes fauniques est limité jusqu'à présent à une vingtaine (fig. 1). L'acidité des sols est responsable de la destruction rapide d'ossements déposés en plein air. Ce n'est que dans certaines conditions exceptionnelles que les restes fauniques sont préservés, notamment dans les grottes et les amas coquilliers. Quand des ossements sont conservés en plein air, ils proviennent de sites assez récents et de structures particulières, tels que les remplissages de puits, les tombes ; la conservation s'explique alors par l'ensevelissement rapide et profond, réduisant l'altération et la dissolution de l'os.

L'étude de restes fauniques provenant de sites archéologiques, désignée par le terme archéozoologie, est à considérer comme une discipline de la paléontologie. L'homme est le principal accumulateur de ces assemblages archéozoologiques. Sur les sites d'habitat, on trouve des débris de dépeçage et de cuisine qui sont pourtant souvent mélangés à des restes déposés par des agents autres que l'homme. Dans les grottes et les abris-sous-roche, il faut tenir compte des rapaces qui produisent des pelotes de réjection contenant des restes de microfaune (petits rongeurs, insectivores...), tandis que les hyènes et les porcs-épics peuvent accumuler des ossements reconnaissables à leurs traces de morsure. La mort naturelle d'animaux âgés, malades ou blessés peut également contribuer aux dépôts en grottes. En Afrique, il s'agit surtout d'espèces cavernicoles, de mollusques et de chauves-souris. A condition que ces restes non-anthropiques soient plus ou moins contemporains de l'occupation humaine, ils peuvent servir également à la reconstitution de l'environnement. Mais pour l'interprétation paléoéconomique, on ne doit tenir compte que des ossements accumulés par l'homme. On peut alors étudier les différentes formes de subsistance (chasse, élevage, économie mixte) et les différentes façons dont l'homme utilisait ces ressources naturelles.

Paléoécologie

Du fait que la majorité des espèces animales est typique d'un biotope particulier, on peut utiliser la faune pour la reconstitution du milieu dans lequel l'homme préhistorique a vécu. Les assemblages connus jusqu'à présent en Afrique centrale permettent d'illustrer deux types de changements dans l'environnement par rapport à l'actuel.

Période aride fin Pléistocène

Au moment du maximum de la dernière glaciation en Europe, l'Afrique a connu une période de sévère sécheresse. Pendant cette période d'aridité, les déserts étaient plus étendus qu'actuellement et les forêts étaient réduites et partiellement remplacées par des savanes (cf. les paysages de l'Afrique centrale, p. 41).

Trois gisements, Matupi, Ishango au Zaïre et Ntadi Yomba au Congo, témoignent de cette phase aride à la fin du Pléisto-

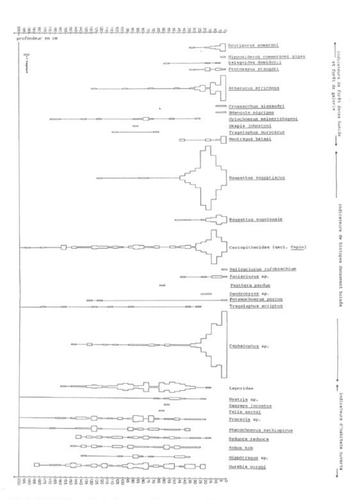


Fig. 2 : Distribution verticale des mammifères livrant des informations paléoécologiques à Matupi. Le remplacement dans les couches supérieures des animaux de savane par des espèces de forêt est à noter.

cène. La grotte de Matupi, dans le mont Hoyo au nord-est du Zaïre, se trouve actuellement en forêt équatoriale. La bordure avec la savane se situe à 10 km vers l'est environ. Des fouilles entreprises dans cette grotte ont livré une industrie de l'Âge de la Pierre Récent surmontée de niveaux de l'Âge du Fer (cf. Zaïre, p. 119). La majorité du matériel lithique et faunique se trouve dans les niveaux datés post 22 000 bp. La distribution verticale des espèces révèle une transition faunique (fig. 2). Dans les couches inférieures, les animaux de savanes prédominent. La présence de quelques rares restes d'espèces typiques de biotopes fermés indique l'existence de forêts-galeries à proximité. Dans les couches supérieures de la grotte, quelque part entre 12 000 et 3 000 bp, on constate une transition. Les espèces de savane diminuent en nombre et sont remplacées par des animaux de biotopes fermés. Depuis la grotte a toujours été en forêt dense, comme aujourd'hui. Quoique mal datée, cette extension de la forêt dense correspond probablement à la réhumidification holocène.

Le site d'Ishango, sur la rive droite de la Semliki, près de sa sortie du lac Rutanzige (lac Albert), fournit des données similaires. L'occupation humaine s'y situait d'abord dans un milieu dominé par une savane, milieu plus aride et plus froid que l'actuel. Cette phase, datant de la fin du Pléistocène est suivie par un retour à des conditions plus humides comparables à celles d'aujourd'hui.

Sur le site de Ntadi Yomba, dans la moyenne vallée du Niari au Congo, la transition de milieu sec en milieu plus humide ne peut pas être suivie à travers les différentes couches. Ce gisement a livré une faune forestière datée de 7 000 bp, comprenant en outre des dents de rhinocéros noir. Cette espèce est typique des savanes et sa présence inattendue à Ntadi Yomba est considérée comme relique de la période aride précédente. La colonisation de la région de Ntadi Yomba par le rhinocéros noir a dû s'effectuer par un corridor de savanes permettant à des individus de la savane septentrionale de traverser la forêt équatoriale (fig. 3). Ce découpage de la forêt en deux blocs à la fin du Pléistocène est également attesté par d'autres données fauniques, archéologiques et pédologiques. La coexistence du rhinocéros noir avec des espèces de biotopes fermés il y a 7 000 ans doit être considérée comme un indice de la tolérance écologique du pachyderme plus grande que l'on ne l'estime à partir de la répartition actuelle, soit comme le témoignage de l'existence de zones ouvertes proches de l'abri.

Les données fauniques confirment donc les variations climatiques du Quaternaire terminal établies pour l'Afrique centrale et orientale par d'autres recherches paléoécologiques telles que la palynologie, la géomorphologie et l'étude des variations des anciens niveaux des lacs et de la mer. Selon ces études, une phase sèche et froide avec un maximum entre 18 000 et 15 000 bp est suivie par une période humide et chaude qui provoque dès le début de l'Holocène une extension forestière, avec un optimum entre 8 000 et 4 000 bp. Un recul forestier et une progression des milieux savanicoles résultant d'une pulsation sèche (et froide ?) sont attestés aux environs de 3 000 bp. Au Rwanda, l'installation des formations végétales actuelles se situe vers 2 000 bp à l'occasion d'un regain de l'humidité qui était pourtant moins intense que pendant la phase humide précédente ; c'est à partir de cette époque que la déforestation anthropique commence.

Déforestation anthropique

Certains ensembles archéozoologiques fournissent une indication de la dégradation de la forêt par l'homme. Les espaces ouverts ainsi créés, sont partiellement mis en culture. Les données dont on dispose pour l'Afrique centrale sont très fragmentaires et ne permettent qu'une datation grossière de ces phénomènes dans quelques lieux seulement. Sur les sites de Ngovo et Dimba au Bas-Zaïre, les faunes indiquent qu'aux environs de 2 000 bp, le milieu était encore plus boisé qu'actuellement. A Shum Laka, dans les Grassfields du Cameroun, la couche supérieure ne contient que des animaux forestiers. Il paraît donc que le déboisement est assez tardif sur ces sites où les animaux domestiques manquent. Au Rwanda, les sites d'Akameru et Cyinkomane ont livré des animaux domestiques, mais la totalité de la faune, datée entre le IXe et le XIIe siècle de notre ère, indique toujours un environnement plus boisé que l'actuel. Ces données démontrent donc une déforestation plus tardive que généralement admise. Il est probable que le début de l'agriculture ne se pratiquait qu'à petite échelle de sorte que la faune forestière originelle n'était pas remplacée tout de suite par des animaux de biotopes ouverts, alors que dans les spectres polliniques, les changements apparaissent plus rapidement.

Paléoéconomie

L'interprétation paléoéconomique d'une faune porte sur la reconstitution de la façon dont l'homme a exploité les animaux dans son environnement. L'homme utilise les animaux comme nourriture mais également comme source de matières premières (peaux, plumes, os, tendons...) et pour les services qu'ils peuvent lui rendre (bêtes de trait, chiens de chasse...). Il n'est pourtant pas toujours possible de démontrer que les animaux ont servi à d'autres fins qu'à la nourriture. Parfois les traces de coupes permettent une reconstitution de la technique de dépeçage.

Le nombre d'échantillons archéozoologiques étant encore très limité, il est trop tôt pour attendre des résultats de la comparaison entre sites concernant l'évolution des techniques de chasse. Kakontwe est le seul site de l'Âge de la Pierre Moyen dont on dispose en ce moment et pour l'Âge de la Pierre Récent, il n'existe que six faunes.

L'introduction des animaux domestiques ne s'est produite que relativement tard en Afrique centrale. Les trouvailles les plus anciennes se situent entre le IXe et le XIIe siècle à Cyinkomane et Akameru au Rwanda et dans une tombe kisalienne du Xe et du XIIIe siècle à Sanga au Zaïre. Le site de Nkile au Zaïre, daté du XIXe siècle est le seul à avoir livré des ossements de chien et de porc. Les plus anciennes trouvailles d'ovicaprins proviennent de Cyinkomane et Akameru (IXe - XIIe siècle) et de Sanga où une chèvre naine a été trouvée dans une tombe kisalienne

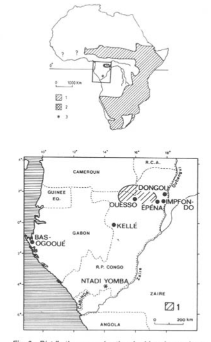


Fig. 3 : Distribution approximative du rhinocéros noir au début de l'époque coloniale. Dans la partie encadrée, le site de Ntadi Yomba, la région indiquée par L. Lavauden en 1934 comme faisant partie de la répartition du rhinocéros noir ainsi que les localités d'observation de rhinocéros indéterminés dans les années 1950.

(X^{e} - XIIIe siècle). Pour les bœufs, les premières preuves proviennent de Kamabanga (IXe siècle) et de Kitala (XIIIe siècle) en Angola et de Cyinkomane et Akameru (IXe - XIIe siècle) au Rwanda. Le site protohistorique de Ryamurari au Rwanda (XVIIe - XXe siècle) est le seul où les animaux domestiques prédominent. Sur les autres gisements, le bétail ne constituait qu'une faible partie de la totalité de la faune.

Les données dont on dispose en ce moment ne sont pas suffisantes pour reconstituer l'introduction et la propagation des animaux domestiques en Afrique centrale. Il est cependant intéressant de souligner que les sites «néolithiques» de Ngovo et Dimba au Zaïre et les plus anciens sites de l'Âge du Fer (les couches supérieures de Shum Laka, Abeke et Mbi au Cameroun) sont dépourvus de bétail. Il semble donc que les premiers hommes qui ont fabriqué la céramique ne disposaient pas encore d'animaux domestiques. La date d'introduction d'ovicaprins sur le continent africain reste toujours douteuse, tandis que les plus anciens bœufs domestiques au Sahara ont été datés entre 9 500 (Bir Kiseiba) et 5 000 bp environ. Entre 5 000 et 4 000 bp s'effectue une propagation méridionale à partir du Sahara central vers les régions sahéliennes actuelles. En Afrique de l'Ouest, les plus anciens témoins de grand bétail ont été trouvés à Kintampo (3 600-3 200 bp), site qui contient également de la chèvre. Au Soudan central, le bœuf et les ovicaprins sont connus depuis 6 500 bp et en Afrique de l'Est, des restes osseux de grand et petit bétail sont présents depuis 4 200 bp (Dongodien, Kenya). Dans les pays les plus méridionaux (Malawi, Zambie, Zimbabwe, Namibie et Afrique du Sud), les animaux domestiques font leur apparition au début du premier millénaire de notre ère, mais les données sont encore trop fragmentaires pour en déduire les routes exactes de propagation. Pour l'Afrique centrale, le manque de sites avec préservation faunique datant du premier millénaire est la raison pour laquelle la date d'importation de bétail reste imprécise.

BIBLIOGRAPHIE

BERGER (A.), 1986 — Astronomical insolation in the tropics, in FAURE (L.) et DIOP (E.S.), éds., *Changements globaux en Afrique durant le Quaternaire. Passé-Présent-Futur,* Travaux et Documents n° 197, ORSTOM, Paris, 29-30.

BERNARD (C.A.), 1962 — *Théorie astronomique des pluviaux et interpluviaux du Quaternaire africain,* Académie Royale des Sciences d'Outre mer, Bruxelles.

BONNEFILLE (R.) et RIOLLET (G.), 1988 — The Kashiru sequence (Burundi). Palaeoclimate implications for the last 40 000 yrs. bp in tropical Africa, *Quaternary Research,* 30, 19-35.

CARATINI (C.) et GIRESSE (P.), 1979 — Contribution à la connaissance des paléoenvironnements continentaux et marins du Congo à la fin du Quaternaire, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences de Paris,* 288, série D, 379-382.

DECHAMPS (R.), LANFRANCHI (R.), LE COCQ (A.) et SCHWARTZ (D.), 1988 — Reconstitution d'environnements quaternaires par l'étude de macrorestes végétaux (pays Bateke, R.P. du Congo), *Palaeogeography, Palaeoclimatology, Palaeoecology,* 66, 33-44.

DELIBRIAS (G.), 1986 — Le niveau de la mer au Congo pendant le dernier interstade, in FAURE (H.) et DIOP (E.S.), éds., *Changements globaux en Afrique durant le Quaternaire, Passé-Présent-Futur,* Travaux et Documents n° 197, ORSTOM, Paris, 101-103.

DELIBRIAS (G.), GIRESSE (P.) et KOUYOUMONTZAKIS (G.), 1973 — Géochronologie des divers stades de la transgression Holocène au large du Congo, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences de Paris,* 276, série D, 1389-1391.

de MARET (P.), 1986 — The Ngovo group : an industry with polished stone tools and pottery in lower Zaïre, *The African Archaeological Review,* 4, 103-133.

de MARET (P.), CLIST (B.) et VAN NEER (W.), 1987 — Résultats des premières fouilles dans les abris-sous-roche de Shum Laka et Abeke au nord-ouest du Cameroun, *L'Anthropologie,* 91 (2), 559-584.

EPSTEIN (H.), 1971 — *The origin of domestic animals of Africa,* Africana Publishing Corporation, New-York — London — München.

FORESTA (H. de), 1990 — Origine et évolution des savanes intramayombiennes (R.P. du Congo). II : apports de la botanique forestière, in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.), éds., *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique,* ORSTOM, Collection Didactiques, Paris, 326-335.

GIRESSE (P.), 1978 — Le contrôle climatique de la sédimentation marine et continentale en Afrique centrale atlantique à la fin du Quaternaire. Problèmes de corrélations, *Palaeogeography, Palaeoclimatology, Palaeoecology*, 23, 57-77.

GIRESSE (P.), MALOUNGUILA-NGANGA (D.) et DELIBRIAS (G.), 1984 — Rythmes de la transgression de la sédimentation holocène sur les plates-formes sous-marines du sud Gabon et du Congo, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences de Paris*, 299, série II, n° 7, 327-330.

GIRESSE (P.) et TCHIKAYA (J.B.), 1975 — Contribution à la carte géologique de la plate-forme sous-marine congolaise (mission N.O. Nizery de janvier 1974), *Annales de l'Université de Brazzaville*, 11, série C, 23-34.

JANSEN (J.H.F.), VAN WEERING (T.C.E.), GIELES (R.) et VAN IPEREN (J.), 1984 — Middle and late quaternary oceanography and climatology of the Zaïre-Congo fan and adjacent eastern Angola basin, *Netherlands Journal of Sea Research*, 17, 201-249.

KINGDOM (J.), 1971-1982 — *African mammals*, Academic Press, London-New-York, 7 vol.

LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.), 1990 — Évolution des paysages de la Sangha (R. P. du Congo) au Pléistocène supérieur. Bilan des observations archéologiques, géomorphologiques, pédologiques et paléobiologiques, in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.), éds., *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*, ORSTOM, Collection Didactiques, Paris, 248-259.

MALEY (J.), 1987 — Fragmentation de la forêt dense humide et extension des biotopes montagnards au Quaternaire récent : nouvelles données polliniques et chronologiques. Implications paléoclimatiques et biogéographiques, *Palaeoecology of Africa*, 18, 207-334.

MALEY (J.), GIRESSE (P.), BRENAC (P.), THOUVENY (N.), KELTS (K.), LIVINGSTONE (D.A.), KLING (G.), STAGER (G.), HAAG (M.), FOURNIER (M.), BANDET (Y.), WILLIAMSON (D.) ET ZOGNING (A.), 1990 — Paléoenvironnements de l'ouest Cameroun au Quaternaire récent : résultats préliminaires, in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.), éds., *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*, ORSTOM, Collection Didactiques, Paris, 228-247.

MALOUNGUILA-NGANGA (D.), 1983 — *Les environnements sédimentaires des plates-formes du nord Cameroun et du sud Gabon au Quaternaire supérieur d'après les données de vibrocarottages*, Thèse de 3ᵉ cycle, Université de Toulouse.

MALOUNGUILA-NGANGA (D.), GIRESSE (P.) et MOGUEDET (G.), 1986 — Histoire sédimentaire de la paléovallée estuarienne du Kouilou (R.P. du Congo) pendant le Quaternaire : exemple ouest-africain d'évolution de l'interface océan-continent, in FAURE (H.) et DIOP (E.S.), éds., *Changements globaux en Afrique durant le Quaternaire. Passé-Présent-Futur*, Travaux et Documents n° 197, ORSTOM, Paris, 283-286.

OLAUSSON (E.), 1984 — Oxygen and carbon isotope analysis of a late quaternary core in the Zaïre (Congo) fan, *Netherlands Journal of Sea Research*, 17, 276-279.

PINCON (B.), 1990 — La métallurgie du fer sur les plateaux Teke (Congo). Quelle influence sur l'évolution des paysages au cours des deux derniers millénaires ?, in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.), éds., *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*, ORSTOM, Collection Didactiques, Paris, 479-492.

SCHWARTZ (D.), 1988 — *Histoire d'un paysage : le Lousseke. Paléoenvironnements quaternaires et podzolisations sur sables bateke (quarante derniers millénaires, région de Brazzaville, R.P. du Congo)*, Études et thèses, ORSTOM, Paris.

SCHWARTZ (D.), GUILLET (B.) et DECHAMPS (R.), 1990 — Études de deux flores forestières mi-holocène (6 000-3 000 bp) conservées in situ sur le littoral pontenegrin (Congo), in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.), éds., *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*, ORSTOM, Collection Didactiques, Paris, 283-297.

VAN GRUNDERBEEK (M.C.), ROCHE (E.) et DOUTRELEPONT (H.), 1983 — *L'âge du fer ancien au Rwanda et au Burundi. Archéologie et environnement*, Institut National de la Recherche Scientifique, publication n° 23, Butare.

VAN LEEUWEN (R.J.W.), 1988 — *Sea-floor distribution and late quaternary faunal patterns of planktonic and benthic foraminifers in the Angola basin*, Ph. D. Thesis, Utrecht State University, Pays-Bas.

VAN NEER (W.), 1989 — *Contribution to the archaeozoology of central Africa*, Musée Royal de l'Afrique Centrale, Annales Sciences Zoologiques, vol 259, Tervuren.

VAN NEER (W.) et LANFRANCHI (R.), 1985 — Études de la faune découverte dans l'abri tshitolien de Ntadi Yomba (R.P. du Congo), *L'Anthropologie*, 89 (3), 351-364.

AGES DE LA PIERRE ANCIEN ET MOYEN

— OLD STONE AGE (O.S.A.) et MIDDLE STONE AGE (M.S.A) —

CAMEROUN ● CENTRAFRIQUE ● GABON
CONGO ● ZAÏRE ● ANGOLA
Synthèse ● Bibliographie

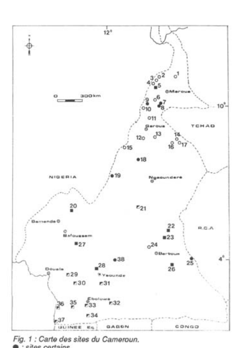


Fig. 1 : Carte des sites du Cameroun.
● : *sites certains.*
○ : *sites de surface.*
■ : *sites mal localisés ou perdus.*
◩ : *sites incertains.*
⊡ : *capitale nationale.*
⊙ : *capitale provinciale.*
1 : Balba ; 2 : Gamdéqué ; 3 : Medegwer ; 4 : Krawa ; 5 : Mokolo ; 6 : Douroum ; 7 : Mokorvong ; 8 : Figuil ; 9 : Nassarao ; 10 : Matoungou ; 11 : Tinguelin ; 12 : Tongo ; 13 : Lagdo ; 14 : Senabou ; 15 : Mont Atlantika ; 16 : Mbinda ; 17 : Dopsa ; 18 : Koti ; 19 : Kontcha ; 20 : Kumbo ; 21 : Ngaou Ndal ; 22 : Betare ; 23 : Garga Sarali ; 24 : Bélabo ; 25 : Gbiti ; 26 : Batouri ; 27 : Bandonga ; 28 : Okola ; 29 : Edea ; 30 : Eseka ; 31 : Mbalmayo ; 32 : Sangmelima ; 33 : Ebolowa ; 34 : Ambam ; 35 : Akom ; 36 : Kribi ; 37 : Campo ; 38 : Njoré.

CAMEROUN

RAYMOND ASOMBANG
Centre de Recherches et d'Études Anthropologiques (C.R.E.A.), Yaoundé, Cameroun

COMME nous allons le montrer dans ces pages, les divisions traditionnelles du Paléolithique sont difficiles à respecter au Cameroun, sauf peut-être en ce qui concerne le Late Stone Age ou Age de la Pierre Récent (cf. p. 99). Nous emploierons cependant les termes d'Age de la Pierre Ancien et d'Age de la Pierre Moyen (= MSA) pour des raisons de convenance.

Les industries de ces périodes ont été signalées dans trois grands ensembles géographiques du Cameroun. Il s'agit (fig. 1) :

— du Nord entre les latitudes 6° N. et 12° N.
— du Sud dans la région de Yaoundé, d'Eseka, d'Edea, d'Ebolowa.
— de l'Est.

Le Nord

Un nombre important de sites a été découvert dans les provinces septentrionales (Marliac, 1973, 1974, 1975, 1978 ; Marliac et Delneuf, 1984 ; Marliac, e.a., 1983). Dans Marliac, 1987, on trouvera une bonne synthèse de tous ces travaux antérieurs.

Une caractéristique majeure de ces gisements consiste dans leur position stratigraphique : en effet, près de 98 % d'entre eux sont des sites de surface.

La combinaison de facteurs climatiques, géographiques et biologiques concourt à la mise en place de ravines, de terrasses et de pentes par l'érosion. Ceci a permis l'identification des gisements mis au jour par cette érosion ; de plus, ils ont été perturbés au cours de leur exhumation et leur matériel archéologique mélangé.

Seulement quatre sites semblent stratifiés en place : il s'agit de Figuil Louti, Kontcha, Mokorvong et de Nassarao (fig. 1).

Cependant C. Digara rapporte en 1988 qu'une analyse des sédiments qui enrobent le matériel de Figuil Louti et de Nassarao suggère qu'il s'agit de sédiments remaniés. De plus, le matériel est fortement roulé et suggère qu'il a été transporté sur une certaine distance par un courant d'eau (Marliac, 1987, p. 535). Le caractère *in situ* de Figuil Louti et de Nassarao ne peut donc être retenu.

Il n'est pas établi que les sédiments de Kontcha et de Mokorvong aient été analysés de la même manière. Il est par contre clair que les artefacts de ces deux gisements contiennent aussi des objets roulés ; ceux-ci peuvent résulter du même phénomène qu'à Figuil Louti et à Nassarao (Marliac, 1987, p. 529).

Ces industries sont découvertes dans des dépôts géologiques appelés Douroumien, Bossoumien et Golonghini-Kalfon (= GK).

J. Hervieu (1970) a réalisé une étude de paléoclimatologie consacrée au Nord-Cameroun. Il y reconnaît deux épisodes secs — le Douroumien et le Bossoumien — datant du Quaternaire final. Ils sont séparés dans le temps par un épisode humide appelé Peskeborien.

Le Douroumien est daté de 35 000 à 25 000 bp alors que le Bossoumien est daté de 20 000 à 15 000 bp (Marliac, 1986, pp. 14-15). Le Peskeborien, lui, se place donc entre 25 000 et 20 000 bp. Les dépôts Golonghini-Kalfon ont été datés par A. Marliac et M. Gavaud (1975) vers 10 000 bp.

Le matériel archéologique se compose uniquement de pierres taillées. Elles sont réalisées sur du quartz, du quartzite, de la rhyolite et de la trachyte.

Sur le plan de la typologie, on trouve des choppers, des bifaces, des éclats retouchés, des pics, des nucléus, des grattoirs, des lames à dos et des burins qui sont présents en pourcentages variables d'un site à l'autre (fig. 2).

Sur le plan de la technologie, ces industries sont décrites comme étant complexes. Certaines, comme à Mayo Louti, Mayo Toudouperteng, Douroum, Sanguere, etc., sont caractérisées par des pointes levallois et des nucléus discoïdes à enlèvements (Marliac, 1973).

Sur la base du contexte géologique et de la typologie du matériel, A. Marliac a proposé une chronologie pour ces assemblages du Cameroun septentrional, les regroupant en un Préacheuléen, un Acheuléen, un post-Acheuléen, un Epipaléolithique et un Néolithique (Marliac, 1987, p. 523.)

Fig. 2 : à gauche en haut : biface - à gauche en bas : éclat provenant de Roum (d'après Marliac, 1987) - à droite, haut et bas : matériel lithique de Mokorvong.

La typologie des industries de Mayo Louti, Mayo Toudouperteng, Sanguere, Mindif et Douroum (Marliac, 1973, 1974, 1975, 1978) est similaire aux caractéristiques de l'Age de la Pierre Moyen connu ailleurs (p. ex. : Goodwin, 1928 ; Allsworth-Jones, 1986). En fait, on peut aisément les comparer sur les plans typologique et technologique à des industries MSA du nord du Nigéria telles celles de Mai Lumba, Tibchi, Zenabi, etc., décrites par Allsworth-Jones (1986, p. 165).

Nous devons insister sur le caractère provisoire de cette chronologie qui est fondée sur les industries de Figuil Louti et de Mokorvong. Comme nous l'avons vu précédemment la stratigraphie de Figuil Louti est douteuse et l'industrie du site de Mokorvong peut aussi être remaniée.

D'après A. Marliac, l'industrie Préacheuléenne est composée de choppers et de chopping-tools. Malheureusement l'existence de cette industrie dans le Cameroun septentrional n'est proposée que sur base d'un unique artefact découvert à Koti (08°16'N, 13°28'E) qui est «morphologiquement classable comme «galet aménagé»...» (Marliac, 1987, p. 526).

De toute évidence, l'attribution culturelle repose sur la typologie de l'objet. Cependant, l'auteur lui-même reconnaît la faiblesse de cette attribution (Ib., p. 523 et 526). Si on se rappelle le caractère hors contexte du matériel archéologique, on se rend compte que la chronologie proposée est sujette à caution. On peut cependant retenir que les découvertes du Nord-Cameroun permettent de reconnaître des habitats de l'Age de la Pierre Moyen et peut-être aussi de l'Age de la Pierre Ancien tout en soulignant le caractère incertain de ce matériel dû aux mauvaises conditions de gisement.

Le Sud

Entre 1975 et 1982, une équipe de géomorphologues japonais a collecté un certain nombre d'objets de pierre taillée sur différents sites du Sud-Cameroun, en particulier en zone forestière (Hori, 1977 ; Omi, 1977 ; Omi et Kato, 1982 ; Omi, e.a., 1984). Le matériel provient en grande partie de la surface et, pour seulement une petite partie, de coupes de terrain le long du chemin de fer.

Le matériel a été étudié par G. Omi et Y. Kato (1982). Ils identifient des pics, des choppers, des pointes et des grattoirs. Les outils massifs sont attribués par analogie au Sangoen et au Lupembien inférieur alors que le petit outillage (grattoirs et pointes) est attribué au Lupembo-Tshitolien ou encore au Magosien (Ib., p. 107). Une séquence chronologique est proposée, basée sur les travaux de J.D. Clark (1962) et de S. Cole (1965). Des dates de 41 000-38 000 bc pour le Sangoen et de 12 000 bc pour le Lupembo-Tshitolien et le Magosien y sont suggérées.

Sur la base de leurs dessins et de leurs photographies, il peut être affirmé qu'une partie du matériel décrit comme Sangoen (p. ex. : Omi et Kato, 1982, pl. 2 n° 33, pl. 5 n° 26 et 41, fig. 2d n° 26, fig. 2e n° 33) ressemble effectivement de manière glo-

bale à du Sangoen tel qu'il a été découvert ailleurs. Il est cependant difficile de séparer le petit matériel du reste des objets. Étant donné qu'aucune fouille d'envergure n'a été faite par les auteurs, leur chronologie telle que proposée est difficile à accepter.

L'Est

Le site de Gbiti (prononcé Biti) est proche de la frontière de la République centrafricaine. Il a été classé dans un Paléolithique inférieur (Loumpet, 1987). Ce gisement est situé à 80 kilomètres de Batouri par 04°42'N. et 14°04'E. sur la rive gauche de la rivière Boumbe dans la région de la haute Sangha.

L'industrie se compose de 75 artefacts. Elle a été découverte à la base de dépôts de sables et d'argiles redéposées. Elle comprend des choppers, des outils bifaces, des éclats retouchés, des bifaces, des pics, des palettes et un seul nucléus (fig. 3). Sur le plan technologique, la série est caractérisée par une percussion directe au percuteur dur aboutissant à un débitage biface.
Ainsi que l'auteur de l'étude lui-même le reconnaît, l'absence de stratigraphie naturelle et le faible échantillon sont un handicap sérieux pour replacer les objets dans leur contexte chrono-

10 cm

0

Fig. 3 : *Gbiti : biface (d'après G. Loumpet, 1987 ; photographie G. Loumpet).*

stratigraphique. Malgré tout, il considère que cette industrie est comparable à d'autres découvertes dans la région de la haute Sangha (Loumpet, 1987, fig. 50).

Les éléments de comparaison sont la typologie, le matériau utilisé, les tailles et les proportions de l'outillage. Sur cette base, il conclut : *«Quoi qu'il en soit, l'observation de la série permet de se rendre compte d'une grande cohérence tant dans son aspect général (outillage fruste) que dans les proportions, qui manifestent une parenté évidente avec l'Acheuléen. En plus, la composition des types d'outils correspond strictement à celui généralement rencontré dans cette culture»* (Loumpet, 1987, p. 336).

Tout en reconnaissant que la série de Gbiti comprend la plupart des attributs de l'Acheuléen présent dans la haute Sangha (cf. Bayle des Hermens, 1969, 1971, 1975) ou de l'Oldowayen développé tel que connu en Afrique orientale (cf. p. ex. Leakey, 1971), l'absence de stratigraphie représente un lourd handicap et en l'absence de celle-ci les conclusions de l'étude du matériel sont tout au plus hypothétiques.

Conclusions

L'impression qui se dégage de notre étude est que les données connues à ce jour au Cameroun ne sont pas encore suffisantes pour une bonne compréhension des faits culturels de cette lointaine époque. La plupart des objets de pierre taillée n'a pas été découverte en place et au cours de fouilles dignes de ce nom.
Tout en reconnaissant les similitudes entre ce matériel camerounais et celui d'autres régions daté des Ages de la Pierre Ancien et Moyen, toute conclusion à ce stade sans des données fiables de chrono-stratigraphie est prématurée.

Il n'existe pas de bonnes raisons de placer dans un Préacheuléen, un Sangoen, un Lupembien, etc., le matériel découvert. Au lieu de tenter de façon inconsidérée de plaquer dans un cadre trop rigide les quelques rares objets découverts à ce jour, il serait plus opportun d'augmenter de manière conséquente la base statistique de l'analyse en mettant sur pied une grande campagne de prospections sur l'ensemble du territoire national ; ainsi, et seulement ainsi, pouvons-nous espérer la découverte, et par la suite la fouille, de quelques sites en place.

Des analyses typologiques exhaustives comme celles faites par C. Digara (1988) et G. Loumpet (1987) ne sont pas inintéressantes. Elles permettent de mettre en évidence des caractéristiques discriminantes qui permettront par la suite une bonne classification.

Pour l'heure, et de manière très générale, on peut reconnaître que des habitats de l'Age de la Pierre Moyen et peut-être aussi de l'Age de la Pierre Ancien sont connus en forêt (Sud) et dans les savanes (Nord) du Cameroun tout en réaffirmant un certain doute quant à leur importance exacte par manque de données stratigraphiques.

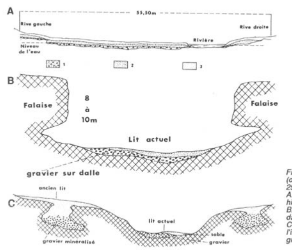


Fig. 1 : Types de gisements alluviaux en RCA (d'après de Bayle des Hermens, 1975, pp. 24-25).
A. Flat ; 1 — graviers de base à industrie préhistorique. 2 — sables. 3 — sables fins.
B. Lit de rivière encaissée avec graviers sur dalles contenant l'industrie lithique.
C. Lit encaissé et cañon fossile avec marmites ; l'industrie préhistorique provient là aussi des graviers.

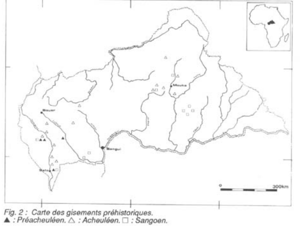


Fig. 2 : Carte des gisements préhistoriques.
▲ : Préacheuléen. △ : Acheuléen. □ : Sangoen.

CENTRAFRIQUE

RAYMOND LANFRANCHI
Département d'Archéologie,
CICIBA
Libreville, Gabon

LES recherches préhistoriques en République centrafricaine, surtout celles concernant l'Age de la Pierre se réduisent à peu de choses jusqu'en 1965 : trois publications (Lacroix, 1909 ; Breuil, 1933 ; Eboué, 1933). En 1966, 1967 et 1968, R. de Bayle des Hermens effectue trois missions de prospection sur l'ensemble du territoire centrafricain. C'est à partir des résultats de ses travaux (Bayle des Hermens, 1975), qui n'ont pas été poursuivis depuis dans le domaine de l'Age de la Pierre, que nous allons présenter l'OSA et le MSA de Centrafrique.

Position des industries

Les industries OSA et MSA proviennent toutes de sites remaniés. La majorité des trouvailles a été faite dans les alluvions profondes des rivières tant pour les gisements de l'ouest que ceux de l'est du pays. Ces gisements, de type flat, cañon fossile, marmite au fond des lits de rivière, ont été découvert lors des prospections et des exploitations diamantifères (fig. 1).

C'est dans les graviers de base que l'on a découvert, accompagnant les diamants, les industries lithiques les plus anciennes, parfois très roulées, toujours fortement patinées. Dans certains cas le mélange des industries est plus important et on peut même trouver des objets de fer associés au lithique (Dar Challa, Bayle des Hermens, 1975, p. 93).

Dans un cas, Baboungué I, l'industrie provient de latérite, à 75 cm de profondeur ; l'industrie (26 pièces) y semble *in situ* sans que l'on puisse être plus précis. Enfin au site du Pont de la Gounda-Ndele, Bayle des Hermens signale aussi un site de surface (3 pièces).

Au total, toutes les industries anciennes proviennent donc de sites en partie ou totalement remaniés. Les hommes ont dû occuper les versants ou les berges des rivières, l'érosion et les alluvions concentrant et recouvrant le matériel lithique.

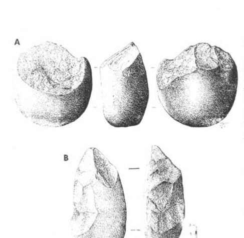
Il est bien difficile de placer dans le temps ces phénomènes, et l'attribution au pluvial kaguerien (Bayle des Hermens, 1975, p. 43) est peut-être prématurée. En fait, toutes les attributions de ces industries ont été faites sur des critères typologiques.

Description et localisation des industries (fig. 2)

Préacheuléen

Quatre gisements, tous à l'ouest du pays (Ngoere-Ngasso ; Ngoere-Yanga ; Baboungué I ; le marigot de la Boko, Gadzi) sont attribués au Préacheuléen.

Ils ont fourni au total 76 pièces dont 13 éclats ; les 63 artefacts restants sont tous des galets aménagés que le découvreur analyse suivant la terminologie de Biberson (1967). On y trouve donc les trois grandes catégories définies par Biberson



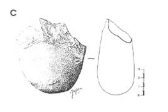


Fig. 3 : Préacheuléen de Ngoere-Ngosso (d'après de Bayle des Hermens, 1975, pp. 34-35).
A — galet aménagé de type II. 4 (quartzite). B — galet aménagé de type I. 6 (quartzite). C — galet aménagé de type I. 3 (quartzite).

— type I, II, III — mais aussi des types différents dont un rostro-caréné (fig. 3).
L'ensemble est donc typologiquement attribué au Préacheuléen même si, par exemple pour le site de Ngoere-Yanga, ces pièces «ne sont pas assez nombreuses pour permettre une attribution typologique plus précise» (Bayle des Hermens, 1975, p. 40).

Acheuléen

Deux grands secteurs ont fourni de l'industrie acheuléenne, la haute Sangha et la haute Kotto, toujours dans des alluvions. La trentaine de sites ainsi recensés a fourni des galets aménagés, des hachereaux, des bifaces, des pics, des racloirs, des bolas, des éclats et des nucléus (fig. 4).

En haute Sangha, sur des critères typologiques, on a distingué :

— un Acheuléen inférieur à Lopo I, Lopo III et Gounda-Ndele caractérisé par l'absence ou le petit nombre des hachereaux, l'évolution des galets aménagés vers les bifaces à base réservée ;
— un Acheuléen moyen à Sana et surtout à Ngoere-Ngolo ; dans ce dernier site les hachereaux sont fréquents (21) de même que les bifaces (43) surtout cordiformes (6), amygdaloïdes (5), ovalaires (6) et les limandes (6) ; ils sont accompagnés de galets aménagés, d'un pic, de racloirs, etc.
— un Acheuléen terminal souvent proche du Sangoen, à Batouri, Mangola et Bole ; on y retrouve les mêmes outils mais les hachereaux sont peu nombreux et les bifaces plus petits, certains déjà étroits et allongés. Les bolas sont nombreux et les racloirs semblent prédominants.

En haute Kotto, l'Acheuléen est partout de type final voire même de transition vers le complexe Sangoen. Les hachereaux sont quasiment absents ; les bifaces sont de petites dimensions, souvent ovalaires et plats (Banka) ; par contre aucun pic n'est mentionné.

Middle Stone Age, Sangoen

Les industries du Middle Stone Age sont représentées en République centrafricaine par ce que de Bayle des Hermens appelle le complexe Sangoen. La quinzaine de sites recensés se répartit là aussi entre la haute Sangha et la haute Kotto, cette dernière région étant la plus riche. Il s'agit aussi de sites découverts dans les alluvions diamantifères.

Deux sites ont fourni des séries plus importantes : Ambilo et Nzako. L'industrie comprend quelques galets aménagés, des bifaces sur éclats, de très rares hachereaux, des pics, de nombreux racloirs, des pièces hachoirs. Mais ce qui caractérise cette industrie, c'est la présence de très nombreuses pièces étroites, plus ou moins allongées à taille bifaciale (core-axes), et de grandes armatures, certaines à bord denticulé (fig. 5). La taille est toujours faite au percuteur dur, souvent à partir d'éclats ; la matière première est souvent ingrate, quartz, quartzite, ce qui n'a pas empêché les hommes préhistoriques d'obtenir des objets d'une grande finesse et d'une grande légèreté. Par contre, la retouche par pression est inconnue. Le débitage est caractérisé par des nucléus discoïdes à débitage périphérique. Le matériel est mieux conservé que celui des époques précédentes, moins roulé, même s'il provient lui aussi des alluvions.

Discussion

La majeure partie de ces industries présente un caractère manifestement ancien et doit correspondre, grosso modo, au Pleistocène moyen.

La présence de quelques gisements attribués au Préacheuléen en zone forestière à l'ouest du pays peut paraître surprenant. Il ne faut pas cependant oublier que la forêt actuelle est une forêt jeune, holocène, encore en progression (Letouzey, 1968 ; Boulvert, s. presse). Il est donc probable que les hommes aient occupé ce secteur durant une phase plus sèche, phase qu'il est difficile, vu le type des gisements, de préciser.
Les archives océaniques ont mis en évidence le passage de l'aride à l'humide et vice-versa, c. 700 000/600 000 ans, 400 000/350 000 ans et c. 150 000/100 000 ans (Jansen et al., 1984) à partir des dépôts au pied du cañon sous-marin du fleuve Congo. Malgré le caractère continental de la Centrafrique et le peu de pièces collectées, on peut admettre que ces industries peuvent être âgées de 300 000 ans sans plus de précision, tout en notant que ce type de galets aménagés est beaucoup plus récent au Gabon et au Congo (cf. même chapitre, le Gabon et le Congo, p. 67 et p.71).
La majorité des industries acheuléennes est attribuée à l'Acheuléen supérieur, final, voire même à un stade de transition vers le Sangoen. On admet d'une façon générale qu'en Afrique centrale, ce stade terminal s'achève vers 70 000 ans (Clark, 1969). Ainsi ces industries se seraient-elles aussi développées durant une phase à tendance plutôt sèche où la forêt aurait été nettement moins importante qu'actuellement, peut-être entre 150 000 et 70 000 ans.
Le Sangoen succède ou continue ces industries dans un environnement dont la tendance sèche est bien reconnue (cf. même chapitre, le Congo, p. 71).
Malheureusement comme nous l'avons vu, toutes ces indus-

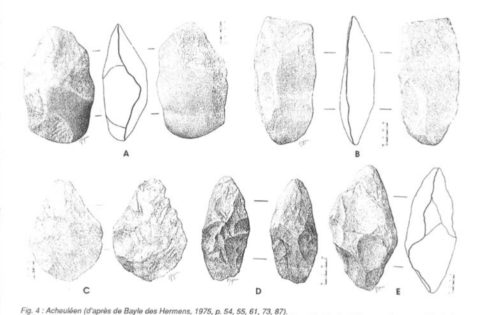


Fig. 4 : Acheuléen (d'après de Bayle des Hermens, 1975, p. 54, 55, 61, 73, 87).
A : Lopo 3 : galet aménagé de type II. 13. — B : Ngolo : Hachereau de type II. — C : Ngolo : biface cordiforme. — D : Ngolo : biface lancéolé. — E : Ngoere Bangue 1 : pic double.

tries proviennent de gisements remaniés, où parfois même elles se trouvent mélangées. Dans de telles conditions, des critères de séparation fondés uniquement sur la typologie, permettent-ils vraiment de séparer par exemple l'Acheuléen final du Sangoen ancien ? On peut regretter l'absence de gisements autres que d'alluvions et peut-être que le gisement de Baboungué I aurait mérité une fouille. C'est dans cette direction de recherche qu'il faut s'orienter surtout que des grottes et abris-sous-roche en RCA contiennent des remplissages importants pouvant permettre d'espérer trouver en couches de telles industries.

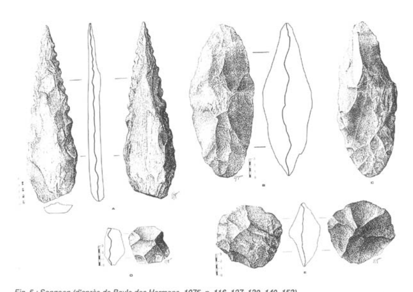


Fig. 5 : Sangoen (d'après de Bayle des Hermens, 1975, p. 116, 127, 130, 140, 153).
A : Ambilo : grande armature denticulée. — B : Ambilo : biface ovalaire allongé. — C : Ambilo : pic. — D : Rivière Bomboli : nucléus discoïde. — E : Nzako : nucléus discoïde.

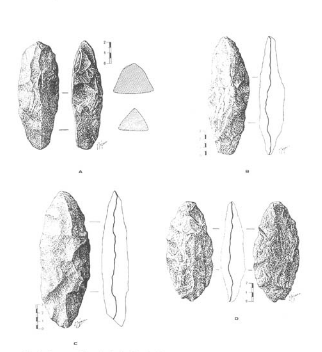


Fig. 6 : Sangoen (d'après de Bayle des Hermens, 1975, p. 108, 109, 151, 152).
A : Ngolo : ciseau gouge. — B : Nzako : pièce bifaciale allongée. — C : Nzako : pièce bifaciale allongée. D : Ngolo : petite pièce bifaciale ovalaire allongée.

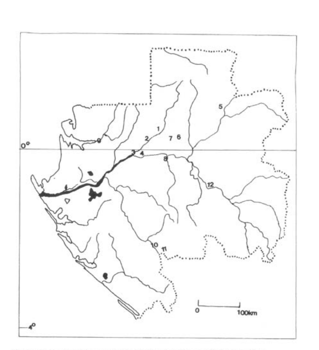


Fig. 1 : Carte du Gabon avec la localisation des sites du Middle Stone Age.
1 : Okano ; 2 : Mevang ; 3 : Medoumane ; 4 : Ngolo ; 5 : Sites de Belinga ; 6 : Adoué ; 7 : Ntsenkélé ; 8 : Lopé ; 9 : Kango ; 10 : Ndendé ; 11 Moukoro ; 12 : Pk 468.

GABON

MICHEL LOCKO,
Faculté des Lettres et
Sciences Humaines,
Université O. BONGO,
Libreville, Gabon

TROIS grandes périodes sont généralement reconnues pour l'âge de la pierre taillée. *Old Stone Age* (ou Early Stone Age) signifie l'Age de la Pierre Ancien. *Middle Stone Age*, Age de la Pierre Moyen et enfin *Late Stone Age*, Age de la Pierre Récent.

Mais une telle division des industries paléolithiques demeure sujette à discussion si on l'applique telle quelle au Gabon. Pour l'heure, en effet, les industries les plus anciennes dans ce pays correspondent plutôt, sur le plan chronologique au Middle Stone Age (70 000 à 24 000 bp), bien que typologiquement, certains objets (galets aménagés, bifaces, etc.) évoquent sans conteste un Old Stone Age.

Les pièces lithiques du Middle Stone Age sont associées à des horizons pédologiques grossiers de cailloutis, désignés généralement sous le terme de «stone-lines». Ces formations de «stone-line» seraient, selon toute vraisemblance, le reflet des périodes d'assèchement du climat. Il faudrait donc imaginer, durant ces périodes, un recul de l'épaisse forêt gabonaise et une progression de la savane. Au nombre de deux pour les derniers 80 millénaires, ces périodes ont été identifiées et datées par les géologues travaillant en Afrique centrale : la première, connue sous le nom de Maluékien est aussi la plus longue (c. 70 000 à 40 000 bp) ; la seconde, le Léopoldvillien, évolue entre 30 000 et 12 000 bp. Or, précisément à cette longue fourchette chronologique (70 000 à 12 000 bp) correspond en gros le développement du MSA au Gabon. Si les données relatives à cette civilisation sont connues à travers le territoire gabonais, il faut déplorer toutefois l'absence de véritables études sur les industries de cette période, issues de bonnes et larges fouilles. Aussi nous a-t-il paru plus judicieux d'évoquer successivement, selon un découpage géographique, les sites particulièrement intéressants et riches (fig. 1).

Province du Moyen-Ogooué

Route Alembé-Lalara

Dans la région du Moyen-Ogooué, près des berges de la rivière Okano, entre Alembé et Lalara, des indices d'une occupation préhistorique furent mis au jour, en deux points, en mars 1964 par B. Farine, à la faveur de coupes aménagées pour le passage d'une route.

Dans l'outillage récolté, figurent au premier plan des pics : ceux-ci, caractérisés par leur aspect fruste et très globuleux, ont été obtenus sur des galets de quartz et de quartzite. Un trait technologique assez net, qui confirme leur allure fruste, est la présence de plages corticales sur les outils. La très forte usure des arêtes de taille renforce l'idée d'une grande ancienneté de ces pièces. Il faut signaler aussi la présence de bifaces et de gros racloirs discoïdes.

Il s'agit donc d'un outillage lourd et à Okano cette industrie reposait au contact d'un lit de cailloutis (stone-line) entre 1,5 et 2 m de profondeur (Farine, 1965, p.72-73 ; Blankoff, 1969, p. 70 et 72).

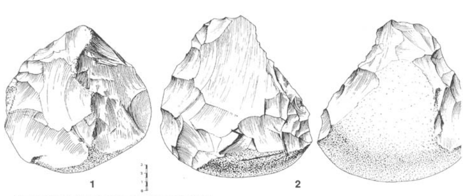


Fig. 2 : Industrie de Kango : 1 : galet aménagé ; 2 : biface.

Mévang

En décembre 1964, Farine et Pommeret (Blankoff, 1969, p. 72), découvraient sur la même piste à Mévang, deux pics comparables à ceux des sites de B. Farine. Les objets étaient inclus au niveau d'une stone-line, à 8 m de profondeur. D'autres objets y ont été aussi découverts : des éclats, épais et grossiers bien que retouchés, des galets aménagés notamment des choppers (tranchoirs).

Secteur de la Médoumane

Dans la dépression de la Médoumane, ancienne cuvette lacustre, des pièces lithiques d'allure archaïque ont été découvertes dans un dépôt alluvial grossier lié à la période sèche du Maluékien. L'outillage comprend 36 galets taillés, 7 bifaces, 3 pics, 2 rabots, 3 éclats et 1 hachereau (Bayle des Hermens et al, 1987). Si la présence de hachereaux ne paraît pas très évidente, en revanche les pics existent. L'ensemble est indiscutablement macrolithique et s'accorde bien avec un Middle Stone Age d'Afrique centrale.

Pont de la Ngolo

La Ngolo est un affluent de l'Ogooué. Dans les coupes, au niveau du pont de la route nationale 3, on voit apparaître dans un dépôt d'ancienne terrasse alluviale, à plusieurs dizaines de mètres au-dessus du lit actuel, enfoui sous un épais manteau d'argiles sableuses, des pièces lithiques caractérisées par une prédominance de galets taillés (21), un biface fruste et un trièdre. Le matériel est homogène et peu roulé. La matière première utilisée est surtout le quartzite blanc (87 %), le quartz (8,7 %) et le quartzite gris (4,3 %) ; les pièces sont généralement lourdes (1120 g pour les galets aménagés). S'il peut s'agir là, en effet, d'un des plus anciens sites du Gabon, à rattacher à la phase aride du Maluékien, toutefois son appartenance à l'Old Stone Age n'est pas évidente. Il faudrait plutôt voir là un stade ancien du MSA.

Province de l'Ogooué-Ivindo

Région de Makokou

A côté du Moyen-Ogooué, une autre région paraît privilégiée pour l'étude du MSA au Gabon : l'Ogooué-Ivindo. On peut se référer ici aux travaux de B. Peyrot et R. Oslisly. Ils signalent cinq sites sur la route qui conduit au centre minier de Belinga. Toutefois, ces sites de surface, à première vue, apparaissent pauvres : un seul objet à Belinga 1 (pic), Belinga 2, 3 et 4. A Belinga 5, l'outillage comprend une gouge, un rabot, une pièce bifaciale et un polyèdre (Oslisly et Peyrot, 1985).

Deux faits, dignes d'intérêt, sont à signaler ici. D'abord l'homme préhistorique a eu recours, pour la confection de ses outils, à un matériau géologique local (itabirite très ferrugineuse) ; ensuite il apparaît que l'homme préhistorique pouvait, dès ces temps très reculés, s'aventurer jusque dans les montagnes, la plaine en bordure d'un point d'eau n'étant donc pas la seule zone de prédilection.

Sur la route de Makokou-Ovan, deux sites (Adoué et Ntsenkélé) s'apparentent à ceux de Belinga. A Adoué (pk 44), il s'agit d'une pièce bifaciale en quartz et d'un polyèdre à pointe également en quartz découverts sous deux mètres de collu-



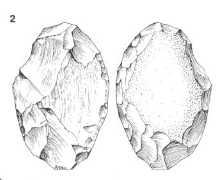


Fig. 3 : Industrie de Kango : 1 : grattoir sur galet-rabot ; 2 : racloir.

vions au contact de la grenaille latéritique. A Ntsenkélé (pk 58), l'outillage est aussi pauvre : pic en quartz et ébauche d'armature en quartz bleuâtre découverts sous trois mètres de colluvions au contact de la stone-line latéritique.

Plaine de la Lopé

Peuvent également être rattachés au MSA les objets trouvés par B. Peyrot et R. Oslisly dans la plaine de la Lopé. Ces pièces lithiques frustes et roulées sont associées à une nappe de gros cailloutis d'origine fluviatile. Plus précisément, au site de Lopé 6, l'outillage (34 pièces) correspond, semble-t-il, à des galets aménagés, des protobifaces, des pics, des éclats, des nucléus et des pièces bifaciales allongées. Le poids moyen de ces objets, en général sur quartzite, est de 970 g (Peyrot et Oslisly, 1986 ; Bayle des Hermens, et al., 1987).

Province de l'Estuaire

Estuaire du Gabon

Dans la région de l'Estuaire, des indices de MSA sont aussi présents. Le secteur de Kango, à une centaine de kilomètres de Libreville, sur la route de Lambaréné présente une richesse archéologique exceptionnelle. A côté des éclats et des nucléus, les outils les plus fréquents sont les galets taillés et les bifaces grossiers (figures 2 et 3). Il s'agit d'un outillage macrolithique : les outils ont été obtenus directement à partir des galets et sont très rarement sur éclats. Un hachereau en quartzite a été identifié à Kafélé, petit village proche de Kango (Locko, 1987). Sa longueur est de 141 mm et le tranchant est oblique. La face supérieure montre encore une petite surface corticale. Mais les objets les plus significatifs sont constitués par des grattoirs épais sur galets que l'auteur désigne généralement sous le nom de rabots (Locko, 1987). Il s'agit de pièces lourdes, d'un poids moyen de 400 g ; certaines d'entre elles dépassent même les 1 000 g. Selon nous, à en juger par les écaillures et les traces d'utilisation sur la partie frontale, ces objets, bien que lourds, servaient probablement à raboter et à gratter. mais il est possible qu'ils aient également été destinés à d'autres usages : nucléus ou percuteurs. Ces objets évoquent ceux du paléolithique très ancien de Melka Kunturé (Éthiopie) et d'Olduvai gorge (Tanzanie). Mais à Kango, ces pièces sont associées à un dépôt grossier de galets naturels dont la mise en place pourrait relever de la phase aride du Maluékien (70 000 — 40 000 bp).

Province de la Ngounié

Ndendé

Dans la Ngounié, le site du Lac noir de Ndendé à 75 km de Mouila, chef-lieu de province, présente des indices probants d'un MSA, sur la rive orientale. Le Laboratoire d'Archéologie de l'UOB a mis en évidence la présence d'une industrie lithique emballée dans une stone-line de gravillons ferrugineux, enfouie sous un manteau d'argiles sableuses jaunes de plus d'un mètre (Locko, 1988). L'étude du gisement vient de commencer, mais on peut déjà noter que la position pédologique de ces pièces ressemble beaucoup à celle signalée ailleurs au Gabon, mais aussi au Congo par R. Lanfranchi (1979 ; en préparation) : si l'on en croit certains géologues comme G. Mortelmans et R. Monteyne (1962), la formation de cette stone-line au Zaïre serait antérieure à 40 000 bp. Tel est le point de vue de R. Lanfranchi, à la suite de ses travaux au Congo. Il est donc permis de rattacher au MSA les pièces recueillies dans la

stone-line de Ndendé. Mais sur le plan typologique, il s'agit d'objets décevants ; pour l'instant, en effet, seuls éclats et nucléus en jaspe noir, silex blanc et quartz abondent. L'ensemble de cette industrie paraît se répartir sur au moins trois niveaux archéologiques.

Moukoro I

A une trentaine de kilomètres de Ndendé, sur la frontière avec le Congo, un autre site paléolithique, Moukoro I, a été découvert en décembre 1988 par l'équipe du Laboratoire d'Archéologie de l'UOB. Les objets recueillis comprennent des nucléus et des éclats stratifiés dans la stone-line. Ces niveaux archéologiques s'apparentent à ceux (MSA) de Ndendé : il s'agit donc, selon toute vraisemblance, de populations paléolithiques contemporaines, bien que la matière première utilisée à Moukoro pour la confection des outils soit différente des matériaux de Ndendé.

Province de l'Ogooué Lolo

Enfin dans l'Ogooué Lolo, au Pk 468 du Transgabonais, l'équipe de Paléogab signale la présence de 9 pièces de jaspe noir reposant sur un lit de graviers (ancienne plage alluviale) cimenté à la base par des argiles de décomposition de la roche mère. Ces pièces, de facture sommaire, comprennent des pics, des rabots et des boules polyédriques. Leur position stratigraphique permet de voir là une industrie du MSA, contrairement aux inventeurs du site qui penchent pour un «Acheuléen d'Afrique centrale» (Peyrot et Oslisly, 1984).

Conclusion

Les témoignages les plus anciens du peuplement du Gabon sont, pour l'heure constitués par les industries présentes dans les différentes «stone-lines», horizons pédologiques grossiers de cailloutis d'origine fluviatile ou de gravillons latéritiques.

Cette stone-line ne contient que du MSA bien que certains, y compris l'auteur lui-même, aient, dans le passé, envisagé l'hypothèse d'un Old Stone Age (paléolithique ancien ou inférieur), sur la base de la typologie lithique. Ce MSA au Gabon pourrait, pour les phases les plus anciennes, correspondre à l'aride Maluékien, vers 70 000 — 40 000 bp. Cette civilisation est répandue à travers le Gabon. Seule pour l'instant la région de l'Ogooué-Maritime paraît exclue. Mais ce MSA ne paraît pas présenter un visage uniforme. Si l'association pics-galets aménagés-bifaces constitue le schéma le plus fréquent, toutefois à Ndendé, site fouillé avec minutie, les niveaux à «stone-line» n'ont fourni jusque là aucun objet typologiquement identifiable au pic, biface, galet taillé. L'industrie repose surtout sur des éclats et des nucléus. S'agit-il là d'un faciès industriel de savane ou bien d'une fraction d'un atelier de débitage comme celui fouillé à Mokeko au Congo (cf. Congo, p. 73) ? Des fouilles de plus grande envergure sont nécessaires.

CONGO

RAYMOND LANFRANCHI
Département d'Archéologie,
CICIBA,
Libreville, Gabon

LE Préacheuléen et l'Acheuléen n'ont pas encore été découverts au Congo. Certaines industries des stone-lines ont pu être attribuées au Préacheuléen (Bayle des Hermens et al., 1980), mais leur contexte pédologique a conduit pour l'heure à les rajeunir. L'Acheuléen est totalement inconnu même si certaines pièces des niveaux anciens de Brazzaville et de Kinshasa pourraient lui être attribuées (Cahen, 1976). Par contre les industries Age de la Pierre Moyen (MSA) sont fréquentes au Congo bien que toujours perturbées (fig. 2). On ne traitera donc ici que de ces industries.

Position des industries MSA

Ces industries se rencontrent le plus souvent dans la même position pédologique, à la partie supérieure des stone-lines : c'est le cas dans le Mayombe central, la vallée du Niari et la région de Ouesso (Lanfranchi, 1979 ; Lanfranchi, en préparation ; Lanfranchi et Schwartz, 1990). Elles sont le plus souvent plaquées sur la surface de la stone-line, mais parfois elles se glissent dans sa partie supérieure : on peut donc les considérer comme étant en relation avec un pavage de sol — lié aux variations paléoclimatiques (cf. p. 43) — qui correspond grosso modo au sol préhistorique (fig. 1). Il convient de noter que ces stone-lines fournissent presque uniquement de l'outillage (Mayombe, Niari) ; seule la région de Ouesso a fourni de véritables ateliers de débitage.

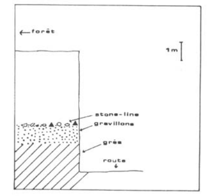


Fig. 1 : Coupe d'un gisement dans une stone-line ; Pk 60,21 de la route de Ouesso à Liouesso.

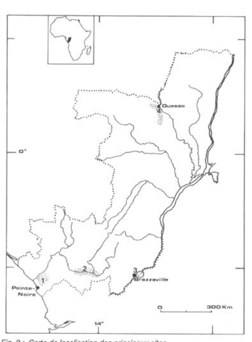


Fig. 2 : Carte de localisation des principaux sites.
1 : gisement de Makaba ; 2 : gisement du Km 13 ; 3 : gisements des terrasses alluviales de Brazzaville ; 4 : gisement de Mokeko.

Zone à forte concentration de stone-lines avec du matériel MSA.

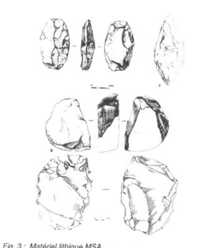


Fig. 3 : Matériel lithique MSA.
1 : Mokeko : petite pièce bifaciale ovalaire ; 2 : Makaba : pic ; 3 : Loa : galet aménagé ; 4 : Route Ouesso-Liouesso Pk 28,38 : grand éclat nucléus.

On rencontre aussi ces industries au sein de terrasses alluviales dans le Mayombe et autour du Stanley Pool (Droux et Bergeaud, 1937 ; Leroy, 1950 ; Giresse et al., 1981 ; Lanfranchi-Salvi, 1984).

Tous ces gisements sont donc plus ou moins remaniés même si les ateliers de la région de Ouesso le sont peu. Par contre aucun site en position stratigraphique certaine n'a été découvert. Il n'existe pas non plus de datation radiochronologique et seuls les phénomènes pédologiques et paléoclimatiques ont permis de localiser dans le temps ces industries.

Description des industries

Le gisement de Makaba dans le Mayombe central a fourni une industrie composée presque uniquement de pics très stéréotypés (60 % du total ; fig. 3.2). Certains peuvent être plus allongés nécessitant une prise à deux mains ; d'autres sont courts et trapus ; enfin certains ont une base massive. L'énorme majorité d'entre eux est en grès quartzite, quelque-uns en quartz. Ils sont obtenus à partir soit de blocs plus ou moins roulés, soit de galets dont la forme évoque déjà un pic. La partie utile, la pointe trièdrique, est seule bien dégagée, le reste de l'outil étant grossièrement aménagé. Dans certains cas, cette extrémité est de type biseau dont la largeur n'excède pas deux centimètres ; ces «pics-ciseaux» préfigurent la série des «cores-axes» du Lupembien et du Tshitolien où l'on retrouve souvent ce type d'extrémité. Quelques rares pièces sont des pics doubles.

Ces pics constituent l'écrasante majorité des outils. On ne rencontre avec eux que quelques galets aménagés unidirectionnels ou bidirectionnels, de rares pièces bifaciales mais de bonne facture et un racloir. Le débitage est quasi-inexistant : quelques éclats, un nucléus discoïde épais (Lanfranchi, en préparation).

Les gisements de la vallée du Niari, du moins ceux des stone-lines, fournissent un outillage où les galets aménagés dominent largement (fig. 3.3) ; c'est le cas par exemple du gisement du Km 13. La classification de ces galets est souvent délicate ; certains évoquent des pièces hachoirs ou à tranchant transversal, d'autres ont servi de percuteurs, d'autres enfin sont des rostro-carénés typiques. Il n'y a pas de pics dans ce gisement ; on en trouve cependant sur d'autres sites, mais jamais en grand nombre (Lanfranchi, 1979 ; en préparation).

Dans les niveaux alluviaux inférieurs de Brazzaville, le matériel recueilli autrefois est surtout composé d'éclats frustes. Les outils, rares dans l'ensemble, comprennent des pièces massives, larges bifaces ou pseudo-bifaces, des pièces plates évoluant vers des pointes, des pics à section trièdrique, des grattoirs épais, des racloirs frustes (Lanfranchi-Salvi, 1984).

Dans la région de Ouesso, les coupes de travaux routiers ont permis de collecter au niveau des stone-lines une série de 170 outils où neuf types sont représentés : des pièces bifaciales (fig. 3.1), des core-axes, des pièces bifaciales à tranchant transversal, des pics, des racloirs (nombreux ici), des rabots, des galets aménagés, des coches, des percuteurs. Les produits de débitage y sont très nombreux : éclats et nucléus (à un plan de frappe, irréguliers, discoïdes).

Une fouille à Mokeko, de 9m^2, a dégagé la surface de la stone-line et permis de collecter plus de 4 000 artefacts comprenant 0,8 % d'outils, 2,1 % de nucléus, 15 % d'éclats de débitage et 82 % de fragments et déchets. Les outils, au nombre de 34, se répartissent en 2 pièces bifaciales, 1 core-axe, 5 pics, 12 racloirs, 1 grattoir, 1 couteau, 8 coches, 4 éclats et lames retouchés. Les nucléus (fig. 3.4) se répartissent en nucléus à un plan de frappe (40, 2 %), discoïdes (28,9 %), irréguliers (16,5 %) et à deux plans de frappe (12,4 %). Éclats et fragments représentent 97,1 % de l'industrie.

Ce gisement est pour l'heure le plus intéressant du Congo. Pour la première fois, on a une image plus complète de ces industries du MSA. On y retrouve les outils des autres régions, pics, galets aménagés, pièces bifaciales, etc., mais aussi tout le débitage qui est prépondérant, comme il l'est aussi pour les industries qui suivront (cf. chapitre LSA, p.111 et sv.). Les nucléus discoïdes sont déjà présents et bien représentatifs, même s'ils sont de plus grandes dimensions et plus épais que ceux du LSA. L'outillage est caractérisé par l'absence de hachereaux véritables et de bifaces, la présence de pics, de

nombreux racloirs, de pièces bifaciales mais aussi de core-axes qui deviendront si commun par la suite (Lanfranchi et Schwartz, 1990 ; Lanfranchi, en préparation).

Notons enfin que dans la vallée du Niari, certains gisements de surface, plus particulièrement ceux de la rive gauche du fleuve, au niveau de Bouansa, ont fourni des industries qui peuvent se rattacher au MSA. On y rencontre quelques pics lourds, des galets aménagés, de nombreux racloirs, de très rares armatures de grandes dimensions et lourdes. Il est cependant difficile d'être affirmatif, ce type de gisement comportant souvent plusieurs industries mélangées en surface (Lanfranchi, 1979).

Interprétation

Ces industries se caractérisent donc par un outillage d'aspect macrolithique où les pics sont toujours présents ; ils peuvent être prépondérants (cas du Mayombe) ou remplacés par des galets aménagés sans qu'ils disparaissent totalement (cas du Niari). Par contre, si l'on excepte les rares exemplaires des gisements de surface du Niari, les armatures de grandes dimensions signalées par exemple en RCA (Bayle des Hermens, 1975) sont absentes, ainsi d'ailleurs que l'armement.

Peut-on dès lors qualifier ces industries de sangoennes, c'est-à-dire en prenant ce terme dans l'acceptation d'une industrie post-acheuléenne, pan-africaine, à pièces lourdes et frustes ? L'embarras des chercheurs est certain. On remarque ici au Congo, l'adaptation aux matières premières locales, parfois difficiles à travailler, ce qui conduit à des variantes régionales. En outre, le caractère souvent archaïque de cette industrie où souvent seules les parties utiles des outils sont correctement dégagées, peut conduire à les vieillir arbitrairement. La présence de ces outils lourds, massifs d'où émergent les pics, a conduit aussi à y voir une adaptation poussée au travail du bois, donc à une industrie à caractère forestier, cela sans doute, bien que non formulé, à cause de l'environnement actuel.

Et pourtant, un certain nombre d'arguments milite en faveur d'un milieu beaucoup plus ouvert lors du développement de ces industries. Si les datations du MSA sont peu nombreuses en Afrique centrale — 43 800 bp à la Pointe de Gombe (Zaïre), entre 46 000 et 37 000 bp aux Kalambo Falls (Zambie), fin de l'Acheuléen supérieur vers 70 000 bp (Clark, 1969 ; Cahen, 1975, 1976) — on peut cependant admettre que ces industries doivent être comprises pour notre secteur entre 70 000 et 40 000 bp. C'est durant ce laps de temps que les archives océaniques font apparaître une remontée vers l'équateur du courant froid de Benguela associé à une régression marine, donc à un climat plus sec (Giresse, 1978). C'est durant un tel type de climat qu'a pu se faire la mise en place des stone-lines et la formation des hautes terrasses du Congo. Cela suppose un environnement plus ouvert, de type savane arborée ou forêt claire (de Ploey et Van Moorsel, 1963 ; Peyrot et Lanfranchi, 1984).

Il faut donc envisager que ces industries se sont développées dans un milieu beaucoup plus ouvert que l'actuel et cela entre vers 70 000 — 40 000 bp. D'ailleurs la mise en place des matériaux qui recouvrent les stone-lines n'a pu se faire que lors d'un passage du plus aride au plus humide ; la fraîcheur des industries MSA, l'absence de Lupembien incite à penser que le recouvrement était déjà en place au Léopoldvillien (cf. p. 41 et sv.) et donc que ces industries sont maluekiennes, au pire njiliennes.

Le Congo a donc été occupé d'une façon certaine par des populations MSA à partir sans doute de 70 000 bp, peut-être même avant, sans que l'on puisse être plus précis. Si l'ensemble de ces industries peuvent être regroupées sous l'étiquette «Sangoen», l'existence de faciès locaux, l'absence de stratigraphie et de datations absolues, conduisent à une certaine prudence. Les gisements provenant des sols ferrallitiques remaniés nous ont amené à ces premières conclusions. Il faut espérer la découverte prochaine de sites non perturbés, en grottes par exemple, qui devrait permettre enfin une meilleure classification de ces industries.

ZAÏRE

MUYA WA BITANKO KAMUANGA
Musée de Lubumbashi,
Institut des Musées Nationaux du Zaïre,
Lubumbashi, Zaïre

AGE de la Pierre Ancien

Préacheuléen

Les sites attribués à cette période l'ont été principalement sur la base d'un fossile directeur, le galet aménagé, alors que ce dernier est un outil panchronologique. Par ailleurs, l'outillage ayant servi à l'identification du Préacheuléen présente généralement un tel état de roulis qu'il est difficile, voire impossible d'y déceler l'authenticité de manufacture. D'autre part, les collections considérées comme préacheuléennes résultent presque toutes de ramassages de surface ou au mieux de sondages souvent désordonnés ou de récolte en affleurement stratigraphique. Enfin, ce qui jette un voile de suspicion sur l'homogénéité des récoltes, le matériel rangé dans le Préacheuléen a été recueilli très souvent sur des surfaces de replats.

Actuellement, trois sites seulement peuvent être apparentés au Préacheuléen. Le premier, la Mulundwa, est situé au Shaba, les deux autres, Katanda 2 et Senga 5, au Kivu (fig. 1).

L'outillage de la Mulundwa (fig. 2), corrélé avec l'Oldowayen, comprend, à côté des nucléus non préparés, quelques nucléus levallois des nucléus circulaires levallois diminutifs ainsi que des éclats levallois. Les galets aménagés sont très souvent à taille unifaciale et à tranchant distal plutôt que latéral. Les galets à pointes sont rares. L'obtention du tranchant est généralement aménagé par un seul enlèvement. Le nombre des enlèvements peut cependant être élevé. Les pièces bifaciales sont plus travaillées sur une face. Outre les galets aménagés, la Mulundwa a livré des coches, des grattoirs, un pic et des racloirs. Le débitage et les outils indiquent l'usage exclusif de la percussion lancée directe au percuteur manuel de pierre. Les roches utilisées, le quartzite et, moins fréquemment, le quartz filonien, sont autochtones mais les gîtes d'extraction attendent d'être localisés.

Les sites de Katanda 2 et Senga 5 ne sont pas encore étudiés en détail ; seules la stratigraphie et quelques données typologiques ont autorisé à les classer dans le Préacheuléen. Katanda 2 se caractérise par quelques choppers de type oldowayen et l'absence de bifaces. L'industrie de Senga 5 a été attribuée également à l'Oldowayen, sans plus (Kanimba, 1989).

Excepté ces indications, on ignore tout du Préacheuléen.

Acheuléen

Seul l'Acheuléen final ou supérieur est actuellement connu. Une quinzaine de sites répartis les uns au Shaba, d'autres au Kivu et dans la plaine de Kinshasa en ont fourni des témoins (fig. 1).

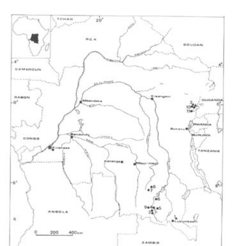


Fig. 1 : Carte des sites OSA.
▲: Préacheuléen ; 1 : Mulundwa ; 2 : Katanda et Senga.
● : Acheuléen ; 3 : Haute Luili, Kolwezi, Musonoï ; 4 : Pupa ; 5 : Katentania ; 6 : Lwena ; 7 Lujima ; 8 : Kantoto ; 9 : Kamoa ; 10 : Kasaka et Kiavimara ; 11 : Rwindi.

Mis à part celui de la Kamoa que nous présenterons plus loin, les gisements du Shaba, au nombre de neuf — Haute-Luili, Kantoto, Katentania, Kolwezi, Lufupa, Lujima, Lwena, Musonoï et Pupa — ont livré, s'associant diversement selon les gisements, des bifaces, des hachereaux, des pics et des pointes trièdriques. A côté des outils, on a trouvé à Lwena et à Pupa les débitages Victoria West et levallois (Muya, 1985).

Au Kivu, les éléments de l'Acheuléen final proviennent entre autres de Kasaka, de Kiavimara et de la Rwindi. Les récoltes de Kasaka se composent de polyèdres, de boules, de galets aménagés, de racloirs, de burins et d'un pic. L'ensemble de Kiavimara comprend un biface, un burin, un hachereau, un racloir, des galets aménagés ainsi que du débitage levallois. Les récoltes de la Rwindi recèlent des bifaces, un pic, un grattoir, un polyèdre et un racloir (de Heinzelin, 1961 ; Muya, 1985).
L'Acheuléen supérieur de la plaine de Kinshasa est représenté pour le moment — avec des réserves de l'auteur — par deux bifaces, un trièdre et un pic (Cahen, 1976).

Le site de la Kamoa est le seul à avoir bénéficié de fouilles correctes et d'une étude systématique. Ailleurs, il s'agit soit des éléments hors contexte et en quantité dérisoire, soit des assemblages relativement importants et récoltés avec soin mais non ou peu décrits.

On trouve à la Kamoa des nucléus dormants, des nucléus Victoria West, des nucléus globuleux et des nucléus irréguliers. Outre des éclats non préparés (d'épannelage, de débitage et des burins de Siret), la famille des éclats renferme des éclats laminaires, des éclats Victoria West et des éclats-nucléus. Le groupe des outils est constitué de bifaces, de hachereaux, de couteaux, de grattoirs, de racloirs, de percuteurs et de sphéroïdes (Cahen, 1975), (fig. 3).

L'outillage lithique de la Kamoa, de la Katentania, de Kolwezi (Ferme Herman), de Lwena, de Musonoï et de la Pupa a été réalisé essentiellement dans les grès polymorphes ; on trouve en outre des objets en quartzite à la Kamoa, à la Katentania, à Kolwezi et à Musonoï ; les sites de la Katentania et de Lwena ont livré un petit nombre de pièces en quartz ; des artefacts en calcédoine ont été mis au jour à la Katentania, à Kolwezi et à la Musonoï. Les préhistoriques de Kantoto et Lujima ont taillé des grès quartzitiques et calcédonieux, ceux de Kasaka le quartzite et le quartz. Seul le quartzite a été exploité à Kiavimara. Les artisans de la Rwindi ont utilisé le quartz principalement, le quartzite et la calcédoine intervenant plus rarement. Les quelques outils acheuléens de Kinshasa sont en quartzite (Cahen, 1975, 1976 ; de Heinzelin, 1961 ; Muya, 1985).

Aussi bien au Shaba qu'au Kivu et à Kinshasa, les préhistoriques acheuléens se sont servi de roches locales. Il est toutefois impossible pour le moment, excepté à la Kamoa, de déterminer les points où étaient extraites ces ressources. Les habitants de la Kamoa recueillaient les quartzites sur place dans la tillite du Grand Conglomérat constituant le substrat du site ;

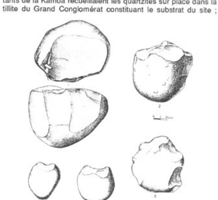


Fig. 2 : Industrie de Mulundwa ; 1 à 5 galets aménagés (d'après Muya, 1985).

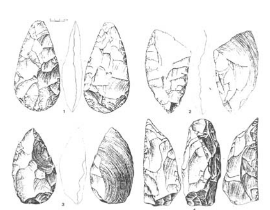
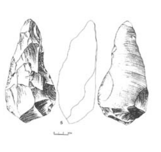



Fig. 3 : Acheuléen de la Kamoa. (D'après Cahen, 1975).
1 : biface ; 2 : hachereau ; 3 : pointe trièdrique ; 4 : rabot ; 5 : pic.

quant aux grès polymorphes, ils étaient trouvés à environ 1,5 km du site puis acheminés au gisement sous forme de produits de débitage bruts mais utilisables (blocs et éclats) ; arrivés au campement, ces produits étaient ouvragés (Cahen, 1975).

Les grès polymorphes de la Kamoa étaient extraits de gros nucléus dormants. Il est invraisemblable que ces nucléus aient été débités au percuteur manuel. Les préhistoriques ont dû selon toute probabilité inventer des appareils de type balanciers qui permettaient de lancer des percuteurs avec une certaine précision contre les blocs motrices dormants et de débiter ainsi ces derniers (Cahen, 1975). Excepté cette technique spéciale, il a été employé à la Kamoa généralement la percussion lancée directe au percuteur manuel dur. Ce procédé semble le seul auquel avaient fait appel également les artisans d'autres sites acheuléens. La fabrication des outils se réalisait de la même façon.

Cependant, l'un ou l'autre site (Kamoa et Pointe de la Gombe à Kinshasa par exemple) a fourni des outils présentant une retouche plate, fine, abondante et régulière (Cahen, 1975, 1976). Cette retouche indiquerait l'emploi du percuteur manuel tendre.

Les divers gisements attribués à l'Acheuléen sont tous de plein air et fluviatiles. Les habitants de la Kamoa étaient installés dans la vallée en bordure du plateau. Les préhistoriques de la Pointe de la Gombe ont vécu sur une terrasse. Pour les autres stations, on ne peut pas aller plus avant dans la détermination des conditions topographiques, faute de données.

Les analyses sédimentologiques et / ou polliniques effectuées à la Haute-Luilu, à la Kamoa, à la Katentania, dans la plaine de Kinshasa et à la Pupa indiquent que durant l'Acheuléen final il a régné en ces points un climat sec, voire semi-aride. Une érosion intense provoquée par des pluies orageuses s'exerçait à la Kamoa sur les flancs de la vallée. A la Katentania et Pupa, cette phase sèche se traduisait par un remblaiement soit fluviatile soit par colluvions de ruissellement. A la Haute-Luilu, il s'était formé un dépôt corrélatif d'un recul de versant par suite d'une érosion due à un abaissement du niveau de base. A la Kamoa, le paysage consistait en une savane steppique composée essentiellement de graminées auxquelles étaient associées des *Euphorbiaceae*, des *Composaceae*, des *Combretaceae* et des *Proteceae*. La végétation de la Katentania comprenait entre autre du *Podocarpus*, et le climat y était plus froid que l'actuel de 2° environ (Alexandre-Pyre, 1971 ; Cahen, 1976 ; Moeyersons, 1975 ; Moeyersons et Roche, 1977-78 ; Roche, 1975 ; de Dapper, 1978).

On ne dispose d'aucune date absolue pour les industries zaïroises de l'époque qui nous occupe. D'après les trouvailles faites en Afrique du Nord, de l'Est et du Sud, le stade final du

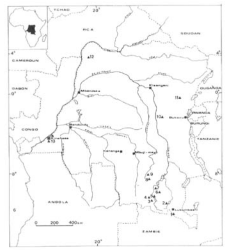


Fig. 4 : Carte des sites de l'Age de la Pierre Moyen.
1 : Mikoro ; 2 : Kakontwe ; 3 : Kolwezi, Musonoï ; 4 : Kamoa ; 5 : Pupa ; 6 : Sofwe ; 7 : Lwena ; 8 : Lujima ; 9 : Shilanda ; 10 : Niamwaka ; 11 : Lubungura ; 12 : Hau ; 13 : gisements de la plaine de Kinshasa.

complexe acheuléen se situe entre 200 000 et 50 000 bp (Isaac, 1982).
Des hypothèses sur la nature et la durée des occupations n'ont pu être formulées qu'à la Kamoa. Les périodes des pluies voyaient ce gisement submergé. D'autre part, aucune tendance évolutive n'a pu être décelée au sein de l'industrie malgré la masse énorme de cette dernière. Par ailleurs, on a observé une prédominance très nette du débitage sur les outils. Enfin, la source de la matière première était relativement éloignée. Ces diverses raisons ont conduit à interpréter l'industrie comme le résultat d'une série d'occupations saisonnières et le site, comme un atelier-habitat, c'est-à-dire une occupation principale où était transformée en outils la matière première débitée ailleurs en blocs et éclats utilisables (Cahen, 1975).

Le type humain à la base des industries acheuléennes n'a pas encore été identifié au Zaïre. Dans divers sites bien ou relativement bien documentés de l'Afrique du Nord, de l'Est et du Sud, l'Acheuléen final est généralement mis en relation soit avec *Homo erectus* soit avec les premiers types de *Homo sapiens* (Isaac 1982 ; Phillipson 1985). Ainsi, faute de documents, on ignore qui de *Homo erectus* et de *Homo sapiens* est responsable des ensembles acheuléens du Zaïre.

Age de la Pierre Moyen *(fig. 4)*

L'Age de la Pierre Ancien fait place à l'Age de la Pierre Moyen. Un stade intermédiaire, dit premier intermédiaire et très discuté, assure ce passage. Au Zaïre, deux sites, Mikoro au Shaba et la plaine de Kinshasa, sont pour le moment les seuls à pouvoir être corrélés avec cette période. Dans les deux cas, l'industrie évoque plutôt le Sangoen que le Fauresmith (fig. 5 C).

La station de Mikoro a livré à côté de nombreux nucléus irréguliers, des nucléus circulaires levallois diminutifs, des nucléus à lames, des nucléus discoïdes à débitage centripète équatorial et des nucléus levallois. La famille des éclats comprend entre autres des éclats, lames et pointes levallois, des lames, des éclats laminaires et des éclats à préparation dorsale centripète (Muya, 1985). Le matériel de la plaine de Kinshasa, dénommé Stanley Pool II par Van Moorsel, réunit à côté du débitage d'allure levallois, des pics grossiers sur galet ou éclat, des racloirs massifs, des gros denticulés et de grands rabots. On trouve dans les deux sites également des coches et des ciseaux (outils étroits à bords plus ou moins parallèles). Le débitage et le façonnage s'effectuaient partout par percussion lancée directe au percuteur manuel dur.

On ignore tout du paléoenvironnement à Mikoro. A Kinshasa, le Sangoen s'est développé en un milieu aride (Cahen, 1976 ; Van Moorsel, 1968).

Aussi bien à Mikoro que dans la plaine de Kinshasa, les artisans préhistoriques sangoens ont occupé une station de plein air. A Kinshasa, ils ont vécu sur une terrasse en bordure d'un cours d'eau. La station de Mikoro n'a fait que l'objet d'un sondage sommaire ; il est ainsi impossible de préciser davantage sa topographie.

L'industrie de Mikoro n'a jamais été datée. Compte tenu de ce qui est connu en Angola et en Zambie par exemple, une date au radiocarbone obtenue à la Gombe, > 43 800 bp, peut être mise en relation avec le Sangoen de Kinshasa. Dans la région de Lunda, en Angola, le stade inférieur du complexe sangoen — lupembien a été daté aux environs de 40 000 bp (Clark, 1963), tandis qu'à Kalambo Falls, en Zambie, l'industrie sangoenne baptisée «Chipeta», est comprise entre 46 000 et 37 000 bp (Clark, 1969).

Ni à Mikoro ni dans la plaine de Kinshasa, les restes du type humain responsable du Sangoen n'ont été découverts. Ailleurs en Afrique où ils ont été mis au jour, entre autres à Kabwe (ex-Broken Hill) en Zambie, à Olduvaï et au lac Eyassi en Tanzanie ainsi qu'à Elandsfontein en Afrique du Sud, ils participent tous du groupe des Néandertaliens.
Lorsqu'on arrive à l'Age de la Pierre Moyen, les sites deviennent plus nombreux et se retrouvent en divers points du pays. L'écrasante majorité d'entre eux sont malheureusement peu instructifs, parce qu'ils ont livré soit du matériel hors contexte stratigraphique ou archéologique soit des assemblages peu ou non décrits. Toutefois, les données réunies dans quelques gisements permettent de jeter un éclairage sur cette période.

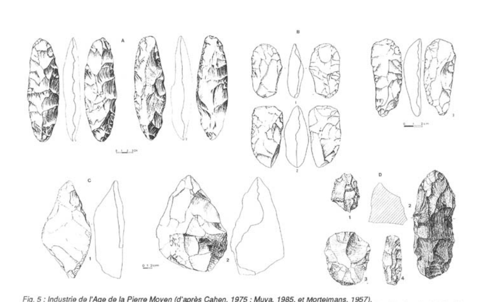


Fig. 5 : Industrie de l'Age de la Pierre Moyen (d'après Cahen, 1975 ; Muya, 1985, et Mortelmans, 1957).
A — Kamoa : 1 et 2 pièces bifaciales allongées. B — Sofwe 1 à 3 core-axes. C — Mikoro : 1 et 2 pics. D — Shaba : 1 : denticulé ; 2 : pic ; 3 : nucléus ; 4 : core-axe.

Tel qu'il ressort d'un certain nombre de sites (Kakontwe, Kantoto, Kamoa, Kolwezi, Lujima, Lwena, Musonoï, Pupa, Shilanda et Sofwe notamment), l'Age de la Pierre Moyen du Shaba se remarque par un abondant débitage préparé (débitages levallois, circulaire levallois diminutif, laminaire), par des outils étroits à bords plus ou moins parallèles, par des pointes foliacées unifaces ou bifaces dites généralement pointe stillbay ainsi que par des pointes moustériennes (fig. 5 et 6).

Trois sites du Kivu (Lutunguru, Mutandulwe et Niamwaka) ont livré des rares témoins de l'Age de la Pierre Moyen. Ces témoins se ramènent aux outils étroits à bords plus ou moins parallèles et à quelques instruments élancés de type pointe de lance (Muya, 1985). Un autre site, Katanda, non encore décrit complètement mais l'un des plus important du Zaïre, a été fouillé en deux points dénommés Katanda 2 et Katanda 9. Katanda 2 a révélé deux phases de l'Age de la Pierre Moyen. La première phase renferme une industrie sur quartz présentant un caractère diminutif et comportant des pointes de forme triangulaire. L'industrie de Katanda 9, plus récente, est façonnée sur de grands éclats essentiellement de quartzite ; elle est associée à 3 pointes de harpon en os et à un dallage de grandes pierres ; nombre de ces pierres ont été rapportées de très loin. Fait unique dans la préhistoire du Zaïre, il a été mis au jour à Katanda 2 un sol d'habitat avec des traces de foyer en plein contexte de l'Age de la Pierre Moyen (Kanimba, 1989).

L'Age de la Pierre Moyen dans le Haut-Zaïre est illustré principalement par la station de la Lodjo qui a livré des outils étroits à bords plus ou moins parallèles, des pointes bifaces dont certaines évoquent des poignards ainsi que par le débitage levallois laminaire.

La grotte de Hau, près de Gemena, dans la région de l'Équateur a livré une industrie de l'Age de la Pierre Moyen ; l'industrie, non décrite, a été attribuée au Lupembien (Van Noten e.a., 1980).

Dans la plaine de Kinshasa, l'Age de la Pierre Moyen correspond au Lupembien. Il a été subdivisé par Van Moorsel (1968) en trois stades : ancien, moyen et récent. Le Lupembien ancien et moyen comportent le même outillage et se caractérisent par des outils élancés ; les deux phases connaissent par

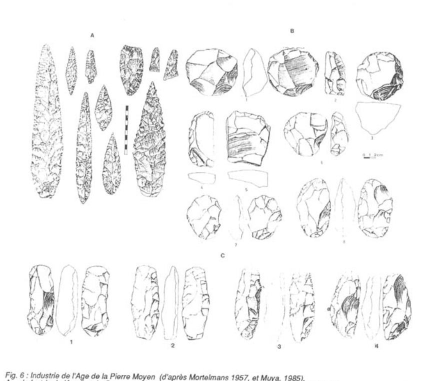


Fig. 6 : Industrie de l'Age de la Pierre Moyen (d'après Mortelmans 1957, et Muya, 1985).
A — Industrie du Kasaï et du Congo occidental : armatures et tranchets. B — Industrie de Kansenia.
1 : nucléus discoïde ; 2 : éclat laminaire ; 3 : grattoir nucléiforme ; 4 et 5 : grattoirs ; 6 : nucléus ; 7 et 8 : core-axes.
C — Kantoto : 1 à 4 : core-axes.

ailleurs la même technique, levallois en l'occurrence, et la même retouche, par pression. Le Lupembien moyen se démarque de l'ancien par la diminution de ses dimensions et par l'apparition de nouveaux outils : perçoir et tranchet en particulier. Le Lupembien récent se compose du même équipement que le Lupembien moyen mais le travail y est plus soigné. La seule innovation typologique est constituée par la pointe de flèche pédonculée (Van Moorsel, 1968). Il existe bien une différence entre le Lupembien ancien et le récent de Van Moorsel, mais la distinction entre l'ancien et le moyen reste à établir (Muya, 1972).

Les artisans de l'Age de la Pierre Moyen ont partout utilisé les roches autochtones, essentiellement les grès et les quartzites. Le quartz, la calcédoine, la lave et les roches siliceuses ont également été exploités mais dans des proportions peu importantes. A la Kamoa, les préhistoriques ont été jusqu'à retailler des instruments acheuléens. Si à la Kamoa la matière première était trouvée sur place, on ignore pour les autres sites où exactement elle était extraite.

La percussion lancée directe et le percuteur manuel dur ont été les plus sollicités aussi bien pour le débitage que pour la fabrication des outils. Dans certains sites, il a également été fait usage de la percussion lancée indirecte au percuteur manuel dur ou de la percussion lancée directe au percuteur dormant (à la Kamoa par exemple). Enfin, dans l'une ou l'autre station (Kamoa, Sofwe et plaine de Kinshasa entre autres), on a eu recours également au percuteur tendre.

Compte tenu de tout ce qui précède, il semble que l'on puisse distinguer deux faciès au sein de l'Age de la Pierre Moyen. Localisé au Shaba, le premier faciès est hybride. En effet, certaines de ses caractéristiques (abondance du débitage préparé, pointes stillbay et pointes moustériennes) le rattache au Middle Stone Age de l'Afrique orientale et australe, tandis que d'autres (outils étroits à bords plus ou moins parallèles) le font participer plutôt du Lupembien. Le deuxième faciès couvre la grande partie restante du Zaïre et rentre dans le complexe lupembien.

Il ressort des études réalisées dans la plaine de Kinshasa, à Kakontwe, à la Kamoa et à la Pupa, que d'une manière générale le climat était sec durant l'Age de la Pierre Moyen. Toutefois, tandis qu'à Kinshasa le climat devenait de plus en plus aride (Léopoldvillien) avec retrait des eaux et érosion entraînant les sables des collines dans la plaine, à la Kamoa, le climat tend vers une phase moins xérique. Durant cette époque, la végétation était partout steppique ; à Kakontwe par exemple, la faune a indiqué un milieu de savane ; à la Kamoa, à côté de la végétation ouverte, se développait par endroits une forêt claire, et sur les rives de la rivière s'installait une forêt-galerie. A la fin de l'Age de la Pierre Moyen, il se produisait partout une tendance vers une humidification du climat.

Les préhistoriques de l'Age de la Pierre Moyen ont sans exception occupé les stations de plein air. D'autre part, mis à part celui de Kakontwe qui se trouvait sur un plateau, tous les gisements semblent liés aux vallées.
La documentation sur le régime alimentaire durant la période traitée ici reste très lacunaire. Les quelques indications disponibles concernent exclusivement le menu carné et proviennent de Kakontwe et de Kantanda.

La liste faunique de Kakontwe est composée de primates, de carnivores, de rongeurs, de bovidés, d'équidés et de suidés. La plupart des ossements portent des traces de fracture apparemment intentionnelle. Ils peuvent être considérés comme des restes de cuisine ; la fracture aurait été opérée en vue de se procurer la moelle. D'autre part, les primates, les bovidés, les rongeurs et les suidés devaient être chassés entre autres pour leur chair. Les restes paléontologiques de Katanda consistent en crocodiles, bovidés, suidés, éléphants et carnivores. Exceptés peut-être les carnivores, toutes les autres espèces de Katanda doivent avoir servi pour se sustenter.

Les carnivores ou plutôt certaines de leurs parties ont pu sans doute participer d'un acte rituel selon le principe de la métonymie et de la métaphore. Les dents de léopard trouvées à Kakontwe, par exemple, devaient être supposées permettre à leurs propriétaires de se considérer dans un contexte bien précis, nantis de vertus du carnivore dans sa totalité ou seulement de ses dents.

En Afrique de l'Est et du Sud, les industries de Middle Stone Age font partie de la trousse de la sous-espèce *Homo sapiens rhodesiensis* (néanderthalien) ou de la sous-espèce *Homo sapiens afer/sapiens* (homme moderne) (Beaumont et alii, 1978 ; Chavaillon et alii, 1978 ; Clark, 1980 ; Phillipson, 1985, Sutton, 1980). Au Zaïre, la sous-espèce *Homo sapiens* est représentée uniquement par une molaire découverte à Kakontwe (Anciaux de Faveaux, 1957 ; Cooke, 1957).

Les dates au radiocarbone ont situé le Lupembien ancien de Kinshasa entre > 30 000 et 26 000 bp, le moyen à 15 080 ± 480 bp et le récent entre 14 800 ± 80 et 8 095 ± 50 bp (Cahen, 1976 ; Van Moorsel, 1968). Une industrie de Dimba se rangeant dans le Lupembien ou dans le Lupembo-Tshitolien a été datée de 20 000 bp. Il n'existe pas de datations absolues en dehors de ces sites.

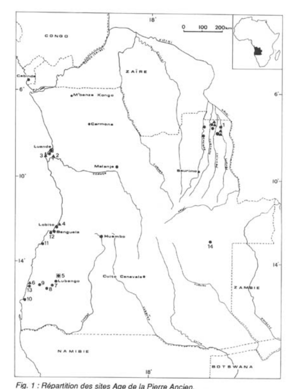


Fig. 1 : Répartition des sites Age de la Pierre Ancien.
▲ : *Oldowayen ; 1 : gisements de la région de Lunda : Cauma, Toca Mai, Cassenga Cattombe, Catongula, Mufo ; 2 : Calumbo ; 3 : Palmeirinhas ; 4 : Lobito ; 5 : Chela ; 6 : Ponta do Giraul.*
● : *Acheuléen ; 1 : gisements de la Lunda : Casenga, Cauma, Luxilo, Chifungo Mufo, Furi, Muazanga ; 7 : Humpata ; 8 : Cupamgonbe ; 9 : Caraculo ; 10 : Port Alexandre ; 11 : Limagens ; 12 : Baïa Farta ; 13 : Moçamedes (Namib) ; 14 : confluent Luconha-Lungue.*
□ : *Fentes à ossements.*

ANGOLA

MIGUEL RAMOS
Institut de Recherche Scientifique Tropicale,
Lisbonne, Portugal

LE vaste territoire de l'Angola, d'une superficie de 1 200 000 km², présente de grands plateaux intérieurs qui descendent légèrement vers l'est et se terminent brusquement du côté de la mer. Les bassins de quelques grands fleuves africains, comme le Congo, le Zambèze, le Cuanza et le Cunene, viennent s'y recouper.

La végétation est assez variée, en fonction du relief et des types climatiques et présente toutes les caractéristiques de transition qui vont de la forêt dense humide sempervirente du nord jusqu'aux régions presque désertiques du sud-ouest, constituant ainsi une vaste mosaïque de forêts ouvertes, de savanes et de steppes.

La grande variété de ses formations géologiques et de ses types de sols est aussi remarquable.

Les caractéristiques écologiques de ce vaste contexte géographique ont présenté certaines variations en fonction des oscillations climatiques survenues au cours de tout le Quaternaire. Néanmoins trois grandes régions paléoécologiques qui semblent avoir eu un certain impact sur la distribution des cultures préhistoriques, commencèrent à se préciser dès la fin du Pleistocène moyen : la région du Congo qui comprend le bassin du Congo et la partie adjacente qui s'étend jusqu'au littoral au nord du Kuanza, la région du Zambèze qui englobe les bassins du Zambèze et du Cubando (Etocha) et la région du sud-ouest qui va du Cunene jusqu'à la mer, se prolongeant vers le nord jusqu'au bassin du Kuanza.

L'Age de la Pierre Ancien *(fig. 1)*

Oldowayen

Sur le plateau de Cnela, près de Lubango, quelques fentes à ossements ont été trouvées dont l'étude permet d'admettre la possibilité de l'existence d'un ensemble faunistique semblable à ceux qui ont été signalés au Transvaal associés à des fossiles d'australopithecinae.

Quoique quelques auteurs aient pensé à l'existence possible d'un foyer anthropogénique dans la région, un examen plus détaillé des vestiges archéologiques semble prouver que les premiers habitants de l'Angola étaient du type *Homo habilis,* représentant une forme plus évoluée que les australopithèques, très proche de *l'Homo erectus* dont l'installation doit remonter à environ 1 000 000 d'années (entre 1 000 000 et 600 000 ans).

En effet, les plus anciens gisements connus se rapportent typologiquement à l'Oldowayen supérieur. Ils ont été signalés dans la Lunda, comme par exemple, à Cassenga, Cadombe, Catongula, Mufo, Cataila 2, Cauma et Toca Mai ; dans les environs de Luanda, Calumbo et Palmeirinhas (fig. 2) et plus au sud à la Ponta do Giraul et près de Lobito. Il s'agit d'une industrie sans bifaces où prédominent les choppers, parfois à tranchant retouché, et de petits outils, notamment des racloirs

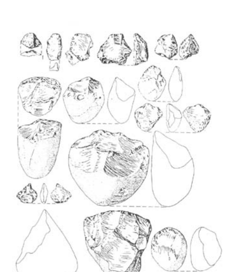


Fig. 2 : Industrie oldowayenne de Palmeirinhas ; éclats et galets aménagés (d'après Clark, 1966).

sur éclats et sur fragments divers, utilisant le quartz, le quartzite et le chert comme matière première.

L'absence d'Oldowayen dans la région du Zambèze est probablement due au manque de prospections systématiques dans cette partie du pays.

Acheuléen

L'Acheuléen est présent dans toutes les régions, bien qu'on ait peu de vestiges de l'Acheuléen moyen. Il s'agit probablement d'une phase où les conditions écologiques étaient moins favorables à la présence humaine, d'une période pendant laquelle les formations quaternaires ont subi dans leur stade final une grande érosion ou simplement d'une évolution culturelle où la transition entre l'Acheuléen inférieur et supérieur s'est faite très rapidement. On trouve peu d'indices de cette période intermédiaire et dans l'état actuel des connaissances, il ne nous est pas possible de trouver une réponse définitive.

Dans la Lunda, l'existence de l'Acheuléen inférieur est confirmée surtout dans les vallées du Chiumbe et du Luemba (fig. 3), dans les graviers des terrasses de + 10 m.

Dans la région du sud-ouest, nous ne connaissons que trois gisements où sa présence est probable : S. Nicolau, Cangongo et Lagoa da Humpata. Néanmoins, dans cette région, on trouve quelques gisements du faciès stellenbosh : Caraculo, Bimbi, Moçamedes 3 (Namib), Porto Alexandre, Carvalhão 3 et Arco 2, tous près de Namib.

L'Acheuléen supérieur, dans la région du Congo s'interstratifie dans les sédiments des terrasses de 3-4 m (Luxilo I, Chifungo, Cauma et Mufo) et dans les anciennes surfaces recouvertes par les sables redistribués II (Camafufo, Muazanga et Furi I).

Dans la région du Zambèze, il est localisé au confluent des rivières Luconha et Lungue-Bungu.

Dans la région du sud-ouest, on le trouve à nouveau en plusieurs endroits près de la côte, dans les environs de Luanda, Limagens, Porto Alexandre et à Baïa Farta (Dundo) au sud de Benguela qui est le site le plus important (fig. 3). Un autre site archéologique important a été retrouvé près de l'escarpement de Chela à Santo Antonio-Capangombe. Mais ce faciès est aussi connu dans le Brutuei et dans le bas Cunene.

L'Acheuléen de l'Angola présente des pièces très belles et du point de vue typologique, s'encadre dans le grand complexe acheuléen euro-africain : choppers, bifaces, hachereaux, nucléus de divers types, éclats, lames, etc.

A la fin de l'Acheuléen ont lieu des grandes différenciations écologico-culturelles qui ont conditionné l'évolution des industries lithiques en Angola.

L'Age de la Pierre Moyen (fig. 4)

Ainsi, à partir de la période de transition que les auteurs de langue anglaise appelle «First Intermediate Period», le nord de l'Angola se trouve inséré dans le contexte culturel du bassin du Congo tandis que dans la partie méridionale du pays se développent des cultures de faciès austral.

Dans la région du Congo, l'Acheuléen est remplacé par le Sangoen tandis que dans les régions du sud apparaît le Fauresmith.
Chacune de ces industries peut être considérée comme étant une phase finale de l'Acheuléen quoique présentant des faciès totalement différenciés.

Le Sangoen est caractérisé par des objets de grandes dimensions et de taille relativement grossière par rapport à la beauté de l'outillage de l'Acheuléen supérieur. Il est abondamment représenté dans la Lunda (Cauma, Luaco, Luxilo, Toca Mai, etc.) et aussi près d'Ambriz. Quelques auteurs soutiennent qu'on le trouve également près de Benguela, jusqu'à la région du Namib.

Le Fauresmith qui ressemble à l'Acheuléen et dont les pièces ont une dimension plus réduite, a été signalé à S. Nicolau, Carvalhão, Munhino, Ochinjau, Camucuio, Maconge, Namib, etc.

C'est à partir de ce dispositif culturel que commence l'évolution du Middle Stone Age, période à caractéristiques très spécifiques, par rapport au Paléolithique moyen et supérieur de l'Europe et même de la bordure africaine de la Méditerranée.

Dans la région du Congo se développe le Lupembien dont la phase plus archaïque se rattache encore à la phase finale du Sangoen. Il s'agit d'une industrie qui comprend des bifaces de forme assez caractéristique, des pics, choppers, chopping-tools, racloirs, pointes lancéolées dont quelques-uns de très belle facture, des tranchets, éclats, percuteurs et déchets de taille (fig. 5).

Le peuplement humain du territoire du Cabinda semble débuter à cette époque. Quelques gisements du Lupembien y ont été repérés à Luali, Buco Zau, Necuto, Tando Zinze.

Dans la province de la Lunda, plusieurs sites de cette période (Luxilo I, Cachuimba, Mabalabala, Chifungo, etc.) sont connus, associés aux terrasses de 3-4 m ou intercalés dans les sables redistribués (Matafari, Furi I, Cauma, etc.). Dans la région du nord-ouest, des objets typiquement lupembiens ont aussi été signalés (Marimba, Mavoio, N'Zongôlo, Milando, etc.) et même plus au sud, près de Catete.

L'évolution de ces industries qui se caractérise par une diminution progressive de la dimension des objets, se termine par une phase de transition appelée Lupembo-Tshitolien qui marque déjà la fin du Middle Stone Age dans le bassin du Congo et les régions adjacentes (fig. 6).

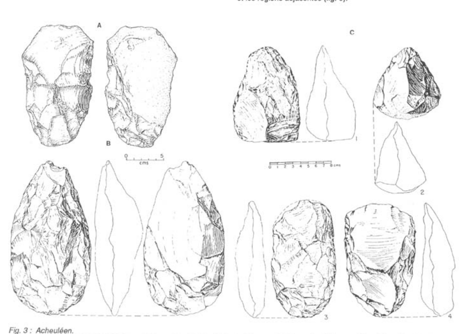


Fig. 3 : Acheuléen.
A : hachereau de la couche inférieure de la grotte de Leba (d'après Ramos, 1989). — B : biface ovalaire allongé de l'Acheuléen supérieur, vallée du Luembe et Chiumbe (d'après Clark, 1968). — C : Acheuléen final de Baïa Farta : 1 et 2 bifaces subtriangulaires ; 3 et 4 hachereaux (d'après Clark, 1966).

Dans la région du Zambèze, le nombre de gisements connus du MSA est encore très limité, mais il semble que tous se rattachent aux faciès culturels nettement austraux, comme on en trouve dans la région du sud-ouest. Des objets de cette période sont connus à Munhengo, Cuito-Cuanavale, Mavinga, Caalé-Tandaué et Cuangar. Néanmoins, à Menongue, les matériaux provenant des niveaux inférieurs de la fouille entreprise là, suggèrent l'existence d'une industrie de type stillbayen ou même du complexe Stillbay/Pietersburg qui serait le faciès dominant du MSA de la région.

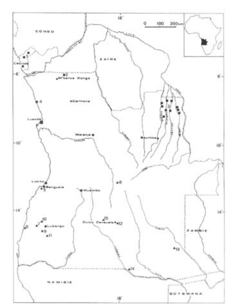


Fig. 4 : Répartition des sites de l'Age de la Pierre Moyen.
■ *: zone Congo 1 : gisements du Cabinda : Luali, Buco Zau, Necuto, Tando Zinze ; 2 : Mavoïo ; 3 : gisements de la Lunda : Cauma, Luaco, Luxilo, Toca Mai, Cachimba, Mabalabala, Chifungo, Furi, Matafuri ; 4 : Ambriz.*
● *: zone Sud-Ouest et Zambèze ; 5 : Ponta das Vacas ; 6 : Munhengo ; 7 : Munhino ; 8 : Namib ; 9 : Humpata ; 10 : Caitou ; 11 : Chitaca-Hue ; 12 : Cuito-Canavale ; 13 : Mavinga ; 14 : Cuangar ; 15 : Menongue.*

En admettant cette hypothèse, le Stillbay succéderait au Fauresmith, se mélangeant plus tard avec le Magosien ou même évoluant localement vers ce faciès.

Dans la région du sud-ouest, quelques dizaines de gisements du MSA sont déjà connus, des régions côtières jusqu'aux hauts plateaux de l'intérieur. Pour donner une idée de leur densité, il suffira de dire que près de S. Nicolau huit gisements ont été signalés, dix à Maconge, cinq dans le Chicolongira, treize au Munhino, onze dans l'Humpata, etc.
Tout nous porte à croire que plusieurs faciès du MSA, à affinité Stillbay-Pietersburg-Hope Fountain, sont arrivés dans la région, quelques faciès régionaux pouvant aussi exister dans la région du Capangombe et près de la Serra de Chela dûs à un certain isolement géographique.
Deux gisements situés plus au sud de S. Nicolau présentent des industries d'aspect un peu particulier qui nous font penser à l'existence d'un faciès côtier régional du MSA.

Parmi d'autres gisements importants pour l'étude de cette période nous pourrions aussi mentionner : Caitou (de tradition acheuléenne), S. Nicolau 6 et S. Nicolau 7 (de tradition Fauresmith), Chitaca-Hué (de type Hope Fountain), Munhino 10, Fazenda do Carpinteiro 3, Alto do Tchoi 4, Cacanda 2, Leba 10, Bata Bata et Robinson (de faciès Stillbay).

Conclusion

Le MSA se développe pendant le Pleistocène supérieur qui correspond, dans le temps, au Paléolithique moyen et supérieur de l'Afrique du nord, bien que, comme nous l'avons mentionné plus haut, on ne puisse pas établir de corrélation culturelle entre eux.

La différenciation ethnique qui s'établit pendant l'Old Stone Age, où semblent exister deux lignées d'évolution distinctes, l'une acheuléenne et l'autre Stellenbosh-Fauresmith par rapport aux populations d'archanthropes existant à cette époque en Angola, se diversifie davantage avec l'arrivée de l'homme moderne et le MSA.

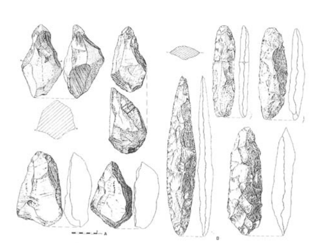


Fig. 5 : Sangoen-Lupembien inférieur (d'après Clark, 1963). A : pics. — B : pointes bifaciales.

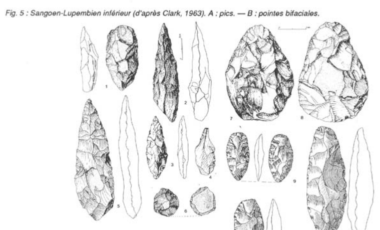


Fig. 6 : Lupembien et Lupembo-Tshitolien. Barra do Cuanza : 1 : core-axe ; 2, 3 et 5 : pointes bifaciales lancéolées ; 4 : perçoir ; 6 : nucléus discoïde ; 7 et 8 : bifaces ; Cauma : 9 à 11 : core-axes (d'après Clark, 1963).

SYNTHÈSE

régionale des Ages de la Pierre Ancien et Moyen

RAYMOND LANFRANCHI
Département d'Archéologie,
CICIBA,
Libreville, Gabon

LES industries les plus anciennes rencontrées en Afrique centrale sont rapportées à l'Old Stone Age et au Middle Stone Age, c'est-à-dire à l'Age de la Pierre Ancien et à l'Age de la Pierre Moyen. Cette terminologie anglo-saxonne a prévalu sur les termes paléolithique inférieur et moyen pour toute l'Afrique sud-saharienne. D'une façon générale s'y regroupent les industries de l'Oldowayen (préacheuléen), de l'Acheuléen, du Sangoen et peut-être du Lupembien (cf. infra).

Les hésitations des préhistoriens face à ces terminologies panafricaines montrent le caractère encore fragmentaire de nos connaissances et la nécessité qu'il y a à fouiller plus de sites, à les publier afin d'affiner au niveau régional, voire local, cette terminologie.

Le handicap le plus important pour l'étude de ces industries est le caractère perturbé des gisements. En effet, la quasi-totalité des gisements de l'OSA et du MSA est remaniée : gisements de surface (Cameroun, Zaïre, Congo, Angola), horizons pédologiques remaniés (stone-line du Cameroun, Gabon, Congo, Zaïre), dépôts alluviaux ou marins (RCA, Congo, Cameroun, Zaïre, Angola).

Pour ainsi dire, aucun site n'a permis une véritable étude stratigraphique sauf peut-être la grotte de Leba en Angola. La quasi-totalité des trouvailles correspond donc à des collectes de surface, des prélèvements à l'affleurement dans les stone-lines, les terrasses alluviales ou les niveaux marins.

Les sites fouillés sont rares et encore plus rares ceux publiés ; la plus grande fouille est celle du site de la Kamoa au Zaïre (310 m^2 fouillés et publiés par D. Cahen en 1975) ; ailleurs, il s'agit soit de fouille restreinte (quelques dizaines de m^2 au Cameroun, 9 m^2 à Mokeko au Congo : Lanfranchi, en préparation) ou de sondage plus ou moins importants (grotte de Hau au Zaïre, Leba en Angola...). Au total, peu de choses par rapport à la masse du matériel lithique collectée.

Plus délicate encore est la datation de ces industries. Seul le gisement de la pointe de la Gombe au Zaïre a fourni des datations 14 C comprises entre c. 46 500 et 14 430 bp. Partout ailleurs, les industries sont datées par rapport aux dépôts qui les contiennent : au Cameroun, dépôts douroumien et bossoumien (c. 35 000 à 15 000 bp), au Gabon, Congo et Zaïre, dépôts maluékien et léopoldvillien (de c. 100 000/70 000 à 15 000 bp), en Angola, dépôts de plages marines de c. 100/120 mètres.

Ainsi, la majorité des industries, de l'Acheuléen supérieur à la fin du MSA est-elle postérieure à c. 100 000 bp. Quant aux industries plus anciennes, Oldowayen, Acheuléen ancien et moyen, leur datation reste toute hypothétique et avancer une date dans les conditions actuelles de nos connaissances paraît aventureux.

Autre point délicat : où doit-on faire arrêter le MSA et débuter le LSA ? Les textes sur les différents pays présentés dans ce chapitre montrent l'hésitation des archéologues. La grotte de Matupi au Zaïre (cf. infra LSA) a fourni des industries attri-

buées au LSA et datées de c. 40 000 bp. Le Lupembien qui se développe grosso modo c. 25 000 - 15 000 bp doit-il être considéré comme MSA ou comme un LSA encore macrolithique quoique ce caractère s'estompe rapidement, mais où la taille par pression se généralise avec un armement souvent extraordinaire par exemple autour du Stanley Pool. Il semble qu'il y ait une rupture nette entre l'équipement des Lupembiens et celui des Sangoens.

En fait, la quasi-totalité des attributions des industries a été faite à partir de critères typologiques, même si certains outils sont reconnus comme panchronologiques tels les galets aménagés que l'on retrouve jusqu'au LSA final.

C'est ainsi que l'Oldowayen (préacheuléen en RCA) est défini par la présence dominante des galets aménagés (RCA, Zaïre, un cas au Cameroun septentrional) à état physique souvent dégradé (roulés dans les alluvions), accompagnés de quelques éclats et racloirs. Seul le sud du Zaïre (Shaba) et la Centrafrique ont fourni cette industrie la plus ancienne de l'Afrique centrale.

L'Acheuléen se rencontre lui aussi à la périphérie de l'Afrique centrale : Zaïre du sud et de l'est, Angola, RCA ; le cœur de la région n'en a pas fourni sauf peut être les niveaux les plus profonds de Kinshasa. Il s'agit dans la majorité des cas d'un Acheuléen supérieur, exclusion faite des gisements de l'ouest de la RCA (en alluvions et souvent très roulé) et de la Lunda en Angola (alluvions).

Les deux outils caractéristiques sont le biface et le hachereau, outils que l'on retrouve presque partout dans cette industrie, aussi bien en Afrique qu'en Europe. A côté, on note la présence de pics, de pointes trièdriques, de racloirs, de galets aménagés, de rabots, de grattoirs, de couteaux.

Les industries du MSA ont par contre une répartition plus générale en Afrique centrale. Il semble qu'il faille attendre cette période pour assister à une occupation presque complète de cette partie de l'Afrique, sans doute à l'occasion d'un assèchement climatique qui a dû réduire ou éclaircir la grande forêt.

Le Sangoen ou ses variantes locales se rencontrent dans tous les pays. Outre la survivance d'outils de type acheuléen (rares hachereaux, galets aménagés, bifaces), il se caractérise par la présence quasi générale de pics, de pièces bifaciales souvent à tranchant transversal, de racloirs, de core-axes, de grandes armatures comme par exemple en RCA. Les nucléus sont souvent discoïdaux et épais.

Ce fonds, semble-t-il commun à toute l'Afrique centrale si l'on excepte la frange sud où se font sentir les influences de l'Afrique australe (Angola du sud), va se développer entre c. 100 000 / 70 000 et c. 40 000 / 35 000 bp. Entre c. 35 000 et 25 000 bp, il n'y a pas de gisements datés et dans la région du Stanley Pool par exemple, il semble que les niveaux n'aient pas fourni d'industrie. Ce laps de temps correspond au Njilien ; il n'est cependant pas impossible qu'ils aient été détruits et incorporés aux dépôts léopoldvilliens.

Le Lupembien succède au Sangoen, il se développe tout au long de la dernière période sèche qu'a connu l'Afrique centrale. Il est particulièrement bien représenté au Zaïre, à Kinshasa (Mortelmans, 1957 ; Van Moorsel, 1968), en Angola (Clark, 1966). L'armement du Lupembien comprend de grands poignards, de nombreuses armatures foliacées ; dans l'outillage on retrouve des pièces bifaciales, des pics, des core-axes...
Du Lupembien ancien au Lupembo-Tshitolien on assiste à une diminution des dimensions tant de l'outillage que de l'armement ; les armatures sont de plus en plus légères ; la retouche par pression apparaît. Vers 12 000 bp, le Lupembien cède la place au Tshitolien.

BIBLIOGRAPHIE

de l'Age de la Pierre Ancien *et de* l'Age de la Pierre Moyen

ALEXANDRE-PYRE (S.), 1971 — *Le plateau Biano (Katanga). Géologie et géomorphologie*, Académie des Sciences d'Outre-Mer, Classe des Sciences Naturelles et Médicales, Nouvelle Série, XVIII - 3, Bruxelles.

ALLCHIN (B.), 1964 — A preliminary survey of Stone Age sites of the Serra-Abaixo (SW Angola), *Estudos sobre a préhistória de ultramar português*, Memórias n°50, 81-99.

ALLSWORTH-JONES(J.P.), 1986 — Middle Stone Age and Middle Palaeolithic : the evidence from Nigeria and Cameroon, in BAILEY G. and CALLOW P., éds., *Stone Age Prehistory*, 153-167.

ALMEIDA (A. de) et FRANCA (C.), 1964 — Noticia sobre o paleolitico do territorio de Cabinda (Angola), *Estudos sobre a préhistória de ultramar português*, Memórias n° 50, 103-111.

ANCIAUX de FAVEAUX (A.), 1956 — Un niveau à «Oldowayen» et à vieille «Pebble culture» à Sylva Porto, Angola, *Actes du Congrès international des Sciences préhistoriques et protohistoriques*, Saragosse, 355-359.

ANCIAUX de FAVEAUX (A.), 1957 — Les brèches ossifères de Kakontwe, *Third Pan-African Congress on Prehistory. Livingstone 1955*, London, 98-101.

BAYLE des HERMENS (R. de), 1969 — Les collections préhistoriques de la République centrafricaine au Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren, Belgique, *Cahiers de la Maboké*, VII, 27-40.

BAYLE des HERMENS (R. de), 1971 — Quelques aspects de la préhistoire en République centrafricaine, *Journal of African History*, XII, 579-597.

BAYLE des HERMENS (R. de), 1975 — *Recherches préhistoriques en République centrafricaine*, Labethno, Paris.

BAYLE des HERMENS (R. de), LANFRANCHI (R.) et PEYROT (B.), 1980 — Préacheuléen découvert dans les «lignes de cailloux» en République populaire du Congo, *L'Anthropologie*, 84 (1), 5-21.

BAYLE des HERMENS (R. de), OSLISLY (R.) et PEYROT (B.), 1987 — Premières séries de pierres taillées du paléolithique inférieur découvertes au Gabon, Afrique centrale, *L'Anthropologie*, 91 (2), 693-698.

BEAUMONT (P.B.) de VILLIERS (K.) et VOGEL (J.), 1978 — Modern man in sub-saharan Africa prior to 49 000 years B.P. : a review and evaluation with particular reference to Border Cave, *South African Archaeological Review*, 5, 65-68.

BEQUAERT (M.), 1954 — Contribution à la préhistoire du nord-ouest de l'Angola, *Bulletin de la société royale belge d'Anthropologie et de Préhistoire*, 65, 141-144.

BIBERSON (P.), 1967 — Galets aménagés du Maghreb et du Sahara, *Fiches typologiques africaines* sous la direction de L. Balout, 2ème cahier fiches 33-34, Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris.

BLANKOFF (B.), 1969 — L'état des recherches préhistoriques au Gabon, Actes du 1er Colloque international d'archéologie africaine. Fort Lamy (République du Tchad) 11-16 Décembre 1966, Institut national tchadien pour les Sciences Humaines, Fort-Lamy, 62-80.

BOULVERT (Y.), 1990 — Avancée ou recul de la forêt centrafricaine. Changements climatiques, influence de l'homme et notamment des feux, in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.) éds, *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*, ORSTOM, Collection Didactiques, Paris, 353-366.

BREUIL (H.), 1933 — Pierres taillées venant du plateau de Mouka, Oubangui-Chari (Afrique équatoriale française), *L'Anthropologie*, XLIII, 222-223.

BREUIL (H.) et JANMART (J.), 1950 — Les limons et graviers de l'Angola du nord-est et leur contenu archéologique, *Diamang, Publicações culturais*, n° 5, Museu do Dundo, Lisboa, 5-56.

CAHEN (D.), 1975 — *Le site archéologique de la Kamoa (région du Shaba, République du Zaïre), de l'Age de la Pierre Ancien à l'Age du Fer*, Musée royal de l'Afrique centrale, Annales série in-8°, Sciences Humaines, n° 84, Tervuren.

CAHEN (D.), 1976 — Nouvelles fouilles à la Pointe de la Gombe (ex-Pointe de Kalina), Kinshasa, Zaïre, *L'Anthropologie*, 80 (4), 573-602.

CHAVAILLON (J.), CHAVAILLON (N.), HOURS (F.) et PIPERMO (M.), 1978 — Le début et la fin de l'Acheuléen à Melka Kunturé : méthode pour l'étude des changements de civilisation, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 75 (4), 105-115.

CLARK (J.D.), 1962 — The Kalambo Falls Prehistoric sites : an interim report, Actes du IVème Congrès panafricain de Préhistoire et de l'étude du Quaternaire,Musée royal de l'Afrique centrale, Annales série in-8°, n° 40, Tervuren, 195-203.

CLARK (J.D.), 1963 — Prehistoric cultures of northeast Angola and their significance in tropical Africa, *Diamang, Publicações culturais*, n° 52, Museu do Dundo, Lisboa.

CLARK (J.D.), 1966 — The distribution of prehistoric culture in Angola, *Diamang, Publicações culturais*, n° 73, Museu do Dundo, Lisboa ,15-102.

CLARK (J.D.), 1968 — Subsidios para a historia arqueologia etnografica dos povos da Lunda : further palaeoanthropology studies in northern Lunda, *Diamang, Publicações culturais*, n° 78, Museu do Dundo, Lisboa.

CLARK (J.D.), 1969 — *Kalambo Falls prehistoric site*, vol. 1., Cambridge University Press, Cambridge.

CLARK (J.D.), 1980 — Préhistoire de l'Afrique australe, in KI-ZERBO (J.), *Histoire générale de l'Afrique*, Tome I, Jeune Afrique, Stock, UNESCO, Paris, 525-559.

COLE (S.), 1965 — *The prehistory of East Africa*, Lowe and Brydone, London.

COOKE (H.B.S.), 1957 — Short report on a collection of fossil mammals from Kakontwe, belgian Congo, Third Pan-African Congress on Prehistory, Livingstone 1955, 100-101.

DART (R.A.), 1950 — A note on the limestone caverns of Leba, near Humpata, Angola, *South African Archaeological Bulletin*, 5 (20), 149-151.

de DAPPER (M.), 1978 — Couvertures limono-sableuses, stone-lines, indurations ferrugineuses et actions des termites sur le plateau de la Manika (Kolwezi, Shaba, Zaïre), *Géo-Eco-Trop*, 2, 265-278.

de HEINZELIN de BRAUCOURT (J.), 1961 — *Le paléolithique aux abords d'Ishango*, Institut des Parcs nationaux du Congo et du Ruanda-Urundi, Exploration du Parc National Albert, fascicule 6, Bruxelles.

de PLOEY (J.) et VAN MOORSEL (H.), 1963 — *Contributions à la connaissance chronologique et paléogéographique des gisements préhistoriques des environs de Léopoldville (Congo)*, Studia Universitatis Lovanium, n° 19, Léopoldville.

DIGARA (C.), 1985 — *Prospection archéologique du secteur nord-ouest Benoué*, ronéo, 48 p.

DIGARA (C.), 1988 — *Le paléolithique au Cameroun septentrional : prospection et étude technique d'ensembles lithiques*, thèse de Doctorat de 3ème cycle, Université de Paris X.

DROUX (G.) et BERGEAUD (G.), 1937 — Nouveaux ateliers préhistoriques à Brazzaville, *Bulletin de la Société des Recherches Congolaises*, 24, 210-233.

EBOUE (F.), 1933 — Les peuples de l'Oubangui-Chari. Essai d'ethnographie et d'économie sociale, *L'Ethnographie*, 27, 7-79.

ELENGA (H.) et VINCENS (A.), 1990 — Paléoenvironnements quaternaires récents des plateaux bateke (Congo) ; étude palynologique des dépôts de la dépression du bois de Bilango, in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.), éds., *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*, ORSTOM, Collection Didactiques, Paris, 271-282.

ERVEDOSA (C.), 1967 — A estação paleolítica da Baía Farta (Angola), *Trabalhos de Antropologia e etnologia*, 20, 3-4.

ERVEDOSA (C.), 1980 — *Arqueologia Angolana*. Republica popular de Angola, Ministeria da Educação, Lisboa.

FARINE (B.), 1965 — Recherches préhistoriques au Gabon, *Bulletin de la Société préhistorique et protohistorique gabonaise*, 3, 68-84.

FEIO (M.), 1960 — As praias levantadas da regiao do Lobito et da Baía Farta, *Garcia de Orta*, 8 (2), 357-370.

FRANCA (J.C.), 1952 — Descorbertas pré-histórica nos arredores de Moçâmedes, *Mensario Administrativo*, 55-56, 47-50.

FRANCA (J.C.), 1953 — Breve nota sobre uma jazida pré-histórica descoberta nos arredores de Luanda, *Boletim do Institudo de Angola*, 1, 21-28.

FRANCA (J.C.), 1964a — Contribuçao para o estudo da prehistoria da regiao de Sao Salvador do Congo (Angola). *Estudos sobre a préhistória de ultramar português*, Memórias n° 50, 71-79.

FRANCA (J.C.), 1964b — Nota sobre uma jazida quaternaria de Bom-Jesus (Angola), *Estudos sobre a préhistória de ultramar português*, Memórias n° 50, 37-47.

GIBSON (G.D.) et YELLEN (J.E.), 1978 — A middle stone age assemblage from the Monhino mission, Huila district, Angola, *South African Archaeological Bulletin*, 33 (127).

GIRESSE (P.), 1978 — Le contrôle climatique de la sédimentation marine et continentale en Afrique centrale atlantique à la fin du Quaternaire. Problèmes de corrélations, *Palaeogeography, Palaeoclimatology, Palaeoecology*, 23, 57-77.

GIRESSE (P.), LANFRANCHI (R.) et PEYROT (B.), 1981 — Les terrasses alluviales en République populaire du Congo ; bilan de paléoenvironnements climatiques, morphologiques et préhistoriques, *Bulletin ASEQUA*, 62/63, 43-66.

GOODWIN (A.J.H., 1928 — An introduction to the Middle Stone Age in South Africa, *South African Journal of Science*, XXV, 410-418.

HERVIEU (J.), 1970 — Le Quaternaire du Nord-Cameroun : schéma d'évolution géomorphologique et relations avec la pédogénèse, *Cahiers ORSTOM*, série Pédologie, 8 (3), 295-317.

HORI (N.), 1977 — A note on the geomorphological implications and potsherds found in the forest and savanna areas of Cameroon, in KADOMURA H., éd., *Geomorphological studies in the forest and savannah areas of Cameroon*, Special publication n° 1, Hokkaido University, Hokkaido, 73-79.

ISAAC (G.L.), 1982 — The earliest archaeological traces, in CLARK (J.D.) éd., *The Cambridge History of Africa*, Cambridge University Press, Cambridge, 157-247.

JANMART (J.), 1946 — Les stations paléolithiques de l'Angola du nord-est, *Diamang, Publicações culturais*, n° 1, Museu do Dundo, Lisboa, 7-65.

JANMART (J.), 1948a — Sur la position stratigraphique du Tumbien moyen et supérieur dans la Lunda (Angola du nord-est), *Diamang, Publicações culturais*, n° 2, Museu do Dundo, Lisboa, 39-44.

JANMART (J.), 1948b — Note sur une technique à éclats commune aux cultures d'Oldoway et du Stellenbosch inférieur dans la Lunda (Angola du nord-est), *Diamang, Publicações culturais*, n° 2, Museu do Dundo, Lisboa, 31-38.

JANMART (J.), 1948c — La station préhistorique de Candala (district de la Lunda, Angola du nord-est), *Diamang, Publicações culturais*, n° 2, Museu do Dundo, Lisboa, 7-30.

JANMART (J.), 1953 — The Kalahari sands of the Lunda (north-east Angola), their earlier redistributions and the Sangoan culture, *Diamang, Publicações culturais*, n° 20., Museu do Dundo, Lisboa, 7-65.

JANSEN (J.H.F.), VAN WEERING (T.C.E.), GIELES (R.) et VAN IPEREN (J.), 1984 — Middle and late quaternary oceanography and climatology of the Zaïre-Congo fan and adjacent eastern Angola basin, *Netherlands Journal of Sea Research*, 17 (2-4), 210-249.

KANIMBA MISAGO, 1989 — Recherches archéologiques dans la vallée de la Haute-Semliki (Zaïre), *Nsi*, 5, 23-29.

LACROIX (A.), 1909 — Sur le travail de la pierre polie dans le Haut-Oubangui, *La Géographie*, XX, 201-206.

LANFRANCHI (R.), 1979 — *Recherches préhistoriques dans la moyenne vallée du Niari (République populaire du Congo)*, Thèse de doctorat de 3ème cycle, Université de Paris I.

LANFRANCHI (R.), en préparation — *La Préhistoire en Afrique centrale occidentale : hommes et milieux*, Thèse de doctorat d'État, Université de Paris I.

LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.), 1990 — Évolution des paysages de la Sangha (R.P. du Congo) au Pleistocène supérieur. Bilan des observations archéologiques, géomorphologiques, pédologiques et paléobotaniques, in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.), éds., *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*, ORSTOM, Collection Didactiques, Paris, 248-259.

LANFRANCHI-SALVI (C.), 1984 — Étude des gisements préhistoriques de Brazzaville et de Kinshasa (R.P. du Congo et R.D. du Zaïre), Thèse de doctorat de 3ème cycle, Université de Paris I.

LEAKEY (L.S.), 1949 — Tentative study of the pleistocene climatic changes and stone age culture sequence in north eastern Angola, *Diamang, Publicações culturais*, n° 4, Museu do Dundo, Lisboa.

LEAKEY (L.S.), 1971 — *Excavations on beds 1 and 2, 1960-63*, Cambridge University Press, Cambridge.

LEROY (P.), 1950 — Note documentaire sur la préhistoire de Brazzaville. Esquisse d'une stratigraphie, *Encyclopédie coloniale et maritime*, tome V., 35-39.

LETOUZEY (R.), 1968 — *Étude phytogéographique du Cameroun*, Paul Lechevallier, Paris.

LOCKO (M.), 1987 — Préhistoire du Gabon : deux types d'outils du paléolithique inférieur découverts dans la région de Kango, aux environs de Libreville, *Nyame Akuma*, 29, 21-23.

LOCKO (M.), 1988 — Un campement paléolithique sur les rives du lac Noir, *Nyame Akuma*, 30, 9-10.

LOCKO (M.), 1990 — Les industries préhistoriques du Gabon. Middle Stone Age et Late Stone Age, in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.), éds., *Paysage quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*, ORSTOM, Collection Didactiques, Paris, 393-405.

LOUMPET (G.), 1987 — *Éléments de synthèse pour un cadre paléoclimatologique et paléoécologique quaternaire au Cameroun*, Thèse de doctorat en Préhistoire, Université de Paris I.

MARLIAC (A.), 1973 — Prospection archéologique au Cameroun, *Cahiers ORSTOM*, Série Sciences Humaines, 10 (1), 47-114.

MARLIAC (A.), 1974 — Prospections archéologiques des dépôts douroumiens, *Bulletin ASEQUA*, 41, 89-94.

MARLIAC (A.), 1975 — Analyse morphologique des industries du Mayo Tsanaga et Mayo Toudouperteng, *Cahiers ORSTOM*, Série Sciences Humaines, 4, 5-104.

MARLIAC (A.), 1978 — L'industrie de la haute terrasse du Mayo Louti : note préliminaire sur le site de Mokorvong au Cameroun septentrional, *Cahiers ORSTOM*, Série Sciences Humaines, 15 (4), 367-377.

MARLIAC (A.), 1987 — Introduction au paléolithique du Cameroun septentrional, *L'Anthropologie*, 91 (2), 521-558.

MARLIAC (A.), sous presse — Introduction au paléolithique du Cameroun septentrional, Colloque international de l'archéologie camerounaise, 6-9 janvier 1986, Yaoundé.

MARLIAC (A.) et DELNEUF (M.), 1984 — Reconnaissance archéologique au Cameroun septentrional : le sud du Diamaré, la région de Sangueré au sud de Garoua, traces archéologiques d'un peuplement de langue bantoue dans la haute Benoué, ronéo, ORSTOM, Yaoundé.

MARLIAC (A.) et GAVAUD (M.), 1975 — Premiers éléments d'une séquence paléolithique au Cameroun septentrional, *Bulletin ASEQUA*, 46, 53-66.

MARLIAC (A.), RAPP (A.) et DELNEUF (M.), 1983 — Reconnaissance archéologique au Cameroun septentrional : les basses vallées des Mayo Louti, Tsanaga et Boula, ronéo, ORSTOM/DGRST, Yaoundé.

MOEYERSONS (J.), 1975 — Évolution paléogéographique du site de la Kamoa, in CAHEN (D.), *Le site archéologique de la Kamoa (Région du Shaba, République du Zaïre) de l'âge de la pierre ancien à l'âge du fer*, Annales du Musée royal de l'Afrique centrale, série in 8°, Sciences Humaines, n° 84, Tervuren, 17-46.

MOEYERSONS (J.) et ROCHE (E.), 1977-78 — Évolution paléogéographique et phytosociologique en Afrique centrale durant le pléistocène supérieur. Interprétation des données géomorphologiques, botaniques et palynologiques, *Études d'Histoire Africaine*, IX-X, 37-48.

MORTELMANS (G.), 1957 — La préhistoire du Congo belge. *Revue de l'Université de Bruxelles*, 2-3, 1-53.

MORTELMANS (G.) et MONTEYNE (R.), 1962 — Le Quaternaire du Congo occidental et sa chronologie, in *Actes du 4ème Congrès panafricain de préhistoire et de l'étude du Quaternaire, Léopoldville*, 1959, Musée royal de l'Afrique centrale, Annales série in-8°, Sciences Humaines, n° 40, Tervuren, 97-132.

MOUTA (F.), 1955 — Sur le paléolithique du district de Malange (Angola), in *Actes du 2ème Congrès Panafricain de Préhistoire*, Alger, 1952, 373-374.

MUYA (K.), 1972 — *Contribution à la connaissance du mode de gisement du Lupembien ancien et du Lupembien moyen dans les sables proluviaux de la plaine de Kinshasa*, mémoire de Licence, Université nationale du Zaïre, Lubumbashi.

MUYA (K.), 1985 — *Préhistoire du Zaïre oriental. Essai de synthèse des âges de la pierre taillée*, Thèse de doctorat, Université catholique de Louvain.

OMI (G.), 1977 — *Prehistoric sites and implements in Cameroon*, Nagoya, Japan.

OMI (G.) et KATO (Y.), 1982 — Palaeolithic implements in Cameroon, in KADOMURA (H.) éd., *Geomorphological and environmental changes in the forest and savanna Cameroon*, Spécial publication n° 2, Hokkaido University, Hokkaido, 105-134.

OMI (G.), KADOMURA (H.) et HORI (N.), 1984 — A brief note on implements collected in Cameroon during the 1982/83 season field research work, in KADOMURA (H.), éd., *Natural and man-induced environmental changes in tropical Africa : a case study in Cameroon and Kenya*, Special publication n° 3, Hokkaido University, Hokkaido, 105-111.

OSLISLY (R.) et PEYROT (B.), 1985 — Mission de recherches sur le paléoenvironnement et l'archéologie dans les provinces du Moyen-Ogooué et de l'Ogooué-Ivindo, rapport ronéoté, 8 p., 11 figs.

PEYROT (B.) et LANFRANCHI (R.), 1984 — Les oscillations morphoclimatiques dans la vallée du Niari, République populaire du Congo, *Palaeoecology of Africa*, 16, 265-281.

PEYROT (B.) et OSLISLY (R.), 1984 — Rapport de la mission d'évaluation des sites archéologiques découverts sur les chantiers du transgabonais à Lastoursville et Franceville, rapport ronéoté, 7 p., 10 photos.

PEYROT (B.) et OSLISLY (R.), 1986 — Recherches récentes sur le paléoenvironnement et l'archéologie au Gabon, *L'Anthropologie*, 90 (2), 201-206.

PHILLIPSON (D.W.), 1985 — *African Archaeology*, Cambridge University Press, Cambridge.

PINTO (L.P.), 1988 — Le Musée national d'Archéologie de Benguéla (Angola) : bilan des premiers travaux 1979-1988, *Nsi*, 3, 5-14.

RAMOS (M.), 1974 — Acerca da tipologia das achas no acheulense de Angola, *Memoriam António Jorge Dias*, 3, 313-324.

RAMOS (M.), 1980 — Le gisement acheuléen do Capangombe - St Aubario (Angola), *Leba*, 3, 15-21.

RAMOS (M.), 1981 — As escavações de Capangombe e o problema do M.S.A. no SW de Angola, *Leba*, 4, 29-35.

RAMOS (M.), 1982 — Le paléolithique du sud-ouest de l'Angola : vue d'ensemble, *Leba*, 5, 43-52.

RAMOS (M.), 1984 — L'évolution des industries lithiques en Angola à partir de la fin du paléolithique inférieur, *L'Anthropologie*, 88 (3), 403-412.

ROCHE (E.), 1975 — Analyse palynologique du site archéologique de la Kamoa, in CAHEN (D.), *Le site archéologique de la Kamoa (Région du Shaba, République du Zaïre) de l'âge de la pierre ancien à l'âge du fer*, Annales du Musée royal de l'Afrique centrale, série in 8°, Sciences Humaines, Tervuren, 331-337.

SANTOS JUNIOR (J.R. dos), 1981 — A estação paleolítica do Munhino (estrada de Sà da Bandeira à Moçâmedes), Angola, *Trabalhos de antropologia e etnologia da Sociedade portuguesa de antropologia e etnologia*, 24 (1), 131-134.

SCHWARTZ (C.), 1990 — Relations sols-reliefs-variations climatiques en Afrique centrale, in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.) éds., *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*, ORSTOM, Collection Didactiques, Paris, 186-192.

SUTTON (J.E.G.), 1980 — Préhistoire de l'Afrique orientale, in KI-ZERBO éd., *Histoire générale de l'Afrique*, Tome I. Jeune Afrique, Stock, UNESCO, Paris, 489-524.

VAN MOORSEL (H.), 1968 — *Atlas de préhistoire de la plaine de Kinshasa*, Lovanium, Kinshasa.

VAN NOTEN (F.), de MARET (P.), MOEYERSONS (J.), MUYA (K.) et ROCHE (E.), 1980 — Préhistoire de l'Afrique centrale, in KI-ZERBO (J.), éd., *Histoire générale de l'Afrique*, Tome I, Jeune Afrique, Stock, UNESCO, Paris, 581-600.

AGE DE LA PIERRE RÉCENT

— LATE STONE AGE (L.S.A.) —

CAMEROUN ● CENTRAFRIQUE ● GUINÉE ÉQUATORIALE
GABON ● CONGO ● ZAÏRE ● ANGOLA
Bibliographie ● Synthèse

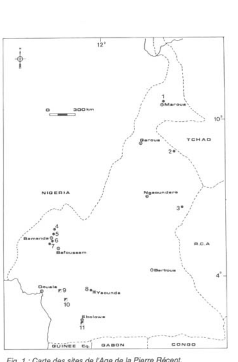


Fig. 1 : Carte des sites de l'Age de la Pierre Récent.
● : sites certains ; 1 : Tsanaga ; 2 : Senabou ; 3 : Djohong ; 4 : Mbi Crater ; 5 : Fiye Nkwi ; 6 : Abeke ; 7 : Shum Laka ; 8 : Obobogo.
◪ : sites incertains ; 9 : Edea ; 10 : Eseka ; 11 : Elobowa.
○ : capitale provinciale.
□ : capitale nationale.

CAMEROUN

RAYMOND ASOMBANG
Centre de Recherches et d'Études Anthropologiques (C.R.E.A.),
Yaoundé, Cameroun

LES sites Age de la Pierre Récent sont rares. Ils permettent cependant une meilleure compréhension de cette période par rapport aux précédentes. Une grande part de nos connaissances sont ici encore le fait de récoltes de surface (Jeffreys, 1951, 1970, 1972 ; Hartle, 1969 ; Buisson, 1935). Au cours de ces dix dernières années, des assemblages importants de l'Age de la Pierre Récent ont été décrits en provenance des provinces septentrionales, des provinces du Sud et du Centre et enfin de la province du Nord-Ouest.

La chronologie des complexes de l'Age de la Pierre Récent d'Afrique centrale et d'Afrique occidentale est encore mal connue. On la place en général entre 12 000 et 3 000 bp (Shaw, 1985, p. 58).

La chronologie que A. Marliac a proposée pour le Nord-Cameroun (Marliac, 1987, table 1) place les sites de Sénebou, Djohong et Tsanaga II qui sont caractérisés par la technique Levallois et un débitage laminaire, entre 10 000 et 2 000 bp Sur ce plan de la chronologie, ces gisements sont donc Age de la Pierre Récent. Il faut toutefois se souvenir que ces sites ne sont pas stratifiés et ont été datés par comparaison typologique.

Dans le Sud, G. Omi et Y. Kato (1982, p. 107) signalent la présence d'outils «Lupembiens» sur plusieurs sites de surface près de Yaoundé, à Esaka, Edea et Ebolowa ; ils les datent sur le plan typologique d'en deçà de 14 000 bp

Sur le plan typologique ce matériel comprend des pointes et des grattoirs.

Des données en un contexte plus sûr nous viennent du site d'Obobogo où une industrie de taille microlithique sur quartz apparenté à l'Age de la Pierre Récent, datée de la fin du 4ème millénaire avant notre ère, a été découverte en fouille (de Maret, 1982, sous presse).

Obobogo excepté, tous les autres sites du Cameroun septentrional ou méridional ont été découverts hors contexte. De plus, leur relative isolation les uns par rapport aux autres rend difficile une classification sur base du matériel.

Les séries les plus complètes pour l'Age de la Pierre Récent du Cameroun nous viennent de la province du Nord-Ouest, autrement dit des «Grassfields» de Bamenda.

Trois abris-sous-roche (Abeke, Shum Laka, cratère de Mbi) ont été fouillés minutieusement avec des résultats intéressants (fig.1)

Les trois sites sont assez variables par leur étendue, l'épaisseur des dépôts, leur diversification et la quantité des types de matériel ainsi que par la nature des sédiments présents. Malgré tout, ils possèdent des similitudes tant sur le plan de la typologie que sur les plans de la chronologie et de la technologie. Une analyse des sédiments déposés à l'intérieur de l'abri-sous-roche de Mbi n'a pas révélé de perturbations majeures de la stratigraphie (Asombang, 1988, p. 200).

Les industries de ces trois sites comprennent une phase ancienne a-céramique et une phase récente avec céramique.

La phase a-céramique est datée entre le début du 19ème millénaire et la fin du 5ème millénaire avant notre ère au cratère de Mbi (Asombang, 1988, p. 210), entre 8705±275 et 6070±130 bp à Shum Laka (de Maret, e.a., 1987, p. 574 ; Asombang, 1988, p. 317) et de 5565±120 bp à Abeke (de Maret, e.a., 1987, p. 579).
La phase avec céramique est encore mal datée. Les données de Mbi la placent entre 4180±160 et 2770±120 bp (Asombang, 1988, p. 210).

Il convient de noter que le cratère de Mbi a d'abord été occupé à la fin du Pléistocène final et abandonné autour du 18ème millénaire avant notre ère. Il a été réoccupé au début de l'Holocène à peu près au même moment que Shum Laka et Abeke. Cependant, la différence fondamentale entre les phases I et II de Mbi consiste dans la présence de pointes Levallois à dos, de lamelles et de palettes à retouches bifaciales au cours de la phase I (fig. 2).

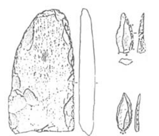


Fig. 2 : Artefacts de Mbi Crater (d'après Asombang, 1988) à gauche : plaquette taillée - à droite : pointes levallois à dos abattu.

Les industries des «Grassfields» sont fabriquées sur des roches volcaniques alcalines qui proviennent probablement de l'environnement local. Sur le plan technologique elles sont réalisées par percussion directe au percuteur dur. La technique a abouti à l'obtention d'éclats laminaires et de lames possédant des bords rectilignes convergents. Quelques pièces sont lourdes et épaisses. Les talons sont en général facettés et un indice Levallois important est à souligner (fig. 3-4).

Sur le plan typologique on trouve des outils sur éclats et sur lames et des éclats, pointes et lames Levallois. Les nucléus, les outils nucléiformes ou les outils massifs sont en général peu nombreux. Les nucléus comprennent des nucléus à lames et à éclats à un ou deux plans de frappe opposés, des nucléus globuleux, discoïdes et quelques rares polyédriques. De Maret, e.a. (1987) mentionnent aussi des nucléus bipolaires à Shum Laka et des nucléus prismatiques et pyramidaux à Abeke. Des outils bifaces du type hache/houe et des molettes ou percuteurs (fig. 4) semblent légèrement plus anciens que la céramique dont la première apparition remonte à la fin du 4ème millénaire avant notre ère.

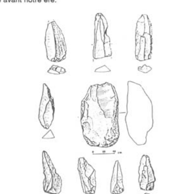


Fig. 3 : Artefacts de Mbi Crater (d'après Asombang, 1988). Éclats laminaires retouchés ; au centre : un chopping-tool.

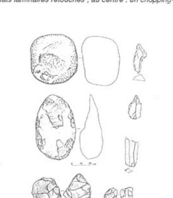


Fig. 4 : Artefacts de Mbi Crater et Shum Laka (d'après Asombang, 1988). Haut à gauche : molette - centre gauche : biface - bas gauche et droite : nucléus - droite de haut en bas : éclats à retouche abrupte ; pointe sur éclat ; fragment de lame.

Quoique ces industries appartiennent globalement à l'Age de la Pierre Récent, il existe un désaccord concernant l'existence réelle d'une industrie microlithique à la base des dépôts de Shum Laka telle que rapportée par de Maret, e.a. (1987, p. 579) et critiquée par Asombang (1988).

Quelque soit le point de vue, l'Age de la Pierre Récent est considéré comme un complexe culturel qui souligne sur le plan régional des similitudes plutôt que des différences. B. Andah (1979) et Th. Shaw (1985) ont suggéré des groupements possibles des industries Age de la Pierre Récent d'Afrique Occidentale et Centrale dans lesquels la présence/absence de microlithes est considérée comme une caractéristique régionale. La classification proposée par Th. Shaw est chronologique et s'articule sur une bipartition en deux phases et sur la présence/absence de céramique. Ensuite chaque phase est subdivisée en faciès en fonction de la position écologique des sites et de la présence/absence des microlithes.

Le premier faciès de la phase a-céramique possède des microlithes et est associé à la chasse dans les savanes. Le second faciès est associé à la forêt et ne connaît pas les microlithes.

La phase céramique contient quatre faciès : le premier, sans microlithes, est connu au Sahel et est associé à la pêche ; le second se trouve en savane et connaît les microlithes et les outils en pierre polie ; le troisième est côtier, il exploite les ressources des estuaires et des lagunes, il ne connaît pas les microlithes; enfin, le quatrième, est associé à un milieu de forêt et possède des outils en pierre polie mais sans microlithes (Shaw, 1985, p. 71).

De Maret e.a. (1987) et Asombang (1988) sont d'accord sur la faune de Shum Laka. Il s'agit surtout d'espèces animales de forêt telles que le buffle nain, l'hylochère, le chimpanzé, le céphalophe, le guib harnaché, le gorille.

L'analyse palynologique de Mbi a mis en évidence la présence de *Podocarpus, d'Anthocleista* et de *Canarium schweinfurthii* qui se développent particulièrement dans des biotopes humides. Ceci, de concert avec l'identification de la faune, permet de dire que les abris se trouvaient dans un environnement forestier.

Si l'on prend en compte l'aspect groupé de nos sites des «Grassfields», auquel on applique la classification énoncée plus avant, les trois abris appartiendraient alors au quatrième faciès de la phase céramique qui est associée à un environnement forestier mais sans les microlithes. L'association d'outils en pierre polie, de microlithes et d'un environnement forestier tel que décrit à Shum Laka par de Maret, e.a., 1987 est en contradiction avec l'opinion générale du moment.

Conclusions

Nous venons de le voir, nos données se rapportant à l'Age de la Pierre Récent du pays restent encore peu nombreuses et elles manquent de précisions.
Quelques dates radiocarbones sont disponibles, quoique en faible nombre.

Cependant l'ensemble de ces rares données fiables concorde avec ce que A. Stahl décrit comme une suite de changements interconnectés qui sont caractéristiques de l'Age de la Pierre Récent à céramique d'Afrique centrale et occidentale (Stahl, 1988).

Nos éléments en provenance du cratère de Mbi sont particulièrement éloquents à ce sujet. L'abri a été occupé dès la fin du Pléistocène final ; par la suite il est abandonné avant d'être réoccupé au début de l'Holocène par un groupe humain apparenté aux proto-négroïdes d'Afrique de l'Ouest (Brothwell et Shaw, 1971, p. 226 ; Shaw, 1972 ; Asombang, 1988).

Ces éléments suggèrent qu'au cours du 4ème millénaire avant notre ère cette culture connut des changements importants se rapportant à son économie, à sa subsistance, ses techniques de cuisine, etc. A cet instant, l'économie de subsistance a continué d'être fondée sur la chasse et la collecte, probablement des végétaux, des fruits et des tubercules. Sur un autre plan, une diminution de la mobilité de leur habitat, qui aurait permis un début d'adaptation à l'agriculture, est suggérée par la présence de poterie en plus grand nombre et par la découverte d'objets de parure fragiles tels que perles en coquilles et pendentifs en os. La transition à un système complet agricole est envisageable entre les 2ème et 3ème millénaires avant notre ère mais pas avant.

Les raisons sous-tendant ces changements sont difficiles à identifier en l'absence de données supplémentaires. Les explications classiques du passage à la domestication de la nourriture font souvent appel à des variables écologiques et démographiques. Rien de tout cela ne transparaît ici dans nos données. De plus, il apparaît de plus en plus évident que les variables écologiques et démographiques ne sont pas toujours les causes d'un changement d'un mode de vie de chasseurs-collecteurs à un mode de vie sédentaire. L'exemple d'A. Stahl qui avance une explication sociale de manière convaincante nous vient tout de suite à l'esprit. On rappellera le modèle mis au point pour la néolithisation au Moyen-Orient qui fait lui aussi appel d'abord à des facteurs sociaux qui entraînent une fixation dans l'espace avant que l'homme ne domestique l'animal et le végétal (Cauvin, 1985).

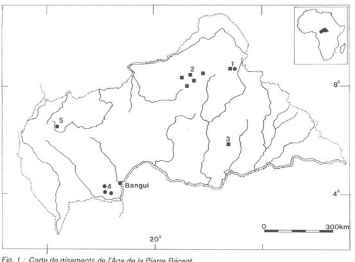


Fig. 1 : Carte de gisements de l'Age de la Pierre Récent
■ *: industrie sur quartzite ; 1 : Wakouma ; 2 : secteur Ndele-Tiroungoulou = Abri de Toulou, Abri de Koumbala, Abri du Km 14 ; 3 : Mpatou.*
● *: industrie sur quartz ; 1 : Wakouma ; 4 : secteur de la Maboke : La Maboke, Boukoko, Mbaïki ; 5 : Gbi Gboyo.*

CENTRAFRIQUE

RAYMOND LANFRANCHI
Département d'Archéologie,
CICIBA
Libreville, Gabon

En RCA les industries de l'Age de la Pierre Récent sont encore fort mal connues ; seules les prospections de R. de Bayle des Hermens (1975) ont fourni une dizaines de gisements.

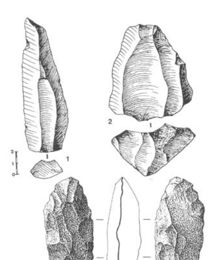
Gisements à quartzite taillé et débitage levallois

Le seul secteur véritablement prospecté est celui compris entre Ndélé et Tiroungoulou où sept gisements ont été visités dont quatre abris : abri de Toulou, abri de Koumbala III, abri de Koumbala I et abri du Km 14. Aucun de ces abris n'a fait l'objet d'une fouille ou d'un sondage et le matériel a été récolté soit en surface soit dans les parois de ravines d'érosion.

Le matériel lithique est taillé sur quartzite et sur quartz. Ce matériel est dans certains cas associé à de la céramique (abri de Koumbala III, abri du Km 14) et dans un cas à une hache polie (abri du Km 14).

Les gisements de surface de Koumbala III et Koumbala borne IGN correspondent à une petite aire de débitage sur des hauteurs et proche de ou sur des bancs de matière première. Seule l'industrie de Wakouma II, plus à l'ouest de cet ensemble, est incluse dans des formations latéritiques, et elle est très altérée.

Le faible nombre de pièces collectées (387) ne permet pas une description précise de cette industrie. On peut retenir que le débitage est de type levallois : présence de nucléus discoïdes



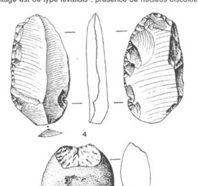


Fig. 2 : Industrie sur quartzite Koumbala borne IGN : 1 : lame sur quartzite ; 2 : nucléus levallois - 3 : ciseau-gouge. Abri de Toulou ; 4 : racloir double convexe ; 5 : galet aménagé utilisé comme percuteur (d'après de Bayle des Hermens, 1975).



Fig. 3 : Industrie sur quartz de Wakoumai. 1, 2, 4, 5 : éclats ; 3 : racloir double convergent ; 6 : fragment de lamelle à coche ; 7 : fragment de lamelle à bord abattu ; 8 : éclat retouché (d'après de Bayle des Hermens, 1975).

dit de «type moustérien» (de Bayle des Hermens, 1975, p. 157 et sv.), de nucléus levallois à pointe. On note aussi la présence de petits galets de quartz percutés, peut-être par percussion bipolaire pour certains. Les éclats sont largements dominants. L'outillage comprend de rares galets aménagés, des racloirs, de nombreux coches, un couteau à dos préparé, un grattoir, deux core-axes de type ciseau-gouge, une pièce bifaciale de type hache.

Plus au sud, près de Bakouma, le site des Sources de la Mpatou a fourni une industrie analogue comprenant, outre des éclats, un fragment de pièce bifaciale allongée.

Cette industrie, somme toute assez homogène, est sans aucun doute post-sangoenne, mais en l'absence de datation 14C, de fouille véritable, il est impossible de lui assigner une place chronologique certaine.

Les industries sur quartz

R. de Bayle des Hermens (1975) signale quatre sites ayant fourni des industries sur quartz : La Maboke, Boukoko, Mbaiki et Wakouma I. Il s'agit soit de site de surface (Wakouma I) soit de sites de profondeur mis au jour par déboisement (La Maboke) ou nivellement (terrain de sport de Mbaiki). Dans ce dernier cas l'industrie provient de 0,75 m de profondeur au sein d'une latérite.

Le matériel presque totalement sur quartz est de petite dimension. Les nucléus sont soit globuleux (la majorité), soit discoïdes ; le débitage est important et les outils rares : petits racloirs, éclats et lames retouchés, coches, petits galets aménagés, percuteur, un fragment de lamelle à dos abattu.

Plus récemment, à Gbi Gboyo, Vidal (1987) signale aussi une industrie sur quartz sous forme d'une nappe d'éclats qu'il attribue au moins au néolithique.

Le caractère diminutif de ce type d'industrie est évident. Mais on n'y signale aucune pièce géométrique (segment, trapèze). Ces industries se rencontrent fréquemment en Afrique centrale par exemple au Congo, au Gabon où elles sont datées entre 6 000 et 2 000 bp (cf. Congo, p. 111 et Gabon, p. 107).

Il paraît plausible pour l'heure de les rattacher aux industries similaires du LSA de l'Afrique centrale en attendant des travaux ultérieurs.

Conclusion

Les industries attribuables au LSA en RCA sont au total fort mal connnues, jamais datées et aucun gisement, que ce soit de grotte ou de plein air, n'a fait l'objet d'une fouille.

C'est dans ce pays que le LSA est donc le plus mal connu et pourtant c'est là que doivent se conjuguer des influences d'Afrique centrale proprement dite avec des influences sahélienne (Tchad et surtout Soudan pour l'est du pays). C'est une zone carrefour et qui le restera par la suite d'où son intérêt.



Fig. 4 : Industrie sur quartz de Boukoko. 1, 2 : éclats retouchés ; 3, 4 : racloirs ; 5, 6, 7 : éclats (d'après de Bayle des Hermens, 1975).

GUINÉE ÉQUATORIALE

BERNARD CLIST
Département d'Archéologie,
CICIBA,
Libreville, Gabon

RÉGION du littoral

La région a été occupée à l'Age de la Pierre comme l'attestent quelques rares sites de surface. Un matériel sur quartz de taille microlithique a été découvert ainsi à Akom à 9 kilomètres à l'est de Bata. Il indique peut-être la présence en forêt de chasseurs-collecteurs de l'Age de la Pierre Récent, époque datée avec un matériel similaire au Gabon entre 6.000 et 1.300 avant notre ère (Clist, 1987a).

Sur l'île d'Elobey Grande d'autres pierres ont été ramassées, taillées sur quartz, quartzite et silex (fig.1 et 2) (Perramon, 1968). Cette île distante du continent de 4 kilomètres peut indiquer que les populations responsables de ces outils de pierre possédaient l'art de la navigation côtière. Cependant, il est aussi possible que ces pierres taillées soient en fait beaucoup plus récentes. Nous avons l'exemple de l'île de Bioko (cfr. p. 161) pour nous le rappeler : le fer n'y a fait qu'une apparition tardive au XIXème siècle. Cette absence d'outils de fer a laissé du début de notre ère à environ 1800 une large place à l'outillage sur pierre taillée et polie alors qu'ailleurs sur le littoral Atlantique le fer est connu depuis les débuts de l'ère chrétienne au plus tard... La cherté du fer produit par des voisins fondeurs a pu être à l'origine de cette inutilisation.

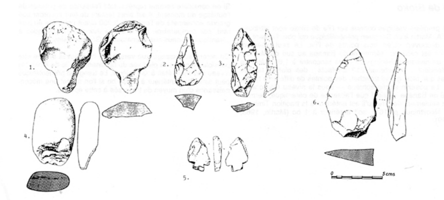


Fig. 1 : Outils taillés découverts sur l'Ile d'Elobey Grande (1-6).
2 : racloir ; 3 : perçoir ; 4 : galet taillé ; 5 : ébauche d'armature pédonculée ; 6 : burin (d'après Perramon, 1968).

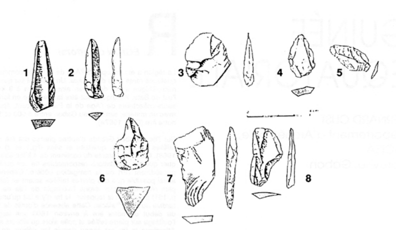


Fig. 2 : Outils taillés découverts sur l'île d'Elobey Grande (1-2) et à Ayene (3-8).
1 : lame ; 2 : lame retouchée ; 3 : éclat ; 4 : denticulé sur éclat ; 5 armature foliacée ; 6 : perçoir ; 7 : racloir ; 8 : éclat (d'après Perramon, 1968).

Ile de Bioko

Les premiers vestiges connus sur l'île de Bioko sont attribués par A. Martin à un Sangoen prénéolithique qui pour l'instant n'a été découvert qu'en trois points de l'île. Le seul gisement fouillé est celui du séminaire de Banapa au sud de Malabo. Là, un niveau archéologique a été rencontré à 1,60 mètre de profondeur ; il contenait 213 artefacts : des pierres taillées telles que pics, grand tranchet, des pointes de différents types, etc. La position stratigraphique — sous le niveau Carboneras final de Banapa — ainsi que l'absence de céramique, permettent seulement de dire qu'il est antérieur à la tradition Timbabé (cf. Néolithique p. 161), soit antérieur à 1 bc (Martin, 1965, 1989).

Si on considère comme représentatif l'absence de poteries de l'outillage du moment, il est alors tentant de leur accorder une grande ancienneté de l'ordre de 3.000 avant notre ère au plus tard, par comparaison par exemple aux sites néolithiques à céramiques connus aux Cameroun et Gabon voisins.

On notera au passage que vers 8.000 bp il devait encore être possible de passer à pied sec du continent de l'île de Bioko : le niveau des mers était à -30 mètres. Le Sangoen prénéolithique peut ainsi être antérieur à 8.000 bp si l'on admet une méconnaissance d'un moyen de traversée à cette époque.

GABON

MICHEL LOCKO
Faculté des Lettres et
Sciences Humaines,
Université O. BONGO,
Libreville, Gabon

Fig. 1 : Carte des sites du Gabon.
1 : Ndendé ; 2 : Mandilou ; 3 : Lopé ; 4 : site 25/81 ; 5 : Mindoubé, Terre Nouvelle, Les Sabiières, Nzogobeyok ; 6 : Bissobinam ; 7 : Ikengué ; 8 : Batanga ; 9: Ndjolé ; 10 : Portes de l'Okanda.

LE début présumé du Late Stone Age en Afrique centrale était, jusqu'en 1977, fixé vers 15 000 bp. Aujourd'hui les travaux de F. Van Noten dans la grotte de Matupi en Ituri (cf. Zaïre, p. 115) permettent de reculer considérablement cette date et de situer le début du LSA autour de 40 000 bp (Van Noten, 1982). Pour le Gabon, on ne saurait encore fixer avec précision le début de cette période. Aucune datation n'a été faite sur les industries à caractères lupembien et/ou lupembo/tshitolien du Moyen-Ogooué et de l'Ogooué-Ivindo. Sur des critères typologiques et en comparaison avec les industries du Stanley Pool elles doivent être antérieures à 15 000 bp

Par ailleurs, la perception de la fin du Late Stone Age n'est pas non plus aisée. Sur le site d'Ikengué, dans la région de l'Ogooué maritime, une industrie à caractère typique du LSA est encore présente vers 1300 avant notre ère. Aucun site permettant de comprendre parfaitement ce contact n'a encore été fouillé au Gabon (cf. Gabon, Néolithique, p. 165).

Quoiqu'il en soit, cette période est sans conteste la plus attestée et la mieux connue. Les industries LSA sont généralement associées aux horizons pédologiques dits de recouvrement et aux dunes littorales. On appelle recouvrement l'horizon superficiel qui coiffe la «stone-line». Il s'agit d'un sédiment meuble, à base d'argiles et de quelques sables ; de coloration jaune, il présente une épaisseur très variable, allant de quelques centimètres à plusieurs mètres.

Certains auteurs situent sa formation durant la dernière période humide connue sous le nom de Kibangien. Mais sa mise en place s'est, selon toute vraisemblance, effectuée sous un couvert végétal lâche, pendant un climat sec ou durant le renversement climatique léopoldvillien/kibangien ou encore durant le tout début du Kibangien, période où le sol n'était pas encore protégé par une végétation plus dense.

Quant aux dunes littorales, il s'agit de formations de sables, nombreuses le long du littoral gabonais et édifiées lors du recul de la mer, pendant une période sèche où les données climatiques étaient différentes de celles qui prévalent aujourd'hui sur la même côte.

Le faciès lupembien, lupembo-tshitolien

De nombreuses industries de ce type ont été signalées dans le Moyen-Ogooué et l'Ogooué-Ivindo. Nous employons ici avec beaucoup de circonspection le terme de Lupembien, car, en réalité, il recouvre différents sens, selon les chercheurs. Sur le plan chronologique, pour certains, il s'agit d'une culture qui précède le LSA, à situer dans le MSA, pour d'autres, dont l'auteur, c'est un paléolithique supérieur d'Afrique centrale.

Au Gabon c'est dans le Moyen-Ogooué et dans l'Ogooué-Ivindo (Portes de l'Okanda) que ces industries ont été mentionnées par les membres de la Société préhistorique et protohistorique gabonaise. Ce faciès paraît surtout être caractérisé par des armatures foliacées, des pièces bifaciales allongées de

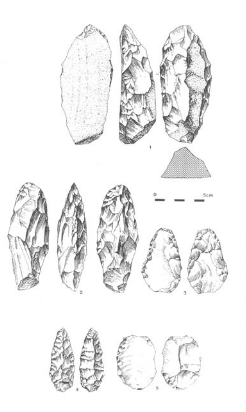


Fig. 2 : Core-axes, 1 : Lopé 4, 2 : Camp Miélé - 3 : pièce retouchée (Bissobinam) - 4 : Armature foliacée bifaciale (Franceville) - 5 : éclat à retouches inverses (Bissobinam).

dimensions très variées (fig. 2, 1, 2, 4). Les bords peuvent être parallèles ou convergents. Si la plupart de ces objets ont été obtenus à partir d'éclats épais, on note toutefois une très grande variété dans les formes (ciseaux, gouges, etc.). Dans sa phase évoluée le Lupembien comprendrait des éléments de tendance microlithique.

La plupart de ces objets proviennent, hélas, de ramassages de surface et de gisements remaniés, mêlant pêle-mêle des pièces d'origines diverses. D'où l'intérêt du site CS de Ndjolé, étudié par Pommeret (1966), le seul à fournir un matériel provenant d'une fouille. Selon Pommeret les industries qui vont de 55 à 185 cm de profondeur dans une terre argileuse ocre, sont caractéristiques du Lupembien. Cet horizon est caractérisé par deux éléments technologiques : d'une part, un outillage à taille bifaciale (dans la tradition du Sangoen) : pics, gouges, ciseaux, pointes foliacées ; d'autre part, des éléments à tendance microlithique : lamelles, racloirs, coches (rappel du Tshitolien du Congo et du Zaire), donc une miniaturisation des formes archaïques.

Late Stone Age sensu stricto

Les sites continentaux

Ces sites ont tous été découverts dans les recouvrements sablo-argileux qui surmontent ou non une «stone-line».

Lac Noir de Ndende

C'est un site de la région de la Ngounié, à 75 km de Mouila, chef-lieu de province. Sur la rive occidentale de ce lac, des indices d'une longue occupation du site par les populations LSA permettent, pour l'instant de remonter jusqu'aux environs du 7ème millénaire avant notre ère. La date la plus récente (2640 avant notre ère) nous situe encore au 3ème millénaire. Ces populations ne connaissaient, bien entendu, que l'usage de la pierre, même si les beaux outils, retouchés, sont rares, voire exceptionnels. La plupart des objets, en effet, sont de simples éclats, des nucléus et des fragments de galets. Cependant on note une grande variété dans les roches utilisées : quartz, jaspe noir, schiste, silex, etc. Un autre intérêt de ce site, bien en place, est son étonnante richesse archéologique, avec une très forte densité d'objets au mètre carré (au moins 500). Fait rare, la récolte, en fouilles, de restes botaniques datés du 6ème millénaire : noix de palmes carbonisées et autres espèces suggérant un milieu forestier. Des fragments de boulettes d'ocre rouge, ayant pu servir, entre autres, à la peinture corporelle, permettent d'entrevoir les coutumes des populations préhistoriques du Gabon.

Sur le plan chronologique, fort de plusieurs datations qui vont dans le sens d'une grande ancienneté du site, Ndendé est donc aujourd'hui le site le plus ancien pour le LSA. Les dates obtenues situent ce LSA durant l'humide Kibangien ; les hommes de cette époque devaient donc se mouvoir dans un paysage plus boisé que l'actuel, mais où la savane herbeuse était présente. Bien qu'à l'heure actuelle aucun reste osseux d'animal n'ait été trouvé, on sait que cette région regorgeait encore, il y a peu, de gibier : buffles, éléphants et antilopes, que l'on trouve encore dans le domaine de chasse de Ndendé.

D'autres sites LSA sont connus dans cette région, notamment Mandilou Carrière II, près de Fougamou où un niveau LSA a été daté du 2ème millénaire (1940 avant notre ère).

Toujours dans la province de la Ngounié, le site AX (Farine, 1963) a livré dans un recouvrement à 1,1 m de profondeur, plaquée sur la stone-line, une industrie à caractère LSA, en jaspe noir, comprenant racloirs, lames, lamelles, burins ; les talons des éclats y sont fréquemment facettés.

Lopé 2

Dans la province de l'Ogooué-Ivindo, sur le site de Lopé 2, on a sondé une couche en place formée d'éclats et de charbons de bois enfouis à une profondeur de 40 cm. Le matériel comprend essentiellement des déchets de taille et des éclats bruts. La matière première, d'origine locale, est à base de quartzite, de jaspe noir et de quartz. De petite taille, l'outillage comprend des trapèzes, des éclats utilisés et des grattoirs. Ce niveau a été daté du 6ème millénaire avant notre ère (Clist, 1987b ; Peyrot et Oslisly, 1987).

D'autres sites, proches de ce secteur, ont fourni un matériel de surface que l'on peut rattacher au LSA ; il s'agit de petites pièces bifaciales, en forme de «noyau de mangue», de pièces foliacées finement taillées, évoquant les industries LSA du Zaïre et du Congo.

Région de l'Estuaire

Dans l'Estuaire, les vestiges relatifs au LSA sont nombreux. En effet, les industries préhistoriques de Libreville et ses environs sont généralement associées à la couverture sablo-argileuses qui coiffe la «stone-line» latérisée.
Durant les années soixante la Société préhistorique et protohistorique gabonaise a fouillé quelques sites dans la capitale gabonaise. L'industrie diffuse ou par plaque dans le recouvrement est caractérisée par un débitage important, un faible pourcentage d'outils dont des microlithes (segments de cercle). Plus récemment les sites de Terre-Nouvelle, Mindoubé, etc. ont fourni du LSA. L'industrie lithique est de petite dimension, dépassant rarement 20 à 30 mm. En outre il s'agit, le plus souvent d'éclats bruts et de petits nucléus globuleux. La roche utilisée est surtout un silex blanc, très altéré ; les objets en quartz sont rares. Dans certains sites comme à Terre-Nouvelle on rencontre des foyers simples ou en cuvette (Digombe et al., 1985).

Sites littoraux

La présence humaine durant le LSA a également laissé des traces dans les dunes littorales actuelles. On peut rapidement évoquer ici quelques localités : Ikengué, Batanga II (Ogooué-Maritime), les Sablières de Libreville et Nzogobeyok, Bissobinam (Estuaire).

Site d'Ikengué

Il est situé au fond de la lagune du Fernan Vaz, dans la province de l'Ogooué-Maritime. Découvert en janvier 1986, c'est une ancienne sablière, à environ 1 km de la rive nord-est de la lagune. On peut y reconnaître trois niveaux archéologiques successifs : Age de la Pierre Récent, un possible Néolithique (pierre plus céramique) et un niveau à céramique. Le matériel lithique surtout en silex, est dominé par le débitage, cas des éclats bruts et nucléus informes ; les objets retouchés existent, mais ils sont rares. Aucune pièce polie n'est présente. Les premiers habitants de ce site se sont installés au 4ème millénaire avant notre ère. Autour de 1300 avant notre ère, les hommes de l'Age de la Pierre Récent y sont encore présents.

Site de Batanga II

Un autre site du Fernan Vaz est connu sous le nom de Batanga II, à 200 m de la lagune, au nord de la piste qui mène au terminal pétrolier d'Elf Gabon. Les objets sont, pour un grand nombre, en silex blanc. Dans ce lot, les éclats sont prépondérants alors que les outils finis et typologiquement identifiables sont rares. Selon toute vraisemblance, il s'agit d'une industrie LSA, car la dimension des pièces et leur technologie évoquent un stade final du paléolithique. Toutefois, certains objets impressionnent par leurs grandes dimensions, de sorte que la possibilité d'industries mélangées n'est pas à exclure. Dans ce cas, on pourrait envisager des industries bien plus anciennes que celles du LSA.

Dans tous les cas, la présence d'outils en pierre est un argument sérieux en faveur d'une très ancienne occupation de cette région enclavée ; on est bien loin des thèses fantaisistes sur l'occupation fort récente de cette région.

Les Sablières de Libreville et Nzogobeyok

Certains niveaux des Sablières de Libreville se rattachent au LSA. C'est l'ensemble le plus intéressant des gisements de la capitale gabonaise. Découvert et prospecté une première fois par les membres de la Société préhistorique et protohistorique gabonaise, ce site fut à nouveau visité par l'équipe de recherches Paléogab qui mit en évidence des niveaux en place d'éclats de silex et de poterie qui furent datés. Pour le LSA, le matériel lithique, en silex (96,1 %), quartz (2,9 %) et quartzite (1 %) est de tendance microlithique et comprend des microlithes géométriques (segments de cercle) (Clist, 1990). Les premiers habitants LSA semblent avoir occupé ce secteur du littoral dès le 6ème millénaire (Gif-6175, 7500 bp). D'autres dates s'échelonnent depuis cette époque jusqu'au 3ème millénaire avant notre ère (Gif-6907, 6450 bp ; Beta-14828, 5950 bp ; Beta-14831, 5710 bp ; Gif-5987, 4870 bp ; Beta-14829, 4400 bp) (Clist, 1990).

A l'extrémité de ces sablières, près de Nzogobeyok sur la route du Cap Esterias, un niveau LSA de c.70 m^2 a pu être étudié (Clist et Lanfranchi, 1988 ; Lanfranchi, sous presse).
Il s'agit d'un LSA classique avec un pourcentage très élevé de débitage (94,2 %) et très faible d'outils (5,8 %) comprenant une dizaine de types.

Les dimensions des objets sont faibles et l'industrie est datée du 5ème millénaire. Ce gisement est à rapprocher de celui d'Owendo (4ème millénaire) où l'outillage comprenait des éclats de quartz et de silex, quelques outils dont des microlithes géométriques (Cahen, 1978), et ceux découverts et fouillés par

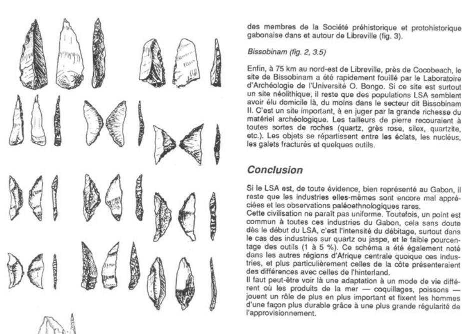


Fig. 3 : *Microlithes géométriques de Libreville et sa région (d'après Farine, 1965 et Cahen, 1978).*

des membres de la Société préhistorique et protohistorique gabonaise dans et autour de Libreville (fig. 3).

Bissobinam (fig. 2, 3.5)

Enfin, à 75 km au nord-est de Libreville, près de Cocobeach, le site de Bissobinam a été rapidement fouillé par le Laboratoire d'Archéologie de l'Université O. Bongo. Si ce site est surtout un site néolithique, il reste que des populations LSA semblent avoir élu domicile là, du moins dans le secteur dit Bissobinam II. C'est un site important, à en juger par la grande richesse du matériel archéologique. Les tailleurs de pierre recouraient à toutes sortes de roches (quartz, grès rose, silex, quartzite, etc.). Les objets se répartissent entre les éclats, les nucléus, les galets fracturés et quelques outils.

Conclusion

Si le LSA est, de toute évidence, bien représenté au Gabon, il reste que les industries elles-mêmes sont encore mal appréciées et les observations paléoethnologiques rares.
Cette civilisation ne paraît pas uniforme. Toutefois, un point est commun à toutes ces industries du Gabon, cela sans doute dès le début du LSA, c'est l'intensité du débitage, surtout dans le cas des industries sur quartz ou jaspe, et le faible pourcentage des outils (1 à 5 %). Ce schéma a été également noté dans les autres régions d'Afrique centrale quoique ces industries, et plus particulièrement celles de la côte présenteraient des différences avec celles de l'hinterland.
Il faut peut-être voir là une adaptation à un mode de vie différent où les produits de la mer — coquillages, poissons — jouent un rôle de plus en plus important et fixent les hommes d'une façon plus durable grâce à une plus grande régularité de l'approvisionnement.

CONGO

RAYMOND LANFRANCHI
Département d'Archéologie,
CICIBA,
Libreville, Gabon

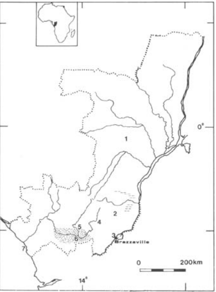


Fig. 1 : Carte des sites de l'Age de la Pierre Récent.
1 : Owando ; 2 : Ntsimou ; 3 : Brazzaville, gisements de Mpila, Concession ORSTOM ; 4 : grotte de Bitorri ; 5 : Moussanda ; 6 : abri de Ntadi Yomba ; 7 : Pointe-Noire.
: zone à forte densité de gisements de surface de Tshitolien.
: zone à forte densité de Tshitolien interstratifié dans les sols ferrallitiques psammitiques.

NOUS étudierons ici toutes les industries rencontrées au Congo et que l'on peut d'une façon directe ou indirecte dater de 20 000 à c. 2000 bp. C'est-à-dire que nous prenons le terme LSA au sens large en y incluant le Lupembien qui se différencie nettement du Sangoen tant par ses techniques de taille (pression) que par l'orientation de son équipement (armes de jet surtout).

Position des industries

Le Lupembien

On connaît peu d'industries attribuables au Lupembien, c'est-à-dire les industries contemporaines du Léopoldvillien.

Sur la façade maritime, Lombard (1931) et Renoult (Droux et Kelley, 1939) ont recueilli dans les sables de Ndjindji deux industries dont la plus ancienne peut être rattachée au Lupembien. Dans la même région un core-axe a été trouvé à la base d'un horizon B (profondeur 5 m) daté de 19 900 bp

A Brazzaville, ces industries proviennent de la terrasse de + 7 m, dans les niveaux de cailloutis de Mpila et leur recouvrement sablo-argileux (Babet, 1934, 1936 ; Droux et Bergeaud, 1937 ; Leroy, 1950 ; Lanfranchi, 1976 ; Giresse et al., 1981 ; Lanfranchi-Salvi, 1985).

Plus au nord, près d'Owando, un ensemble d'artefacts a été découvert dans une carrière de latérite (Breuil, 1955).

Enfin dans toute la vallée du Niari certains gisements de surface en sommet de collines ont fourni des artefacts lupembiens.

Le Tshitolien

La majorité des gisements sont des gisements de surface que l'on rencontre aussi dans la vallée du Niari, principalement entre Mindouli et Loubomo. Toujours localisés en sommet de colline, ces gisements ont été mis au jour par l'érosion très active dans cette partie du pays. Cette érosion semble relativement récente et elle se poursuit encore actuellement (Peyrot et Lanfranchi, 1984).

D'autres gisements ont été découverts dans les horizons B des sols ferrallitiques ou ferrallitiques psammitiques des plateaux teke ; ils sont pour la plupart très perturbés sauf quelques cas comme Moussanda près de Mouyondzi (Emphoux, 1982), Ntsimou sur les berges de la Louna. Un cas particulier est à noter, celui de la concession ORSTOM à Brazzaville (Schwartz, 1988 ; Lanfranchi, en préparation). Il s'agit d'un campement installé sur un alios podzolique mis au jour par l'érosion et surplombant le ruisseau «Malades du Sommeil». L'ensemble a été ensuite recouvert par des sables dont une partie a été à nouveau podzolisée. Le gisement est peu perturbé comme l'ont montré de nombreux remontages.

Hormis ces quelques cas, l'industrie est dispersée dans la masse des recouvrements comme c'est le cas sur les plateaux batéké où les artefacts se rencontrent vers 1,2 à 1,5 m de profondeur, sous forme de niveaux interstratifiés dans les sables, niveaux diffus, épais de 20 à 30 cm.

Le Tshitolien se rencontre aussi dans les grottes du système karstique du synclinorium Niari/Nyanga. Deux d'entre elles ont fait l'objet de fouilles : Bitorri (Emphoux, 1970) et Ntadi Yomba (Lanfranchi, 1979 ; en préparation). Malgré un remplissage assez homogène et sans rupture apparente de sédimentation, les niveaux archéologiques sont suffisamment individualisés pour permettre la meilleure approche stratigraphique du Tshitolien au Congo. En outre ces milieux ont permis la conservation des ossements ce qui a permis une approche de la faune et de l'économie des tshitoliens.

La majorité des gisements sont donc des gisements de surface ou interstratifiés dans les horizons B ; en partie ou totalement remaniés ils ne permettent pas d'études très rigoureuses. Seuls les gisements de Moussanda, Bitorri, Ntadi Yomba et de la concession ORSTOM ont permis une bonne approche de cette industrie.

Les industries

Lupembiennes

Elles sont, somme toute, assez mal connues au Congo et les divisions faites sur la rive gauche du fleuve (Mortelmans, 1957 ; Van Moorsel, 1968) ne leur sont guère applicables. La majorité du matériel avait été récoltée à Brazzaville mais la quasi-totalité a disparu ou a été dispersée, seules quelques pièces étaient encore visibles en 1975 au petit Musée de Brazzaville (Dufeil et Lanfranchi, 1975).

Les nucléus sont soit laminaires, soit de type discoïde épais. Le débitage est important comme le montre la masse des éclats que l'on rencontre dans les recouvrements sablo-argileux de Brazzaville.

L'outillage comprend de nombreuses pièces bifaciales, de grandes lames plus ou moins retouchées, des pics, des rabots, des racloirs et grattoirs et un grand nombre de core-axes à extrémité de type ciseau ou gouge.

L'armement est avant tout caractérisé par des armatures ; armatures lourdes, souvent épaisses, mais aussi des armatures foliacées de grande dimension, de taille soignée, les dimensions variant de quelques centimètres à 20 centimètres. Il peut s'agir soit d'armatures de sagaies pour les plus légères, soit d'armatures de lances pour les plus lourdes. On rencontre aussi, mais plus rarement qu'à Kinshasa, de grands poignards à section plus ou moins trapézoïdale et pouvant atteindre plusieurs décimètres de long. L'ensemble est nettement orienté vers la chasse où les armes de jet sont largement dominantes.

Cette industrie est en grès polymorphe, grès d'origine locale. Dans le Niari et sur la façade maritime, on retrouve le même matériel à l'exclusion des poignards, la matière première provenant de niveaux siliceux de la série schisto-calcaire ou encore de silex ou chert.

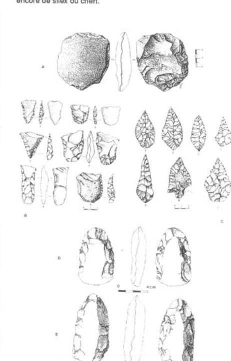


Fig. 2 : Industrie de surface de la vallée du Niari (Lupembien récent et Tshitolien). A : nucléus discoïde (village de Moudzanga). B : tranchets (gisements de Mpassa ORSTOM) ; 1 : triangulaire ; 2 et 6 : à base arrondie ; 3 : triangulaire ; 4 et 5 trapézoïdal. C, : armatures (gisement de Mpassa ORSTOM). 1 : bifaciale foliacée ; 2 à 5 : losangique ; 6 : à pédoncule ; 7 : losangique à bords denticulée. D et E : pièce à retouche bifaciale, base réservée et plage corticale sur les deux faces (région de Bouanza). (A.D.E. d'après Lanfranchi, 1979 ; B.C. d'après de Bayle des Hermens, 1981).

Tshitoliennes

Huit dates 14C ont été faites sur des niveaux tshitoliens au Congo principalement à Moussanda, Bitorri, Ntadi Yomba, concession ORSTOM à Brazzaville, sites qui ont fourni aussi de bonnes séries lithiques permettant une approche typologique plus précise. Les dates sont comprises entre c. 12 000 et 3 000 bp. Elles ont permis de distinguer un Tshitolien ancien (concession ORSTOM) et un Tshitolien évolué (Ntadi Yomba, Bitorri).

Les industries présentent des compositions analogues, l'évolution générale étant vers la diminution des dimensions pour arriver à un aspect microlithique et l'apparition des microlithes géométriques dès 7 000 bp ainsi que la généralisation des armatures de flèche attestant de l'invention de l'arc sans doute vers 10 000 bp.

Le débitage est très abondant, toujours supérieur à 90 % des artefacts (éclats et fragments représentent 95,5 % à l'ORSTOM, 91,4 % à Ntadi Tomba). Les nucléus les plus caractéristiques sont des nucléus discoïdes plats sur galets ou sur plaquettes (17,3 % des nucléus à l'ORSTOM, 36,6 % à Ntadi Yomba). Souvent arrivés au stade d'exhaustion, ils typent cette industrie et apparaissent comme l'évolution finale des nucléus discoïdes épais rencontrés dès le Sangoen et courant au Lupembien (technique épilevallois). A côté de ces nucléus on rencontre des nucléus à un plan de frappe, des nucléus laminaires et de nombreux nucléus globuleux. Il semble aussi que le débitage bipolaire ait été pratiqué à partir de petits galets de quartz centimètriques.

L'outillage est constitué d'une quinzaine de types maintenant bien définis (Cahen et Mortelmans, 1973 ; Lanfranchi, 1979, en préparation). Les pièces bifaciales en forme de «noyau de mangue» (Lanfranchi, 1979) sont bien particulières à ce Tshitolien ; on les rencontre dès c. 12 000 bp sur le site de l'ORSTOM ; à partir du Tshitolien récent (c. 7000 bp à Ntadi Yomba) elles présentent une extrémité distale polie. Ce poli peut gagner les arêtes voire la totalité de la pièce comme c'est le cas de certaines trouvailles de surface dans la région de Bouansa (Lanfanchi, 1979). Ainsi au Congo le polissage est-il attesté dès le 6ème millénaire avant notre ère. Les core-axes constituent une part importante de l'outillage ; il s'agit de petites pièces bifaciales ou moins allongées et à bords souvent parallèles. Les extrémités sont de type ciseau ou gouge ; certaines sont de type rabot, caractérisée par un front haut. Enfin certaines d'entre elles évoluent vers la forme de petites hachettes. A l'ORSTOM on rencontre des sortes de gros tranchets qui évoquent déjà des herminettes. Le reste de l'outillage comprend des petits galets aménagés, souvent sur galets de quartz, des racloirs de petits dimensions, des grattoirs, des couteaux à dos naturel ou à dos abattu, des coches, des scies et des denticulés, des troncatures, des percuteurs et retouchoirs et des éclats ou des lames retouchés et/ou utilisés.

L'armement est surtout constitué d'armatures. Des armatures de dimensions encore importantes dans le Tshitolien ancien ; elles sont foliacées et plutôt de type armature de sagaie. Au

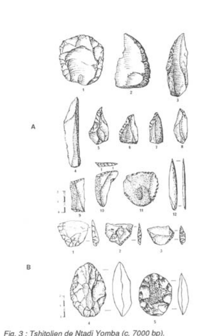


Fig. 3 : Tshitolien de Ntadi Yomba (c. 7000 bp).
A : 1 : nucléus discoïde plat ; 2 à 4 : couteaux à dos naturel ; 5 à 8 : pointe cran ; 9 : trapèze ; 10 : troncature ; 11 : scie ; 12 : poinçon en os. B : 1 à 3 : armature à tranchant transversal ; 4 et 5 : pièce bifaciale en forme de noyau de mangue, la pièce 5 porte des traces de polissage à l'extrêmité distale (d'après de Bayle des Hermens et Lanfranchi, 1978).

Tshitolien récent les armatures sont de plus petites dimensions ; elles sont foliacées, losangiques, pédonculées et vu leur faible poids devaient armer des flèches. Les armatures à tranchant transversal sont aussi présentes ; souvent d'assez grandes dimensions sur les berges du Stanley Pool, elles sont plus légères dans le Tshitolien de Ntadi Yomba. On rencontre aussi un type particulier à Ntadi Yomba : il s'agit d'une pointe sur éclat ou fragment de lamelle qui présente un cran vers l'extrémité distale, soit à gauche, soit à droite. Ce type a été décrit pour la première fois à Ntadi Yomba (Lanfranchi, 1979), mais on le rencontre aussi dans le LSA de la façade maritime du Gabon où il est daté de la même époque (c. 6ème, 5ème millénaire avant notre ère). Enfin les microlithes géométriques apparaissent vers 7 000 bp : il s'agit de segments et de trapèzes.

L'outillage osseux est représenté jusqu'à présent par un unique poinçon en os provenant de Ntadi Yomba.
Enfin, de petits blocs présentant des traces de râpage ou de poli ont été découverts dans les grottes.

Interprétations

Le Lupembien

Cette industrie a volontiers été présentée comme une industrie forestière. Malgré le peu de datations 14C, on sait qu'elle s'est développée durant le Léopoldvillien, phase climatique reconnue comme la plus sèche qu'ait connu cette partie de l'Afrique centrale. Les conditions climatiques deviennent particulièrement drastiques : régression marine importante (recul de la mer c. -110/120 m), disparition de la mangrove sur la façade maritime, extension de la savane au détriment de la forêt qui n'a cependant jamais totalement disparu (Caratini et Giresse, 1979), climat afro-montagnard sur les plateaux teke où devait exister une saison sèche beaucoup plus longue avec une moyenne des températures annuelles beaucoup plus froides qu'actuellement comme le prouve la présence de pollen de *Podocarpus* (Elenga, 1987).

Les Lupembiens ont donc parcouru un paysage beaucoup plus ouvert, sous un climat plus frais et plus sec qu'aujourd'hui, la forêt s'étant probablement réfugiée dans les bas-fonds humides et le long des cours d'eau. Ces hommes ont dû pratiquer la chasse en milieu nettement savanicole, voire steppique par endroits, comme l'atteste leur armement orienté vers les armes de jet.

Le Tshitolien

Durant plus de 10 000 ans les hommes du Tshitolien vont occuper le pays. Ils vont assister à la reconstitution du paysage tel que nous le connaissons, grosso-modo, aujourd'hui. Entre 12 000 et 5 000 bp le niveau de la mer remonte pour atteindre le zéro actuel. La mangrove se reconstitue sur la façade maritime, la forêt progresse jusque vers 4 000/3 000 bp, époque à partir de laquelle elle recule légèrement pour prendre sa position actuelle. Un certain nombre de zones savanicoles ne seront cependant pas réenforestées, par exemple sur les plateaux teke, des secteurs de la vallée du Niari, des enclaves de savanes dans le Mayombe. L'analyse de la faune de Ntadi Yomba (Van Neer et Lanfranchi, 1985) montre cette reprise forestière ; cependant la présence parmi cette faune de *Diceros bicornis* — le rhinocéros noir, espèce inconnue au Congo de nos jours — permet d'envisager l'existence de couloirs de savanes ou de forêts claires vers le nord ayant permis à cette espèce de descendre, sans doute au Léopoldvillien, des savanes septentrionales vers celles du Niari.
Les Tshitoliens se sont préférentiellement installés dans les zones où la savane était dominante — plateaux teke, vallée du Niari, plaine littorale — et presque toujours en position dominante, proche de l'eau cependant.

On connaît un peu mieux leur mode de vie : ils pratiquaient la collecte de gastéropodes terrestres, la pêche de poissons adaptés aux milieux pauvres en oxygène (clariidae, percomorphes). Mais leur alimentation provenait surtout de la chasse). Si la chasse au gros gibier — éléphant, rhinocéros — semble peu importante, par contre celle de gibier plus petit comme les céphalophes et les cercopithèques fournissait la principale source de viande. La profusion des armatures indique que cette chasse devait se pratiquer à l'aide de traits assez légers : petites sagaies et arc. Par contre nous ignorons tout pour l'instant de leur exploitation du milieu végétal.

La culture des Tshitoliens s'est développée jusqu'à l'aube de notre ère. C'est sur ce fond culturel que viendront se superposer les innovations du Néolithique puis rapidement de la métallurgie avec l'arrivée des locuteurs bantu.

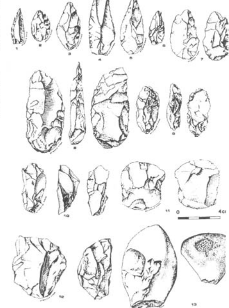


Fig. 4 : Tshitolien ancien de la Concession ORSTOM. 1,2, 3, 5, 6 : armatures ; 4 : couteau à dos abattu sur lame , 7 : ébauche d'armatures ; 8 : pièce bifaciale ; 9 et 10 : core-axes ; 11 : nucléus discoïde plat ; 12 : nucléus discoïde atypique épais ; 13 : percuteur (d'après Lanfranchi, en préparation).

ZAÏRE

MUYA WA BITANKO KAMUANGA
Musée de Lubumbashi,
Institut des Musées Nationaux du Zaïre,
Lubumbashi, Shaba, Zaïre

L'AGE de la Pierre Moyen fut relayé par l'Age de la Pierre Récent. Le passage de l'un à l'autre fut assuré par ce qu'il est convenu d'appeler Second intermédiaire.

Second intermédiaire

Le Deuxième intermédiaire est plus ou moins bien connu grâce aux sites de la Kamoa et de Sanga au Shaba, à celui de Ishango au Kivu et à la plaine de Kinshasa.

L'équipement lithique de la Kamoa se caractérise par la miniaturisation de l'outillage, des petits nucléus circulaires levallois diminutifs, des éclats à préparation dorsale centripète, des éclats laminaires ou lamellaires et des éclats levallois. Les outils consistent en racloirs, grattoirs, des outils étroits à bords plus ou moins parallèles, quelques burins ainsi que des percuteurs et des broyeurs (Cahen, 1975).

La miniaturisation est aussi caractéristique de Sanga où le débitage est constitué de nucléus circulaires levallois diminutifs, de nucléus levallois, de nucléus à lamelles, de nucléus discoïdaux à débitage centripète équatorial, d'éclats, lances et pointes levallois, d'éclats à préparation dorsale centripète, de petites lames et lamelles et d'un éclat nucléus (Kombewa flake). En fait d'outils, l'industrie renferme entre autres des armatures à tranchant transversal, des becs, des coches, des galets aménagés, des grattoirs, des outils étroits à bords plus ou moins parallèles, des pointes foliacées, des racloirs, des enclumes et des molettes.

Le Deuxième intermédiaire d'Ishango ou Ishanguien Phase A comporte des artefacts en pierre et en os. Le lithique réalisé dans du quartz et du quartzite, est très mal connu. Il présente une taille diminutive et comporte des nucléus circulaires levallois diminutifs et des polyèdres. L'industrie osseuse est remarquable par des harpons et des pointes barbelées à double rang de barbelures ; il y a été trouvé également un pic. Outre l'outillage lithique et osseux, l'Ishanguien a livré des fragments d'ocre et d'hématite.

Le Second intermédiaire est représenté dans la plaine de Kinshasa par le Lupembo-Tshitolien dénommé également Tshitolien stricto sensu ou ancien. Ses traits principaux sont la pointe de flèche à tranchant transversal (armature à tranchant transversal), le débitage essentiellement laminaire et la retouche abrupte. (Cahen, 1976, van Moorsel, 1968).

Des artefacts de pierre semblables à ceux observés dans les quatre sites précédents existent ailleurs au Zaïre, notamment au Shaba (gisements de Bas-Lubudi, Kafubu, Kilubi, Lunkole et Mwanshia) et au Kivu (stations de Lubilya et de Kantada, cette dernière pouvant appartenir au deuxième intermédiaire). Il s'agit malheureusement soit de récoltes de surface ou en affleurement stratigraphique soit de matériel provenant de sondages sommaires.

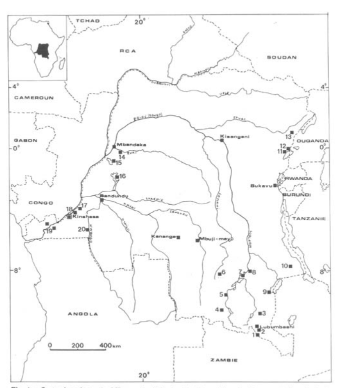


Fig. 1 : Carte des sites ; 1 : Mikoro ; 2 : Kafudu ; 3 : Mwanshia ; 4 : Kamoa ; 5 : bas Lubudi ; 6 : Kilubi ; 7 : Sanga ; 8 : Kamilanba ; 9 : Kilwa ; 10 : Lumkole ; 11 : Katanda ; 12 : Ishango ; 13 : Matupi ; 14 : gisements de la Ruki ; 15 : lac Tumba ; 16 : Maï Ndombe ; 17 : plateaux des Bateke ; 18 : Gombe et gisements de la plaine de Kinshasa ; 19 : gisements du Bas-Zaïre ; 20 : Ndinga.

Comme aux époques précédentes, les artisans du Deuxième intermédiaire ont utilisé principalement les grès et les quartzites et dans des proportions moindres, la calcédoine et le quartz. Ces roches sont partout locales mais sauf à la Kamoa, on en ignore les gîtes d'extraction. A la Kamoa, l'approvisionnement s'effectuait sur le site même, les préhistoriques n'hésitant pas, souvent, à retailler les anciens outils.

Le débitage était effectué généralement par percussion lancée directe au percuteur manuel dur. Cependant, bien que moins fréquentes, les percussions bipolaire et lancée indirecte étaient également en usage dans certaines stations (Kamoa, Kilubi et Sanga, par exemple). Les outils étaient obtenus couramment par percussion lancée directe au percuteur dur ; toutefois la pression et le percuteur tendre étaient aussi sollicités (à Sanga entre autres).

Seuls les sites de plein air ont été colonisés durant le Second intermédiaire. Les habitants d'Ishango ont vécu sur un delta et chassaient dans la plaine d'une rivière ; ceux de la Kamoa étaient établis dans la plaine de la rivière en bordure d'un plateau. Enfin, les préhistoriques de Sanga auraient occupé l'étendue attenante à une plage lacustre (Cahen, 1975 ; de Heinzelin, 1957 ; Muya, 1985).

A Ishango et dans la plaine de Kinshasa tout comme à la Kamoa et Sanga, il a régné au Deuxième intermédiaire un climat à tendance humide. Suite à ce climat, la région d'Ishango fut colonisée par des espèces animales encore vivantes au nombre desquelles principalement *Hippopotamus amphibius, Phacochœrus æthiopicus, Damaliscus lunatus*, oie éperonnée, *Protopterus* et *Barbus bynni*. A la Kamoa, une forêt-galerie s'installa le long de la rivière, les sables provenant des bords du plateau s'accumulèrent dans la vallée. A Sanga, la phase humide fut marquée par des dépôts de méandres *(point bar deposits)*. A Kinshasa, la descente des sables proluviaux connut un ralentissement et tendit à s'arrêter.

La phase humide a été datée à la Kamoa de 15.000 bp suivant les calculs de la vitesse de sédimentation. L'Ishanguien Phase A remonte à plus de 21.000 bp. Le Tshitolien ancien de la plaine de Kinshasa est compris entre 10.000 et 9.000 bp. A la Gombe, la date de 8.095 ± 50 bp peut être rattachée au Djokocien type Lupembo-Tshitolien ou Tshitolien ancien.

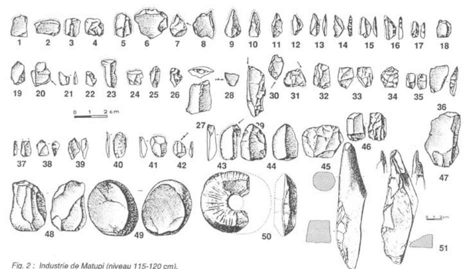


Fig. 2 : Industrie de Matupi (niveau 115-120 cm).
1 à 4 : grattoirs ; 5, 6 : grattoirs denticulés ; 7 à 12 : perçoirs ; 13 : éclat convexe à dos abattu ; 14 à 17 : lamelles convexes à dos abattu ; 18 à 25 : éclats à coche ; 26 : déchet à coche ; 27 : troncature sur éclat ; 28 : trapèze ; 39 à 35 : pièces esquillées ; 36 : éclat retouché ; 37 : fragment de lamelle à dos abattu ; 38 à 43 : micro-burins ; 44 à 49 : nucléus bipolaire ; 50 : pierre percée décorée ; 51 : perçoirs découverts près de la pierre percée (d'après Van Noten, 1977).

Nous ne sommes renseignés que sur le régime carné. Les renseignements proviennent uniquement d'Ishango. Les préhistoriques de cette station étaient à la fois chasseurs et pêcheurs. Le tableau de chasse comportait l'hippopotame, le buffle, une variété d'antilopes et des oiseaux dont surtout l'oie éperonnée. La pêche se pratiquait en particulier pour les silures et les protoptères.
Il est difficile au stade actuel de déterminer comment les préhistoriques du Deuxième intermédiaire concevaient l'esthétique. Des fragments d'hématite et d'ocre découverts à Ishango ont constitué probablement des colorants.
On ne dispose d'aucun témoignage sur les caractéristiques anatomiques des populations zaïroises du Deuxième intermédiaire. En Afrique orientale et australe, des populations différentes sur le plan régional mais toutes modernes *(Homo sapiens afer/sapiens)* sont tenues pour responsables des industries de cette période.

Late Stone Age sensu stricto

Il existe à ce jour plus d'une quarantaine de sites recensés de l'Age de la Pierre Récent. Ils sont disséminés à travers tout le pays. Certains d'entre eux ont fait l'objet de fouilles méthodiques ou plus ou moins méthodiques, d'autres, de loin les plus nombreux, sont connus uniquement par des sondages ou des récoltes soit de surface soit en affleurement stratigraphique. Les sites ayant fait l'objet d'une étude correcte ou plus ou moins correcte sont localisés les uns au Shaba (Kamilamba, Kamoa et Sanga), d'autres au Kivu (Ishango) et dans le Haut-Zaïre (Matupi), d'autres encore dans la région de Kinshasa (Gombe et plaine de Kinshasa) et dans le Kwango (plateau des Bateke et Ndinga).

L'équipement lithique est partout invariablement microlithique dans l'ensemble. L'outillage comporte généralement des armatures à tranchant transversal, des becs, des burins, des coches, des grattoirs, des perçoirs, des pièces à bord abattu, des pièces esquillées et des racloirs. Le débitage comprend des nucléus bipolaires, des nucléus discoïdes à débitage centripète équatorial, des nucléus globuleux et des lamelles. On y trouve également quelques nucléus circulaires levallois diminutifs, de rares nucléus levallois, des éclats levallois, laminaires et lamellaires en quantité dérisoire ainsi qu'un petit nombre d'éclats à préparation dorsale centripète. Les outils sont façonnés de manière générale par percussion lancée directe au percuteur manuel dur. Le même procédé a été utilisé pour le débitage. Un autre trait, compte tenu du matériel découvert en fouille, est l'association d'un abondant outillage microlithique avec quelques instruments macrolithiques parmi lesquels surtout des meules, des molettes, des polissoirs et des percuteurs.

Ces diverses caractéristiques reflètent plutôt une image d'ensemble. Des différences existent entre sites avec comme corollaire une certaine régionalisation. En effet, les pointes foliacées ne se rencontrent que dans la partie occidentale, comme dans la plaine de Kinshasa, au plateau des Batéké et dans plusieurs stations de l'Équateur parmi lesquelles Bienge,

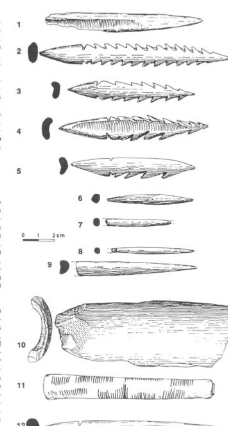


Fig. 3 : Industrie sur os d'Ishango.
1, 7, 9 : pointes ; 2, 3, 4 : harpons à deux rangs de barbelures ; 5 et 12 : harpons à un rang de barbelure ; 6 et 8 : fûts ; 10 : ciseau sur fragments osseux ; 11 : manche décoré avec un éclat de quartz à une extrémité (d'après de Heinzelin de Braucourt, 1957).

Iyaka, Mpoko, Mpaku, Ntondo, Bikele et Bikoro. C'est également le cas pour la retouche par pression et les outils étroits à bords, plus ou moins parallèles observés entre autres à Kinshasa et au plateau des Batékés. D'autre part, si les microlithes se rencontrent aussi bien dans le secteur occidental que dans la partie orientale, ils sont plus fréquents ici que là.
Si les deux aires préhistoriques sont bien réelles, il s'avère cependant impossible pour le moment d'en établir la ligne de démarcation.

Du Préacheuléen au Deuxième intermédiaire, les préhistoriques taillaient, à quelques exceptions près, principalement les quartzites et les grès au détriment du quartz. A l'Age de la Pierre Récent, quartzites et grès déclinent un peu partout au profit des quartz (quartz filonien, quartz hyalin ou laiteux, quartz saccharoïde ou micacé). Même à la Kamoa ou dans la plaine de Kinshasa où l'on continue à utiliser abondamment les grès, on assiste comparativement aux époques précédentes, à l'intensification de l'emploi du quartz. Quelques sites, le pla-

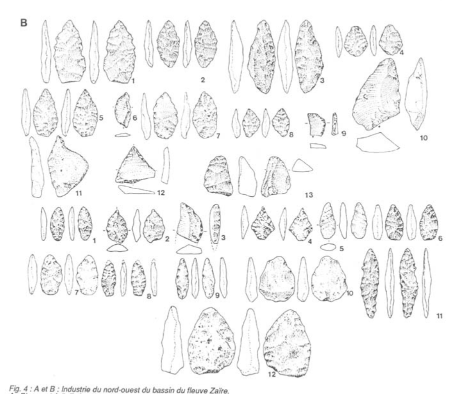


Fig. 4 : A et B : Industrie du nord-ouest du bassin du fleuve Zaïre.
A : Bienge. 1 à 5, 7, 8 : armatures ; 6 et 9 : segments de cercle ; 10 : racloir ; 11 et 12 : perçoirs ; 13 : pointe de Quinson.
B : Bikoro, 1, 2, 4, 5 : armatures ; 3 : segment. Mpoko, 6 : armature - Iyaka, 7 : armature - Ntondo, 8 et 11 : armatures - Bokele, 12 : ébauche d'armature (d'après Preuss et Fiedler, 1984).

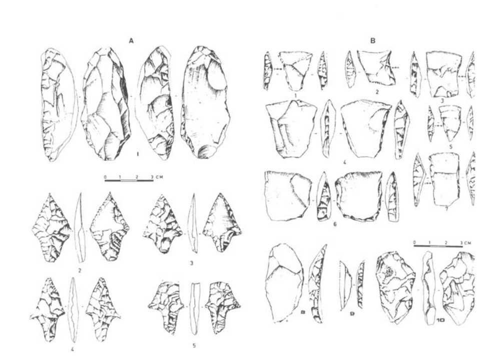


Fig. 5 : A et B : Industrie du site du plateau des Bateke (Tshitolien).
A : 1 : core-axes ; 2 à 5 : armatures de flèches pédonculées à retouches par pression.
B : 1 à 7 : armatures à tranchant transversal ; 8 et 9 : segments à dos convexe ; 10 : pièce esquillée (d'après Cahen et Mortelmans, 1973).

teau des Batéké et un certain nombre de stations à l'est du lac Tumba (région de l'Équateur), font cependant exception. L'industrie du plateau des Batéké a été taillée presque exclusivement dans des grès polymorphes — 99 % de l'industrie (Cahen et Mortelmans, 1973).

Les artisans de la Kamoa trouvaient la matière première sur le site même, notamment dans les graviers du lit de la rivière (Cahen, 1975). Il est difficile pour les autres sites de déterminer le ou les points d'approvisionnement, bien que les roches utilisées soient partout locales, à l'exception du plateau des Batéké et des sites de la région de l'Équateur. Dans cette dernière contrée les matériaux ont dû être ramenés d'une distance de 200 à 250 km tandis que cette distance était de l'ordre de 10 km au plateau des Batéké (Cahen et Mortelmans, 1973 ; Fiedler et Preuss, 1985).

Les sites d'Ishango et de Matupi ont livré, en plus de l'industrie lithique, des artefacts en os. Ceux-ci consistent à Matupi en un burin, deux coches, un perçoir et une pointe, tandis qu'à Ishango on trouve de nombreux harpons à simple ou double rang de barbelures, des enclumes, des pics, des perçoirs, des gouges, des fuseaux de jonction d'armes de jet, des pointes barbelées ou non, un ciseau, un couperet, une écumoire, une spatule ainsi que des manches d'outils (fig. 3). Les intruments ont été façonnés à partir des esquilles à Matupi, dans des os entiers à Ishango. L'équipement dénote dans les deux sites l'usage de la percussion lancée directe au percuteur manuel (de Heinzelin, 1957 ; Muya, 1985).

A l'exception du plateau des Batéké, les données disponibles sur le paléoenvironnement indiquent que l'Age de la Pierre Récent a correspondu de façon générale à un climat humide. A la Kamoa, l'érosion s'exerçait sous forme de splash et de ruis-

sellement tandis que le milieu tendait à la reforestation. La Haute-Luilu connaissait un milieu à forêts claires parsemées de massifs de forêts denses et de forêts galeries ainsi que de savane arborées à palmiers. A Sanga on assistait aux dépôts de méandres *(point bar deposits)*.

A Ishango, il se formait des dépôts graveleux fluviatiles. Toujours à Ishango, on voyait évoluer des espèces de milieu plus boisé et au climat plus humide qu'actuellement (*Syncerus nanus*, *Cephalophus* et *Damaliscus lunatus* entre autres). Dans la plaine de Kinshasa, la période humide a été baptisée Kibangien. Au début de cette période, le fleuve Zaïre s'était mis à creuser dans les dépôts du Léopoldvillien ; ses eaux s'étaient divisées dans plusieurs chenaux séparant des îles de grès polymorphes. Vers la fin du Kibangien, une grande partie des chenaux furent abandonnées par les eaux du fleuve et celui-ci se fixa dans sa position actuelle. La zone de la Ruki et de la Momboyo (région de l'Équateur) consistait en une savane avec formations marécageuses et forêts galeries. A l'opposé de tous les autres sites, le plateau des Batéké présentait un climat semi-aride. Toutefois, celui-ci avait été entrecoupé de deux épisodes humides. Durant ces phases d'humidité, un couvert végétal s'était développé sur le plateau, associant une savane herbeuse dense à une savane steppique. Avec la disparition des phases humides, la végétation s'était concentrée dans des dépressions où persistaient des petits marécages dépendant des fluctuations de la nappe aquifère ; les surfaces exondées étaient soumises à l'érosion et les anciennes surfaces du sol s'étaient formées. L'homme du Tshitolien était venu s'installer sur ces anciennes surfaces dans un environnement steppique.

Tous les sites de l'Age de la Pierre Récent sont de plein air. Six d'entre eux — Bikoro, Ibonzi, Kamilamba, Kilwa, Ntondo et Sanga — sont lacustres, tous les autres fluviatiles. A la Kamoa, les préhistoriques s'étaient installés dans la vallée de la rivière en bordure d'un plateau tandis qu'à Sanga, ils vivaient sans doute sur une plaine de piémont jouxtant une plage lacustre. A Kamilamba, la vie se déroulait sur le flanc d'un ensemble montagneux dominant un lac. Le site d'Ishango consistait en un delta. A Matupi, une partie des activités devaient se passer à l'intérieur de la grotte. Les habitants du plateau du Batéké campaient dans une dépression présentant une petite étendue marécageuse liée aux fluctuations de la nappe phréatique. A Kinshasa, les auteurs du Tshitolien évoluaient sur des îles de grès polymorphes que séparaient des chenaux (Cahen, 1975 ; Cahen et Mortelmans, 1973 : de Heinzelin, 1957 ; Muya, 1985 ; Fiedler et Preuss, 1985 ; van Moorsel, 1968).
Si l'on peut dire que les artisans de Ibonzi, Bikoro, Kamilamba, Kilwa, Ntondo et Sanga avaient vécu en bordure du lac, on ignore où ils étaient installés exactement car aucune structure d'habitat n'y a encore été mise au jour. D'autre part, à Matupi, il est difficile actuellement d'indiquer dans quelle mesure la vie se passait dans la grotte et quelles activités précises s'y pratiquaient.

Une trentaine de dates au radiocarbone, par thermoluminescence et par racémisation ont situé les industries décrites plus haut entre > 40 000 et 700 bp : la Kamoa a donné six dates C 14 allant de 6 025 à 1 840 bp, la Haute-Luilu a été datée au C 14 de > 2 000 bp ; à Ishango, on a obtenu 3 dates C 14 (23 760 ± 385 bp, 21 000 ± 500 bp et 19 870 ± 240 bp et par racémisation, un âge compris entre 20 000 et 30 000 bp (Brooks et Smith, 1987 ; de Heinzelin, 1957) ; la région de l'Équateur a fourni 4 dates C 14 (37 640 ± 860 bp à Wafonya, 24 860 ± 290 bp à Nkoyakoni, 15 880 ± 340 bp à Imbonga et 11 505 ± 190 bp à Lokolo) (Fiedler er Preuss 1985) ; une industrie lithique de Kamilamba associée à la céramique a été datée de 2 340 ± 145 bp (de Maret, 1982) ; les dates C 14 de Matupi, au nombre de 11 s'échelonnent de 40 000 à 720 ± 45 bp ; à ces 11 dates C 14 s'ajoute la date de 21 350 bp obtenue par thermoluminescence (van Noten, 1977) ; il existe deux dates C 14 pour le Tshitolien tardif de la plaine de Kinshasa 6 280 ± 130 bp et 5 750 ± 110 bp (van Moorsel, 1968) ; enfin, deux datations au radiocarbone ont été réalisées pour le Ndolien ou Tshitolien tardif 5 250 ± 40 bp et 3 385 ± 35 bp (Cahen, 1976).

Des restes humains ont été mis au jour à Ishango et Matupi. Les spécimens de Ishango aux affinités indéterminées, semblent constituer l'intermédiaire entre le groupe néandertalien et celui de l'homme actuel. Les os de Matupi ont été datés de c. 12 000 bp ; ils appartiennent les uns (une dent notamment) à un adulte, les autres à un enfant âgé de 3 à 5 mois ; cet assemblage n'a pas pu être rapporté à une espèce déterminée.

Ainsi, il est impossible actuellement de savoir si les populations du Zaïre à l'Age de la Pierre Récent s'apparentent à celles qui, à la même époque, ont colonisé l'Afrique orientale et australe ou si elles s'identifient plutôt au type rencontré en Afrique occidentale et qui est censé incarner l'auteur du Tshitolien dans la partie occidentale de l'Afrique centrale. Les industries de l'Age de la Pierre Récent de l'Afrique australe et orientale sont l'œuvre des populations présentant, d'un point de vue anatomique, des affinités principalement avec les ancêtres des Khoi-San (Hottentots et Bochimans) et, dans quelques cas, avec des groupes caucasoïdes. En Afrique de l'Ouest, les artisans de l'Age de la Pierre Récent présentent des caractéristiques rappelant celles des populations négroïdes.

Bien que tailleurs de pierre, les préhistoriques de l'Age de la Pierre Récent ne négligeaient pas les aspects esthétiques de leur existence. Les stations de la Kamoa, de Ishango, de Matupi et de la plaine de Kinshasa ont fourni des fragments d'hématite, d'ocre et d'oligiste. Certains fragments d'hématite sont bruts, d'autres polis ou striés. L'hématite, l'oligiste et l'ocre peuvent être considérés comme des pigments. Outre les colorants, on a découvert à Ishango un bâton en os et un galet gravés, tandis qu'à Matupi, on a mis au jour un fragment de pierre percée ainsi que quelques rares perles en test d'œuf d'autruche. Le fragment de pierre percée de Matupi (fig. 2B) a été daté par thermoluminescence de 21 350 ± 3 500 bp (Cahen, 1975 ; de Heinzelin, 1957 ; van Moorsel, 1968 ; Van Noten, 1982).

Certains animaux ont pu être chassés parce que l'homme accordait quelque prix symbolique à telle ou telle partie de leur carcasse. Les crânes et les os des pattes des carnivores tels

le serval et le léopard découverts à Matupi ont sans doute joué un rôle dans les rites et la pensée religieuse des chasseurs qui avaient colonisé la grotte.

On est très peu renseigné sur la domestication des animaux. En revanche, l'information sur les produits de chasse, quoique provenant de deux sites seulement, Ishango et Matupi, est plus abondante. Les habitants d'Ishango s'adonnaient à la chasse et à la pêche. La chasse procurait une variété d'antilopes, des hippopotames et des buffles ainsi que des oiseaux au nombre desquels l'oie éperonnée. La pêche fournissait entre autres des silures et des protoptères (Brooks et Smith, 1984 ; de Heinzelin, 1957). A Matupi, il n'a été observé que l'activité cynégétique. Le gibier consistait notamment en bovidés (oréotragues, ourébies, céphalophes noirs et antilopes de Bates), en rongeurs (athérures africains, aulacodes et rat géants), en suidés (*Phacochœrus africanus* et *Potamochœrus porcus*), en lagomorphes (lièvres) et en primates (cercopithécidés ; Van Neer, 1984).

On a mis au jour à Ishango des pierres chauffées et à Matupi des pierres brûlées associées à des couches cendreuses. Il s'agit là dans l'un et l'autre site des témoins du feu. Celui-ci a pu être allumé soit dans un but culinaire, soit pour s'éclairer et/ou se chauffer. Les amas cendreux de Matupi constitueraient des foyers ou des zones d'accumulations hors des aires de circulation et des litières. Quant aux pierres chauffées ou brûlées il peut s'agir des pierres brûlées par hasard ; elles peuvent également être considérées comme des roches exposées au feu intentionnellement pour servir à réchauffer ou à garder chaud l'un ou l'autre produit, l'eau ou la viande par exemple (Van Noten, 1977 ; Muya, 1985).

Les quelques sites fouillés méthodiquement indiquent qu'ils consistaient les uns en ateliers (Kamilamba et quelques points dans la plaine de Kinshasa), d'autres en ateliers-habitat (Ishango, Matupi et Sanga), d'autres encore en campements de chasseurs (Kamoa et plateau des Batéké). Ces sites ont été occupés parce que certainement appréciés ; néanmoins les occupations ne se sont pas déroulées partout de la même façon. La Kamoa a été occupée de manière intermittente de 6 025 à 3 840 bp d'abord, de 3 840 à 3 650 bp ensuite, de 2 705 à 2 690 bp en troisième lieu et, enfin, de 1 850 à 1 840 bp. Kamilamba et Sanga semblent avoir connu une seule occupation de durée relativement longue mais difficile à déterminer pour l'instant. L'Age de la Pierre Récent de Ishango pourrait renfermer des industries représentant plusieurs occupations correspondant sans doute à des phases distinctes mais difficiles à cerner au stade actuel. Les chasseurs tshitoliens auraient demeuré sur le plateau des Batéké pendant une huitaine de jours. Mises à part ces quelques informations, le problème de la durée des occupations reste ouvert.

Conclusion

L'occupation humaine du Zaïre semble remonter au Préacheuléen. Celui-ci est rattaché à l'Oldowayen. Toutefois, les preuves de cette occupation sont ténues. La première preuve indiscutable de la présence humaine dans ce pays nous est fournie par l'outillage de l'Acheuléen final identifié notamment au Shaba (Kamoa).

Les indications sur le Premier intermédiaire ont été mises au jour dans deux sites seulement, l'un situé au Shaba (Mikoro), l'autre dans la plaine de Kinshasa. Dans les deux cas, les industries s'apparentent au Sangoen.

L'Age de la Pierre Moyen a été reconnu un peu partout dans le pays. Cependant, son image demeure des plus floues dans l'ensemble bien qu'elle soit plus ou moins nette dans l'un ou l'autre site du Shaba et de la plaine de Kinshasa principalement. Certaines industries de cette époque, surtout dans la partie occidentale et centrale (Kasaï et Kinshasa ainsi qu'au Kivu), rentrent dans le complexe Lupembien, d'autres, au Shaba en particulier, participent plutôt du Middle Stone Age de l'Afrique orientale et australe ; il en est enfin, dans le Haut-Zaïre et au Shaba, qui présentent un caractère hybride en associant des éléments lupembiens à ceux du Middle Stone Age.

Le Deuxième intermédiaire a été isolé jusqu'ici uniquement au Kivu, au Shaba et dans la partie sud-ouest du pays (Kasaï, plaine de Kinshasa et Bas-Zaïre). Certaines industries (partie sud-ouest) rentrent dans le Lupembo-Tshitolien, d'autres (Shaba et Kivu) se rattachent à ce qu'il est convenu d'appeler Magosien.

L'Age de la Pierre Récent constitue la période ıa moins mal connue de la préhistoire zaïroise. Plusieurs gisements ont été repérés à travers tout le pays. Les industries du Shaba, du Kivu, du Haut-Zaïre et de l'Équateur s'inscrivent d'une manière générale dans la tradition du Complexe Late Stone Age de l'Afrique orientale et australe, tandis qu'au Kasaï, au Bas-Zaïre, au Bandundu et dans la région de Kinshasa, les industries participent du Tshitolien.

Si à partir de l'Age de la Pierre Moyen, on observe une certaine régionalisation qui se poursuivra jusqu'à l'Age de la Pierre Récent, il est néanmoins difficile, au stade actuel, d'établir un atlas préhistorique précis. La solution de ce problème comme de beaucoup d'autres (chronologie, paléo-environnement, mode de vie...) relève de travaux ultérieurs.

ANGOLA

MIGUEL RAMOS
Institut de Recherche Scientifique
Tropicale,
Lisbonne, Portugal

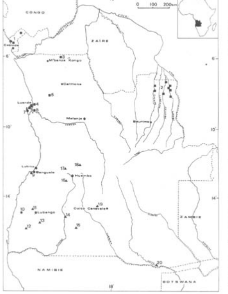


Fig. 1 : Carte des sites de l'Age de la Pierre Récent.
- Zone Congo ; 1 : secteur du Cabinda, Macanga, Chinsua, Belize, Necuto ; 2 : région de la Lunda : Matafari, Cauma, Chiumbe, Mussolegi, Luxilo, Marruhra ; 3 : Mavoïo ; 4 : région de Luanda ; 5 : Quibaxe.
- Zone côtière ; 6 : Benfica ; 7 : Palmeirinhas ; 8 : Calomboloca ; 9 : Cachama ; 10 : Caraculo.
- Zone australe ; 11 : Leba ; 12 : Tchitundo-Hulo ; 13 : Chitaca-Hué ; 14 : Ossi ; 15 : N'Popo ; 16 : Ganda ; 17 : Galanga, Djole ; 18 : Caninguiri ; 19 : Menongue, Galangue ; 20 : Dirico.

PENDANT le «Second Intermediate Period» s'ébauche en Angola la transition entre les industries paléolithiques proprement dites et les nouveaux complexes culturels de faciès épipaléolithiques qui se succèdent au cours de tout le Late Stone Age (Ervedosa, 1980 ; Ramos, 1984).

En effet, dans la région du Congo, la tradition Lupembo-Tshitolienne, représentée à la fin de cette période par le début du Tshitolien inférieur, se maintient, tandis que dans le sud du pays se développe le Magosien. Les cultures de forêt se différencient de plus en plus de celles de savane, alors que dans toute la région littorale, du Cabinda jusqu'à Benguela et même, éventuellement plus au sud, le faciès côtier continue de se développer.

Le Lupembo-Tshitolien est présent au Cabinda, surtout en rapport avec le faciès côtier, à Macanga et à Chinsua. Dans la partie sud de la région du Congo on le trouve également dans la Lunda (Clark, 1966, 1968), à Matafari, dans la vallée du Luachimo, à Cauma, dans la vallée du Chiumbe, à Mussolegi, dans la vallée du Luana, etc. et dans la partie nord-ouest de la région à Mavoïo (Morro do Paiol) et à Quibaxe.

La diminution de la dimension des objets ainsi que l'utilisation progressive des outils obtenus à partir d'éclats qui commencent à prédominer sur les objets nucléiformes, s'accentuent progressivement.

Dans la région du Zambèze domine le Magosien (Almeida et Franca, 1965 ; Franca, 1960), représentant, probablement, une évolution des industries du type Stillbay, dont le gisement le plus représentatif est celui de «Ilha dos Amores» près de Menongue. On le trouve aussi à Dirico, au confluent des fleuves Ocavango et Cuito, près de la frontière avec la Namibie et à Ossi, dans le haut Cunene.

Il s'agit d'une industrie à petits nucléus discoïdes, à nucléus pyramidaux à lames, à pointes triangulaires, à pointes foliacées unifaciales ou partiellement bifaciales, à racloirs et grattoirs. On y rencontre aussi de petites lames et lamelles souvent tronquées et retouchées constituant des segments de cercle, trapèzes, triangles et burins. Ces microlithes géométriques variés commencent à représenter un pourcentage relativement élevé dans cet ensemble.

L'expansion du Magosien dans la région du sud-ouest n'est pas encore confirmée. On y trouve seulement quelques objets isolés qui peuvent être rattachés à cette culture. Seules d'autres études pourront éclaircir le problème.

Sur la bordure littorale, les industries se rattachant au «Second Intermediate Period» présentent un haut niveau de spécialisation qui découle d'une utilisation progressive de la nourriture fournie par la mer. Elles ne présentent pas de différences très caractéristiques entre celles du littoral nord (région du Congo) et celles du littoral sud (région du Sud-Ouest), quoique l'influence des techniques lupembiennes se soit répandue jusqu'au sud de Luanda. Ce sont les nucléus discoïdes, les nucléus utilisés pour la fabrication de petites lames, les éclats

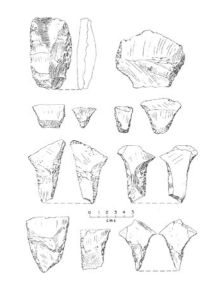


Fig. 2 : Tranchets tshitoliens de la Lunda (d'après Clark, 1963).

à talon facetté et les lamelles qui permettent de situer ces industries dans le contexte du «Second Intermediate».

On peut mentionner comme exemples les gisements de Belas, Benfica (Santos Junior et Ervedosa, 1970) et Palmeirinhas (au sud de Luanda), Calumbo (dans la vallée du Kwanza), Lagoa do Covua-Dondozel (Calomboloca) et, plus au sud, Ponta das Vacas (Benguela).

Près de Baïa Farta, le niveau le plus profond du gisement de Cachama I a fourni quelques pierres taillées au sein d'un amas d'*Ostrea sp.* accompagnées de rares *Anadara senilis*. Le niveau est daté de 3 330 ± 80 bp Au-dessus un niveau à *Anadara senilis* et rares *Ostrea sp.* accompagné de pierres taillées en quartz et silex est daté de 2 630 ± 70 bp (Lanfranchi et Clist, 1987 ; Pais Pinto, 1988). L'ensemble est coiffé par un niveau Age du Fer (cf. Angola, Age du Fer, p. 219).

C'est sur ces bases qu'apparaît le Late Stone Age durant lequel la diversité des caractéristiques culturelles qui sont fonction de l'environnement, s'accentue de plus en plus.

Dans la région du Congo, le Tshitolien est présent sur plusieurs sites au Cabinda : Belize, Necuto, Ncaso, Tchiconcuate et Lico, outre Morro das Pacayas et Tumna où il présente des caractéristiques de faciès côtier. C'est toutefois dans la Lunda qu'il est le mieux représenté (Clark, 1966, 1968). On y distingue même deux phases dans son évolution.

Le Tshitolien inférieur se trouve interstratifié dans les graviers au sommet des sables redistribués III du Kalahari et recouverts par les sables redistribués IV. Il est caractérisé typologiquement par la présence de bifaces ovalaires à bords rectilignes de diverses dimensions (de 5 à 13,5 cm), d'armatures de flèches, quelques-unes ayant une esquisse de pédoncule, de petits tranchets, d'éclats, de lames à bord abattu, de quelques microlithes, de racloirs, de percuteurs, etc. On commence à trouver des meules. Cauma, au bord de la rivière Chiumbe, peut être considéré comme un gisement type au niveau régional car une étude plus détaillée de cette industrie y a été faite. Ionda et Lussaca sont aussi deux gisements assez importants.

Le Tshitolien supérieur représenterait la dernière phase de cette culture. Les pièces lithiques présentent des dimensions de plus en plus réduites. Résultats de contacts avec d'autres groupes humains déjà au stade de l'Age du Fer, on peut imaginer l'introduction de la céramique et même des objets en fer.

Les populations tshitoliennes sont, ainsi, les derniers représentants des peuples de chasseurs-collecteurs dans la région. On trouve des gisements de cette période dans la Lunda à Marruhra, à Luxilo où une plaque en schiste gravée de style géométrique-schématique du Shaba a été découverte, à Luxilo I, Luxilo 5, Langaquele, etc. et à Mavoïo, Barra do Dande, Cacuaco et Luanda (Rua Brito Godins). Les pierres perforées (Kwe) semblent être associées à cette culture, quelques-unes pouvant néanmoins lui être postérieures. Même la plaque gravée de Luxilo, l'unique pièce d'art mobilier connue en Angola est aussi percée en son centre.

La question de savoir si la technique de polissage de la pierre a été introduite dans la région du Congo durant le Tshitolien ou dans une phase postérieure reste toujours sans réponse en Angola.

Dans la région du Zambèze, la moins explorée du point de vue archéologique, les indices existants suggèrent la présence du Wilton comme l'industrie de la couche supérieure de la fouille de Menongue ainsi que celles de Xissoi et Galangue.

D'une façon générale le Wilton présente des objets lithiques de petite dimension : lamelles, racloirs en éventail et circulaires, segments de cercle, Kwe, etc.

Dans l'abri sous roche de Caninguiri (Ramalhal et Ramalhal, 1971) une industrie du Late Stone Age a été aussi trouvée avec un abondant matériel microlithique dont les affinités culturelles ne sont pas encore complètement éclaircies. Elle semble toutefois se rattacher au Wilton. La présence de pierres percées a été également signalée en quelques endroits comme à N'Popo (Cassinga), Cuengue et Xissoi.

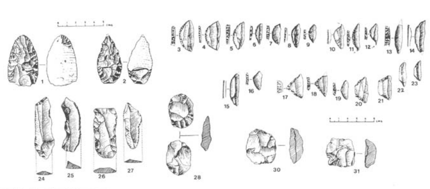


Fig. 3 : Magosien de Menongue.
1 et 2 : armatures ; 3 à 15 : segments ; 16 à 18 : triangles ; 19 à 23 : trapèzes ; 24 à 27 : lames retouchées ; 28 à 31 : nucléus discoïdes (d'après Franca, 1960).

Fig. 4 : Industrie à caractère mésolithique de Tchitundo-Hulo.
1 et 7 : pointes ; 2 et 4 : éclats retouchés ; 3, 6, 8 : 5, 9, 10 : nucléus discoïdes (d'après Franca, 1953).

La région du sud-ouest peut être divisée en deux zones : l'une formée par les hautes terres qui s'étend de l'est jusqu'au bord de l'escarpement de la Montanha Marginal (Serra de Chela et ses prolongements vers le nord), l'autre qui s'étend du pied de l'escarpement jusqu'à la mer où se détachent quelques inselbergs avec des abris-sous-roche.

Dans les hautes terres quelques abris ont été fouillés, comme celui de Djolé dans le Galanga. Ils présentent des industries semblables à celles de Caninguiri avec de possibles affinités Wilton. Au Delambira, dans l'Abri I de Ganda (Jorge, 1975) et dans les abris de Luue au sud-est du Mont Epale, quelques industries de caractère récent mais pas encore totalement identifiées ont été aussi trouvées.

Dans la grotte de Leba, située sur le plateau d'Humpata, outre des meules semblables à celles qui furent utilisées par les populations du Nachikufien et du Wilton, une industrie se rattachant à la culture du Damaraland (Erongo) a été notée. Cette culture présente des objets de plus grandes dimensions par rapport à ceux du Wilton : nucléus, éclats, racloirs, denticulés lames, etc.

Dans les basses terres du sud-ouest prédomine la culture du Damaraland (Brandberg/Erongo), comme dans l'abri-sous-roche de Macahama, près de Caraculo et près de Tchitundo Hulo où l'existence probable du complexe Wilton/Smithfield a été aussi signalée.

Les faciès Brandberg/Erongo se présentent déjà associés à la céramique et à des objets en fer, témoignant ainsi des dernières manifestations de l'Age de la Pierre dans le sud de l'Angola.

Les vestiges de l'art rupestre qui s'étendent dans le temps presque jusqu'à nos jours, se rattachent en grande partie au LSA.

SYNTHÈSE

régionale de l'Age de la Pierre Récent

RAYMOND LANFRANCHI
Département d'Archéologie,
CICIBA,
Libreville, Gabon

LE chapitre sur l'Age de la Pierre Récent montre encore une fois les hésitations des archéologues quant à la durée et à la définition des âges de la pierre. On peut rappeler ici l'opinion de J. D. Clark à propos des termes Age de la Pierre Ancien, Age de la Pierre Moyen, Age de la Pierre Récent : «ces termes évolutionistes, chrono-stratigraphiques, ont aujourd'hui peu de signification : ils demeurent aussi mal définis qu'au moment de leur apparition» (J.D. Clark ; 1980, p. 545).

Pour l'Afrique centrale, le Lupembo-Tshitolien et le Tshitolien du Zaïre, du Congo et du nord de l'Angola sont attribués à l'Age de la Pierre Récent. Ailleurs, par exemple au Cameroun et sur la côte gabonaise, les industries sont classées Age de la Pierre Récent sans plus de précision.

Comme pour l'Age de la Pierre Ancien et l'Age de la Pierre Moyen, une grande partie du matériel a été récolté en surface sur des sites remaniés par l'érosion.

Quoique plus nombreux qu'à l'Age de la Pierre Ancien et l'Age de la Pierre Moyen, peu de sites ont fait l'objet de fouilles. On retiendra, au Cameroun : Abeke, Shum-Laka, Mbi, Fiye Nkwi, Obobogo ; au Gabon : Ndjolé, Ndendé (en cours), Nzogobeyok, Lopé ; au Congo : Bitorri, Moussanda, Ntadi Yomba, Concession ORSTOM ; au Zaïre : Kamilamba, Ishango, Matupi, Sanga, Kamoa, Plateau teke, Gombe. Les publications de ces sites sont souvent inégales et il est parfois impossible de comparer les industries.

Les datations au 14C sont nombreuses mais elles embrassent une fourchette de temps considérable : de 40 000 bp, si on retient la date haute de Matupi, à l'orée de notre ère pour les dates les plus tardives.
Cependant, une proportion importante des dates se situent après 12 000 bp, c'est-à-dire au moment où le climat redevient plus humide et où la végétation actuelle se met en place.

Quelle que soit leur origine régionale, les industries de l'Age de la Pierre Récent présentent deux constantes : un écrasant pourcentage des produits de débitage sur les outils et une tendance à la diminution de la dimension des pièces.

On peut, semble-t-il, pour l'heure, individualiser trois secteurs :

— le Congo, le Zaïre occidental, l'Angola septentrional et une partie du Gabon. C'est le domaine du Tshitolien qui présente une continuité certaine avec le Lupembo-Tshitolien et sans doute aussi avec le Lupembien supérieur. Aux grandes armatures foliacées succèdent des armatures plus petites — de sagaie — puis des armatures de flèche en nombre croissant et de formes variées : foliacées, losangiques, pédonculées, à tranchant transversal. Les core-axes forment une part importante de l'outillage, accompagnés de grattoirs, racloirs, tranchets et de pièces bifaciales en forme de noyau de mangue souvent en partie polies. Vers 7 000 bp, le matériel provenant de grottes est encore plus nettement microlithique. Les nucléus discoïdes sont plus fréquents. L'outillage sur l'éclat comprend des couteaux à dos, des coches, des scies, des armatures, des pointes crans, des microlithes géométriques. Le polissage est toujours présent.

L'étude de la faune de Ntadi Yomba au Congo a révélé que ces hommes étaient des chasseurs (céphalophe, cercopithèque) et des collecteurs (achatina).

— Vers la côte se développe une industrie à tendance microlithique et à microlithes géométriques. Postérieure à c. 10 000 bp, on la rencontre au Gabon, au Cameroun et sans doute en Guinée Équatoriale. Le polissage n'y et pas signalé pour l'instant. Il s'agit peut-être d'une adaptation au milieu marin.

— Les marges :

• Les marges orientales et australes : les industries de l'est et du sud du Zaïre, de même que celles du sud de l'Angola s'apparentent au complexe Age de la Pierre Récent d'Afrique orientale et australe, même si là encore le microlithisme reste une des caractéristiques. L'exemple le plus intéressant est celui de Matupi où des niveaux supérieurs à 20 000 bp ont fourni des microlithes géométriques. Cependant si le caractère microlithique du débitage de cette grotte remonte à c. 40 000 bp, c'est peut-être uniquement dû à la matière première.

• La marge nord occidentale ou les industries des «Grassfields» du Cameroun semblent avoir des affinités avec l'Age de la Pierre Récent d'Afrique de l'Ouest.

Durant toute la réhumidification du Kibangien se développent en Afrique centrale des industries de petites dimensions, avec les microlithes géométriques et où le polissage est connu. Ce caractère épipaléolithique semble une constante pour toute la région. Cependant des faciès régionaux sont perceptibles. Seules des fouilles plus nombreuses nous permettront dans les années à venir de mieux connaître ce substrat sur lequel se grefferont les migrations bantu.

BIBLIOGRAPHIE

de l'Age de la Pierre Récent

ALMEIDA (A. de) et FRANCA (C.), 1965 — Le Magosien du sud de l'Angola, *Estudos sobre a pre-história do ultramar português*, Memorias n° 16, Lisboa, 107-124.

ANDAH (B.W.), 1979 — The Later Stone Age and Neolithic of Upper Volta viewed in a West African context, *West African Journal of Archaeology*, 9, 85-108.

ASOMBANG (R.), 1988 — *Bamenda in Prehistory : the evidence from Fiye Nkwi, Mbi Crater and Shum Laka rockshelters*, PhD Thesis, University of London.

BABET (V.), 1934 — Note sur un atelier de pierres taillées découvert à Brazzaville, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, XXXI, 443-444.

BABET (V.), 1936— Note préliminaire sur un atelier de pierres taillées à Brazzaville (Afrique équatoriale française), *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, XXXIII, 153-155.

BAYLE des HERMENS (R. de), 1975 — *Recherches préhistoriques en République centrafricaine*, Labethno, Paris.

BREUIL (H.), 1955 — Un gisement de l'Age de la Pierre à Fort-Rousset (Oubangui-Chari), *Journal de la Société des Africanistes*, XXXV, 7-11.

BROOKS (A.) et SMITH (C.C.), 1987, Ishango revisited : new age determinations and cultural interpretations, *The African Archaeological Review*, 5, 65-78.

BROTHWELL (D.R.) et SHAW (T.), 1971 — A Late Upper Pleistocene Proto-West African Negro from Nigeria, *Man*, 6 (2), 221-227.

BUISSON (E.M.), 1935 — La préhistoire du Cameroun, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, XXXX, 335-348.

CAHEN (D.), 1975 — *Le site archéologique de la Kamoa (Région du Shaba, République du Zaïre). De l'Age de la Pierre Ancien à l'Age du Fer*, Annales du Musée royal de l'Afrique centrale, Série in 8°, Sciences Humaines, n° 84, Tervuren.

CAHEN (D.), 1976 — Nouvelles fouilles à la Pointe de la Gombe (ex-Pointe de Kalina), Kinshasa, Zaïre, *L'Anthropologie*, 80 (4), 573-602.

CAHEN (D.), 1978 — Gabon, *Nyame Akuma*, 12, 23-24.

CAHEN (D.) et MORTELMANS (G.), 1973 — *Un site Tshitolien sur le plateau des Batéké (République du Zaïre)*, Annales du Musée Royal de l'Afrique centrale, Série in 8°, Sciences Humaines, n° 81, Tervuren.

CARATINI (C.) et GIRESSE (P.), 1979 — Contribution palynologique à la connaissance des environnements continentaux et marins du Congo à la fin du Quaternaire, *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences de Paris*, 288, D, 379-382.

CAUVIN (J.), 1985 — Les cultures villageoises et civilisations préurbaines d'Asie antérieure. In LICHARDUS (J.) et LICHARDUS-ITTEN (M.), *La protohistoire de l'Europe.* PUF, Paris, 156-206.

CLARK (J.D.), 1963 — *Prehistoric cultures of northeastern Angola and their significance in tropical Africa,* Publicacoes culturais, Diamang n° 62, Lisboa.

CLARK (J.D.), 1966 — The distribution of prehistoric culture in Angola, *Publicações culturais, Diamang n° 73,* Lisboa, 15-102.

CLARK (J.D.), 1968 — *Subsidios para a historia, arqueologia, etnografica dos povos da Lunda : further palaeoanthropology studies in northern Lunda,* Publicações culturais, Diamang n° 78, Lisboa.

CLARK (J.D.), 1980 — Préhistoire de l'Afrique australe. In KI-ZERBO (J.) éd. *Histoire générale de l'Afrique,* T I, Jeune Afrique/Stock/Unesco, Paris, 525-559.

CLIST (B.), 1987a — Fieldwork during october 1985 (Gabon) and december 1985 (Equatorial Guinea), *Nyame Akuma,* 28, 7-9.

CLIST (B.), 1987b —Travaux archéologiques récents en République du Gabon : 1985-1986, *Nsi,* 1, 9-12.

CLIST (B), 1990 — Des derniers chasseurs aux premiers métallurgistes : sédentarisation et débuts de la métallurgie du fer (Cameroun, Gabon, Guinée Équatoriale). In LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.) éd., *Paysages quaternaires de l'Afrique Centrale Atlantique.* ORSTOM, Collection Didactiques, Paris, 458-478.

CLIST (B), et LANFRANCHI (R.), 1988 — Le gisement Age de la Pierre Récent de Nzogobeyok (Province de l'Estuaire, Gabon) : fouille de 1987-1988, *Nsi,* 4, 21-27.

de HEINZELIN de BRAUCOURT (J.), 1957 — *Les fouilles d'Ishango,* Institut des Parcs Nationaux du Congo Belge. Exploration du Parc National Albert, Fascicule 2, Bruxelles.

de MARET (P.), 1982 — New survey of archaeological research and dates for west-central and north-central Africa, *Journal of African History,* 23 (1), 1-15.

de MARET (P.), sous presse — Les débuts de la sédentarisation, de l'agriculture et de la métallurgie dans la moitié sud du Cameroun : synthèse des recherches depuis 1978, Communication au *Colloque international de l'archéologie camerounaise, 6-9 janvier 1986,* Yaoundé.

de MARET (P.), CLIST (B.) et VAN NEER (W.), 1987 — Résultats des premières fouilles dans les abris de Shum Laka et d'Abeke au nord-ouest du Cameroun, *L'Anthropologie,* 91 (2), 559-584.

DIGOMBE (L.), LOCKO (M.) et MOULEINGUI-BOUKOSSOU (V.), 1985 — *Recherches archéologiques dans la région de Libreville et ses environs. Rapport préliminaire 1984-1985,* ronéo, Libreville.

DROUX (G.) et BERGEAUD (G.), 1937 — Nouveaux ateliers préhistoriques à Brazzaville, *Bulletin de la Société des Recherches Congolaises,* 24, 210-233.

DROUX (G.) et KELLEY (H.), 1939 — Recherches préhistoriques dans la région de Boko-Songho et à Pointe-Noire (Moyen Congo), *Journal de la Société des Africanistes,* IX, 71-84.

DUFEIL (M.M.) et LANFRANCHI (R.), 1975 — Note sur la préhistoire du Congo : Inventaire de restitution au Musée National, *Annales de l'Université de Brazzaville,* série A-B, XI, 69-89.

ELENGA (H.), 1987 — *Les plateaux Batéké (Congo). Paléoenvironnements quaternaires d'après l'étude palynologique du sondage du bois de Bilanko,* DEA de Géologie, Université Aix-Marseille I, II, III, Nice et Perpignan.

EMPHOUX (J.P.), 1970 — La grotte de Bitorri au Congo-Brazzaville, *Cahiers ORSTOM,* série Sciences Humaines, VII (1), 3-37.

EMPHOUX (J.P.), 1982 — *Archéologie du sud de la République Populaire du Congo,* Thèse de 3ème Cycle, Université de Paris I.

ERVEDOSA (C.), 1980 — *Arqueologia Angolana,* Republica Popular de Angola, Ministerio da Educaçao, Lisboa.

FARINE (B.), 1963 — *Sites préhistoriques gabonais,* Ministère de l'information du Gabon, Libreville.

FARINE (B.), 1965 — Recherches préhistoriques au Gabon, *Bulletin de la Société Préhistorique et Protohistorique Gabonaise,* 3, 68-84.

FIEDLER (L.) et PREUSS (J.), 1985 — Stone tools from the inner Zaïre Basin (Région de l'Équateur, Zaïre), *The African Archaeological Review,* 3, 179-187.

FRANCA (C.), 1953 — As gravuras rupestres do Tchitundo-Hulo (deserto da Moçamedes), *Mensario Administrativo,* 65/66.

FRANCA (C.), 1960 — Primeira nota sobre a jazida magosiense de Vila Serpa Pinto (Angola), *Estudos sobre a prehistoria do ultramar portugues,* Memorias n° 16, 2ème série, 11-106.

GIRESSE (P.), LANFRANCHI (R.) et PEYROT (B.), 1981 — Les terrasses alluviales en République Populaire du Congo ; bilan de paléoenvironnements climatiques, morphologiques et préhistoriques, *Bulletin ASEQUA,* 62/63, 43-66.

HARTLE (D.D.), 1969 — An archaeological survey in West Cameroon, *West African Archaeological Newsletter*, II, 35-39.

JEFFREYS (M.D.W.), 1951 — Neolithic stone implements, Bamenda (British Cameroons), *Bulletin IFAN*, XIII (4), 1203-1217.

JEFFREYS (M.D.W.), 1970 — Neolithic site in Southern Cameroon, *Nigerian Field*, 35 (1), 3-11.

JEFFREYS (M.D.W.), 1972 — Stone implements from Sagba Mineral Spring, West Cameroon, *West African Journal of Archaeology*, 2, 114-118.

JORGE (V.), 1975 — Novas estações arqueologicas do sudoeste de Angola, *Revista de Guimarães*, 85, 109-126.

KOUYOUMONTZAKIS (G.), LANFRANCHI (R.) et GIRESSE (P.), 1985 — Les datations radiométriques du Quaternaire de la République Populaire du Congo, *Cahiers congolais d'Anthropologie et d'Histoire*, 10, 11-31.

LANFRANCHI (R.), 1976 — Le gisement de la Pointe Hollandaise, *Cahiers congolais d'Anthropologie et d'Histoire*, 1, 13-19.

LANFRANCHI (R.), 1979 — *Recherches préhistoriques dans la moyenne vallée du Niari (République Populaire du Congo)*, Thèse de 3ème cycle, Université de Paris I.

LANFRANCHI (R.), sous presse — Le gisement de l'Age de la Pierre Récent de Nzogobeyok (Province de l'Estuaire - Gabon). *Revue Gabonaise des Sciences de l'Homme*, 3.

LANFRANCHI (R.), en préparation — *Préhistoire de l'Afrique centrale atlantique : hommes et milieux*, Thèse de Doctorat d'État, Université de Paris I.

LANFRANCHI (R.) et CLIST (B.), 1987 — Mission de recherches et de formation en R.P. d'Angola, octobre 1987, *Nsi*, 2, 4-8.

LANFRANCHI-SALVI (C.), 1985 — *Études des gisements préhistoriques de Brazzaville et de Kinshasa (R.P. du Congo et R.D. du Zaïre)*, Thèse de 3ème cycle, Université de Paris I.

LE ROY (P.), 1950 — Note documentaire sur la préhistoire de Brazzaville, esquisse d'une stratigraphie, *Encyclopédie coloniale et maritime*, V, 35-39.

LOCKO (M.), 1989 — Nouvelles dates pour le site paléolithique de Ndendé (Gabon), *Nsi*, 5, 19-22.

LOMBARD (J.), 1931 — Matériaux préhistoriques du Congo français, *Journal de la Société des Africanistes*, I, (1), 49-59.

MARLIAC (A.), 1987 — Introduction au paléolithique du Cameroun septentrional, *L'Anthropologie*, 91 (2), 521-558.

MARTIN (del Molino A.), 1965 — *Secuencia cultural en el neolitico de Fernando Poo*, Trabajos de prehistoria del seminario de historia primitiva del hombre del Universidad de Madrid, 17, Madrid.

MARTIN (del Molino A.), 1989 — Prehistoria de Guinea Ecuatorial, *Africa 2000*, IV, II, n° 10-11, 4-21.

MARTINS (J.V.), 1981 — Pedra furadas do Nordeste de Angola, *Leba*, 4, 37-59.

MORTELMANS (G.), 1957 — La préhistoire du Congo belge, *Revue de l'Université de Bruxelles*, 2/3, 1-53.

MUYA (K.), 1985 — *Préhistoire du Zaïre oriental. Essai de synthèse des âges de la pierre taillée*, Thèse de doctorat, Université Catholique de Louvain.

OMI (G.) et KATO (Y.), 1982 — Palaeolithic implements in Cameroon. In KADOMURA H. éd. *Geomorphological and environmental changes in the forest and savanna Cameroon, special publication, n° 2*,Hokkaido, Japan, 103-133.

OMI (G.), KADOMURA (H.) et HORI (N.), 1984 — A brief note on implements collected in Cameroon during the 1982/83 season field research, In KADOMURA H. éd, *Natural and man-induced environmental changes in tropical Africa : a case study in Cameroon and Kenya, special publication, n° 3*, Hokkaido, Japan, 105-111.

PAIS PINTO (L.), 1988 — Le Musée National d'Archéologie de Benguela (Angola) : bilan des premiers travaux 1979-1987, Nsi, 3, 5-14.

PERRAMON (R.), 1968 — Contribucion a la prehistoria y protohistoria de Rio Muni, Instituto Claretiano de Africanistas, Santa Isabel de Fernando Poo, 20 p., 12 figs.

PEYROT (B.) et LANFRANCHI (R.), 1984 — Les oscillations morphoclimatiques récentes dans la vallée du Niari (République Populaire du Congo), Palaeoecology of Africa, 16, 265-281.

PEYROT (B.) et OSLISLY (R.), 1983 — *Recherches archéologiques et de paléo-environnement au Gabon : bilan des recherches menées en 1982*, ronéo, Libreville.

PEYROT (B.) et OSLISLY (R.), 1987 — Synthèse des données archéologiques des sites de la moyenne vallée de l'Ogooué, *Nsi*, 3, 63-68.

POMMERET (Y.), 1966 — *Civilisations préhistoriques du Gabon ; t. 2 : le gisement lupembien et néolithique de Ndjolé*, Mémoires de la Société préhistorique et protohistorique gabonaise, Centre Culturel Français Saint-Exupéry, Libreville.

PREUSS (J.) et FIEDLER (H.), 1984 : Steingeräte aus dem inneren Kongo becken und ihre geomorphologische Einbindung, *Beiträge zur allgemeinen und vergleichenden Archäologie*, Band 6, 227-246.

RAMALHAL (M.) et RAMALHAL (F.), 1971 — O abrigo do solo do Caninguiri (Mungo, Angola), Boletim Inst. Inv. Cien. Ang., 8 (1).

RAMOS (M.), 1984 — L'évolution des industries lithiques en Angola à partir de la fin du Paléolithique Inférieur, *L'Anthropologie*, 88 (3), 403-412.

SANTOS JUNIOR (J.R. dos) et ERVEDOSA (C.), 1970 — A estaçao arqueologica de Benfica, Luanda, Angola, *Sciencias biologicas*, 1/2, 33-51.

SCHWARTZ (D.), 1988 : *Histoire d'un paysage : le Lousseke. Paléoenvironnements quaternaires et podzolisation sur sables Batéké (quarante derniers millénaires, région de Brazzaville, R.P. du Congo)*, ORSTOM, Collection Études et Thèses, Paris.

SHAW (T.), 1972 — Finds from Iwo Eleru, *Actes du VIème Congrès Panafricain de Préhistoire*, Dakar, 190-192.

SHAW (T.), 1985 — The Prehistory of West Africa. In AJAVI J. et CROWDER M. éds. *History of West Africa*, Longman, London, vol. 1, 48-86.

STAHL (A.B.), 1985 — Reinvestigation of Kintampo 6 Rockshelter, Ghana : implications for the nature of change, *The African Archaeological Review*, 3, 117-150.

STAHL (A.B.), sous presse, Intensification in the West African Late Stone Age : a view from central Ghana, In SHAW T. et ANDAH B. éds., *Food, metals and towns in African History : apparatus in subsistence technology*.

VAN MOORSEL (H.), 1968 — *Atlas de Préhistoire de la Plaine de Kinshasa*, Université Lovanium, Kinshasa.

VAN NEER (W.), 1984 — Faunal remains from Matupi Cave. An Iron Age and Late Stone Age site in northeastern Zaïre, *Medelingen van de Koninklijke Academie voor Weten schappen, Leteren en schone Kunsten van België*, 46 (2), 59-76.

VAN NEER (W.) et LANFRANCHI (R.), 1985 — Étude de la faune découverte dans l'abri Tshitolien de Ntadi Yomba (R.P. du Congo), *L'Anthropologie*, 89 (3), 351-364.

VAN NOTEN (F.), 1977 — Excavations at Matupi cave, *Antiquity*, 51, 35-40.

VAN NOTEN (F.), 1982 — *The archaeology of central Africa*, Akademische Drück/Verlagsanstalt, Graz.

VIDAL (P.), 1987 — Activités archéologiques en Centrafrique : 1986-1987, *Nsi*, 2, 20-23.

LES BANTU

LES BANTU, ENTITÉ LINGUISTIQUE ● CONVENTIONS GRAPHIQUES ●
Bibliographie

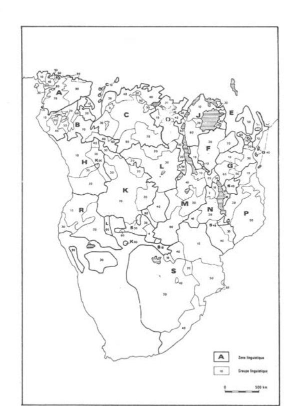


Fig. 1 : Zones et groupes de langues bantu (Y. Bastin, 1978).

LES BANTU, ENTITÉ LINGUISTIQUE

COLETTE MARCHAL-NASSE,
Faculté des Lettres et Sciences Humaines,
Université O. Bongo,
Libreville, Gabon

S'il l'on embrasse l'ensemble de la carte de l'Afrique, un simple coup d'œil suffit pour constater l'importance de la surface occupée par les locuteurs bantu ainsi que sa grande cohérence géographique : à l'exception du désert du Kalahari, domaine des langues Khoïsan (ou famille khoïn), les langues bantu forment un triangle compact allant du Cameroun (Nord-Ouest) au Kenya (Nord-Est) jusqu'à la pointe Sud du continent.

On avance généralement que près de 150 millions de personnes parlent environ 450 langues bantu. Ce nombre sera à interpréter et à corriger ultérieurement : on sait, en effet, que les études bantu n'ont pas encore permis d'établir précisément ce qui différencie les langues proprement dites de ce qu'il conviendrait de désigner comme variantes dialectales, hiérarchiquement reliées aux langues principales. Chacun de ces parlers — pour employer un terme neutre — est utilisé par des groupes de locuteurs au nombre très variable, puisqu'on peut proposer des chiffres aussi différents que moins de mille pour le seki par exemple, langue du nord-est Gabon, et un million environ pour le makwa, langue de l'est du Mozambique.

A la cohésion dans l'espace correspondent des relations plus ou moins étroites entre les différents parlers, phénomène qui a été signalé, de manière empirique, dès 1515, par le navigateur Andréa Corsali. Celui-ci «écrivait que du cap de Bonne Espérance jusqu'à la mer Rouge, les habitants parlaient la même langue» (Bastin, 1978, p. 129). Cette proximité linguistique, étudiée scientifiquement pour la première fois à la fin du XIX[e] siècle par W. Bleek, ne peut être le fruit du hasard. Elle est, au contraire, le signe d'une *parenté génétique*, admise par tous de manière intuitive. En effet, en appliquant aux langues contemporaines les principes rigoureux de la linguistique comparée, on a pu, dès la fin du XIX[e] siècle, commencer à proposer des reconstructions lexicales et grammaticales qui permettent d'appréhender le fonctionnement et le vocabulaire de base d'une langue-mère : le *proto-bantu,* proto-langue, puisqu'il s'agit d'hypothèses sans vérification possible par des documents historiques.

Cette langue-mère est donc à envisager exactement dans le même esprit que l'Indo-Européen. Si nous remplaçons «indo-européen» par «proto-bantu», nous pouvons reprendre terme à terme le commentaire de Saussure (1974, p. 301) :

> «Le but des reconstructions n'est donc pas de restituer une forme pour elle-même, ce qui serait d'ailleurs assez ridicule, mais de cristalliser, de condenser un ensemble de conclusions que l'on croit justes, d'après les résultats qu'on a pu obtenir à chaque moment ; en un mot, d'enregistrer les progrès de notre science. On n'a pas à justifier les linguistes de l'idée assez bizarre qu'on leur prête de restaurer de pied en cap l'indo-européen, comme s'ils voulaient en faire usage. Ils n'ont même pas cette vue quand ils abordent les langues connues historiquement (on n'étudie pas le latin linguistiquement pour le bien parler), à plus forte raison pour les mots séparés de langues préhistoriques».

Les unités, une fois établies, permettent, à leur tour, de situer une langue bantu quelconque relativement à des parlers typologiquement marqués par rapport à l'ensemble du domaine.

Celui-ci est en effet divisé en aires plus petites (M. Guthrie, 1948 et 1953), qui regroupent, chacune, des parlers aux caractéristiques communes. Ces divisions sont conventionnellement désignées par une lettre majuscule. A l'intérieur de la zone apparaît une division supplémentaire fondée sur la numérotation (voir fig. 1).

La confrontation d'unités d'un parler quelconque avec les formes reconstruites, tant lexicalement que grammaticalement, permet de situer ce parler dans l'une ou l'autre zone du domaine. Cette possibilité est particulièrement intéressante lorsqu'on est confronté avec une langue occupant une position limitrophe. Les parlers du sud Gabon, par exemple, sont répertoriés comme à la limite de la zone B. L'attribution de cette cote a été faite à un moment où il n'existait que très peu de descriptions valables pour cette région. Actuellement, les progrès dans le nombre et la qualité des études permettent d'envisager le classement de la plupart de ces parlers en zone H, réservant la cote «B» pour les groupes myene et tsogo.

Si, pour éclairer ce propos, on examine un exemple concret, on pourra constater que :
— il existe plus de ressemblances lexicales et grammaticales entre les parlers kongo et ceux du groupe sira (actuellement classé B40), par exemple, qu'entre ces derniers et ceux du groupe myene (B10) et du groupe tsogo (B30) ;
— les parlers kongo sont désignés comme de zone H, celle-ci étant caractérisée par un certain type de vocabulaire commun et, au niveau grammatical, par l'emploi particulier de la tonalité.

On peut alors prévoir que le punu, par exemple, actuellement classé B43, changera de cotation pour se voir attribuer une désignation Hn... encore faudra-t-il, pour ce faire, que l'ensemble des parlers répertoriés B aient été convenablement décrits ! La linguistique comparative, pour être crédible et utile, doit impérativement s'appuyer sur des données synchroniques sûres et complètes.

Une fois situé dans une zone N, la comparaison va jouer à nouveau, mais de manière synchronique cette fois : deux langues seront considérées comme faisant partie du même groupe si elles possèdent un pourcentage élevé de vocabulaire commun. Cette notion de «vocabulaire commun» sera reprise plus loin.

S'autorisant du parallèle établi entre l'indo-européen et le proto-bantu, on peut avancer que ces deux langues-mères ont engendré un grand nombre de langues — les divers parlers actuels — qui présentent des caractéristiques communes, trace de leur filiation, et leurs originalités propres, marque de l'écoulement du temps. Même si l'on peut, par conséquent, parler en toute tranquillité de l'unité relative des *langues* bantu, on veillera bien à ne pas confondre celle-ci avec une *culture* bantu, idéalement univoque. En d'autres termes, s'il est certain que l'existence d'une origine commune implique une seule culture dans le passé (et, on le verra, il s'agit d'un passé assez lointain), il n'en reste pas moins que le vaste domaine bantu actuel est riche de cultures plus ou moins largement différenciées. La seule unité contemporaine indiscutable de l'aire bantu est donc à rechercher avant tout dans le domaine linguistique.

Caractéristiques linguistiques communes

Les principales caractéristiques communes ont été proposées initialement par Bleek (1862 et 1869), puis reprises et précisées par Meinhoff (1899 et 1910) et Guthrie (1948) (1). De manière très générale, les langues bantu sont très souvent décrites comme des *langues à classes*, possédant toutes un certain pourcentage de *vocabulaire commun* et comportant des *tons* phonologiques. Pour rendre accessibles ces notions de «classes» et de «tons» à un public francophone profane, on peut, très concrètement, partir du fonctionnement général du français et par approches successives tenter de faire saisir au lecteur la complexité spécifique des langues bantu.

Le système des classes

■ Le français écrit (c'est aussi le cas, mais dans une moindre mesure, pour le français parlé) *marque des accords* :
— entre le nom et ses déterminants (adjectif, article et autres) ;
— entre le sujet d'un énoncé et son verbe.

Ces accords se font suivant quatre catégories, ou plutôt suivant deux fois deux catégories : les deux premières opposent le masculin au féminin, les deux autres, le singulier au pluriel.
Par exemple :
— **La** chienne blanch**e** tomber**a**
— Le chien blanc tombera
— **Les** chien(ne)**s** blanc(he)**s** tomber**ont**

Parmi ces catégories, l'opposition «singulier/pluriel» est *motivée* puisqu'elle renvoie, dans la grande majorité des cas, à la différence réelle «un/plusieurs». Au contraire, l'opposition «masculin/féminin» n'est que partiellement motivée : si «le chien/la chienne» marque bien une différenciation sexuelle, il n'en est pas de même pour la plus grande partie du lexique... rien de particulièrement féminin dans «une chaise» ni de spécifiquement viril dans «un pot» ! Que le genre soit motivé ou non, d'ailleurs, ne modifie en rien son fonctionnement grammatical : «une chaise blanche tombera» et «des pots blancs tomberont» avec les mêmes accords que «la chienne» ou «les chiens» cités ci-dessus ! On dira donc que, en français, si les catégories du nombre sont globalement motivées, celles du genre sont globalement *arbitraires*.

(1) Le cadre général du présent exposé ne prendra pas en compte les caractéristiques secondaires ni les points de discussion existant sur certains critères qui, suivant qu'on les inclut ou non dans la typologie, augmentent ou réduisent la surface du domaine. Pour plus de détails, voir à ce sujet Bastin (1978).

Ces catégories sont loin d'être universelles : l'allemand a trois genres (masculin, féminin, neutre) et deux nombres (singulier, pluriel). Le latin croise d'autres catégories : plusieurs types de déclinaisons dont certaines renvoient à des noms masculins, d'autres à des noms féminins, d'autres encore à des noms neutres, et qui, toutes, possèdent l'opposition «singulier/pluriel». Le susu, langue mandé, ne marque que très rarement le pluriel, le contexte devant être suffisamment clair pour renseigner sur l'unicité ou la pluralité de la réalité en question ; dans cette langue, pas trace de masculin, de féminin ou de neutre... la catégorie «nom» n'étant pas, d'ailleurs, intrinsèquement distincte de la catégorie «verbe» ! On pourrait accumuler les exemples, la conclusion serait toujours la même : l'esprit humain manifeste de la diversité dans son appréhension du réel.

■ Les langues bantu, comme de très nombreuses langues dans le monde, fonctionnent à l'aide de catégories et celles-ci servent à marquer *l'accord*. Le nom et le verbe ont des paradigmes différenciés. Le système du nom englobe les substantifs et ses déterminants, il marque l'opposition «singulier/pluriel» ; le verbe s'accorde avec son sujet, il marque des oppositions d'aspect («aspect» devant être pris dans un sens beaucoup plus large qu'en français) et de temps. L'accord est traduit par les catégories particulières que sont les classes et doit donc être expliqué à partir du fonctionnement du substantif.

Le substantif est décrit comme un mot complexe, comportant un thème invariable (2), porteur du sens lexical, précédé d'un préfixe, appelé, en l'occurrence, «préfixe nominal» (PN). Chaque PN détermine l'apparition, dans l'énoncé, d'une série déterminée de préfixes «en écho» : les déterminants du substantif seront constitués d'un préfixe pronominal (PP) et d'un thème (invariable) ; le verbe, dont le substantif en question est le sujet, commencera par un préfixe verbal (PV). Ce sont ces *séries différenciées de préfixes* que l'on appelle «classes d'accord». L'ensemble des substantifs est distribué entre plusieurs classes : une langue bantu utilise de 10 à 21 classes d'accord. Elles sont généralement associées (ou couplées), l'une renvoyant au singulier, l'autre au pluriel.

■ Les classes reçoivent un numéro d'identification, conventionnel, qui est choisi par *comparaison* avec la liste des classificateurs reconstruits en proto-bantu. Les PN des exemples cités ci-dessous sont donc — on le verra — rarement identiques aux reconstructions, mais ils présentent avec celles-ci des ressemblances phoniques. Le raisonnement permettant l'attribution d'un numéro de classe tiendra compte, en outre, de la *cohérence* des ressemblances phoniques, en d'autres termes, du principe des correspondances phonétiques régulières. Si, par exemple, dans une langue quelconque, le PN I à- I est considéré comme la marque de classe 2, cela signifie que l'on a fait le raisonnement suivant : ce préfixe actuel a évolué à partir du PN reconstruit (3) *bà et, par conséquent, à une consonne initiale *b ne correspond actuellement plus rien. Dans ce cas, si on pense avoir des arguments pour établir une classe 14 (*bò) dans cette langue, il faudra que le PN de celle-ci ait aussi perdu, au cours des siècles son *b initial... et le PN de cl. 14 aura la forme I ò- I ou I ù- I.

Les classes sont globalement sans rapport de corrélation sémantique avec une réalité déterminée. On peut cependant nuancer cette affirmation en y apportant quelques précisions.

— Les classes 1 (*mò) et 2 (*bà) comportent généralement des êtres humains et, éventuellement, les êtres animés de manière générale.

nzebi : / mùkâ:sà / «femme», cl. 1
/ bàkâ:sà / «femmes», cl. 2

tsogo : / mógɛ̀tɔ̀ / «femme», cl. 1
/ ágɛtɔ̀ / «femmes», cl. 2

— Les classes 7 (*kè) et 8 (*bì) comportent beaucoup de noms d'objets.

leke : / èzí / «banc», cl. 7
/ bìzí / «bancs», cl. 8
rundi : / ìkì:ntù / «chose», cl. 7
/ìbì:ntù/ «choses», cl. 8

— La classe 6 (*mà), employée seule, rassemble beaucoup de noms désignant des réalités insécables (les liquides par exemple).

tsogo : / mádì / «huile», cl. 6
nzebi : / mâ:mbà / «eau», cl. 6

— Les classes 9 (*n) et 10 (*n) renvoient souvent à des noms d'animaux.

sira : / ngúmbà / «porc-épic», cl. 9
tsogo : / nzɔ̀kù nɛ̀ (...) / «l'éléphant (...)», cl. 9
/ nzɔ̀kù yɛ̀ (...) / «les éléphants (...)», cl. 10

— Les classes 19 (*pi) et 13 (*to) peuvent servir à former des diminutifs.

tsogo : / vìnz`kù vyɛ̀ (...) / «le petit éléphant», cl. 19
/ tónz`kù tɛ̀ (...) / «les petits éléphants», cl. 13

— La classe 14 (*bò), employée seule, sert à former de nombreuses désignations abstraites.

boma : / bɔ̀vɛ / «bonté»
/ bɔ̀nɛnɛ / «grandeur»

Enfin, les classes dites «locatives» 16 (*pà), 17 (*kò) et 18 (*mò) apparaissent lorsqu'il s'agit de localiser une notion quelconque, dans le temps ou dans l'espace.

nzebi : / và búsù / «en face, autrefois», cl. 16
/ gù mbógà / «à la maison», cl. 17
/ mù nzílà / «sur le chemin»

(2) Au niveau morphologique (grammatical), le thème est — sauf rares exceptions — décrit comme invariable. Au niveau de sa réalisation (phonologique puis phonétique), cette invariabilité peut ne pas être évidente. Le contact entre le préfixe et le thème peut en effet avoir amené des modifications phoniques du genre de celles que l'on peut observer en français où «à + le» se réalisé «au».

(3) L'alphabet utilisé, tant pour les reconstructions que pour la notation des langues actuelles est celui de l'A.P.I., sauf en ce qui concerne le yod, noté «y». L'astérisque indique qu'il s'agit d'une unité reconstruite.

Il ne s'agit cependant que de tendances générales pour l'ensemble des langues bantu. Les indications sémantiques données ci-dessus ne permettent pas de classer les réalités de manière ferme : tous les êtres humains ne sont pas répertoriés en classes 1, 2, on trouve des noms d'animaux ailleurs qu'en classes 9, 10, etc. On aura également observé que toutes les classes ne sont pas citées dans le précédent inventaire : il manque les classes 3 (*mò), 4 (*mè), 5 (*i), 11 (*dò), 12 (kà) et 15 (*kò).

nzebi :	/ mùkùdù /	«corde», cl. 3
	/mìkùdù/	«cordes», cl. 4
tsogo :	/ékɔ̀kɔ̀ /	«lit», cl. 5
	/ mákɔ̀kɔ̀ /	«lits», cl. 6
sira :	/ dùgáyí /	«feuille», cl. 11
	/ màgáyí /	«feuilles», cl. 6
rundi :	/ àkàrû:rí /	«(un) taudis», cl. 12
	/ ùtùrû:rí /	«(des) taudis», cl. 13
	/ ùgùtwì /	«oreille», cl. 15
	/ àmàtwì /	«oreilles», cl. 6

Comme nous l'avons souligné lors du bref exposé concernant l'accord en français, le fonctionnement d'une catégorie n'est pas lié au fait que celle-ci soit motivée ou non. De même, les séries de préfixes marquent les accords lorsqu'elles sont «motivées» (par exemple, les classes 1 et 2 qui renvoient à des noms de personnes ou d'êtres animés) et lorsqu'elles ne le sont pas. On dira ainsi, de manière générale, que la distribution des thèmes substantivaux entre les classes est généralement *arbitraire*.

Les couples de classes sont souvent les mêmes ; on lira la liste des appariements fréquents en ayant à l'esprit que, conventionnellement, le premier numéro renvoie à une classe marquant le singulier, le deuxième à une classe marquant le pluriel. Soit : 1,2 — 3,4 — 5,6 — 7,8 — 9,10 — 11,10 — 12,13 — 14,6 — 15,6 — 19,13.

■ Les quelques phrases suivantes en nzebi (B52) peuvent servir d'illustration aux notions relativement abstraites qui viennent d'être exposées (4) :

/ ngàgà ı̀màgɔ̀: nzənà, ı̀kàmànúnù /
«les gens de la famille n'ont plus aucune force,
ils sont déjà vieux»

Le PN de classe 9 n- du sujet détermine l'apparition du PV de classe 9 correspondant i-.

/ ìmbù:ngú ʃâ:vítà mù:tù /
«Le lion pourchasse l'homme»

Le PN de classe 7 i- du sujet détermine l'apparition du PV de classe 7 correspondant si- (réalisé dans le présent contexte).

/ bìmbù:ngù byá pí:ndì byâ:vítà bà:tà /
«les lions de la forêt pourchassent les gens»

Le PN de classe 8 bi- du sujet détermine l'apparition du PP de classe 8 bi- et du PV de classe 8 bi-.

L'emploi des tons

■ La tonalité est souvent, spontanément, considérée comme un des critères de base pour ce qui concerne la typologie des langues bantu. S'il est vrai, en effet, que la plupart de celles-ci utilisent la différence de hauteur mélodique à des fins distinctives, il n'en reste pas moins que des langues comme le swahili par exemple, incontestablement bantu, ne le font pas. Inversement, les langues bantu sont loin d'être les seules à différencier leurs mots en employant la tonalité : la plupart des langues asiatiques et des langues d'Afrique noire ont recours à cette possibilité.

■ Pour expliquer à un lecteur profane la notion de ton, on reprendra, comme point de départ connu, le français. Nous sommes ici, indiscutablement, devant une langue qui utilise peu de ressources supra-segmentales (5) à des fins distinctives. Le français peut en effet, être décrit comme une langue à accent fixe où chaque «groupe de sens» se prononce avec une intensité légèrement plus forte sur la dernière syllabe phonétique. En outre, pour (dé)marquer expressivement un énoncé quelconque, le locuteur a la possibilité d'élever la voix (c'est-à-dire de changer sa hauteur mélodique) sur l'une quelconque des voyelles d'un mot :

«C'est épouvan**table**»
Phrase neutre, la dernière syllabe prononcée («tabl(e)») est accentuée automatiquement.

«C'est **é**pouvantable !»
Phrase expressive, la voix se hausse sur la première syllabe de l'adjectif, l'accent fixe (linguistique) se maintient normalement sur la dernière.

On voit que les variations de hauteur sont liées à l'expressivité, à la subjectivité du locuteur... personne ne pensera que les deux prononciations de «épouvantable» représentent deux mots différents.

■ Dans les langues bantu, au contraire, la différence de hauteur mélodique avec laquelle on prononce une voyelle (et quelquefois une consonne nasale initiale) peut être utilisée aux mêmes fins que les consonnes et les voyelles : elle sert à former des unités différentes. Dans la plupart des cas, on se trouvera en présence de langues à deux registres — un registre haut, un registre bas — c'est-à-dire que le locuteur de l'un quelconque de ces parlers aura à sa disposition un espace vocal compris entre deux possibilités de hauteur. On peut également rencontrer des langues possédant trois ou même (rarement) quatre registres. Chaque registre peut se réaliser de

(4) Les différences entre la réalisation phonétique et la notation phonologique sont les suivantes en ce qui concerne le nzebi et le sira :
/ng/ [ŋg]
/v/ [β]
/g/ [x]
(5) Est appelé «supra-segmental» tout ce qui concerne l'intonation, l'accent, la tonalité, par opposition à «segmental», qui concerne les consonnes, les voyelles et les semi-voyelles.

manière ponctuelle (ton simple) ou être combiné avec un autre (ton complexe). Les notations couramment utilisées sont les suivantes :

— ton bas, noté ` ou représenté [_]
— ton moyen, noté - ou représenté [-]
— ton haut, noté ' ou représenté [¯]
— ton montant, noté ˇ ou représenté [◡]
— ton descendant, noté ^ ou représenté [⌒]

Soit, par exemple, une langue à deux registres :

sake (B20) :	kâ	[⌒]	«pintade»
	ka	[◡]	«racine»
	rìbàlɔ̀	[_ ¯ _]	«calvitie»
	rìbalɔ̀	[_ ¯ _]	«mariage»

une langue à trois registres :

fang (A75) (6)	abên	[¯ ⌒]	«cuire»
	àbɛɲ	[_ _]	«cuisse»
	àbɛɲ	[_ ⌒]	«sein»
	ábɛɲ	[- _]	«deux»
	mvam	[¯]	«grand-parent»
	mvam	[-]	«coup, éclat»
	mvàm	[_]	«bonté»

■ Outre ce rôle lexical, la tonalité, dans certaines langues dites «à cas tonals», peut varier en fonction de la place du mot dans un énoncé : le rôle de la tonalité est alors syntaxique.
nzebi :

/mùkédì /	[_ ¯ _]	«épouse», mot prononcé seul
/mùkèdì â:yɛndɛ/	[_ _ _]	«une épouse s'en va», sujet
/bà:m´n´ múkédì/	[- - _]	«ils voient les épouses», objet d'un verbe au présent
/bàmònì múkèdì/	[¯ _ _]	«ils ont vu les épouses», objet d'un verbe au passé.

■ On le voit, l'emploi des tons permet d'accéder à un vaste champ de potentialités lexicales et grammaticales. Ce type de réalisations distingue radicalement les langues bantu des langues européennes... ainsi peut-on expliquer qu'il a échappé à de nombreuses descriptions dans le passé et qu'il continue à ne pas être perçu par des observateurs superficiels. L'emploi des tons — et leur notation — est d'une importance fondamentale pour une langue qui en comporte ; c'est ce qu'ont tenté de montrer les quelques exemples proposés, même si le cadre de cet article en imposait une présentation nécessairement sommaire et limitée.

Le vocabulaire commun

Par «vocabulaire commun», il faut comprendre, non «mots identiques» mais plutôt un ensemble de mots, présents dans chacune des langues bantu (cet ensemble pouvant être plus ou moins étendu) dont les unités peuvent, par un système de correspondances phonétiques régulières, être rattachées, une par une, à un ensemble de mots originels (appelés *étymons*), reconstruits, qui constituent le lexique du proto-bantu.

■ Le tableau présenté ci-dessous tente de rendre plus concrètes ces explications théoriques ; il propose les différents thèmes relevés dans les langues actuelles qui traduisent une notion pour laquelle le proto-bantu avance une reconstruction... on verra que dans certains cas il y a *correspondance*, dans l'autre, qu'il n'y en a pas (7).

Traduction	*P-B	fang (A75)	varama (B40)	nzebi (B52)	ndumu (B63)	leke (C14)
oiseau	*nòní	nɔ̄n	ɲoni	ɲódí	ɲòrí	ɲɔ̀zì
sang	*gìda	kī	lungu	yìnɑ̃́	sìla	dóngó
cœur	*témà	ləm	rima	témà	tímà	ɔ́l
ongle	*jada	dzêɲ	ala	ɲádà	narà	àátì
deux	*bàdí	bɛ̄ɲ	bɛ̄yi	ɔ́lɔ̀	ɔ̄lɔ̄	bɛ́

■ En comparant les attestations actuelles entre elles (comparaison synchronique) et à l'étymon proposé (comparaison diachronique), on peut observer :
— des ressemblances allant jusqu'à l'identité ; [ɲ] à trois des initiales des thèmes ayant pour sens «oiseau» ;
— des ressemblances très grandes : les différentes alternances consonantiques entre les dentales [r/d/n] ou [t/l] ou [d/l/r] les alternances vocaliques [i/e/ə] ;
— des évolutions surprenantes mais dont la régularité ne laisse aucun doute sur la réalité de leur lien avec le P.B. : *ad correspond à la séquence [ɛɲ] en fang (voir «ongle» et «deux»).
Ce dernier point permet de souligner l'importance de la récurrence dans les ressemblances, supérieure à la simple intuition.
— On remarquera, enfin, l'absence de ressemblance avec l'étymon proposé et, corrélativement, l'apparition d'un autre modèle ancien commun :
— «deux», réalisé [ɔlɔ] (B63 et B52) ne peut renvoyer à *bàdí, mais témoigne de la proximité linguistique de ces deux parlers,
— «sang», est traduit par [lungu] (B40) et [dongo] (C14) qui ne peuvent renvoyer à *gida... mais ont sûrement une origine commune.

■ On peut ainsi, à côté de mots *conservés* depuis la langue mère initiale — ou *communs* à toutes les langues du domaine — recenser des *innovations*, c'est-à-dire des mots qui seront «communs» seulement à certaines langues, ou même complètement originaux, nouveaux, propres à un parler donné.

(6) La notation du fang est phonétique.
(7) Le tableau ne prend en considération que les thèmes nominaux (niveau grammatical). La tonalité structurelle du varama n'est pas connue actuellement, les cotes renvoient à la classification de Guthrie.

Les regroupements linguistiques

La constatation de ressemblances récurrentes dans le vocabulaire de base (8) et la confrontation des structures grammaticales ont permis à M. Guthrie d'établir la carte linguistique du domaine bantu (voir fig. 1) découpé en grandes zones désignées — comme nous l'avons dit plus haut — par des lettres majuscules. La carte qui sert actuellement de référence ne comporte que quelques modifications par rapport à celle d'origine. Elles ont été apportées par A.E. Meeussen et consistent en l'établissement d'une zone J à partir de l'examen attentif des données fournies sur un groupe de langues classées toutes D à l'origine : certaines sont demeurées D, les autres ont formé une zone différente, dénommée J.

La méthode utilisée le plus couramment aujourd'hui pour confirmer ou infirmer l'appartenance d'une langue quelconque à une zone et à un groupe donnés est d'ordre statistique et s'appuie principalement sur le lexique. Cette méthode, dite *lexicostatistique* par conséquent, a été fondée par Swadesh dans les années 50, puis complétée et définitivement mise au point par Meeussen, Vansina, Coupez et Heine. Elle consiste à relever, par comparaison, les pourcentages des mots communs entre les langues, sur la base d'une centaine de notions fondamentales (fig. 2).

■ Soit, par exemple, la vérification du sous-groupe B50, le duma (B51), le nzebi (B52), le tsangui (B53). Ces parlers sont-ils aussi étroitement apparentés que le laisse supposer leur cote ? Pour répondre à cette question, on peut confronter leur vocabulaire de base entre eux et avec celui d'une langue relativement proche, le sangu (B42) par exemple. Les résultats, fournis en pourcentage sont résumés dans le tableau ci-dessous :

	nzebi	wandji	duma	tsangi	sangu
nzebi		84.09	79.51	75	63.7
wandji	84.09		89.15	73.25	52.27
duma	79.51	89.15		69.87	54.21
tsangi	75	73.25	69.87		54.54
sangu	63.7	52.27	54.21	54.54	

On aura fait les observations suivantes :
— le pourcentage le plus élevé de ressemblances lexicales est celui existant entre le duma et le wandji (89.15), ces deux parlers sont donc, dans le groupe, le plus étroitement apparentés ;
— le pourcentage suivant est ensuite celui qui rapproche le nzebi du wandji (84.09) ;
— le tsangi est le parler qui possède le pourcentage le moins élevé de mots communs au groupe B50 (de 69.87 à 75) ;
— C'est du nzebi que le sangu se rapproche le plus (63.7 % de ressemblances) mais, de toute façon, l'ensemble des pourcentages montre des chiffres nettement moins élevés que ceux marquant les ressemblances entre les quatre parlers du groupe B50... le sangu appartient donc à un autre groupe de la même zone.

On peut concrétiser ces quelques commentaires concernant les rapports des parlers entre eux par le schéma suivant :



Fig.2 - Quelques parlers des zones A, B, C et D (GABON, CAMEROUN, CONGO)
Proximité linguistique et datation

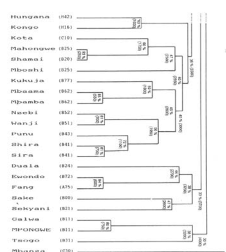


Fig. 2 : Quelques parlers des zones A, B, C, et H (Gabon, Cameroun, Congo). Proximité linguistique et datation.

(8) On oppose «vocabulaire de base» à «vocabulaire culturel», en se fondant sur le fait qu'il existe, dans chaque langue, un noyau dur de vocabulaire élémentaire, indispensable à toute communication et résistant, par là même, aux emprunts. On trouvera dans ce «lexique minimum» les mots désignant les fonctions humaines naturelles, les dénominations des différentes parties du corps, etc.

Linguistique et histoire

■ Les comparaisons lexicostatistiques permettent des classifications et des sous-classifications vraisemblables des différents parlers. Cette méthode peut être associée à la *glottochronologie*. Celle-ci représente, en fait, le moyen d'atteindre le point d'aboutissement de la comparaison qui est la profondeur historique. La glottochronologie présente une certaine analogie avec les méthodes de datation des vestiges préhistoriques : celle dite du carbone 14 ou celle de la thermoluminescence. Comme ces dernières, en effet, elle postule qu'à un certain pourcentage de «perte» correspond un certain écoulement du temps. Transféré dans le domaine linguistique et appuyé par l'étude de l'évolution d'une dizaine de langues très différentes, le raisonnement met en évidence le fait que, au cours du temps, à un rythme globalement constant, une langue se forge un nouveau vocabulaire fondamental. De nouveaux mots apparaissent, au fur et à mesure que les mots d'origine ne sont plus utilisés pour des causes diverses : usure phonétique, perte de valeur sémantique, etc.

Swadesh a proposé un tableau très (trop ?) précis de correspondances entre le taux de rétention du vocabulaire (est rétention tout ce qui n'est pas innovation) et le temps écoulé, en années, depuis un moment fixant un état donné de la langue, considéré comme référence initiale. Nous en donnons des exemples ci-dessous :

%	86	74	64	55	40	30	22	16
ans	500	1000	1500	2000	3000	4000	5000	6000

Ces correspondances sont idéales : elles seraient sans doute telles si l'évolution des langues était parfaitement régulière, non soumise aux influences extérieures, à l'abri des catastrophes internes... ce qui n'est évidemment jamais le cas.

Le tableau des correspondances que nous venons de proposer compare les différents stades d'évolution d'une même langue... ce qui implique que nous ayons à notre disposition une documentation s'étendant sur de très longues périodes. Les langues bantu n'ont pas de tradition écrite, le seul matériel que nous possédons est constitué par les langues actuelles... les comparaisons se feront donc entre les langues contemporaines, «langues-filles» d'une «langue-mère» qui ne pourra être retrouvée que par hypothèses et reconstructions.

Dans la mesure où chacune des «langues-filles» ne retient pas nécessairement les mêmes mots du vocabulaire fondamental, on aura recours à une autre formule qui permettra de calculer les correspondances entre les pourcentages de vocabulaire commun à deux langues et le temps écoulé depuis le moment où elles ont commencé à se différencier. Le second tableau ci-dessous présente ce type de correspondances :

%	66-72	52-43	29-37	18-27
ans	1000	2000	3000	4000

Tous ces calculs sont établis suivant des formules complexes (9) et leur séduisante précision a donné lieu à de nombreuses critiques. Malgré celles-ci, l'ensemble des comparatistes admet néanmoins qu'elle reste la seule méthode d'appréciation fiable du rapport historique des langues entre elles, à condition, bien sûr, de ne pas prendre les chiffres de manière absolue mais en

(9) Pour plus de précisions, voir PENCHOEN (T.) «La glottochronologie», in *Le langage*, Pléiade, 1968, p. 880.

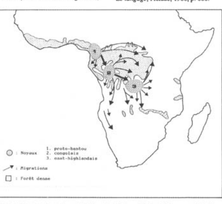


Fig. 3 : Expansions bantu (d'après Heine, Hoff et Vossen, 1977).

gardant présent à l'esprit qu'il s'agit de valeurs relatives. A titre d'exemple, la figure 2 montre, pour un nombre restreint de parlers géographiquement groupés, les résultats de datation auxquels on peut arriver en utilisant à la fois la lexicostatistique et la glottochronologie. On peut ainsi avancer comme hypothèse que, possédant un vocabulaire commun à 80 %, le galwa (B11c) et le mpongwe (B11a) formaient, il y a environ 750 ans une langue commune. Les 38 % de vocabulaire commun entre le tsogo et les parlers myene (galwa et mpongwe ici, les autres parlers myene n'ayant pas encore fait l'objet d'une exploitation lexicostatistique dans ce tableau établi en 1988) indiquent que la divergence a eu lieu il y a environ 3 200 ans.

■ C'est dans ce domaine difficile et mouvant de l'évaluation de la profondeur historique que la collaboration des linguistes et des archéologues donne toute la mesure de son utilité. On peut, en effet, mettre en parallèle les notions de «languemère» et «langues divergentes» avec celle de «migrations» : si une population quelconque décide — ou est contrainte à — une migration et se trouve conduite, à un moment donné, à se séparer en plusieurs parties, il est naturel qu'au bout d'un certain temps, les différents groupes parlent des langues différentes... quoique visiblement apparentées. C'est d'ailleurs à ce genre de reconstitution historique que nous invitent les récits de migrations, rappelés par les traditions orales, encore vivaces dans beaucoup de cultures bantu actuelles.

On voit qu'il est donc particulièrement intéressant de confronter les résultats de la glottochronologie — pourvu qu'on ne s'accroche pas à ce que les chiffres ont d'implacablement précis — avec ceux obtenus par les datations archéologiques. Là aussi, cependant, on se gardera de conclure hâtivement : un vestige archéologique peut être daté mais ne peut donner, par lui-même, aucune précision sur la langue utilisée par les responsables de cette trace !

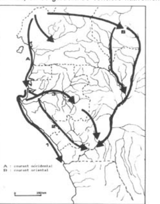


Fig. 4 : L'expansion occidentale d'après travaux archéologiques sur le Néolithique d'Afrique centrale atlantique (hypothèse B. Clist).

La figure 3 illustre les hypothèses récentes concernant les migrations bantu en général : on voit nettement les grandes séparations entre les principales directions migratoires, celle de l'Ouest et celle de l'Est. La figure 4 détaille plus particulièrement le courant de l'expansion bantu occidentale : elle permet d'observer que les déplacements se sont faits d'abord le long des côtes et qu'ensuite une partie du groupe s'est enfoncée à l'intérieur des terres par voie fluviale. On comparera, enfin, les figures 2 et 4 : les hypothèses archéologiques séparent le courant 3 (des côtes vers l'est) du courant 2 (intérieur sud)... de même, les langues B10 et B30 sont génétiquement proches et sont situées sur l'axe 3, elles sont aussi globalement plus éloignées des langues B40 et B50, localisées, elles, le long de l'axe 2.

Conclusion

Ce bref exposé a tenté de présenter de manière simple — et donc nécessairement incomplète — des notions complexes et peut-être entièrement neuves pour de nombreux lecteurs. Audelà de ce que la complexité linguistique peut avoir d'austère, de rébarbatif, nous espérons avoir réussi à faire entrevoir la richesse et l'intérêt de ce type d'études au regard de l'identité culturelle d'une très grande partie de l'Afrique noire. Il reste beaucoup à accomplir, tant dans le domaine des descriptions synchroniques que dans celui de la comparaison... celle-ci d'ailleurs ne se concevant pas sans être solidement documentée par celles-là. Nous espérons également, et surtout, avoir pu faire reculer le préjugé enraciné — quelquefois jusque chez les bantuphones eux-mêmes — qui présente les langues bantu comme «primitives», «simples», «faciles à apprendre», etc. Nous sommes en présence de *langues* et le mot «dialectes» si souvent entendu, et si péjorativement utilisé, ne devrait plus l'être que dans le sens technique de «variété régionale d'une langue». Dans cet esprit, le «mot de la fin» pourrait être laissé à A. Coupez qui exprime ainsi, excellemment, cette idée fondamentale :

«A l'échelle mondiale, les langues bantu, considérées dans leur moyenne, constituent un type morphologique complexe. Les locuteurs bantu ne s'en doutent pas, d'une part parce que la pratique d'une langue est inconsciente et d'autre part parce que leurs cultures traditionnelles ignorent l'analyse du langage. Les observateurs étrangers qui ne sont pas informés de la linguistique africaine ne s'en doutent pas non plus, soit parce qu'ils n'observent que des langues véhiculaires simplifiées à leur intention, soit parce qu'ils omettent par ethnocentrisme des traits essentiels tels que la tonalité ou la longueur des voyelles, qui n'interviennent pas dans leur langue maternelle, ou encore parce qu'ils projettent sur ces langues l'analyse grammaticale de la leur et voilent ainsi leurs traits originaux (10)».

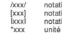
(10) COUPEZ (A.), «Substantif, adjectif et mixte — Trois types de noms en Rwanda (bantu J61)» *African Studies Journal*, Johannesburg, 1984, p. 103.

CONVENTIONS GRAPHIQUES

L'ALPHABET utilisé emploie en grande partie les signes de l'alphabet phonétique international (A.P.I.). Les signes pouvant présenter quelque difficulté sont repris ci-dessous en correspondance avec un mot français lorsque c'est possible.

[ɛ]	«laid»	[l ɛ]
[ɔ]	«homme»	[m]
[n]	«agneau»	[ano]
[n]	«living»	[livin]
[y]	«yack»	[yak]
	n'existe pas en français, se prononce en faisant vibrer les cordes vocales et en rapprochant les deux lèvres (consonne constrictive bilabiale sonore).	
[r]	r roulé	
[x]	comme en allemand «ich» [ix]	
[a :]	[a] allongé	
[ʃ]	«château»	[ʃato]
[ß]	n'existe pas en français	

Les symboles :



/xxx/	notation phonologique
[xxx]	notation phonétique
lxxxl	notation grammaticale (morphologique)
*xxx	unité reconstruite

ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

BASTIN (Y.), 1978 — Les langues bantoues, in *Inventaire des études linguistiques sur les pays d'Afrique noire francophone et sur Madagascar,* CILF, Paris, 123-185.

BASTIN (Y.), 1975 — Bibliographie bantoue sélective, Archives d'anthropologie 24, Tervuren.

COUPEZ (A.), 1984 — Substantif, adjectif et mixte, trois types de noms en rwanda (Bantou J61), in *African Studies Journal,* (Johannesburg), 103-108.

COUPEZ (A.), 1989 — Lexicostatistique bantu, état de la question, in *Actes du colloque international «Les peuples bantu, migrations, expansion et identité cutlurelle», Libreville, 1-6 avril 1985,* CICIBA/L'Harmattan, Paris, Tome I, 43-49.

GUTHRIE (M.), 1948 — *The classification of the Bantu language,* Oxford University Press, London.

GUTHRIE (M.), 1953 — *The Bantu languages of western equatorial Africa,* Oxford University Press, London.

HEINE (B.), HOFF (H.) et VOSSEN (R.), 1977 — Neuere Ergebnisse zur Territorialgeschichte der Bantu, *Zur Sprachgeschichte und Ethnohistorie en Africa,* 57-70.

HEINE (B.), 1984 — The dispersal of the Bantu peoples in the light of longuistic evidence, in *Muntu 1,* 21-35.

HOMBERT (J.M.), MEDJO (P.) et NGUEMA (R.), 1989 — Les Fangs sont-ils des bantu ?», in *Pholia 4,* Laboratoire de phonétique et de linguistique africaine de Lyon II, CRLS, 133-156.

MARCHAL-NASSE (C.), 1979 — *Esquisse de la langue Tsogo,* mémoire de licence spéciale. *De la phonologie, la morphologie du nzèbi, langue bantoue (B52) du Gabon,* thèse de doctorat, Université Libre de Bruxelles.

MARCHAL-NASSE (C.), 1989 — *De la phonologie à la morphologie du Nzebi, langue bantoue (B52) du Gabon,* Doctorat ès Lettres, Université Libre de Bruxelles.

MEEUSSEN (A.E.), 1959 — *Essai de grammaire rundi,* Annales du Musée Royal de l'Afrique centrale, Sciences Humaines, série in 8°, n° 30, Tervuren.

MEEUSSEN (A.E.), 1967 — *Bantu grammatical reconstructions.* A.L. 3, Tervuren.

MEEUSSEN (A.E.), 1959 — *Bantu Lexical reconstructions,* (Reprint), Archives d'Anthropologie 27, *Essai de grammaire rundi,* 1980, Tervuren.

PENCHOEN (T.), 1968 — La glottochronologie, in *Le langage,* Pléiade, Paris, 865-884.

SAUSSURE (F. de), 1974 (3) — *Cours de linguistique générale,* Payot, Paris.

VAN HOUDT (B.), 1980 — *Éléments de description du leke, langue bantoue de zone C*, mémoire de licence spéciale, Université Libre de Bruxelles.

VANSINA (J.), 1984 — Western bantu expansion, *Journal of African History*, 25, 129-145.

NÉOLITHIQUE

CAMEROUN ● CENTRAFRIQUE ● GUINÉE ÉQUATORIALE
GABON ● CONGO ● ZAÏRE ● ANGOLA
Bibliographie ● Synthèse

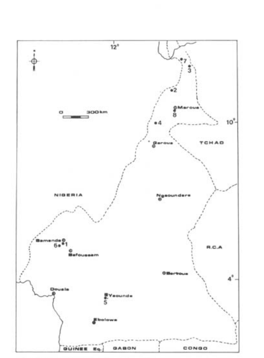


Fig. 1 : Carte des sites néolithiques du Cameroun.
1 : Abeke ; 2 : Blabli ; 3 : Deguesse ; 4 : Nassarao I ; 5 : Obobogo ; 6 : Shum Laka ; 7 : Sou Blamé Radjil ; 8 : Tsanaga II.

CAMEROUN

AUGUSTIN HOLL
Département d'ethnologie et de préhistoire,
Université de Paris X Nanterre,
Paris, France

AVEC l'accélération des recherches archéologiques en Afrique subsaharienne au cours des dernières décennies, l'ensemble des connaissances sur les sociétés préhistoriques de ces régions s'étoffent progressivement et les schémas chronologiques que l'on supposait simples s'avèrent très complexes. Dans une certaine mesure, les cartes archéologiques ne représentent que la carte des parcours des archéologues ; c'est ainsi que dans des zones inexplorées ou peu parcourues, chaque nouvelle découverte et fouille de site qui s'accompagnent de plus en plus de datations au radiocarbone se soldent par une double implication : elles enrichissent nos connaissances sur les sociétés du passé d'une région particulière et provoquent généralement de nouvelles interrogations qui peuvent orienter les recherches dans des directions jusqu'alors insoupçonnées. Les données portant sur le Néolithique du Cameroun n'échappent pas à cette règle et les principales interrogations concernent aussi bien la redéfinition du concept de «Néolithique» et sa pertinence dans une entité géographique hétérogène aux contextes biogéographiques variés, la représentativité globale des informations disponibles à ce jour, les techniques et méthodes de fouille employées par les différents chercheurs, les degrés de comparabilité des informations publiées, les interprétations en termes d'évolution des techniques, des systèmes de subsistance et de dynamique des populations préhistoriques, pour ne citer que ces quelques exemples.

Questions de définition

Dans la nomenclature préhistorique universelle, le Néolithique se définit globalement comme une étape de l'évolution des sociétés humaines pendant laquelle les modes d'acquisition des ressources de subsistance connaissent une profonde transformation, avec l'apparition des techniques de production, élevage et agriculture, qui remplacent partiellement les techniques de prédation des époques précédentes. Les situations sont extrêmement variables d'un continent à l'autre, d'une région à l'autre et parfois d'un site à l'autre. D'abord construite en fonction des variables technologiques, tels que l'apparition de la céramique et du polissage de la pierre, la définition du Néolithique s'est progressivement élargie afin d'intégrer des variables relevant de la domestication des plantes et des animaux, les modifications de l'habitat, des aspects démographiques et des aspects relevant de l'organisation sociale. Dans le cas particulier du Néolithique du Cameroun, compte tenu du petit nombre de sites fouillés, de la diversité et de la variabilité des assemblages de vestiges archéologiques mis au jour, la plupart des chercheurs se fondent sur des variables technologiques pour classer les différents sites. Les données relevant des systèmes de subsistance sont généralement peu nombreuses et leur signification ambiguë ; ainsi la terminologie employée oscille entre l'utilisation d'une nomenclature sensée être peu contraignante, l'Age de la Pierre Récent (LSA) et l'emploi conditionnel du terme Néolithique. La situation camerounaise est d'autant plus compliquée que le pays, qui a une superficie de 475 000 km^2, comporte une grande diversité biogéographique allant de la forêt équatoriale humide au Sahel en passant par la mosaïque forêt/savane, la savane arborée et

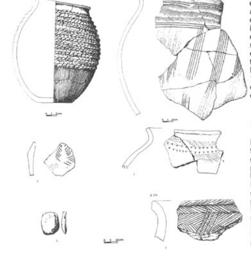


Fig. 2 : Matériel d'Obobogo, fosse n° II (d'après Claes, 1985).

arbustive. En fonction de cette diversité, les espèces végétales et animales peuvent varier d'un milieu à l'autre et la probabilité de la conservation des restes alimentaires dans les contextes archéologiques varie en fonction des espèces consommées et de la nature des sites. C'est donc en fonction de la qualité des informations archéologiques disponibles à l'échelle du territoire camerounais que nous tenterons un rapide tour d'horizon des sites «néolithiques» en ne retenant que les données provenant des fouilles datées. Les informations collectées lors des opérations de prospection (Marliac 1974, 1981, Marliac et *al* 1983, Delneuf 1983, Rapp 1983), de ramassage de surface (Jeffreys 1951, 1964) et des cartes archéologiques (Lebeuf, 1981) quelle que soit leur qualité par ailleurs, sont trop générales et de signification scientifique ambiguë.

Les données disponibles

Les sites néolithiques répertoriés à ce jour dans l'ensemble du territoire camerounais sont répartis dans différentes unités biogéographiques (fig. 1) : Deguesse et Sou-Blamé Radjil dans la plaine tchadienne à l'extrême nord du pays, Tsanaga II et Blabli dans la plaine du Diamaré à proximité des monts Mandara, Nassarao I dans la plaine de Benoué, Abéké et Shum-Laka dans le haut plateau des Grassfields de l'ouest et Obobogo, à proximité de Yaoundé dans le plateau sud camerounais. Dans le nord du pays les sites se retrouvent dans des milieux de savane arborée et arbustive et dans le sud, en milieu essentiellement forestier. En dépit de ses grandes potentialités archéologiques, le plateau de l'Adamaoua et ses abords immédiats demeurent sous-explorés (Hurault 1986, 1989).

● **Sud-Cameroun**

En termes d'habitat, les sites se répartissent en trois catégories : des abris-sous-roche (Abéké et Shum-Laka), des sites de plein-air avec une seule phase d'occupation (Blabli et Tsanaga II (?) et quatre villages à longues séquences d'occupation, certains disposant de stratigraphies. Les superficies varient de 1 182 m^2 à Shum-Laka (de Maret *et al* 1987) à 20 000 m^2 à Obobogo (de Maret 1982a) ; en revanche, les superficies fouillées sont généralement modestes et varient de 1 m^2 à Abéké à 85 m^2 à Obobogo. Les proportions des ensembles fouillés varient ainsi de 0,02 % à Blabli à 0,42 % à Obobogo et Shum-Laka ; c'est bien à partir de cette minuscule

Tableau 1 : *Les sites mentionnés dans le texte*

Site	*Superficie*	*Surface totale (m^2) fouillée*	*Proportion fouillée (%)*	*Fonction fouillée*	*Nature*
Abéké	3265	1	0,03	Atelier de taille	Abri-sous-roche
Blabli	10000	2	0,02	Campement	Site de plein air
Déguesse	11900	18	0,15	Campement	Butte anthropique
Nassarao I	13200	4	0,03	Village	Butte anthropique
Obobogo	20000	85	0,42	Grand village	Séries de fosses
Shum-Laka	1181	5	0,42	Site de chasse	Abri-sous-roche
Radjil	16500	27	0,16	Village	Butte anthropique
Tsanaga II	?	500	?	Atelier de taille	Amas de débitage

fraction d'information que nous essayerons de comprendre les différents aspects des sociétés néolithiques du Cameroun (Tableau 1).

Dans la zone forestière du plateau sud-camerounais, les recherches de P. de Maret ont mis au jour les restes d'un village néolithique d'une superficie de l'ordre de 2 ha (de Maret 1980, 1982a, 1985a, de Maret *et al* 1983). Pour l'essentiel, les vestiges ont été collectés dans les sédiments de remplissage de fosses dont on ignore les fonctions premières. Il est peu probable que ce soit des structures de stockage dans la mesure où ce mode de conservation des aliments n'est efficace que dans des milieux à saisons contrastées. Ce serait vraisemblablement des fosses creusées pour l'extraction de la terre à des fins de construction des habitations qui ont ensuite servi de dépotoirs. Les vestiges archéologiques récoltés se composent de poterie dont certaines sont décorées à la roulette tissée en fibres végétales, de haches et herminettes polies, de meules et broyeurs et de fragments calcinés de coques de noix de palme et de baies comestibles de *Canarium schweinfurtii* (fig. 2). Une série de cinq dates C^{14} effectuées à partir des échantillons de charbon de bois provenant des fosses II, III et IV situe le néolithique d'Obobogo dans une fourchette de l'ordre d'un millénaire, de 1675 ± 165 bc à 685 ± 100 bc (Tableau 2). Dans l'état actuel des recherches, l'absence des témoins de reconstitution du mode de vie des populations néolithiques d'Obobogo, leur degré relatif de sédentarité ne peut être déduit des données archéologiques disponibles. En revanche, la présence de coques de noix de palme calcinées suggère l'existence d'un complexe alimentaire dans lequel l'huile de palme fournit les lipides, les ignames sauvages et/ou domestiques les hydrates de carbone, et les animaux sauvages ou domestiques les protéines. En outre, le palmier à huile, *(Elaeis guineensis)* est une plante de milieu ouvert, ce qui suppose la destruction naturelle ou anthropique de la forêt primaire à l'époque de l'installation des habitants néolithiques d'Obobogo.

Dans le haut plateau de l'ouest Cameroun, deux abris-sous-roche, Shum-Laka et Abéké, ont livré très peu de vestiges en pierre polie et des tessons de poterie (de Maret *et al* 1987, Clist 1986). A Shum-Laka, la séquence archéologique a une épaisseur de l'ordre de 1 m, répartie en trois couches. La céramique apparaît dans la couche IIb (15-25 cm) datée de 4120 ± 340 bc, mais dans l'ensemble des vestiges collectés, les tessons sont peu nombreux, 27 en tout. L'essentiel du matériel est taillé en basalte et en quartz (fig. 3). La totalité de la faune étudiée appartient à des espèces sauvages de biotopes forestiers et de clairières, l'ensemble étant dominé par ordre décroissant par l'hylochère, le buffle nain et l'aulacode, suivis de très loin par le guib harnaché, le mandrill, les cercopithèques et le céphalophe. La nature du site, l'état des couches archéologiques dans lesquelles la présence humaine est marquée par des niveaux cendreux et la quantité des vestiges archéologiques, nous inclinent à penser qu'il s'agit d'une occupation intermittente. La céramique, très fragmentée n'a pas permis la restitution des formes : «ce qui semble être un bol est la seule forme identifiée» (de Maret *et al* 1987, p. 567) ; la présence d'une seule catégorie de forme de récipients indiquerait des fréquentes occupations de courte durée de l'abri de Shum-Laka, occupations au cours desquelles certains des bols apportés pour la consommation de la nourriture se seraient cassés. Les données disponibles ne permettent pas de préciser la nature des activités effectuées ni les saisons d'occupation ; cependant, si l'on tient compte de la diversité de la faune mise au jour, dans laquelle les grands mammifères pesant plusieurs dizaines de kilogrammes sont prédominants et les importants lits de cendres et de terre brûlée mis en évidence tout au long de la séquence stratigraphique, nous pouvons provisoirement considérer Shum-Laka comme une station intermittente de chasse dans laquelle se seraient effectuées des opérations de fumage des animaux abattus. Les données concernant les parties anatomiques représentées dans l'échantillon d'ossements collectés n'ont malheureusement pas été publiées ; l'hypothèse de station de chasse serait considérablement renforcée si la majeure partie des ossements étudiés se composait des os crâniens et des extrémités des membres ; la tête contenant le cerveau se conserve très mal et est généralement consommée sur place et les extrémités des membres ayant peu de viande sont généralement jetés après extraction de la moelle.

Situé à 11 km au NE de Shum-Laka, l'abri d'Abéké a une superficie totale de 3 265 m². Un sondage exploratoire de 1 x



Fig. 3 : Matériel de Shum Laka, tranchée A-D, couche IIa (n° 1, 6, 11), couche IIb (n° 2 à 5, 7 à 10, 12, 13, 15), couche I (n° 14, 16 à 19) (d'après de Maret et al., 1987).

1 m a été effectué en son centre. La séquence archéologique a une épaisseur d'un mètre répartie en trois couches I, II et III ; deux tessons de poterie ont été collectés dans la couche I d'une épaisseur de 15 cm datée à sa base de 3 615± 120 bc. 6 875 des 7 512 vestiges lithiques collectés dans l'ensemble du sondage proviennent de la couche I ainsi que 44 ossements parmi lesquels 14 ont été identifiés. L'hylochère et le buffle nain constituent les espèces dominantes. «Sa localisation paraît moins propice que celle de Shum-Laka mais son intérêt a dû résider essentiellement dans un banc de lave trachytique qui affleure dans sa partie supérieure et qui a fait l'objet d'un débitage intense dont les déchets jonchent le sol» (de Maret *et al* 1987, p. 574). Abéké est sans aucun doute un gîte d'extraction de matière première et un atelier de débitage. Dans l'ensemble des 6875 pièces lithiques récoltées dans la couche I, il n'y a qu'une trentaine d'outils, l'essentiel se compose d'éclats et de lames cassés, de nucléus et autres déchets de taille. De petites expéditions de quelques individus à des fréquences élevées, en fonction des besoins en outillage de la collectivité et des variations saisonnières de cette demande, peuvent avoir générer après quelques années d'exploitation la forte densité des vestiges lithiques observée à Abéké. L'intense activité de débitage de la pierre est concentrée dans la couche I, ce qui, mis en parallèle avec les données de Shum-Laka, suggère une profonde réorganisation des systèmes de production des populations «néolithiques» de cette région du Cameroun, avec la mise en place progressive d'un système structuré d'exploitation des ressources, minérales et animales. Les principaux sites d'habitation restent enfouis sous la végétation et les sédiments quelque part dans les zones environnantes, une meilleure appréciation de la complexité et de l'organisation de l'occupation néolithique de cette région du Cameroun dépendra essentiellement de la découverte et de la fouille de ce genre de site.

● Nord-Cameroun

Dans le nord du pays, des recherches archéologiques ont été conduites dans la plaine de la Benoué et la région de Mora par N. David et son équipe, dans la plaine du Diamaré par A. Marliac et dans la plaine tchadienne par A.M.D. et J.P. Lebeuf, J. Rapp et A. Holl. Certains des travaux n'ont pas encore fait l'objet de publications détaillées et d'autres n'ont été publiés que sous forme de courtes notes ; l'ensemble de la documentation disponible est donc assez inégal.

Dans la plaine de la Benoué, le site de Nassarao I est un complexe de cinq buttes disposées en forme de fer à cheval sur une longueur de 220 m et une largeur de 60 m, dominant la plaine environnante d'environ 5 m. Un sondage effectué sur le point le plus élevé a permis la mise en évidence d'une séquence stratigraphique de 3 m d'épaisseur constituée d'une vingtaine de couches comportant des sols d'habitation horizontaux, le tout reposant sur un substratum argilo-sableux (David 1972). La céramique est le matériel archéologique le plus abondant ; les restes de faune relativement bien conservés se

Tableau 2 : *Datations au radiocarbone des sites néolithiques du Cameroun.*

Sites	*Coordonnées*	*N° de labo*	*Date bp*	*Date calendaire Av., Ap. notre ère*	*Contexte*
Abéké	6°11'N/10°42'E	Hv-10586	5565 ± 120	—	Couche I (10-15 cm)
Blabli	11°13'N/14°12'E	*Alpha-1875	1940 ± 190	- 400 / + 532	Fosse ?
		*Alpha-1877	1560 ± 160	+ 82 / + 770	Fosse ?
Déguesse	12°03'N/14°52'E	Ly-4178	1870 ± 180	- 359 / + 540	Niv. 4 (3,50 m)
		Ly-4177	3350 ± 270	- 2460 / - 940	Niv. 6 (4,50 m)
Nassarao	9°21'N/13°27'E	*PT-182-B	5330 ± 350	—	Niv. 20 (2,80-3,00 m)
Obobogo	3°49'N/11°30'E	Hv-11046	3625 ± 165	- 2470 /- 1534	Fosse IV (1,30-1,50 m)
		Hv-10583	3070 ± 95	- 1580 /- 1025	Fosse II (0,40-0,50 m)
		Hv-10833	3055 ± 110	- 1598 / - 975	Fosse II (2,00-2,80 m)
		Hv-10582	2900 ± 110	- 1429 / - 830	Fosse ?
		Hv-11045	2635 ± 100	- 1010 / - 434	Fosse III (1,40-1,60 m)
Shum-Laka	5°51'N/10°04'E	Hv-8965	6980 ± 260	—	Couche II (0,30-0,5 m)
		Hv-8963	6070 ± 340	—	Couche I (0,20-0,25 m)
Sou Blamé Radjil	12°12'N/14°41'E	Ly-2284	3280 ± 360	- 2490 / - 790	C (4,30-1,40 m)
		Ly-2283	2430 ± 250	- 1210 / + 70	C (4,05-4,15 m)
		Ly-2282	3200 ± 250	- 2136 / - 832	C (3,40 m)
		Ly-2281	2470 ± 210	- 1187 / - 72	C (3,00 m)
		Ly-2280	2570 ± 240	-1372 / - 112	C (1,50-2,00 m)
		Gif-4934	2800 ± 110	- 1367 / - 79	S.79 (4,00 m)
		Ly-2005	2530 ± 120	- 969 / - 390	S.79 (3,00 m)
Tsanaga II	10°35'N/14°20'E	Gif-2232	1720 ± 90	+ 70 / + 540	Niveau unique

* *Datations par thermoluminescence.*

au-delà, du Niveau 18 à 20 nous ne disposons d'aucun indice et les datations par thermoluminescence de tessons provenant du Niveau 20 qui est le plus ancien, ont fourni des dates qui varient de 3380±350 bc à ad 110±150 puis ad 860±120 (David 1981, p. 95). Selon David, ces différentes dates pourraient indiquer l'existence d'épisodes de campements qui se seraient succédés avant le début de l'accumulation qui allait progressivement constituer la butte de Nassarao.

Le site de Tsanaga II se trouve dans la périphérie immédiate de la ville de Maroua, à proximité d'un cours d'eau intermittent, le Mayo Tsanaga. Il s'agit en fait d'un ensemble d'amas de débitage bien distincts les uns des autres, recouverts par les alluvions récentes du cours d'eau. Cet ensemble contient quelques tessons de poterie, des calibreurs de perles, des haches-herminettes (Marliac 1975, p. 4), des bifaces et pièces bifaciales, des nuclei, des burins, grattoirs, pointes de flèches, des éclats entiers et cassés, etc. Compte tenu de l'étendue du site, une superficie de 500 m^2 comportant onze amas de débitage a été sélectionnée et échantillonnée ; des différentes tentatives de datations effectuées, une seule datant le site de ad 230±90 a été retenue ; les autres, effectuées par thermoluminescence, (PT-405 A) : ad. 1050±100, (PT-405 B) : ad 1740±100 et (PT-405 C) : ad 1830±100, considérées comme trop divergentes et trop récentes sont rejetées (Marliac 1982, p. 66). En dépit de ces difficultés de datation, les ensembles de Tsanaga I et II attestent l'existence de sites d'activités spécifiques, dans ce cas, la production d'outils en pierre qui ont dû faire l'objet d'échanges avec les populations voisines. A titre expérimental, une analyse technologique fine d'un amas de débitage pourrait nous donner un petit aperçu des schémas opératoires utilisés, informations à partir desquelles nous pourrions déduire certains états du système de production lithique. Le cas observé dans le site de Tsanaga n'est pas isolé ; en effet, plusieurs ateliers de taille ont été découverts dans la plaine du Diamaré en général et à la périphérie et à l'intérieur des monts Mandara (Connah 1981, 1984, David 1980, Marliac 1975) ; il est probable que l'intensification et la rationalisation de la production des outils en pierre se soient effectuées en fonction de la forte demande des populations voisines du nord, dont les territoires sont dépourvus de gisements de pierre.

Le site de Blabli se trouve au nord du massif du Mandara, à une vingtaine de kilomètres de Mora. Situé à environ un kilomètre au nord de la ligne de rivage Maïduguri-Limani-Bama-Bongor, qui marque la limite méridionale d'extension du lac Tchad pendant le grand humide Holocène, Blabli est un campement d'environ un hectare de superficie, comportant une seule couche d'occupation de 20 cm d'épaisseur, encastrée dans des sédiments fluvio-lacustres (David et Sterner 1987). Les datations par thermoluminescence effectuées sur tessons ont fourni des dates aberrantes, jugées trop récentes par les auteurs qui n'en retiennent provisoirement qu'une seule (Alpha -1875) : ad 10±190, comme *terminus post quem*. Les vestiges collectés n'ont pas encore été étudiés, mais la poterie est fine et décorée au peigne ; une figurine en terre cuite représentant un bovin et des haches en pierre polie font partie de l'assemblage. La faune représentée comporte du bœuf domestique et des ovins/caprins (David et Sterner 1987, p. 5). Dans l'ensemble, ces données préliminaires sont prometteuses mais il faudra attendre la publication intégrale des résultats de la fouille de Blabli.

Dans la plaine tchadienne, les recherches de A.M.D. et J.P. Lebeuf (Lebeuf, 1969, 1981 ; Lebeuf et al., 1980), Connah (1981, 1984) ont mis en évidence les fortes densités de sites qui se manifestent généralement dans cette zone sous la forme de buttes qui sont des éminences résultant de l'activité humaine. Des communautés néolithiques ont entamé l'occupation de cette zone à partir de 2000 b.c. quand la baisse progressive du niveau du lac Tchad a rendu possible la colonisation de nouveaux territoires. Cette occupation néolithique a perduré de façon variable d'un site à l'autre ; la transition vers l'Age du Fer Ancien s'amorçant au IIIe - IVe siècle bc et se prolongeant jusqu'au Ve - VIe siècle de notre ère (Holl 1987a, 1988a et b, 1989). Dans la portion camerounaise de ce vaste bassin sédimentaire, deux sites Sou Blamé Radjil à proximité de Afadé et Déguesse à proximité de Kousseri, comportent des niveaux d'occupation néolithique (Rapp 1984, Holl 1987b, Holl *et al* 1989).

Sou Blamé Radjil couvre une superficie de 1,65 ha dans laquelle 27 m^2 ont été fouillés. L'occupation néolithique couvre un intervalle de temps de l'ordre d'un millénaire, datée de 1330±360 bc pour le niveau le plus ancien à 390±100 bc lors de l'apparition dans les vestiges archéologiques des premiers témoins de métallurgie du fer sous forme de scories. L'ensemble de la séquence stratigraphique du site comporte onze niveaux d'occupation (Holl 1987a) répartis en sept unités de stratigraphie naturelle. A ce jour, seule la céramique a fait l'objet d'une étude détaillée (Rapp 1984) ; meules, broyeurs et percuteurs en roches provenant du sud sont fortement représentés dans les vestiges collectés ainsi qu'une industrie osseuse dans laquelle harpons et poinçons sont prédominants. Les techniques de fouilles employées dans le cas de Sou Blamé Radjil ont privilégié la dimension stratigraphique au détriment de l'aspect horizontal, il en résulte un déséquilibre dommageable à l'analyse des modifications successives dans l'organisation de l'espace à l'échelle domestique ou ce qui pouvait en tenir lieu. En dépit de ces petites réserves, c'est la plus longue séquence néolithique cohérente connue à ce jour dans le nord du Cameroun ; elle mériterait des études plus approfondies de la totalité des vestiges archéologiques collectés.

Le site de Déguesse étudié dans le cadre du projet d'archéologie régional du secteur de Houlouf est une butte d'une superficie de 1,20 ha, situé en bordure d'un chenal fossile et dominant la plaine environnante d'environ 9 m. Un sondage de 18 m^2 (9 x 2 m) orienté E-O, effectué sur le flanc Est de la butte a révélé une séquence stratigraphique de 4,5 m d'épaisseur comportant onze couches et six niveaux d'occupation (Holl 1987b). Il ne s'agit certainement pas de la totalité de la séquence stratigraphique du site, les couches plus récentes et proches des points les plus élevés de la butte n'ayant pas été touchées par la tranchée. Le niveau d'occupation le plus ancien (Niv. 6 : 4,5 m) se compose d'une épaisse accumulation de bouse dans laquelle de nombreux petits foyers ont été mis au jour. Un échantillon de charbon de bois prélevé de l'un de ces foyers a fourni une date de 1400±270 bc. Les vestiges matériels associés à ce niveau sont très peu nombreux : quel-

touchées par la tranchée. Le niveau d'occupation le plus ancien (Niv. 6 : 4,5 m) se compose d'une épaisse accumulation de bouse dans laquelle de nombreux petits foyers ont été mis au jour. Un échantillon de charbon de bois prélevé de l'un de ces foyers a fourni une date de 1400±270 bc. Les vestiges matériels associés à ce niveau sont très peu nombreux : quelques tessons de poterie, et des ossements de bovins, ovins/caprins et d'oiseaux sauvages, probablement l'outarde. Le niveau d'occupation 4 à 3,5 m de profondeur, daté de ad 80±180 marquerait à titre provisoire et sur la base d'observations de terrain pas encore confirmées par les analyses du matériel archéologique, la phase de transition à l'Age du Fer Ancien. Le principal intérêt du sondage de Déguesse réside dans la mise en évidence d'une forme d'économie pastorale néolithique dans la plaine tchadienne. Le site était vraisemblablement occupé de façon intermittente en fonction de la présence de l'eau dans le chenal fossile, faisant partie d'un circuit de parcours annuel non élucidé dans l'état actuel des recherches. La signification de ce site ne sera comprise qu'avec l'étude complète des treize autres sites de la région de Houlouf qui font actuellement l'objet d'un programme de recherche à long terme (Holl 1988b, Holl *et al* 1989).

● Mégalithes

Il existe des mégalithes au Cameroun. Ils ont été découverts dans les provinces du nord-ouest («Grassfields») et du nord. Les mégalithes de Yikpangma et de Batoua sont identiques à ceux de Centrafrique de la région de Bouar et remontent sans doute à la même époque (Marliac, 1981 ; Vidal, sous presse ; cf. néolithique Centrafrique, p.155). Il ne faut pas oublier les 2 monolithes de Djohong, toujours dans la province du nord.

Dans la province du nord-ouest, on distingue des monolithes isolés ou groupés (Bamali, Bambalang, Nkot, Lus, Nkambé, Sa). Leur taille varie de 3 mètres (Bambalang) à 0,50 mètre (Lus) (Marliac, 1981 ; de Maret, 1980, 1981a). A Njikang et Sa, diverses structures ont été brièvement décrites. A Njikang, il s'agit de 4 groupes de structures, un grand carré de 4 mètres de côté formé de monolithes, un demi-cercle de monolithes et de 2 «tumulus» de blocs (de Maret, 1983). A Sa, il s'agit de 3 cercles ou carrés de 6 mètres de côté, formés de monolithes de Sa peuvent atteindre 2 mètres de hauteur (de Maret, 1980). A ce jour on ne sait rien de la chronologie des mégalithes du nord-ouest.

Conclusion

Dans l'ensemble du territoire camerounais, nos connaissances sur la période de mise en place des économies de production apparaissent parcellaires et dispersées dans des entités biogéographiques variés. L'ensemble des phénomènes sociaux, économiques, technologiques et démographiques qui ont généré les transformations que nous pouvons observer à travers les vestiges archéologiques sont pour la plupart mal élucidés, peu considérés ou tout simplement ignorés. La formulation des questions de recherche demeure vague et est généralement conçue en terme de mise en place des populations, de migrations ou de diffusion des traits techniques. Les différents chercheurs sont scientifiquement autonomes ; cependant quelle que soit l'attitude que l'on adopte, l'amélioration du degré de résolution des recherches archéologiques passera nécessairement par une meilleure formulation des questions de recherche. Dans cette brève présentation, nous avons tenté de suggérer quelques réflexions sur les sites néolithiques les mieux connus sans autre ambition que de susciter des discussions sur la variabilité, la diversité et la complexité des différents ensembles néolithiques du territoire camerounais, qui n'est en aucune façon une unité d'analyse scientifique pertinente. On se condamnerait à une stérilité scientifique si l'on n'intègre pas les données archéologiques provenant des territoires voisins : Tchad, Nigeria, Niger, Centrafrique, Congo, Gabon et Guinée Équatoriale.

CENTRAFRIQUE

BERNARD CLIST
Département d'Archéologie,
CICIBA,
Libreville, Gabon

RARES sont encore les sites archéologiques à avoir attiré l'attention des archéologues en Centrafrique. Si R. de Bayle des Hermens a parcouru le pays en 1966, 1967 et 1968 et trouvé de nombreux gisements de diverses époques, il n'a effectué qu'une seule fouille de faible étendue (6 mètres carrés) à Batalimo.

Le Néolithique en Centrafrique se borne donc essentiellement à l'unique site fouillé de Batalimo, à la carte de répartition des haches polies, des polissoirs et à l'ensemble des mégalithes de la région de Bouar dans le nord-ouest du pays.

Quelques autres trop rares sites ont été récemment fouillés : il s'agit des deux gisements de Zu' de gbolo à 4 kilomètres à l'est des Monts Taburo et à près de 3 kilomètres de la rivière Ouham (Vidal, 1987) et du site de l'île Te Dongé à environ 15 kilomètres en amont de l'île de Toala sur l'Ouham fouillé par P. Vidal, E. Zangato et J. Moga (Vidal, e.a., 1983 ; Moga, 1988). Ces trois sites sont tous situés au nord-est de Bouar (fig. 1).

Les kwés ou pierres perforées que R. de Bayle des Hermens incluait dans sa thèse (Bayle des Hermens, 1975) ne sont plus repris ici. En effet, ils ne peuvent être associés avec certitude avec un Néolithique de Centrafrique. Plusieurs kwés ont été retrouvés en fouille toujours associés au LSA, par exemple au Zaïre (Matupi) ou en Zambie.

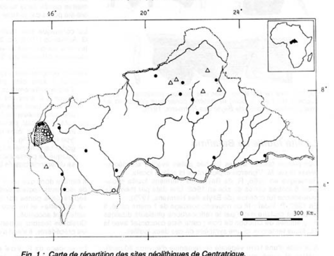


Fig. 1 : Carte de répartition des sites néolithiques de Centratrique.
Sites à haches polies : ●. Sites à polissoirs : △. Sites néolithiques fouillés : ○

Fig. 2 : Site de Batalimo ; plan des fouilles, stratigraphie de la coupe 1 (C 1 sur le plan) et matériel céramique découvert en stratigraphie (d'après de Bayle des Hermens, 1975).

Le site fouillé de Batalimo

Des pierres taillées et des haches polies avaient été découvertes là par M. Vigneron exploitant de la scierie locale.
Renseigné en 1966, R. de Bayle des Hermens fouilla seulement 6 mètres carrés du site en 1968. Une date par thermoluminescence fut obtenue (de Bayle des Hermens, 1975).
En 1982, P. Vidal y fit un nouveau sondage de 1 mètre carré. Il lui permit de faire dater par le radiocarbone plusieurs dizaines de grammes de charbon de bois ; cette date concordait avec la TL. Nous tenterons ici une synthèse de ces deux fouilles.

A la suite d'une terre végétale ou remaniée d'environ 20 centimètres et d'une couche de sable jaune clair, très fin, de 45 centimètres d'épaisseur moyenne et totalement stérile, la couche archéologique grise ou noirâtre, cendreuse et sableuse, varie de 10 à 70 centimètres d'épaisseur selon les carrés fouillés (fig. 2).

Le matériel archéologique se compose de céramiques, de pierres taillées — certaines sont polies — et de charbons de bois par paquets dans certains secteurs (fouilles P. Vidal).

La fouille de R. de Bayle des Hermens a livré 6824 éclats divers, 287 outils, plusieurs centaines de tessons et quelques fragments de roches latéritiques qui ont pu servir de pierres de foyers. La matière première d'où est extrait le matériel lithique se compose de plaquettes de jadéite ; de rares éclats de cristal de roche, de quartz, de quartzite, de roches siliceuses sont aussi présents.

Les éclats semblent provenir d'un atelier de taille de hachettes en jadéite. L'outillage recueilli dans le sondage est diversifié. Le fouilleur a distingué un éclat à coche, vingt éclats retouchés, trente racloirs de différents types, cinq pics grossiers, deux «ciseaux», deux percuteurs, l'un sur un galet de quartz, l'autre sur un rognon de jadéite.
R. de Bayle des Hermens a souligné la rareté des percuteurs dans son sondage par rapport à la masse de restes de taille. Il émettait l'hypothèse que le bois, l'os, l'ivoire aient été aussi utilisés pour la taille des objets (de Bayle des Hermens, 1975, p. 213).
226 haches entières ou cassées ont été ramassées sur les 6 mètres carrés de la fouille. Rares sont les haches taillées qui ont été polies par la suite : 3 maximum.

La céramique des fouilles de Batalimo a été étudiée par G. Aumassip (1975, pp. 221-234). L'échantillon comprend 922 tessons qui ont permis de calculer la présence d'au moins 36 récipients différents (fig. 2).

Ceux-ci comprennent d'après elle trois formes :
- pots à fond plat, panse sphérique ou ovoïde, rupture d'angle nette entre la panse et le col tronconique ou cylindrique. La lèvre est nettement éversée, effilée, plate ou convexe. Leur ouverture moyenne est de 10 centimètres pour une hauteur de 12 à 13 centimètres.
- pots à fond plat, panse sphérique ou ovoïde coiffée directement par une lèvre qui ne se différencie pas du premier type (cf. notre fig. 2).
- godet semi-fermé à fond plat formé par un pied nettement marqué, la panse est sphérique. La lèvre est convexe et ne se différencie pas de la panse (hauteur = 7 centimètres).

Il semble donc que nous ayons là en fait deux grands groupes de récipients : pots à fond plat, à col cylindrique ou tronconique séparé de la panse par une nette rupture d'angle et une lèvre «à collerette» et un type de bol sphérique à fond plat et pied nettement accentué.
Quelques tessons appartiennent à un bol ouvert, plus fin que les précédents. Il s'agit d'un unique exemplaire.

Le sondage de P. Vidal en 1982 à 60 mètres de là, a mis en évidence l'existence de grands récipients d'un diamètre d'ouverture pouvant aller jusque 30 centimètres à fond plat (Vidal, sous presse).

Les décors quant à eux sont bien représentés. Ils étaient exécutés après le polissage de la surface.

Les éléments décoratifs, simples ou complexes, sont, dans un ordre d'importance décroissante : cannelures, quadrillages, chevrons, croisillons, impressions au peigne, impressions de forme ovale, incisions parallèles, impressions de forme annelée, impressions de forme triangulaire, et impressions diverses. Le montage s'est fait au colombin, quoique des fonds aient pu être moulés. La cuisson quant à elle s'est faite «en milieu confiné» (Aumassip, 1975, p. 231) donc réducteur. La plupart des tessons sont de teintes sombres.

Deux dates, l'une par la méthode de la thermoluminescence, l'autre par la méthode du radiocarbone permettent de placer au IVe siècle de notre ère ce village : Ox TL -154 a4 : 1570 ± 220 bp (de Bayle des Hermens, 1975) et Gif-5894 : 1590 ± 90 bp (Vidal, 1984).

Haches et herminettes de pierre polie découvertes en surface *(de Bayle des Hermens, 1975 ; Vidal, sous presse).*

Des haches et houes (haches au profil asymétrique) en pierre polie ont été récoltées à travers l'ensemble du territoire (cf. fig. 1)

On peut citer, sans prétendre être exhaustif, des découvertes se continuant aujourd'hui et il existe toujours un délai entre les découvertes et leur publication, les gisements de la ferme de Sarki à 30 kilomètres à l'ouest de Bocaranga (1 outil), des chantiers miniers de Bogoin entre les rivières Non et Péyé (1 outil), des chantiers miniers de Bangué III sur la rivière Ngoéré (3 outils), de la rivière Mangala (1 outil), des environs de Bangui (1 outil), de la piste Garba-Ndélé au Pk.41 (1 outil), de l'abri-sous-roche du Pk.14 de la piste Gounda-Ndélé (1 outil), des chantiers diamantifères de Wandjia (5 outils), de la rivière Zamza (1 outil), de la rivière Boungou (plusieurs haches polies), de la rivière Ngouloukwa (1 outil), de la rivière Pendé au sud-est de Bakouma (2 outils) et de l'île de Toala (8 outils).
On notera simplement une apparente bi-partition sur la carte de répartition de ce type d'objets : une série de découvertes faites dans l'ouest du pays et une autre dans le nord et l'est au-delà du 20ème degré de longitude Est. Cette situation doit être la résultante d'une prospection incomplète dans la région intermédiaire.

On soulignera la particularité de l'herminette des chantiers miniers de Bogoin qui possède une véritable gorge.
Enfin, les 8 hachettes en pierre polie découvertes sur l'île de Toala, en surface, *peuvent* provenir du niveau dit «néolithique» sous-jacent au niveau Age du Fer fouillé (cf. p. 197, «L'Age du Fer de Centrafrique») (Vidal, e.a., 1983) mais en dehors de preuves indiscutables associant ce niveau pré-Age du Fer à un outillage en pierre polie, il convient de rester prudent.

Polissoirs

De véritables polissoirs ont été découverts dans le nord du pays sur les grès de Ouadda aux abris-sous-roche de Koumbala (de Bayle des Hermens, 1975), de Toulou (Ibid.), du Djebel Mella (Ibid.) et de «l'Arc de Triomphe» de Yangouabara (Ibid.), tous sur les parois rocheuses. Dans la région de Ouanda-Djellé ont été signalés des «polissoirs ou des meules à mil» (de Bayle des Hermens, 1966, p. 661).
Dans le sud-ouest, l'abri-sous-roche de Bwalé I a livré à P. Vidal des «traits de polissoirs» (Vidal, sous presse).

Les mégalithes de Centrafrique

Dès 1961 P. Vidal découvre des mégalithes ; il est le premier a en fouiller plusieurs. Plus tard, avec l'aide de N. David, quelques autres monuments sont étudiés (Vidal, 1969 ; David, 1982a). Ils sont localisés dans l'ouest du pays, dans la région de Bouar ; deux monuments du même genre sont connus au Cameroun. Au total, aujourd'hui près d'une centaine de monuments sont recensés.
P. Vidal a pu calculer qu'il y avait un monument tous les 1,5 kilomètres carrés ! Il estime qu'au total un millier de tazunu doivent exister : on ne connaitrait donc que 10 % environ de ceux-ci (Vidal, sous presse).
Nous brosserons dans les pages qui suivent l'état de la question pour ces sites en 1990.

Structure des mégalithes

Extérieurement un tazunu est un tumulus de gravats de faible hauteur, de 1 à 2 mètres. Parfois, mais rarement, le tazunu n'a pas de butte. A son sommet, un certain nombre de monolithes sont dressés.

La fouille illustre la structure interne.

La stratigraphie que l'on retrouve sur tous les sites est la suivante (de haut en bas) (cf. fig. 3A, stratigraphie du tazunu Balimbe II d'après David, 1982a).

- Niveau 1 : niveau de terre de couverture.
- Niveau 2 : couche de pierres sèches et de gravats avec monolithes.
- Niveau 3 : terre en place, perturbée par endroits pour l'installation du niveau 2.
- Niveau 4 : sol latéritique ou roche-mère granitique.

Sur le niveau 3 aménagé (mise à plat, débroussaillage) le blocage de gravats est accumulé en plaçant les monolithes en position au fur et à mesure. En bordure du tumulus sont aménagés des cistes, toujours placés en groupe sur un seul côté. Le plan de la fouille du tazunu Gam (fig. 3B) montre bien la position de ces cistes en bordure sud-ouest du monument. Ils sont formés de trois dalles dressées pour délimiter la chambre fermée au-dessus par une quatrième dalle qui peut apparaître en surface du monument.

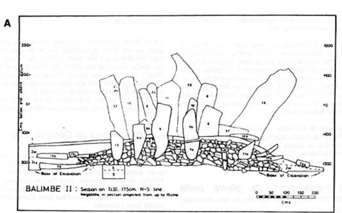


Fig. 3 A : Coupe du tazunu Balimbe II, fouillé par N. David (d'après David, 1982).

Les monolithes, de section grossièrement rectangulaire, ont leur grand axe placé perpendiculairement à l'axe de la rangée des cistes. A chaque monument quelques monolithes sont placés parallèlement aux cistes.

Parfois les tazunu sont groupés (exemple du tazunu Tia I à IV) ou accolés (exemple du tazunu Beforo I). La superficie des monuments varie fortement : de 12 mètres carrés (Balimbe III) à 400 mètres carrés (Tia II). Le plan est généralement circulaire, ovale ou plus rarement quadrangulaire. Les monolithes atteignent plus de 3 mètres de haut.

Localisation dans l'espace

Selon P. Vidal, le grand axe des monolithes placés perpendiculairement aux cistes correspond à la direction du thalweg du cours d'eau tout proche.
En effet, environ 90 % des tazunu sont à la tête des cours d'eau. Les 10 % restants restent proches des rivières.
Les axes des monolithes suivent donc la pente du terrain.
La carte de répartition des tazunu est strictement limitée à un secteur d'environ 170 par 80 kilomètres entre le sud-est de Bouar et le fossé de la Mbéré au nord-ouest, c'est-à-dire sur la ligne de crête séparant le bassin du Congo de celui du Tchad ; il s'agit en RCA du prolongement du massif de l'Adamawa qui coupe au Cameroun voisin ce pays en deux parties, septentrionale et méridionale.
Récemment deux nouveaux sites ont été découverts par P. Vidal dans la région de l'Ouham-Taburo ; ceci déplace de 25 kilomètres vers l'est l'aire de dispersion (Vidal, sous presse).
Rappelons l'existence au Cameroun de deux monuments tazunu à Yikpangma et à Batoua.

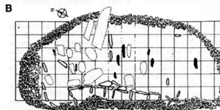


Fig. 3 B : Plan du tazunu Gam après la fouille avec parois des cistes, dalles ; monolithes dressés. La partie centrale est remplie de pierraille (d'après Vidal, 1969).

Matériel associé

Le matériel archéologique recueilli au cours des fouilles de ces monuments reste très pauvre.
P. Vidal a découvert quelques tessons décorés, une pipe de terre cuite, quelques objets de fer, quelques éclats et nucléi de quartz.
Les objets en fer semblent bien être intrusifs, d'autant plus que les fouilles de N. David sur deux mégalithes n'ont pas livré de traces de métallurgie du fer (David, 1982a).
Par contre lui aussi a trouvé des nucléus et du débitage sur quartz ; certains objets étaient associés au niveau 2 de construction : il est donc possible que la taille de la pierre était pratiquée à cette époque.

Quelques meules et molettes, intactes ou fragmentaires, ont été découvertes dans le niveau de construction ainsi qu'une hache polie en granite mêlée au blocage du ciste n°3 au tazunu Balimbe II.

Les céramiques découvertes par N. David ne sont pas suffisantes en quantité et qualité pour définir la production des constructeurs.

Dates radiocarbones

Le tableau 1 illustre la distribution de toutes les dates 14C obtenues depuis environ 20 ans sur les tazunu : 16 dates.
Un consensus s'est établi à la suite de l'étude critique de la position stratigraphique des échantillons datés (David, 1982a) pour considérer comme datant la construction des monuments les dates comprises entre 2800 et 2400 bp (David, 1982a ; de Maret, 1985a ; Vidal, sous presse).

Au total, seules les dates Si-2662, Si-2666, Gif-1887, Si-2665, Si-2659, Gif-1889 et Gif-1888, sont acceptées car elles datent vraiment la couche 2 de construction des monuments.
Par correction dendrochronologique les dates vieillissent : 900-750 BC (de Maret, 1985a).

Fonction des mégalithes

Qu'en était-il de l'usage de ces monuments ? Les explications somme toute assez classiques ont pu être avancées : lieu de culte, nécropole... P. Vidal est plutôt d'avis que ces monuments étaient destinés à représenter symboliquement l'occupation de son territoire par un groupe humain, tel qu'un lignage, tout en reconnaissant que les cistes, partie du tazunu, ont dû servir de sépulture.

Cette symbolique se focalisait sur les personnages importants du groupe qui étaient inhumés et eux seuls dans les mégalithes :
«L'image monumentale du lignage aurait été renouvelée à chaque génération, ce renouvellement correspondant, par exemple, à une initiation pour le passage à l'âge adulte des adolescents/adolescentes, chaque pierre dressée représentant un membre adulte du groupe» (Vidal, sous presse).

La présence des tazunu à la tête des cours d'eau de la région peut permettre de compléter la charge symbolique des monuments en y adjoignant une fonction de «capter» ou de «retenir» l'eau pendant une période de sécheresse. Cette hypothèse a été formulée pour la première fois par le géographe C. Prioul en 1971 (Vidal, sous presse).

Un chercheur centrafricain, E. Zangato, a montré, dans un travail de 1985, que les tazunu se groupaient en ensembles d'environ 15 monuments sur un territoire allant de 15 à 30 kilomètres carrés. Il y aurait là un début de confirmation de l'hypothèse de P. Vidal.

A partir de certaines estimations, P. Vidal a calculé une population d'un habitant au kilomètre carré pour la région de Bouar au cours du Néolithique.
On notera enfin pour conclure que la plupart des spécialistes s'accordent pour attribuer la responsabilité de ces monuments à des locuteurs du groupe adamawa-oubanguien.

Tableau 1 : *Datations radiocarbone des tazunu de Centrafrique.*

Site	*Stratigraphie*	*N° de labo*	*Date bp*	*Date calendaire Av., Ap. notre ère*
Tazunu Beforo I	couche 3, ciste extérieur	Gif - 1636	7440 ± 170 bp	—
Tazunu Tia I nord	ciste extérieur à l'est du monument	Gif - 1637	1920 ± 100 bp	- 171 / + 137
Tazunu Zupaya	partie supérieure du remplissage du ciste	Gif - 1889	2400 ± 110 bp	- 800 / - 200
Tazunu Zupaya	couche 3	Gif - 1890	6700 ± 140 bp	—
Tazunu Beyole	couche 2	Gif - 1887	2560 ± 110 bp	- 970 / - 400
Tazunu Beyole	couche 2	Gif - 1888	2200 ± 110 bp	- 508 / + 46
Tazunu Betume	couche 1	Gif - 2673	190 ± 90 bp	+ 1490 /+ 1950
Tazunu Betume	Vb et c ; couche 2, surface et couche supérieure	Si - 2655	2485 ± 60 bp	- 800 / - 400
Tazunu Betume	Vb, base couche 2	Si - 2659	2485 ± 40 bp	- 793 / - 410
Tazunu Betume	IVb, couches 2/3 ; zone de transition	Si - 2658	3975 ± 80 bp	- 2497 / - 2233
Tazunu Betume	IVb, couche 3	Si - 2661	4340 ± 80 bp	—
Tazunu Balimbe II	IIIb (ciste 2) couche 3	Si - 2665	2560 ± 70 bp	- 889 / - 414
Tazunu Balimbe II	IIIb (ciste 3) couches 2/3	Si - 2666	2565 ± 50 bp	- 828 / - 449
Tazunu Balimbe II	IIIc couche 3	Si - 2662	2785 ± 100 bp	- 1289 / - 790
Tazunu Balimbe II	IIIb couche 3	Si - 2663	1500 ± 60 bp	+ 410 / + 650
Tazunu Balimbe II	IIc, IIIc, couche 3	Si - 2664	1680 ± 60 bp	+ 182 / + 533

Conclusions

Devant les rares données du néolithique découvertes au cours de fouilles sur le territoire de la Centrafrique, une tentative de synthèse ne peut être que provisoire et incomplète. Les derniers travaux de E. Zangato obligent déjà à nuancer certains de nos propos (Zangato, 1990).

Dans le nord-ouest, des populations nomades utilisent des pierres taillées que l'on retrouve disséminées en surface à travers la région ; les traces de ces populations sont peut être datées autour de Bouar par les niveaux pré-tazunu entre environ 7500 et 4000 bp (Gif-1636, Gif-1890, Si-2658, Si-2661, cf. aussi le tableau 1).

A leur suite, des populations certainement semi-sédentaires élèvent vers 900-750 avant notre ère — pour des raisons encore mal comprises — les mégalithes appelés localement «tazunu».
L'importance du travail nécessité, leur relative densité au kilomètre carré, les nombreuses traces d'habitat dans la région donnent un aperçu de l'importance de la population. Le nombre d'un habitant au kilomètre carré, estimé par P. Vidal, peut avoir été sous-estimé. Il est probable — au vu de ce que l'on connaît de l'histoire des migrations et de l'implantation actuelle des groupes de langues (cf. p. 134) — qu'il s'agissait alors de locuteurs adamawa-oubanguiens (David, 1982b ; de Maret, 1989).
Plus tard, la métallurgie du fer fera son apparition certainement au plus tard au début de l'ère chrétienne.

Au sud de Bangui, l'extension de la culture Batalimo-Maluba du Zaïre qui s'étend en Centrafrique sur la Lobaye, montre que la pierre est toujours taillée et aussi polie au IVe siècle de notre ère en forêt équatoriale. Les haches et houes de pierre polie restent les outils essentiels de la déforestation par l'homme pour la mise en culture du sol et pour l'habitat. Si le fer est utilisé à cet instant, il est encore relativement marginal, peut-être pour des raisons de coût.
Les sites de cet ensemble culturel étalés le long de l'Oubangui (cf. Zaïre, p. 214) entre 2140 et 1570 bp et les villes de Mbandaka (Zaïre) et de Bangui (Centrafrique) suggèrent fortement que des échanges fluviaux devaient certainement exister dès cette époque dans et à travers la forêt, peut-être sont-ils la préfiguration des réseaux d'échanges et des marchés que l'on connaîtra à l'Age du Fer Récent au long des grands fleuves de la forêt équatoriale.

Enfin, pour les outils attribuables au néolithique et découverts en surface, ils semblent se grouper en deux ensembles : ceux du nord du pays d'une part, ceux du nord-ouest et du sud du pays d'autre part. L'inégale importance des prospections doit être tenue pour responsable pour l'instant de cet état de fait. On peut cependant retenir que le néolithique est réellement présent sur l'ensemble du territoire national peut-être à des époques différentes en fonction des diverses régions, comme c'est le cas plus au sud au Gabon, en Guinée Équatoriale, au Congo et au Zaïre.

GUINÉE ÉQUATORIALE

BERNARD CLIST
Département d'Archéologie,
CICIBA,
Libreville, Gabon

LES recherches menées dans le pays depuis les années quarante n'ont pu mettre en évidence de traces de fer sur l'île de Bioko. Il est désormais classique de parler du néolithique de cette île. Pendant que cette culture se développait sur l'île, sur le continent la métallurgie, à l'instar de ce qui est connu au Cameroun et au Gabon, devait être largement pratiquée tout au long du premier millénaire de notre ère. Aucune occupation de l'île étant connue à ce jour avant le début de notre ère et pouvant être rattachée à la période qui nous concerne, il a été décidé de grouper l'exposé sur le néolithique et sur l'Age du Fer.

Ile de Bioko

Une première occupation de l'île matérialisée par des restes de villages avec céramiques a été découverte sous les vestiges Carboneras en 13 points de la côte de Bioko. Cet ensemble culturel a été baptisé Timbabé ; en l'absence de dates 14 C on estime qu'il remonte aux 6 premiers siècles de notre ère (Martin, 1989). La céramique de cette époque est la plus richement décorée de l'île. La production Carboneras continuera la tradition Timbabé.

Vers 600 de notre ère des populations fabriquant une riche céramique variée sont installées sur la côte il s'agit de la tradition Carboneras. L'habitat est caractérisé par des empierrements de petits galets juxtaposés les uns aux autres. La périphérie de ces empierrements peut être bordée de galets plus gros. La taille et la forme générale de ces structures diffèrent. Certains ont pu servir de mortier pour broyer les abondantes noix de palme que l'on retrouve dans ces niveaux, d'autres encore ont pu être des fonds de cabanes. Il n'est pas rare de découvrir enterrés dans ces empierrements des vases intacts recouverts d'une pierre ou d'un couvercle.

Le matériel archéologique, outre les récipients de terre cuite, consiste en coquilles marines perforées, en pierres taillées telles que pics, éclats ou lames retouchés ou non, haches et hachettes taillées ou polies, meules et molettes, racloirs...

L'habitat que l'on découvre dans les coupes des plages façonnées par le flux et reflux des marées est daté au plus tôt de 580 de notre ère (Beta-25581, 1370±60 bp). Le Carboneras moyen semble se poursuivre jusque vers 840 de notre ère (Beta-25544, 1110±60 bp ; Beta 25545, 1280±50 bp).

C'est au cours des Xe-XIe siècles de notre ère que, semble-t-il, le Carboneras final se met en place. L'interface des couches Carboneras moyen/final est en effet daté de 1020 de notre ère. Le Carboneras final voit l'habitat lentement s'étendre vers l'intérieur des terres. Les structures de l'habitat changent complètement : on voit apparaître des fosses creusées dans l'argile de l'île. Ces fosses mesurent de 0,60 à 0,80 mètres de diamètre d'ouverture pour une profondeur de 3,70 mètres environ. Les vestiges récoltés dans ces structures consistent en céramiques, pierres taillées, pierres polies, meules, molettes, noix palmiste, terre brûlée, coquilles marines, ossements de poissons (fig. 2, n° 1-7).

Le matériel taillé s'appauvrit. Seules persistent les haches et hachettes. Des pierres à cupules de section quadrangulaire sont particulièrement abondantes à ce moment. La céramique

Fig.1: A : Carte de répartition des sites néolithiques de l'île de Bioko, Guinée Équatoriale.
1 : Basuela ; 2 : Bolaopi ; 3 : Cacariaca ; 4 : Carboneras.

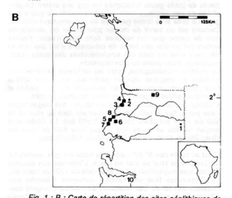


Fig. 1 : B : Carte de répartition des sites néolithiques de la province du littoral, Guinée Équatoriale. Haches polies, 1 : Rio Nta ; 2 : Akom ; polissoirs, 3 : Bata, société Camasa ; 4 : aéroport de Bata ; 5 : embouchure Rio Handje ; 6 : amont Rio Handje ; 7 : Punta Yoni ; 8 : côte entre Mbini et Rio Ndote ; 9 : Mbe (situation approximative).

montre certaine particularités intéressantes : des récipients de volume sphérique décorés de «wavy-lines» incisés et de groupes d'incisions agencés verticalement sur le vase sont

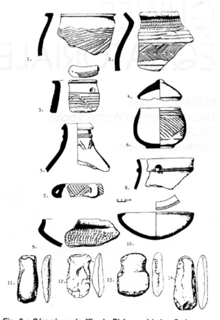


Fig. 2 : Céramique de l'île de Bioko : période Carboneras final (1 à 7), période Bolaopi (8 à 10) ; haches et houes polies de l'île de Bioko (11 à 14) (d'après Van Noten, 1982).

d'après A. Martin des importations venues du Nigéria. Il est troublant de constater que des vases identiques ont été découverts au site de la Sablière au Gabon près de Libreville. De même un nouveau style de céramique appelé «concepcion» fait son entrée dans l'île ; des analogies ont été mises en évidence entre ce style «concepcion» et des céramiques découvertes sur le Rio Muni (Martin, 1965).
Il est à noter que les grottes de l'île sont déjà utilisées probablement pour des raisons rituelles, peut-être en faveur des esprits des grottes ; ceci serait similaire à la tradition Bubi. Les vases découverts dans ces grottes appartiennent au Carboneras final.
Plus tard, au Bolaopi, les villages s'installent face à la mer ou à peu de distance de celle-ci. Le gisement éponyme, Bolaopi, est constitué de 5 mètres d'accumulations archéologiques allant du Carboneras final jusqu'au Buela beaucoup plus récent comme nous le verrons par la suite. La chronologie obtenue par datations au radiocarbone des phases immédiatement

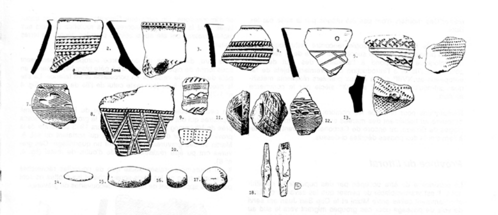


Fig.3 : Céramiques (1 à 13), perles de terre cuite (14 à 17) et objet en fer (18) découverts sur l'île d'Elobey Grande (d'après Perramon, 1968).

antérieure et postérieure permet de placer entre 1020 et 1230 de notre ère la phase Bolaopi.
Les formes de la céramique évolue avec le temps. Les décors formés d'unités triangulaires incisées sont courants. C'est au cours du Bolaopi moyen que la production céramique atteint sa plus grande finesse : les pâtes sont fines et dures. Les décors incisés prédominent alors (fig. 2 n° 8-10). Des gobelets à fonds annulaires élevés font leur apparition.
Le matériel lithique reste bien sûr toujours présent dans les niveaux Bolaopi.
Des pierres à rainures (aiguisoirs de haches ?), des haches et hachettes, des molettes, des haches polies sont présentes. Les pics et quelques racloirs sont présents comme aux périodes antérieures.
En définitive se sont les pierres à rainures qui caractérisent le matériel lithique du Bolaopi ; en effet, elles n'apparaissent pas aux autres époques en quantité similaire.
A. Martin nous signale aussi l'existence au site éponyme d'un amas coquillier d'un mètre d'épaisseur (!) qui contient, outre des coquilles de bivalves marins, des ossements de poissons.
Par la suite, au cours du Bolaopi final apparaissent des outils polis à gorge de type hache ou houe. Ceux-ci peuvent être dûs à une importation à partir du continent.
A la même période les décors sur les récipients de terre cuite tendent à disparaître ; les formes évoluent vers des volumes sub-globuleux.
Les amas coquilliers ainsi que les couches détritiques accumulées sur les versants de collines disparaissent à ce moment. Une évolution dans le mode de vie est sensible.

La période suivante appelée Buela voit se multiplier les villages qui s'étendent à l'ensemble de l'île jusqu'à 1500 mètres d'altitude. Les textes du XVI[e] siècle décrivent les sommets de l'île recouverts par les cultures. Ceci correspond à la grande dispersion et densité des sites archéologiques Buela.
Au Buela se pratique l'enterrement dans des tumuli. Ceux-ci sont constitués soit de céramiques — exemple du site de *Cacariaca* — soit de terres — exemple du site de *Basuela*. On a pu découvrir dans les tumuli de Cacariaca des squelettes. Ces structures mesurent de 8 à 12 mètres de diamètre à leur base pour 1 à 1,50 mètre de hauteur. Il est probable qu'à l'origine ces tumuli étaient plus haut et que l'érosion pluviale a lentement arasé leur sommet.
On peut peut-être associer à ses rites funéraires les «menhirs» que l'on découvre exclusivement en altitude dans l'intérieur des terres. Ceux-ci ont été associés au Buela par leur localisation qui correspond à l'extension des gisements archéologiques de cette tradition.
Ils mesurent environ 1 mètre de haut, parfois jusque 2 mètres. Ils se composent de monolithes dressés. En général on les découvre groupés par deux ou par trois ; il est possible de les retrouver isolément ou encore au centre d'une cercle de pierres plus petites (Martin, 1989).
L'occupation se matérialise au Buela par des chemins qui relient l'ensemble des villages les uns aux autres.

En ce qui concerne le mobilier quotidien les gens du Buela continuent à travailler la pierre ; haches, hachettes, pics sont toujours fabriqués. On note cependant une innovation qui consiste en de grands mortiers de pierre d'un diamètre de 0,50

mètre. Ces mortiers n'ont pas été utilisés par la suite par les Bubi.

Par delà le Buela, l'archéologie rencontre l'ethnologie ; en effet, la phase Balombe qui succède au Buela de la séquence archéologique correspond à l'existence des tout derniers potiers sur l'île et à l'introduction des premiers objets de fer européens au XVIII[e] siècle et aux premiers récipients métalliques introduits semble-t-il au XIX[e] siècle par le commerce anglais.

Remarquons pour finir que les nombreux polissoirs que l'on découvre au battement des marées sur les blocs rocheux des plages de Bolaopi ou encore de Carboneras doivent remonter à l'ensemble des phases décrites ci-dessus.

Province du littoral

La province a du être occupée par des populations néolithiques. Il est vraisemblable de penser que les savanes côtières et notamment celles entre Mbini et le Cap San Juan ont servi de voie de passage pour ces groupes migrant vers le sud au long du littoral. Ces néolithiques sont retrouvés dès 500 avant Jésus-Christ sur la côte gabonaise autour de Libreville et de Port-Gentil (cf. Gabon p. 165). En Guinée Équatoriale on ne peut guère citer pour l'instant comme traces de leur passage que les polissoirs découverts aux embouchures des Rio Handje et celui coulant au nord de Punta Yoni, en amont de l'embouchure du Rio Handje, à Bata même, au passage de la rivière Mikingchi près de Punta Botica (côté Gabon) et un dernier signalé sur le Rio Ndjimelang au village de Mbe. A ceux-ci peuvent être ajoutés les deux haches polies découvertes dans la région : l'une à l'intérieur des terres sur le Rio Nta près de Midong au sud-ouest de Mongomo, l'autre à l'est de Bata à Akom façonnée sur une dolérite.

Plus tard, à une date encore à préciser mais qui pourrait être le début de l'ère chrétienne comme au Gabon sur le littoral, le fer fait son apparition. Les sites Age de Fer Ancien ne sont pas encore connus ou leur céramique n'a encore pu être différenciée de celle des sites Age du Fer Récent.

Des sites à céramiques ont été découverts un peu partout dans la province. La plupart ont une allure récente (fig. 3 n° 1-18). Ceci est démontré par les fouilles réalisées en 1985 à Ayene à l'est de Kogo sur le Rio Muni où un amas coquillier a été daté par la méthode du radiocarbone du XIV[e] siècle de notre ère (Beta-17062, 1330±60 ad) (Clist, 1987a).
Le site archéologique est situé en sommet de colline, l'un des point culminant sur la rive nord du Rio Muni, à 1,5 kilomètre de la mangrove riveraine. C'est de là que provenaient les bivalves d'*Ostrea tulipa* et les gastéropodes de *Tympanotonus fuscatus* et *radula* ainsi que les *Thaïs nodosa* concentrés en amas sur la colline.
Des ossements de poissons assez nombreux ainsi que de la céramique en abondance ont été récoltés au cours de ces fouilles. Ces céramiques sont richement décorées d'incisions et d'impressions. On remarque l'importance des fonds annulaires dont la moitié sont décorés. Des roulettes de bois aux motifs ovoïdes ont été aussi utilisés pour les décors de terres cuites.

Plus tard, des traces du commerce européen apparaissent sous forme de pipes européennes à pâte blanche, de perles en pâte de verre, de vaisselle en porcelaine et en faïence. Le site le mieux connu à ce jour reste celui de l'île de Corisco (fig. 4 n° 1-7).

On peut associer pour l'instant à l'Age du Fer les gravures rupestres qui ont été découvertes dans la grotte de l'Ave Maria près de Nfulayong découverte le 25 mars 1963 au centre de la province. Là, sur deux blocs rocheux qui sortaient du sol, A. Martin vit des gravures qui formaient un quadrillage. Ces gravures ont pu être réalisées à l'aide d'outils de métal (fig. 4, n° 8).
Il est hautement vraisemblable que de nouvelles recherches dans cette zone où les abris-sous-roche et les grottes ne sont pas rares apporteront de nouvelles découvertes de gravures.

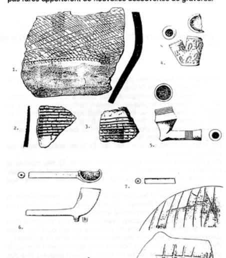


Fig. 4 : Matériel céramique (1 à 3), pipes africaines (4 et 5), pipes européennes (6 et 7) de l'île de Corisco ; gravures rupestres de la grotte de l'Ave Maria, province du littoral (8) (d'après Perramon, 1968).

GABON

BERNARD CLIST
Département d'Archéologie,
CICIBA, Libreville, Gabon
et M.-P. JÉZÉGOU
Faculté des Lettres et Sciences Humaines,
Université Omar Bongo,
Libreville, Gabon

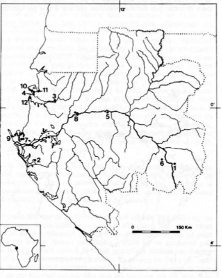


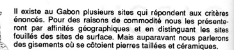
Fig. 1 : Carte des sites néolithiques du Gabon.
1 : Franceville ; 2 : Ikengué ; 3 : Kango ; 4 : Libreville ; 5 : Lopé 12 ; 6 : Massango ; 7 : Mbilapé 2 et 4 ; 8 : Ndjolé Pk 5 et CS ; 9 : Ntchengué ; 10 : Nzogobeyok ; 11 : Okala ; 12 : Rivière Denis (carte B. Clist).

DANS la plupart des travaux concernant l'Afrique centrale, le terme «néolithique» s'applique à un concept qui est loin d'être clairement défini chez bon nombre d'auteurs. Ethymologiquement, «néolithique» signifie «nouvel âge de la pierre» en référence à l'utilisation, à cette époque, de la technique du polissage. Le stade de développement correspondant est marqué par la maîtrise de l'outillage de pierre polie et de la céramique et par la pratique de l'agriculture et de l'élevage. Le néolithique fait suite à l'Age de la Pierre et précède l'Age du Fer.

C'est au Néolithique que les populations de langue bantu ont entrepris une longue migration à travers l'Afrique orientale, centrale et australe, migration dont les archéologues poursuivent les traces au travers des vestiges découverts en grand nombre depuis l'intensification, ces dernières années, des recherches archéologiques (cf. p. 181 et Vansina, 1984 ; de Maret, 1989).

Les chercheurs ont fait pendant longtemps de la présence d'outils polis le témoin discriminant de la pratique de l'agriculture ; pourtant la corrélation entre ces deux caractères est loin d'être démontrée. En effet, les fouilles réalisées dans certains États d'Afrique centrale comme le Cameroun, le Congo et le Zaïre permettent maintenant d'affirmer qu'un outillage sur pierre polie est présent dans ces régions plus de quatre mille ans avant notre ère, et ce dans un contexte Age de la Pierre Récent (voir Cameroun, p. 99, Congo, p.111 et Zaïre, p. 115) donc de chasseurs-collecteurs nomades. D'autres fouilles ont permis la découverte de véritables haches polies dans des niveaux similaires au Zaïre mais qui restent cependant non datés (Bequaert, 1956 ; Clist, 1986).
Il devient alors difficile d'attribuer un site à la période néolithique à partir des seules découvertes de surface d'outils en pierre polie. Aussi est-ce tout un contexte qu'il convient d'étudier finement au moyen de fouilles, d'analyses paléobotaniques et paléozoologiques afin de déterminer si le stade de développement atteint correspond bien au néolithique. En effet, le caractère sédentaire des populations engendre un certain nombre de témoins dont l'association sur un même site permet l'identification d'un contexte néolithique. Quelles sont ces traces ?

Les sols acides du Gabon (pH de 4 ou 5 en moyenne) ne permettent pas la conservation des ossements sur des sites de plein air sauf s'ils sont accompagnés par des dépôts de coquilles dont la décomposition tamponne le caractère acide du sol. Ceci ne permet pas en général de faire appel à l'archéozoologie pour aider à définir un Néolithique d'autant plus que l'on sait qu'on ne pourrait y identifier autre chose que du chien et de la chèvre domestiqués, plus tard du poulet (Vansina, 1984).
Les plantes domestiquées ne peuvent espérer, pour les mêmes raisons, être identifiées par la palynologie, sauf dans certains sols sableux (exemple des plateaux Bateke du Congo voisin) ; on sait que les pollens se conservent mal dans les sols acides. Par contre, l'examen des phytolithes doit pouvoir apporter des informations précieuses ; un premier examen des terres détritiques d'une fosse fouillée à Tchissanga West au



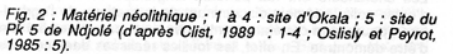


Fig. 2 : Matériel néolithique ; 1 à 4 : site d'Okala ; 5 : site du Pk 5 de Ndjolé (d'après Clist, 1989 : 1-4 ; Oslisly et Peyrot, 1985 : 5).

Congo est positif (Denbow, 1990a, 1990b ; phytolithes de palmiers, d'herbes) alors qu'au Gabon cinq échantillons de sites archéologiques néolithiques et Age de Fer Ancien de la province de l'Estuaire (pH de 4.5 à 8.5) sont aussi concluants (analyses A. Powers) : malheureusement aucune base de données n'existe à ce jour sur la flore d'Afrique centrale en général, du Gabon en particulier.

Ne pouvant encore — sauf cas exceptionnel, amas coquillier et cavités en milieu calcaire — utiliser des données directes, force est de constater qu'il nous faut encore aujourd'hui nous servir de données indirectes, technologiques, pour identifier le néolithique. Cependant, on conjugue désormais plusieurs critères et non plus un ou deux pour asseoir cette identification :

«La présence d'un habitat néolithique se définit donc par la présence d'outils en pierre polie, de céramiques d'un style apparenté, de meules et de molettes, de noix de palme et de *Canarium schweinfurthii*, éventuellement de pierres taillées, de polissoirs, d'une certaine étendue en surface des vestiges, de structures creusées indices de l'aménagement du sol dans le temps et dans l'espace. Enfin, ces gisements devront être situés dans une tranche de temps à définir finement, après les habitats LSA et avant les habitats de l'Age du Fer Ancien de la région immédiate. Tous ou partie de ces indices doivent être réunis». (Clist, 1990, p. 466).

Ce n'est que tout récemment que les travaux réalisés au Gabon ont commencé à prendre en compte ces données ; auparavant les chercheurs omettaient de décrire le contexte de découverte des vestiges et cette situation rend complexe aujourd'hui toute tentative de synthèse sur cette question d'autant plus que seuls des travaux préliminaires ont été publiés ou réalisés.

Il va de soi que la publication finale des fouilles dont nous parlerons ici pourra dans un proche avenir changer ou encore aménager les reconstitutions tentées dans ces pages.

Il existe au Gabon plusieurs sites qui répondent aux critères énoncés. Pour des raisons de commodité nous les présenteront par affinités géographiques et en distinguant les sites fouillés des sites de surface. Mais auparavant nous parlerons des gisements où se côtoient pierres taillées et céramiques.

Sites Age de la Pierre Récent à céramiques

Trois sites sont connus : «Sablières» de Libreville, Nzogobeyok 2 dans la province de l'Estuaire et Ikengué dans l'Ogooué-Maritime (fig. 1).

Aux «Sablières» de Libreville, un peu au nord de la capitale, plusieurs niveaux d'occupation de l'Age de la Pierre Récent ont été étudiés. Les dates radiocarbones fixent entre 7500 et 4400 bp les haltes des chasseurs-collecteurs.

Par quatre fois, des tessons de petite taille ont été récoltés dans les lentilles charbonneuses associés aux pierres taillées et par trois fois ils ont été datés de 6450, 5950 et 4870 bp. On peut avancer que cette association est due à une perturbation

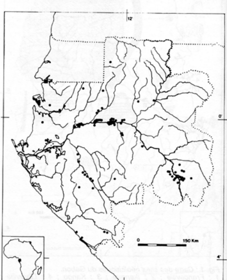


Fig. 3 : Carte de situation des haches et houes en pierre polie découvertes en surface au Gabon (carte B. Clist).

des niveaux archéologiques. Cependant, la présence de toute une série de niveaux charbonneux LSA superposés dans les sables sans traces de descente de matériel lithique, l'association certaine des tessons de Beta-14828 et de Gif-6907 fruits du travail de terrain de 1985 auquel l'un des auteurs (B.C.) était associé, la présence de ces tessons uniquement dans les lentilles charbonneuses LSA les plus récentes et enfin les dates obtenues récemment sur des sites néolithiques à 20 kilomètres de là sur l'autre berge de l'estuaire du Gabon (voir infra «Rivière Denis»), l'aspect des niveaux constitués de lignes de charbons de bois courant en coupe sur plusieurs mètres sans interruption donc sans traces évidentes de perturbations post-dépositionnelles nous amènent à accepter l'existence d'une utilisation de céramiques par des populations LSA du littoral du Gabon au plus tard au cours du quatrième millénaire avant notre ère.
Outre ces céramiques, en faible nombre, le matériel est constitué de pierres taillées sur silex, parfois sur quartz ou encore sur quartzite, rigoureusement identiques au matériel Age de la Pierre Récent exhumé ailleurs au Gabon (Clist, 1990).

L'association céramique/lithique de l'Age de la Pierre Récent a encore été mise en évidence tout récemment en 1988 lors d'une fouille d'un site LSA à l'extrémité des «Sablières» au lieu-dit Nzogobeyok. A proximité de cette fouille, une large surface érodée laissait apparaître des pierres taillées, certaines toujours en place dans des sables «ocres» ; un examen attentif a permis de découvrir quelques rares petits tessons eux aussi en place dans ces sables : aucune trace de fosses n'a été décelée et les décors sont similaires aux décors des plus anciens sites néolithiques de l'estuaire (Clist et Lanfranchi, 1988). Au sein des outils lithiques de Nzogobeyok on a découvert du basalte et de la dolérite. il est donc attesté que vers 4200 avant notre ère des chasseurs-collecteurs LSA avaient à disposition le basalte de la pointe Ngombe distant d'environ 25 kilomètres du site de l'autre côté de l'estuaire ; la dolérite, quant à elle, tout comme au néolithique, provient de gisements distants de 80 kilomètres à vol d'oiseau vers le nord-est (ibid. et Lanfranchi, sous presse).

Dans l'Ogooué-Maritime, à Ikengué, des fouilles menées en 1986 ont révélé des niveaux Age de la Pierre Récent et un niveau où se côtoient pierres taillées et tessons. Le niveau le plus récent semble être daté de 2550 bp, alors que le niveau où apparaît la céramique est daté de 2460 bp.

On peut affirmer que la céramique est utilisée dès 2460 bp au plus tard. Cependant on ne peut aller plus loin dans l'état actuel de la publication du site d'Ikengué. En effet, on ne peut être sûr que le niveau de lithique à 2550 bp ne contenait pas de tessons étant donné la faible superficie fouillée, et d'autre part on ne connaît pas le caractère du niveau de 2450 bp : est-ce une lentille qui contient essentiellement des pierres taillées — ce qui pourrait vouloir dire que les tessons ont été importés de sites néolithiques proches — ou une lentille incorporant de manière prépondérante des céramiques — ce qui permettrait d'opter plutôt pour un site néolithique qui pratique la taille de la pierre ou encore qui possède des relations avec les chasseurs-collecteurs de la région (Digombe, e. a., 1987a ; Digombe, e. a., 1987b).

Sites néolithiques

Depuis la fin XIXe siècle, des haches et houes polies ont été récoltées à travers le Gabon (Hamy, 1897). Par la suite, une première fouille à la sortie nord de Ndjolé, effectuée par la Société préhistorique et protohistorique du Gabon en 1964, permettait de découvrir associés dans une fosse dépotoir des céramiques et un fragment de hache polie (Pommeret, 1965). De 1985 à 1989, de nouvelles fouilles, essentiellement dans les provinces de l'Estuaire, du Moyen-Ogooué, de l'Ogooué-Ivindo et de l'Ogooué-Maritime ont permis de mieux cerner les débuts du néolithique, d'en proposer une première sériation, d'initier une réflexion sur l'occupation du sol à ces époques, de proposer un premier schéma diffusionniste à travers le Gabon. Cette image d'ensemble, fruit de la synthèse de multiples données sera reprise ici sans rentrer dans une énumération rébarbative de tous les sites qui sous-tendent cette vue d'ensemble.

Un néolithique ancien est maintenant pressenti au travers des premières fouilles de deux sites de la rivière Denis, face à Libreville, dans les savanes qui s'allongent au long des rivières côtières. Il s'agit à chaque fois d'un seul niveau d'habitat enfoui sous 50 à 70 centimètres de sables. On y découvre essentiellement des fragments de récipients auxquels sont associés quelques pierres taillées (nucléus et éclats) sur silex, des fragments ou éclats de basalte et quelques rares charbons de bois.
Ces charbons de bois ont pu être datés de 4810 et 3400 bp.
Au premier site de la rivière Denis, les sondages effectués permettent d'estimer à au moins 1200 mètres carrés l'extension des vestiges enfouis. Pour l'instant les sondages n'ont couvert que 10 mètres carrés !
Les récipients étaient à fond plat, munis de lèvres à cannelures. Le décor couvre la totalité du récipient ; le fond lui-même est décoré. Il s'agit de décors au bâtonnet et au peigne à dents multiples souvent utilisés en impressions pivotées. Des motifs de chevrons ou d'arêtes de poissons sont aussi présents. Les principales formes sont des pots ; quelques bols ont aussi été identifiés (Clist, 1987c ; 1989).

Pour l'instant les dates de ces deux sites de la rivière Denis rèstent isolées. Cependant, nous l'avons dit plus haut, quelques sites des «Sablières» sur l'autre berge de l'estuaire du Gabon ont livré des tessons dans des niveaux parfois contemporains. Ces niveaux sont des niveaux Âges de la Pierre Récent ; nous avons peut être là les traces des premiers échanges qui ont dû se mettre en place entre premières populations néolithiques et chasseurs-collecteurs de la région. Cette impression est encore renforcée par la présence à une date identique à celle des sites néolithiques de basalte et de dolérite sur le site de Nzogobeyok (Clist et Lanfranchi, 1988 ; Lanfranchi, sous presse) : là encore des échanges, notamment pour le basalte, sont possibles.

Plus tard on retrouve les traces d'une importante communauté néolithique établie sur la berge droite de l'estuaire. Des vestiges identiques au site éponyme d'Okala qui sert de référence pour cette époque ont été découverts au Lycée Léon Mba, à Lalala, à Mindoubé, aux Charbonnages (quartiers de Libre-

ville), à Kango. L'ensemble de ces sites a été regroupé en un Groupe d'Okala (Clist, 1988).
Ce Groupe d'Okala est cerné dans le temps par 6 dates convergentes à Okala et par 3 dates à Kango. Les résultats situent pour l'instant entre 2460 et 2120 bp cette tradition.
Quelles en sont ses caractéristiques ?
A Okala, le gisement néolithique couvre quelques 5500 mètres carrés. Les vestiges découverts dans ses 17 fosses fouillées se retrouvent dans les fosses ou niveaux d'habitat des autres sites du Groupe : céramiques très caractéristiques, pierres taillées sur silex et quartz, haches polies en schiste de l'Ogooué, polissoirs portatifs en grès, meules et molettes en grès, quartzite ou basalte, «cigares» en grès (probablement des aiguisoirs), des pierres à rainures (affûtoirs pour haches polies) en basalte et grès (fig. 2).

Une autre caractéristique principale, outre les céramiques au style très typé, sont les structures creusées à la fonction encore floue. Il en existe de plusieurs types, comme au Cameroun voisin : structures creusées jusque et parfois dans la grenaille de latérite à environ 2 mètres de profondeur, structures creusées dans l'argile sans atteindre la latérite, structures creusées aux remplissages différents... Une chose est certaine aujourd'hui : ces fosses néolithiques ont été comblées rapidement, au maximum en 1 an (ceci n'exclu pas pour certaines fosses, si la topographie s'y prête, des temps de remplissage de plus de 4 ans : exemple de certaines fosses expérimentales d'Okala où après 4 ans seulement 70 % du volume est comblé). Le matériel qu'elles incorporent est donc «synchrone».

On insistera sur l'absence, sur ces sites, de traces de l'exploitation des mangroves caractérisées par l'accumulation de coquilles de bivalves et de gastéropodes telle qu'on en connaît à l'Age du Fer Ancien (voir p. 203).
De ce fait, on ne peut connaître les espèces chassées ou pêchées.
Les matériaux employés pour les outils nous renseignent sur les réseaux d'échanges existant à ce moment et indirectement sur la connaissance par les néolithiques d'un système de transport maritime.

En effet, le schiste des outils polis est importé du moyen cours de l'Ogooué où on le trouve par bancs ou fragments. Ceci oblige à un déplacement de 300 à 360 kilomètres aller-retour à vol d'oiseau. Le basalte quant à lui, obligeait les habitants des sites d'Okala ou du Lycée Léon Mba à traverser l'estuaire car la seule source de matière première de toute la région est à la pointe Ngombé à 26 kilomètres à vol d'oiseau d'Okala. Pour l'instant aucun objet en dolérite n'a été retrouvé sur les sites du Groupe d'Okala ; cependant des haches et houes polies à étranglement ou en éventail façonnées sur dolérite ont bien été retrouvées à Libreville. La seule source de dolérite est au nord-est à proximité de la frontière équato-guinéenne entre Ngoualé et Song à environ 80 kilomètres de la capitale. Là encore des déplacements importants sont matérialisés.

Ces réseaux d'échanges semblent maintenant avoir été une règle plutôt qu'une exception. En effet, la découverte récente d'une herminette polie sur dolérite un peu au sud de Port-Gen-

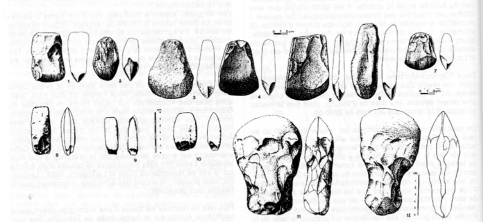


Fig. 4 : Haches, herminettes, ciseaux polis découverts au Gabon.
1 à 7 d'après Oslisly et Peyrot, 1988b. — 8 à 12 d'après Pommeret, 1966.

til à Tchengué matérialise des contacts vers les sources de dolérite qui sont soit vers le nord-est près de la frontière équato-guinéenne à 230 kilomètres, ou vers le sud-est dans la région de Mayumba à 350 kilomètres (Peyrot et Oslisly, 1990).

Le Groupe d'Okala semble avoir remonter le cours de l'Ogooué car les sites du Pk5 de Ndjolé, de Lopé 12 par exemple plus haut sur le moyen cours de l'Ogooué possèdent des céramiques étroitement apparentées sinon identiques au Groupe d'Okala, un matériel lithique similaire (haches et herminettes polies sur schiste, pierres à rainures, pierres taillées), les mêmes structures creusées, des dates radiocarbones qui placent au même moment l'existence de ces habitats (2370, 2280 bp) (Oslisly et Peyrot, 1988a).

On ne peut en dire autant des sites de l'Ogooué-Maritime, comme ceux de Tchengué, d'Ikengué, de Mbilapé II, de Mbilapé IV.
A Tchengué, il s'agit d'un niveau archéologique qui contient des coquilles de différents bivalves et gastéropodes, des outils taillées sur silex (dont une hachette taillée), des céramiques qui possèdent un style s'apparentant au Groupe d'Okala et une herminette polie sur dolérite. Le site n'est toujours pas daté (Peyrot et Oslisly, 1990).
Le site d'Ikengué, fouillé sur 8 mètres carrés, à livré un niveau de pierres taillées sans céramiques daté de 2550 bp. Un autre niveau mais celui-ci avec pierres taillées et céramiques est daté de 2460 bp.

Nous avons dit plus haut les restrictions qu'il faut apporter à une discussion sur ce gisement dues à l'absence pour l'heure de publication définitive. Il est seulement possible que ce niveau à céramiques soit néolithique (Digombe, e.a., 1987a, 1987b).

Sur le site de Mbilapé II, de nombreux tessons et quelques éclats de silex ont été collectés en surface. Une datation radiocarbone a été faite sur des charbons associés à un secteur de combustion (terre rubéfiée ocre-rouge avec nombreuses traces de charbons de bois) : 2290 bp. Il est possible que nous ayons là un site néolithique. Seule l'analyse de la céramique permettra de savoir s'il s'agit d'une extension du Groupe d'Okala à la région de Port-Gentil (Digombe, e.a., 1987a).

Enfin le site de Mbilapé IV clôture la petite série de sites sondés de l'Ogooué-Maritime. Il semble bien s'agir d'un niveau archéologique entre 20 et 50 centimètres de profondeur daté de 2460 et 2420 bp. Une troisième date de 1930 bp est manifestement contaminée. On n'y signale que de la céramique. Encore une fois, l'analyse de la céramique permettra de connaître les affinités de cette céramique et donc de l'habitat (ibid.).
Il faut souligner ici que les tessons de la fosse de Mbilapé IV datée de 1440 bp qui contenait des scories de fer sont très proches de la céramique du Groupe d'Okala, notamment par ses récipients bilobés et ses décors (voir Age du Fer au Gabon, p. 205).

Une fosse a été fouillée en sauvetage à Franceville dans le Haut-Ogooué à l'emplacement de l'Université des Sciences et Techniques. Le remplissage contenait des outils sur pierre polie, des céramiques aux formes et aux décors rappelant étrangement le Groupe d'Okala, ce qui ne veut en aucun cas dire identiques, ainsi que des charbons de bois : ceux-ci ont été datés de 2440 bp (Clist, 1988, 1989).
Dans la même province, à Massango I, des haches polies ont été retrouvées, accompagnées de nombreux fragments de poterie dans des niveaux non datés mais stratigraphiquement antérieurs à ceux recelant des vestiges de l'Age du Fer, c'est-à-dire antérieurs à 1600 bp (travaux M.-P. Jézégou).

Sites de surface

Ces sites de surface consistent surtout en haches et houes en pierre polie retrouvées disséminées à travers le Gabon (fig. 3).
A ce jour, 264 haches et houes polies de surface ont été recensées dans le pays ; elles sont enregistrées dans un fichier tenu par l'un des auteurs (B.C.).

Il est inutile de trop détailler ce corpus. Quelques conclusions cependant sont à tirer :
— La plupart des objets ont été découverts dans les savanes.
— Les haches et houes à gorge en dolérite découvertes dans la région de Libreville, n'ont pas encore été trouvées *in situ* associées au néolithique (par exemple, cf. fig. 4).
— Les roches utilisées sont locales à l'exception de certains outils de la province de l'Estuaire qui viennent de l'Ogooué (voir supra), et de ceux de l'Ogooué-Maritime en provenance de Mayumba ou du nord-est de Libreville.
— Sur le plan de la typologie, la quasi-totalité sont de véritables haches et houes (fig. 4) ; certains outils du Moyen-Ogooué et de l'Ogooué-Ivindo sont en fait des outils bifaces taillés, dont l'une des extrémités est polie. Ceci les rapproche plutôt des outils bifaces au tranchant poli du Congo et du Zaïre datés de l'Age de la Pierre Récent.
— Les outils polis du Woleu-Ntem (pour cette province voir Meye Medou, 1990) et de l'Estuaire découverts sous forêt montrent bien que c'est dès cette période néolithique que l'homme a commencé à s'adapter à la forêt équatoriale. Les villages Age du Fer de la forêt (voir infra p. 203) ont profité des connaissances acquises par les populations néolithiques.
Il faut rappeler l'existence d'un polissoir à Punta Butica près de Cocobeach, face à Kogo, sur le Rio Muni (voir Perramon, 1968, p. 17), au passage de la rivière Mikingchi.

Conclusions

Les connaissances acquises en seulement 5 ans de travail avec des moyens peu importants permettent déjà de supposer que des villages sont implantés sur le littoral de l'estuaire du Gabon dès c. 2500-3000 avant notre ère. Ceux-ci par comparaison avec des vestiges similaires du sud-Cameroun doivent être la résultante d'une migration nord-sud au long du littoral. Plus tard, à partir de c. 600 avant notre ère, un plus grand nombre de sites néolithiques sont connus sur la rive opposée de cet estuaire, le long de l'Ogooué jusque vers Booué. Les vestiges des régions de Port-Gentil et de Franceville peuvent

être une extension de cet ensemble néolithique récent dénommé Groupe d'Okala.

Ce néolithique perdurera sur le littoral de la région de Libreville jusque vers 150 avant notre ère. La fonte du fer n'y fera son apparition que vers le début de l'ère chrétienne. Il est possible que quelques rares objets en fer aient été utilisés auparavant par ces néolithiques, objets fabriqués dans des villages de l'intérieur et trop peu nombreux pour s'être conservés et être découverts dans les trop rares fouilles d'envergure menées à ce jour au Gabon.

Le néolithique de l'intérieur du Gabon laissera plus tôt la place à l'Age du Fer : vers 200 avant notre ère sur l'Ogooué et vers 400 avant notre ère dans le Haut-Ogooué.

CONGO

RAYMOND LANFRANCHI,
Département d'Archéologie,
CICIBA,
Libreville, Gabon

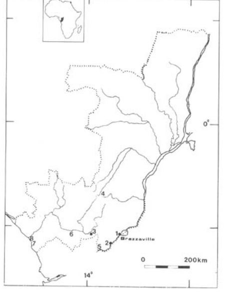


Fig. 1 : Carte des sites néolithiques.
● : polissoirs ; 1 : Carrière REO à Brazzaville ; 2 : chutes de Béla ; 3 : pic Comba ; 4 : Djambala ; 5 : région des Manyanga ; 6 : haches polies sporadiques du Niari ; 7 : Pointe-Noire ; 8 : Tchissanga.

NOUS ne reviendrons pas ici sur la définition du «Néolithique» largement abordée dans les textes sur le Gabon et le Cameroun (cf. Gabon, p. 165 ; Cameroun, p. 149).

Force est de reconnaître que le Néolithique que l'on rattache aux migrations bantu, est encore bien mal connu au Congo malgré des travaux récents de bonne augure et une première série de 12 datations 14C (cf. fig. 1 et tabl. 1).

Trouvailles sporadiques

Jusqu'à ces dernières années, seules des trouvailles de haches polies suggéraient l'existence d'un néolithique au Congo.

Dans la région du confluent Niari/Bouenza, parmi les collectes d'artefacts faites par les Bénédictins du Monastère de la Bouenza, on trouve 4 haches polies et une herminette à tranchant poli dont la provenance exacte est inconnue : certaines proviennent de la rive gauche du fleuve, d'autres de la rive droite, vers le Pic Albert et Boko-Songho (Lanfranchi, 1979 ; en préparation).

B. Farine qui a animé durant les années 60 la Société préhistorique et protohistorique gabonaise possède aussi une hache polie provenant du «Niari» (communication orale).
Ces pièces se distinguent nettement des artefacts polis provenant du Tshitolien (cf. LSA Congo, p.111) pour qu'on puisse les classer à part sans avoir aucune certitude sur leur attribution. Elles ne sont pas en roche étrangère et leur caractère autochtone semble évident.
Un polissoir était d'ailleurs signalé dès 1930 sur le Pic Comba près de Mindouli par Lombard (1930).
Dans la région des Manyanga, juste avant la frontière avec la partie du Zaïre qui occupe la rive droite du fleuve Congo, on signale aussi la présence de matériel poli. J.F. Mabiala, géomorphologue à l'Université M. Ngouabi, découvre en 1985 des haches polies entre Boko et Ntombo-Manyanga ; d'autres seront découvertes par la suite par B. Pinçon et L. Mpika. Les 9 pièces recensées actuellement ont toutes été trouvées en surface, sans trace de céramique proche (fig. 2). La matière première est locale et provient des séries de l'Inkissi et de la Mpioka. Trois haches présentent un étranglement vers la base et une courbure qui leur confère un profil de houe ; seul le tranchant est parfaitement poli. Les autres haches sont soit allongées, soit nettement ovalaires (cf. figure). Les haches polies les plus proches proviennent du bas Zaïre voisin : groupe de Sakuzi — III/IVe siècle avant notre ère — (de Maret 1986 ; Gosselain, 1988), groupe de Ngovo — I/IIe siècle avant notre ère — (de Maret, 1986), une hache polie provenant de Ngombe (cf. Zaïre, p. 175) Pour l'heure, en l'absence de céramique, aucune comparaison ne peut être faite avec ces groupes néolithiques zaïrois.

Toujours dans le même région, des polissoirs ont été découverts : un groupe au-dessus des chutes de Bela (A. Petra, communication orale) et surtout un groupe en aval de Brazzaville, près de la carrière Reo, découvert par G. Kouyou-

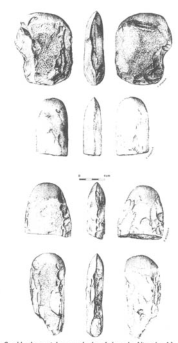


Fig. 2 : Haches et houes de la région de Ntombo-Manyanga (d'après Lanfranchi, en préparation).

montzakis. Il s'agit d'un gros bloc de grès de l'Inkissi, au bord du fleuve, comportant une vingtaine de plages de polissage soit allongées (15 à 25 cm x 8 à 13 cm), soit en forme de cuvette (33 x 46 cm ; 41 x 20 cm).

Un certain nombre d'outil à extrémité plus ou moins polie ont été signalés autrefois dans la vallée du Niari (Bel, 1908 ; Droux et Kelley, 1939) ; les brèves descriptions que nous en ayons nous conduisent plutôt à y voir du Tshitolien que du matériel néolithique.

Enfin les travaux routiers de la route de Ngo/Djambala ont permis récemment la découverte à 50 cm de profondeur d'une céramique entière qui a pu être datée de 2300 ± 100 bp grâce au charbon de bois qu'elle contenait (Lanfranchi et Pinçon, 1988). Cette céramique est bien particulière pour l'instant au Congo : il s'agit d'un vase ouvert, à lèvre arrondie, reposant sur un petit socle. Le décor est constitué d'un bandeau à la partie supérieure, composé de trois registres superposés de cannelures parallèles obliques d'inclinaisons alternées. Ce vase est unique et il est difficile de le comparer aux autres céramiques néolithiques ; des affinités avec le groupe de Sakuzi sont peut-être possibles.

Les sites de la façade maritime

Des découvertes de céramique associées ou non à des éclats et des coquilles d'*Anadara senilis*, ont été faites durant les années 70 par les géologues de l'Université M. Ngouabi. Dans la concession de l'ORSTOM de Pointe-Noire, de la céramique découverte à 40 cm de profondeur a été datée de 1890 ± 90 bp Un peu plus loin vers le nord, G. Kouyoumontzakis (communication orale) a trouvé une association céramique/éclats de quartz/*Anadara senilis*.

Peu avant l'embouchure de la Songololo l'auteur a trouvé un niveau associant des éclats de quartz à de la céramique très fragmentée, épaisse, dont quelques tessons sont décorés au peigne. Ce niveau a été daté de 1240 ± 90 bp ; l'association charbon/lithique/céramique étant bonne on a peut-être ici, les dernières traces d'un contact LSA/Néolithique.

Tableau 1 : *Datations 14C en relation avec le Néolithique.*

N° de labo	*Date bp*	*Date calendaire Av., Ap. notre ère*	*Sites*	*Association*
Tx-5956	2880 ± 90	- 1075 / - 830	Tchissanga Ouest	Céramique/lithique
Tx-6185	2530 ± 60	- 820 / - 410	Tchissanga Ouest	Céramique/lithique
Uga-5720	2525 ± 85	- 888 / - 400	Tchissanga Ouest	Céramique/lithique
Tx-6187	2520 ± 60	- 810 / - 410	Tchissanga Ouest	Céramique/lithique
Tx-6184	2450 ± 70	- 800 / - 390	Tchissanga Ouest	Céramique/lithique
Beta-20791	2300 ± 100	- 764 / -118	Djambala	Céramique
Tx-6188	2300 ± 80	-756 / - 173	Tchissanga Est	Céramique/lithique/fer
Tx-6256	2280 ± 70	- 512 / - 173	Tchissanga Est	Céramique/lithique/fer
Uga-5688	2270 ± 400	- 1376 / - 598	Tchissanga Ouest	Céramique/lithique
Tx-6186	2250 ± 60	- 410 / - 132	Tchissanga Est	Céramique/lithique/fer
Gif-2948	1890 ± 90	- 90 /+ 341	ORSTOM Pointe-Noire	Céramique
Gif-4223	1240 ± 90	+ 640 /+ 990	Songololo	Céramique/lithique

Mais le site le plus important pour le Néolithique au Congo est celui que fouille actuellement J. Denbow de l'Université d'Austin au Texas, près de l'embouchure du Kouilou (Denbow et al, 1988 ; Denbow, 1990a ; Denbow, 1990b).

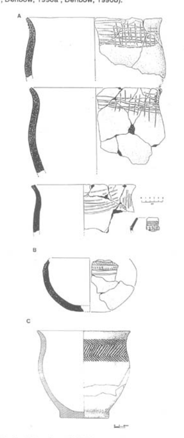


Fig. 3 : A : Céramique de Tchissanga Ouest ; B : Céramique de Tchissanga Est ; C : Céramique de Djambala (A et B d'après Denbow, 1990b; C d'après Lanfranchi et Pinçon, 1988).

Les gisements de Tchissanga surplombent la mer d'une centaine de mètres dans un secteur où l'érosion est très active (série des Cirques, continental terminal). Les fouilles du secteur Ouest ont livré, provenant d'un niveau à -25/30 cm présentant des perturbations, une abondante série lithique composé d'éclats de quartzite et de chert utilisés ou non, un segment de cercle, deux fragments de segment de cercle, des fragments de meule (une a pu servir à la fabrication de perles de coquillage ; des autres au broyage de produits végétaux).
Associée à ce matériel lithique, on trouve de la céramique épaisse, dégraissant grossier de quartzite et d'hématite ; le type le plus commun a une lèvre large, plate, décorée d'une cannelure ; le col est orné de festons multilinéaires légèrement incisés. L'ensemble est daté du VIe siècle avant notre ère (fig. 3).
Dans le secteur Est, le matériel archéologique provient d'un niveau humique à -30/45 cm de profondeur. Le matériel lithique est beaucoup plus rare qu'à Tchissanga Ouest ; par contre, le découvreur signale la présence de petits fragments de fer. La céramique est plus fine, sans dégraissant grossier d'hématite ou de quartzite ; dans l'ensemble les décors sont les mêmes qu'à Tchissanga Ouest ; on note surtout des variations dans la fréquence des types de récipients ainsi que l'apparition d'éléments de préhension tels que des boutons ou oreilles et des vases à fond plat. L'ensemble est daté du début du IVème siècle avant notre ère.
La présence de céramique, de noix de palme, permet d'envisager l'existence d'un néolithique sur la côte congolaise, quoique le fouilleur (Denbow, 1990b) penche plutôt pour un «LSA avec céramique». On peut aussi envisager un contact de population LSA avec l'arrivée de Néolithiques.
De Tchissanga Ouest à Tchissanga Est (VIe au IVe siècles avant notre ère), on assiste à l'évolution de la céramique vers des formes plus légères, l'apparition d'innovations comme les éléments de préhension, la diminution du matériel lithique et l'apparition d'éléments de fer qui suggèrent des relations d'échange avec des groupes humains sans doute peu éloignés et connaissant les techniques de fonte. Très récemment, D. Schwartz de l'ORSTOM de Pointe-Noire a pu dater dans le Mayombe voisin, une structure de fonte de 2110 ± 60 bp, donc un peu plus récente que le site de Tchissanga Est (cf. Age du Fer au Congo, p. 209). Des analyses de phytolithes, de lipides extraits des céramiques sont en cours ; elles permettront peut-être de savoir si les occupants de Tchissanga étaient des collecteurs ou des producteurs.

Conclusion

Le site de Tchissanga quoiqu'encore incomplètement étudié, s'inscrit sans doute dans l'occupation côtière de cette partie de l'Afrique centrale, dans le prolongement de ce que l'on connaît par exemple au Gabon (cf. Gabon, p. 165).
Ces régions ont connu de larges innovations technologiques durant le dernier millénaire avant notre ère. Par contre nous avons peu de chose sur l'hinterland même si des trouvailles suggèrent sur le plateaux Teke et dans le secteur des Manyanga l'arrivée de ces innovations vers la même période.

Mais le site le plus important pour le Néolithique au Congo est celui que fouille actuellement J. Denbow de l'Université d'Austin au Texas, près de l'embouchure du Kouilou (Denbow et al, 1988 ; Denbow, 1990a ; Denbow, 1990b).

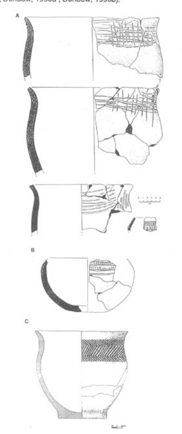


Fig. 3 : A : Céramique de Tchissanga Ouest ; B : Céramique de Tchissanga Est ; C : Céramique de Djambala (A et B d'après Denbow, 1990b; C d'après Lanfranchi et Pinçon, 1988).

Les gisements de Tchissanga surplombent la mer d'une centaine de mètres dans un secteur où l'érosion est très active (série des Cirques, continental terminal). Les fouilles du secteur Ouest ont livré, provenant d'un niveau à -25/30 cm présentant des perturbations, une abondante série lithique composé d'éclats de quartzite et de chert utilisés ou non, un segment de cercle, deux fragments de segment de cercle, des fragments de meule (une a pu servir à la fabrication de perles de coquillage ; des autres au broyage de produits végétaux).
Associée à ce matériel lithique, on trouve de la céramique épaisse, dégraissant grossier de quartzite et d'hématite ; le type le plus commun a une lèvre large, plate, décorée d'une cannelure ; le col est orné de festons multilinéaires légèrement incisés. L'ensemble est daté du VIe siècle avant notre ère (fig. 3).
Dans le secteur Est, le matériel archéologique provient d'un niveau humique à -30/45 cm de profondeur. Le matériel lithique est beaucoup plus rare qu'à Tchissanga Ouest ; par contre, le découvreur signale la présence de petits fragments de fer. La céramique est plus fine, sans dégraissant grossier d'hématite ou de quartzite ; dans l'ensemble les décors sont les mêmes qu'à Tchissanga Ouest ; on note surtout des variations dans la fréquence des types de récipients ainsi que l'apparition d'éléments de préhension tels que des boutons ou oreilles et des vases à fond plat. L'ensemble est daté du début du IVème siècle avant notre ère.
La présence de céramique, de noix de palme, permet d'envisager l'existence d'un néolithique sur la côte congolaise, quoique le fouilleur (Denbow, 1990b) penche plutôt pour un «LSA avec céramique». On peut aussi envisager un contact de population LSA avec l'arrivée de Néolithiques.
De Tchissanga Ouest à Tchissanga Est (VIe au IVe siècles avant notre ère), on assiste à l'évolution de la céramique vers des formes plus légères, l'apparition d'innovations comme les éléments de préhension, la diminution du matériel lithique et l'apparition d'éléments de fer qui suggèrent des relations d'échange avec des groupes humains sans doute peu éloignés et connaissant les techniques de fonte. Très récemment, D. Schwartz de l'ORSTOM de Pointe-Noire a pu dater dans le Mayombe voisin, une structure de fonte de 2110 ± 60 bp, donc un peu plus récente que le site de Tchissanga Est (cf. Age du Fer au Congo, p. 209). Des analyses de phytolithes, de lipides extraits des céramiques sont en cours ; elles permettront peut-être de savoir si les occupants de Tchissanga étaient des collecteurs ou des producteurs.

Conclusion

Le site de Tchissanga quoiqu'encore incomplètement étudié, s'inscrit sans doute dans l'occupation côtière de cette partie de l'Afrique centrale, dans le prolongement de ce que l'on connaît par exemple au Gabon (cf. Gabon, p. 165).
Ces régions ont connu de larges innovations technologiques durant le dernier millénaire avant notre ère. Par contre nous avons peu de chose sur l'hinterland même si des trouvailles suggèrent sur le plateaux Teke et dans le secteur des Manyanga l'arrivée de ces innovations vers la même période.



Fig. 1 : Carte des sites zaïrois.
*1 : Sakuzi ; 2 : Ngovo ; 3 : Dimba ; 4 : Gombe ; 5 : Plateau des Bateke ; 6 : Mukila ; 7 : Kabala ; 8 : Naviundu ; * : Néolithique uélien et oubanguien, sites de surface.*

ZAÏRE

KANIMBA MISAGO,
Musée de Kinshasa,
Institut des Musées Nationaux du Zaïre,
Kinshasa, Zaïre

DURANT la première moitié de notre siècle le terme «néolithique» a été utilisé et accepté partout en Afrique parce que l'industrie lithique servait de critère : la hache polie associée à de la céramique était le témoin incontestable du Néolithique. Par la suite, on s'est rendu compte qu'en Afrique sud-saharienne la hache polie et la céramique se rencontrent dans des contextes de l'Age de la Pierre Récent ou de l'Age du Fer. Cette constatation a suscité la question de l'existence du Néolithique en tant que période préhistorique marquée par l'accession à une économie de production alimentaire à laquelle sont associés l'outillage lithique poli et la céramique, sans traces de métallurgie.

La question de l'existence du Néolithique demeure encore pendante ; il manque des indices probants du Néolithique en tant que période préhistorique marquée par l'accession à une économie de production alimentaire à laquelle sont associés l'outillage en pierre polie et la céramique. Les outils considérés comme témoins du néolithique tels que haches polies, polissoirs et pierres trouées peuvent se rencontrer isolément dans des contextes de l'Age de la Pierre Récent ou de l'Age du Fer Ancien.

Par ailleurs, les indices de l'économie de production alimentaire, tels qu'ossements d'animaux domestiques (chiens et chèvres pour les bantu occidentaux d'Afrique centrale donc du Zaïre, auxquels on peut ajouter les poules) n'ont pas été mis au jour. Cette absence n'implique pas nécessairement l'inexistence du stade néolithique, elle peut être due à l'acidité des sols qui aurait détruit les restes de faune et de flore, à l'état de la recherche inégalement développée ou enfin aux méthodes de fouilles qui, il y a deux décennies accordaient peu d'attention au contenu ethnologique des vestiges archéologiques. Le néolithique au Zaïre est donc quasi exclusivement basé sur des aspects technologiques.

Les découvertes d'éléments technologiques ont été réalisées dans beaucoup de régions spécialement dans la partie septentrionale et occidentale où l'on a pu distinguer trois faciès néolithiques : l'Ubanguien, l'Uélien et le Léopoldien (fig. 1 et 2).

Dans le bassin de l'Ubangui-Uélé, beaucoup de vestiges attribués au Néolithique ont été mis au jour : il s'agit de houes et haches polies, de polissoirs, de gravures rupestres, de pierres trouées, de cupules.

La hache polie considérée il y a quelques décennies comme le fossile directeur du néolithique a le plus retenu l'attention des premiers archéologues (Colette, 1933a et 1933b).

Des récoltes de haches polies ont été réalisées en beaucoup d'endroits.

Dans le bassin de l'Ubangui, les découvertes furent abondantes entre Motenge-Boma et Libenge.

L'Uélien est célèbre par ses haches polies en hématite finement polies ; celles-ci ont été découvertes dans la zone qui s'étend d'Api à Kilo et de Buta à Avakubi (Van Noten, 1968).

Les vestiges représentant ces faciès ont été récoltés en surface. Les prospections et fouilles entreprises en 1972-1973 n'ont pas apporté les résultats espérés. Les sondages pratiqués à Hau et à Buru n'ont livré aucun indice du néolithique *in situ* (Van Noten, 1977-1978).

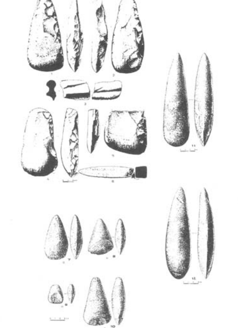
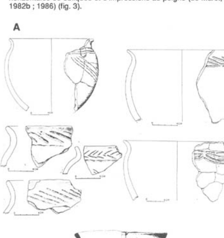


Fig. 2 : Outils en pierre polie :
site de Sakuzi : haches polies (1-2-4-5), pierre à rainures (3), aiguisoirs (6) (d'après de Maret, 1986).
Région de l'Uélé : haches polies (7 à 12) (d'après Van Noten, 1968)

En 1972 et 1973, des sondages ont été pratiqués dans plusieurs grottes du Bas-Zaïre par P. de Maret. Ceux-ci ont mis en évidence l'association d'outils en pierre polie et de céramique comportant des vases à fond plat décorés de cannelures horizontales ou obliques et d'impressions au peigne (de Maret, 1982b ; 1986) (fig. 3).



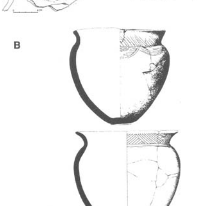


Fig. 3 : A : Céramique du groupe de Ngovo, site de Sakuzi, fosse 35 (d'après Gosselain, 1988). B : Céramique du groupe de Ngovo, site de Ngovo (d'après de Maret 1982b).

En revanche les témoins du faciès Léopoldien ont été trouvés en stratigraphie dans la plaine de Kinshasa comme au Bas-Zaïre.

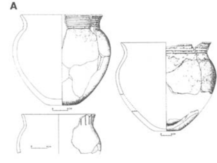
C'est à la pointe de la Gombe à Kinshasa que les fouilles de J. Colette ont mis au jour un niveau contenant une hache polie qui allait donner le nom de faciès Léopoldien aux découvertes d'outils polis réalisées dans la plaine de Kinshasa et au Bas-Zaïre (Bequaert, 1938 ; Mortelmans, 1962).

Au Bas-Zaïre, l'abondance de haches polies avait déjà été notée à la fin du XIX[e] siècle (Stainier, 1899). Jusqu'à la fin de la première moitié de notre siècle, les récoltes ont été effectuées en surface.

La grotte de Dimba a livré en stratigraphie une hache polie associée à de la poterie et à des pierres taillées. Cet ensemble est daté du Ier siècle avant notre ère.
La grotte de Ngovo contenait une hache polie, de la poterie, des éclats de pierres taillées et des ossements d'animaux de chasse que deux dates situent aux Ier et IIe siècles avant notre ère. La plus ancienne date est contemporaine du site de Sakuzi. Celui-ci a livré dans des fosses dépotoirs et en plein air divers vestiges : hache polie, céramique, fragments de pierres taillées, torchis et noix de palme *(Elaeis sp.)*. L'ensemble du matériel archéologique découvert en fouille et de même typologie a été inclus dans un «Groupe de Ngovo» (de Maret, 1986 ; Gosselain, 1988) (fig. 3).
Les fouilles de Sakusi, outre un matériel Groupe de Ngovo, ont permis de définir pour la première fois un nouveau groupe céramique, baptisé «Groupe de Sakusi» (Gosselain, 1988). Il est daté provisoirement des IVe-IIe siècles avant notre ère, soit de peu antérieur au Groupe de Ngovo (fig. 4).
Si l'association de la hache polie est confirmée, son contexte économique demeure inconnu. La présence de fragments de torchis et de noix de palme n'autorise pas à conclure à l'existence de structures d'habitat sédentaire ni à la connaissance de l'agriculture.
Dans d'autres régions, notamment au Bandundu, la hache en pierre polie paraît dans un contexte de l'Age de la Pierre Récent au site de Mukila (Bequaert, 1956 ; Clist, 1986).
Sur les plateaux Bateke près de Kinshasa un outil biface au tranchant poli a été découvert sur un site Age de la Pierre Récent. Ce type d'outil est identique à d'autres découvertes à Ntadi Yomba au Congo et datés de c.7000 bp (Cahen et Mortelmans, 1973 ; Bayle des Hermens et Lanfranchi, 1978).

Le néolithique ou ce que l'on peut appeler néolithique n'apparaît pas au Zaïre dans l'état actuel des connaissances avant c. 200 avant notre ère (Bas-Zaïre). Toutes les découvertes de surface du nord, de l'Équateur, du Haut-Zaïre etc., sont encore pour l'instant indatables. Aucune fouille d'envergure n'a été pratiquée dans ces régions à l'exception des travau de M. Eggert dans la région de Mbandaka. Seul l'Oubanguien qui connaît l'outillage en pierre polie, peut, en étant associé à l'Horizon Batalimo-Maluba de M. Eggert, être daté de c. 200 avant notre ère à 400 de notre ère (Eggert, 1987 ; cf. Age du Fer du Zaïre, p. 213).

En résumé, la question de l'existence du néolithique au Zaïre demeure ouverte. Les preuves convaincantes et sans équivoque du néolithique en tant que période bien distincte de l'Age de la Pierre Récent et de l'Age du Fer Ancien font défaut.



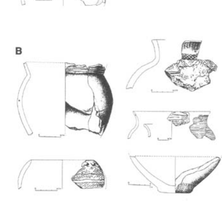


Fig. 4 : A : Céramique du groupe de Sakuzi, site de Sakuzi, fosse 40. B : Céramique du groupe de Sakuzi, site de Sakuzi, fosse 41 (d'après Gosselain, 1988).

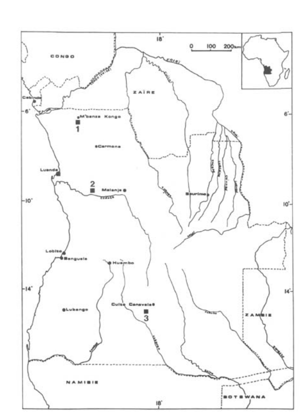


Fig. 1 : Carte des sites néolithiques d'Angola. 1 : région de Mbanza Kongo ; 2 : Rio Cuanza ; 3 : Galangue.

ANGOLA

RAYMOND LANFRANCHI et
BERNARD CLIST,
Département d'Archéologie,
CICIBA,
Libreville, Gabon

CETTE période est encore fort mal connue en Angola. Nous présenterons ici l'état de nos connaissances à ce jour.

On ne peut retenir ici que les sites où des haches, herminettes ou ciseaux polis ont été découverts en surface.

L'ensemble des sites sans traces de fonte du fer, sans traces d'outillage en pierre polie mais avec céramiques en abondance et traces d'habitats d'une certaine durée (accumulations coquillières sur le littoral notamment) doivent cependant être rattachés à l'Age du Fer (voir infra p. 219). Ceci se justifie par la typologie des céramiques qui en l'état actuel des connaissances a peu de choses en commun avec les industries néolithiques du Bas-Zaïre, du Congo, du Gabon et du Cameroun, par les traces de bœufs domestiques identifiées par W. Van Neer aux sites de Kitala et de Kamabanga près de Luanda (Van Neer, 1990) et par la chronologie de l'introduction du fer dans les pays plus au nord (Cameroun, Gabon, Congo, Zaïre) qui varie de 450 avant notre ère à 100 de notre ère. Les bovidés indiquent un contact au plus tard à cette époque avec les pasteurs de l'Age du Fer venus par l'Afrique orientale et appartenant au complexe Chifumbaze (Phillipson, 1989).

Sites à outils polis

La première mention de hache polie en Angola date de 1890 ; Severo signale deux outils polis de forme cylindrique à bords plus ou moins parallèles, provenant du Rio Cuanza dans le centre du pays (Severo, 1890). Severo s'est servi à l'époque de photographies pour les décrire ; dans l'état actuel des connaissances, ces objets sont tout à fait à part par rapport aux outils de l'extrême nord du pays (fig. 1, n° 2).

En 1950, une herminette et trois haches polies sont confiées à M. Martins, administrateur de San Salvador (Mbanza Kongo) par la Mission anthropobiologique d'Angola. Malheureusement, on ignore leur provenance exacte. Les outils sont tous façonnés sur une roche schisteuse (Franca, 1964) (fig. 1, n° 1 et fig. 2).

En 1966, J.D. Clark signale 5 haches polies provenant de la région de Galangue dans le sud du pays (Clark, 1966). En reprenant la publication de J.D. Clark, on s'aperçoit qu'il s'agit en fait de hachettes de seulement 5 à 11 centimètres de long.

Ces hachettes ont été rattachées au Néolithique Léopoldien (actuel Groupe de Ngovo) du Bas-Zaïre (Clark, 1966, mais aussi Ervedosa, 1980). On s'en est servi pour matérialiser une diffusion d'un Néolithique à travers l'Angola du nord vers le sud. La typologie de ces outils ne coïncide pas avec celle de l'outillage similaire bien connu du Groupe de Ngovo ou du Léopoldien du Zaïre.

Enfin quatre haches polies inédites provenant sans aucun doute de la province du Zaïre sont déposées au Musée National d'Archéologie de Benguela. Nous savons seulement

qu'elles proviennent du nord du pays. Leur typologie, le matériau utilisé sont identiques aux pièces de Mbanza Kongo ainsi qu'aux outils léopoldien. Lors d'un séjour en 1987 au Musée de Benguela nous avons pensé qu'il s'agissait de celles de Franca : les caractéristiques et les mensurations cependant ne correspondent pas.

Ces onze pièces confirment la connaissance et l'utilisation du polissage en Angola à une époque qui reste encore à préciser. Il est possible que certains sites dont nous parlerons au chapitre Age du Fer (voir p. 219) s'avèreront néolithiques ; nous pensons plus particulièrement aux sites de Benfica I (Clark, 1966, p. 58-59), de Palmeirinhas (Rudner, 1976, p. 102) dans la région de Luanda.

Il est donc bien difficile de dresser un tableau d'ensemble du Néolithique d'Angola d'autant plus qu'exception faite des quelques outils attribuables à cette période venant de l'extrême nord du pays et qui sont probablement la résultante d'une extension vers 2200 bp du Groupe de Ngovo (de Maret, 1986) sur le territoire de l'actuel Angola, on ne peut en fait rattacher avec certitude les artefacts à un stade de production.
Les fouilles sur des sites Age de la Pierre Récent (voir p. 123) ainsi que celles sur des sites des derniers siècles laissent supposer que le pays a connu une mosaïque de systèmes économiques juxtaposés dans l'espace et dont les limites ont continuellement fluctué avec le temps.

Des chasseurs-collecteurs de l'Age de la Pierre Récent, conchyliophages sur le littoral, ont parcouru la totalité du pays jusque vers 2600 bp et au-delà dans certains secteurs. Un substrat de vie nomade, fondée sur la chasse, la collecte avec ou sans pastoralisme perdurera jusqu'à l'aube du XXe siècle (Ervedosa, 1980).
Les céramiques les plus anciennes d'Angola ne remontent pas pour l'instant au-delà de 1800 bp (Santos Junior et Ervedosa, 1970).

Il est bien difficile de dire aujourd'hui si les restes des sites littoraux à dépôts coquilliers sont le fait de locuteurs bantu installés dès le début de l'ère chrétienne, ou d'autres groupes de sédentaires préexistants et ayant emprunté ou inventé la céramique tout en poursuivant la collecte d'*Anadara senilis*.

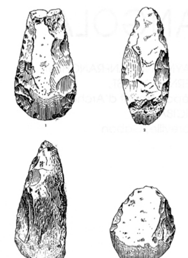


Fig. 2 : 1 à 4 : haches et herminettes polies provenant de la région de Mbanza Kongo (d'après Franca, 1964).

La question du Néolithique est donc mal perçue ; d'une part par manque de fouilles sur des sites présentant des successions stratigraphiques intéressantes, d'autres part par la complexité des chevauchements de populations qui ont dû intervenir dans cette région de l'Afrique centrale sans doute à partir de la deuxième moitié du premier millénaire avant notre ère.

SYNTHÈSE

régionale du Néolithique

BERNARD CLIST,
Département d'Archéologie,
CICIBA,
Libreville, Gabon

PENDANT très longtemps le Néolithique de l'Afrique centrale était une étiquette qui désignait des outils en pierre polie (houes et haches), des pierres trouées, des polissoirs, etc. découverts dans la grande majorité des cas à travers la région en surface depuis la fin du XIXe siècle.

Par la suite, une nouvelle étape de la recherche est franchie à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix avec la fouille en Centrafrique (Batalimo) et au Zaïre (pointe de la Gombe, Buru) de sites dits «néolithiques». Une association entre outils de pierre polie et des productions céramiques est définie. De plus, les premières dates radiocarbones permettent de se rendre compte que ces outils sont fabriqués et utilisés à diverses époques à travers la région.
La fouille de 63,5 mètres carrés d'un niveau d'habitat au site de la Gombe à Kinshasa (Zaïre) au début des années soixante-dix est une première en Afrique centrale ; jamais à ce jour une fouille d'un site néolithique n'avait pris une telle extension.

Ces fouilles, auxquelles s'ajoutent les recherches menées à travers le monde sur le Néolithique permettent de relativiser l'ancienne acception du terme ; le Néolithique se définit de plus en plus (cf. Cameroun p. 149, Gabon, p. 165) à partir de plusieurs critères et non plus d'un seul. On peut désormais affirmer que les querelles typologiques sont en grande partie dépassées.

A cet égard, on peut penser que la fouille du site d'Obobogo au Cameroun est un tournant. En effet, en 1980, 1981 et 1983 les fouilles menées par P. de Maret mettent au jour plus de 80 mètres carrés de l'habitat d'un ancien village. L'importance quantitative des vestiges, les analyses des remplissages de fosses, l'examen en plan de l'organisation des fosses dépotoirs, les analyses anthracologiques, sédimentologiques, radiocarbones, entre autres, matérialisent ce que seront les fouilles ultérieures en Afrique centrale.
A ce jour, seuls les gisements d'Okala au Gabon (+ de 90 mètres carrés) et de Tchissanga au Congo (+ de 90 mètres carrés) ont été étudiés de manière similaire.

Mais peut-on brosser une trame générale, reflet de l'état actuel (janvier 1991) des recherches dans la région, en associant les trop rares fouilles extensives, et les sondages ou petites fouilles faites ici ou là et les quelques publications à notre disposition ?

Vers 2 500/3 000 avant notre ère des villageois s'installent en face de Libreville au Gabon, sur les berges de la rivière Denis. Là, ils occupent plusieurs hectares. Ils produisent une céramique qui a de très nombreuses affinités avec la production du site d'Obobogo au Cameroun, un peu plus récent vers 1 000/1 500 avant notre ère, taillent la pierre, fabriquent d'autres outils en basalte. Quelques fragments de ce qui peut être des noix de palme ainsi que les premières analyses de phytolithes de ce site indiquent que des palmiers poussaient là.

A Obobogo dans la banlieue de Yaoundé, à partir de 1 500 ans avant notre ère environ, de grandes fosses sont creusées

entre les cases du village gagné sur la forêt équatoriale. Les villageois fabriquent une céramique similaire à celle de la rivière Denis au Gabon, taillent le quartz pour les périodes les plus anciennes, fabriquent sur des grès des aiguisoirs («pierres à rainures») pour affuter leurs haches polies façonnées sur des dolérites extraites à quelques 60 kilomètres de l'habitat vers le sud ou à quelques 130 kilomètres vers le nord-ouest. L'abondance des noix de palme carbonisées laisse penser que le palmier à huile est largement utilisé. Le porc-épic est chassé et consommé. Des graines de *Pennisetum sp.* ont été découvertes dans les tranches de quelques tessons. Il peut cependant s'agir de millet sauvage.

Par la suite, la région de Yaoundé connaîtra un réseau assez dense de villages dès 500 avant notre ère, un peu avant l'introduction de la fonte du fer dans la région. La production céramique de ces sites néolithiques, ainsi que l'ensemble du matériel découvert, est remarquable par sa relative stabilité.

A la même époque, dans la région de Libreville et le long du fleuve Ogooué se développe le Groupe d'Okala dont la chronologie va de 500 à 150 avant notre ère environ. Il semble qu'il existe alors un plus grand nombre de sites archéologiques que par le passé.
La production céramique est en continuité avec le Néolithique Ancien (Rivière Denis) tout en s'en démarquant largement. La distribution en surface de vestiges Néolithique Récent montre que des villages s'installent loin en forêt à cette époque.

Des réseaux d'échanges plus important qu'à la phase ancienne se mettent en place : ils peuvent concerner un espace de 230 kilomètres.
Les outils polis couvrent le territoire du Gabon, en montrant cependant une nette prédilection pour les savanes.

Au Congo voisin, des sites néolithiques appartenant à un même ensemble — provisoirement intitulé «Tchissanga ware» — ont été fouillés à Tchissanga non loin de Pointe-Noire. Toujours datés du courant du dernier millénaire avant notre ère, ces sites possèdent les mêmes caractéristiques que plus au nord au Gabon et au Cameroun : céramiques, pierres taillées, outils polis, molettes et meules, fosses dépotoirs, etc.
Certains matériaux viennent, selon le fouilleur, d'une distance de 60 kilomètres.
Contrairement à ce qui a été dit parfois, la production céramique de Tchissanga a son plus proche équivalent dans le Groupe de Ngovo au Bas-Zaïre, légèrement plus récent.

En effet, c'est ce Groupe qui caractérise le Néolithique de cette partie occidentale du Zaïre entre 200 avant notre ère et 100 de notre ère. Outre sa céramique qui semble partager de nettes similitudes avec la céramique de Tchissanga, ce Groupe possède un matériel qui, dans ses grandes lignes, ne se distinguent pas des autres sites néolithiques de même époque. Il est connu en plein air et en grotte. Les traces d'une utilisation intensive du palmier à huile sont à noter. Les ossements identifiés dans ce Groupe ne concernent qu'une faune de chasse (mammifères, serpents, oiseaux), de pêche et de collecte (mollusques terrestres). Certains outils polis du nord de l'Angola peuvent se rapporter à ce groupe.

Un gastéropode marin dans la grotte de Dimba atteste de contacts à longue distance vers l'ouest avec la côte Atlantique. Récemment, un Groupe de Sakuzi a été défini en provenance du site éponyme fouillé en 1984. Quoique un peu plus vieux, peu de choses peuvent encore en être dit ; il ne se distingue du Groupe de Ngovo que par sa céramique.

Ailleurs au Zaïre, des zones de concentration de découvertes d'outils polis ou d'objets associés au Néolithique sont connues depuis longtemps : Oubangui, Uélé et Shaba. Seuls les sites fouillés de la région de l'Équateur permettent d'aller plus loin qu'une stricte typologie.
Il s'agit des Horizons Batalimo-Maluba, à cheval sur la Centrafrique et le Zaïre le long de l'Oubangui, et Imbonga dont les gisements connus s'échelonnent au long des affluents est du fleuve Zaïre et sur celui-ci à hauteur de Mbandaka. Ces sites se placent dans leur ensemble entre environ 500 avant notre ère et 400 de notre ère.
On ne connaît pour ces Horizons que leur céramique, qui procède de deux systèmes de production distinct sans évolution de l'un (Imbonga) vers l'autre (Batalimo-Maluba), des traces d'horticulture (palmier à huile) et une idée du rituel funéraire via une inhumation secondaire sur le gisement de Maluba représentent l'essentiel de nos connaissances.

Enfin, en Guinée Équatoriale, depuis peut être le début de l'ère chrétienne, l'île de Bioko est occupée en permanence par des populations qui conserveront très tard leur système de vie néolithique sans aucune trace de métal : nous avons là un système quasi autarcique unique en Afrique centrale. Les populations doivent avoir eu des contacts privilégiés avec le littoral du Cameroun entre Douala et Kribi ainsi qu'avec le Nigeria.

Les mégalithes nous l'avons vu pour le Cameroun, la Centrafrique, la Guinée Équatoriale et l'Angola ne sont pas absents de la région. On ne connaît pas aujourd'hui les emprunts ou encore les innovations entre les uns et les autres. Tout au plus peut on dire que ceux de Centrafrique remontent à la charnière Néolithique Ancien/ Néolithique Récent et n'ont aucun lien typologique avec ceux des Grassfields du Cameroun qui eux restent toujours sans datation. Certains petits monolithes des Grassfields peuvent procéder d'un même système de pensée que ceux de Guinée Équatoriale, notamment les relations avec les ancêtres, les esprits.
Les mégalithes de l'Angola sont eux pour la plupart de l'Age du Fer.

En prenant un peu de recul, on se rend compte que les gisements du Sud-Cameroun et du Gabon semblent appartenir à une seule et même tradition céramique, en place depuis le Néolithique Ancien ; cette tradition évoluera au Néolithique Récent pour donner deux traditions ou groupes distincts.
Plus au sud, les gisements de la région de Pointe-Noire et ceux du Groupe de Ngovo au Bas-Zaïre, semblent de leur côté appartenir à une seconde tradition. Il n'est cependant pas impossible qu'il s'agisse d'une transformation de la tradition Néolithique Ancien au cours du Néolithique Récent qui aboutit à la formation de particularismes localisés que l'archéologie aujourd'hui baptise Tradition d'Obobogo, Groupe d'Okala, Tradition de Tchissanga, Groupe de Ngovo. Enfin, les productions

des deux Horizons du Zaïre et de la Centrafrique procèdent à nos yeux d'une tradition «fluviale» encore distincte des deux premières.

L'ensemble des gisements néolithiques sont-ils les traces d'immigrations de nouvelles populations, différentes des populations de chasseurs-collecteurs qui habitent là depuis des millénaires ou s'agit-il des traces de la néolithisation sur place de ces mêmes chasseurs-collecteurs ?

Ce qui est frappant c'est la différence nette entre sites Age Récent de la Pierre et Néolithique : grande extension en plan des vestiges, fosses dépotoirs, matériel très différent, fixation dans l'espace de l'habitat pour ne parler que des principales. A cela, il faut ajouter un fait significatif : une lente extension des sites néolithiques vers le sud et le sud-est à partir du Cameroun entre 3 500 et 200 avant notre ère, soit à une vitesse moyenne annuelle de 1,2 kilomètres seulement.
Ces populations ne feront qu'investir une partie du territoire, l'autre partie restant le terrain des chasseurs-collecteurs. On le verra dans le chapitre sur l'Age du Fer Ancien, le mode de vie néolithique pourra survivre dans certains secteurs au côté des communautés Age du Fer.

Tout cela fait opter pour la thèse d'une migration de petits groupes de néolithiques des savanes septentrionales vers les savanes méridionales ; une néolithisation des populations rencontrées est envisageable, mais elle s'est faite très lentement : encore aujourd'hui, les pygmés acculturés conservent quelques pans de leurs traditions.

BIBLIOGRAPHIE

du Néolithique

ANCIAUX de FAVEAUX (E.) et de MARET (P.), 1984 — Premières datations pour la fonte du cuivre au Shaba (Zaïre), *Bulletin de la Société Royale Belge d'Anthropologie et de Préhistoire*, 95, 5-20.

AUMASSIP (G.), 1975 — La poterie de Batalimo, in Bayle des Hermens (R. de), *Recherches préhistoriques en République centrafricaine*, Klincksieck, Paris, 221-233.

BAYLE des HERMENS (R. de), 1966 — Mission de recherches préhistoriques en République centrafricaine : note préliminaire, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 3, 651-666.

BAYLE des HERMENS (R. de), 1969 — Résultats d'ensemble des missions de recherches préhistoriques effectuées en 1966-1967 et 1968 en République centrafricaine, *Bulletin de la Société Royale Belge d'Anthropologie et de Préhistoire*, 80, 5-20.

BAYLE des HERMENS (R. de), 1975 — *Recherches préhistoriques en République centrafricaine*, Klincksieck, Paris.

BAYLE des HERMENS (R. de) et LANFRANCHI (R.), 1978 — L'abri Tshitolien de Ntadi Yomba (République Populaire du Congo), *L'Anthropologie*, 82 (4), 539-564.

BEL (J.M.), 1908, Rapport sur une mission au Congo français (1906-1907), *Nouvelles archives des missions scientifiques*, XVI, Imprimerie Nationale, Paris.

BEQUAERT (M.), 1938 — Les fouilles de Jean Colette à Kalina, *Annales du Musée du Congo belge*, série 1, Anthropologie et préhistoire, 1-2, Tervuren.

BEQUAERT (M.), 1956 — Recherches archéologiques au Kwango en 1952, in *Actes du 4ème congrès international des sciences préhistoriques et protohistoriques*, Madrid, 1954, Zaragoza, 29-45.

CAHEN (D.), 1975 — Le site archéologique de la Kamoa (région du Shaba, République du Zaïre de l'Age de la Pierre Ancien à l'Age du Fer, *Annales du Musée Royal de l'Afrique centrale*, Sciences Humaines, n° 84, Tervuren.

CAHEN (D.), 1981 — Contribution à la chronologie de l'Age du Fer dans la région de Kinshasa (Zaïre), in *Préhistoire africaine : mélanges offerts au doyen L. Balout*, ADPF, Paris, 127-137.

CAHEN (D.) et MORTELMANS (G.), 1973 — Un site Tshitolien sur le plateau des Bateke, République du Zaïre, *Annales du Musée Royal de l'Afrique centrale*, Sciences Humaines, n° 81, Tervuren.

CLAES (Ph.), 1985 — *Contribution à l'étude de céramiques anciennes des environs de Yaoundé*, Mémoire de Licence, Université Libre de Bruxelles, 2 vols.

CLARK (J. D.), 1966 — *The distribution of prehistoric cultures in Angola*, *Publicações culturais*, n° 73, Diamang, Lisboa, 15-102.

CLIST (B.), 1986 — Le Néolithique en Afrique centrale : état de la question et perspective d'avenir, *L'Anthropologie*, 90, 2, 217-232.

CLIST (B.), 1987a — Recherches archéologiques en Guinée Équatoriale, *Nsi*, 1, 16-17.

CLIST (B.), 1987b — A critical reappraisal of the chronological framework of the early Urewe Iron Age Industry, *Muntu*, 6, 35-62.

CLIST (B.), 1987c — La fin de l'Age de la Pierre et les débuts de la métallurgie du fer au Gabon : résultats préliminaires des travaux de terrain de 1985 à 1987, *Nsi*, 2, 24-28.

CLIST (B.), 1988 — Un nouvel ensemble néolithique en Afrique centrale : le Groupe d'Okala au Gabon, *Nsi*, 3, 43-51.

CLIST (B.), 1989 — Archaeology in Gabon, 1886-1988, *The African Archaeological Review*, 7, 59-95.

CLIST (B.), 1990 — Des derniers chasseurs aux premiers métallurgistes : sédentarisation et débuts de la métallurgie du fer (Cameroun, Gabon, Guinée Équatoriale), in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.) éds., *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*, ORSTOM, Collection Didactiques, Paris, 458-478.

CLIST (B.) et LANFRANCHI (R.), 1988 — Le gisement Age de la Pierre Récent de Nzogobeyok, Gabon : fouilles 1987, *Nsi*, 4, 21-27.

COLETTE (J.), 1933a — Le Néolithique uélien, *Bulletin de la Société Royale Belge d'Anthropologie et de Préhistoire*, XLVIII, 107-136.

COLETTE (J.), 1933b — Comparaison entre les faciès uélien et léopoldien du Néolithique congolais, *Bulletin du Cercle Zoologique Congolais*, 10 (4), 95-97.

CONNAH (G.), 1981 — *Three thousand years in Africa*, Cambridge University Press, Cambridge.

CONNAH (G.), 1984 — An archaeological exploration in southern Bornu, *The African Archaeological Review*, 2, 153-171.

DAVID (N.), 1972 — An archaeological reconnaissance in Cameroon and a preliminary report on the site of Nassarao I, in HUGOT (H.J.) éd., *Actes du sixième congrès panafricain de préhistoire*, Dakar, 1967, 307-308.

DAVID (N.), 1980 — History of crops and peoples in north Cameroon to AD 1900, in SWARTZ (B.K.) et DUMETT (R.A.) éds., *West african culture dynamics*, 139-182, Mouton, The Hague.

DAVID (N.), 1981 — The archaeological background of the cameroonian history, in TARDITS (Cl.) dir., *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*, CNRS, Paris, 79-98.

DAVID (N.), 1982a — Tazunu : megalithic monuments of Central Africa, *Azania*, 17, 43-48.

DAVID (N.), 1982b — Prehistory and historical linguistics in Central Africa : points of contact, in EHRET (C.) et POSNANSKY (M.) éds., *The archaeological and linguistic reconstruction of african history*, University of California Press, Berkeley - Los Angeles - London, 78-95.

DAVID (N.) et STERNER (J.), 1987 — The Mandara archaeological project 1984-1987, *Nyame Akuma*, 29, 2-8.

DELNEUF (M.), 1983 — Prospection de sites néolithiques et post-néolithiques au Diamaré-Est (Nord-Cameroun). In MARLIAC (A.), RAPP (J.) et DELNEUF (M.), *Reconnaissances archéologiques au Cameroun septentrional*. ORSTOM-DGRST Cameroun, SL, 69-111.

de MARET (P.), 1980 — Preliminary report on 1980 fieldwork in the Grassfields and Yaoundé, Cameroun, *Nyame Akuma*, 17, 10-12.

de MARET (P.), 1982a — New survey of archaeological research and dates for west-central and north-central Africa, *The Journal of African History*, 23, 1-15.

de MARET (P.), 1982b — The «neolithic» problem in the west and south, in VAN NOTEN (F.) éd., *The archaeology of central Africa*, Akademische Drück und Verlagsanstalt, Graz, 59-67.

de MARET (P.), 1983 — *Mission archéologique au Cameroun*, rapport polycopié, 7 p. + 11 p d'annexes.

de MARET (P.), 1985a — Recent archaeological research and dates from Central Africa, *The Journal of African History*, 26, 129-148.

de MARET (P.), 1985b — Fouilles archéologiques dans la vallée du Haut-Lualaba, Zaïre : II, Sanga et Katongo, 1974, *Annales du Musée Royal de l'Afrique centrale*, Sciences Humaines, n° 120, Tervuren.

de MARET (P.), 1986 — The Ngovo group : an industry with polished stone tools and pottery in Lower-Zaïre, *The African Archaeological Review*, 4, 103-133.

de MARET (P.), 1989 — Le contexte archéologique de l'expansion bantu en Afrique centrale, in *Actes du colloque international : «les peuples bantu, migrations, expansion et identité culturelle», Libreville, 1-6 avril 1985*, CICIBA/L'Harmattan, Paris, tome 1, 118-138.

de MARET (P.), 1990 — Le «Néolithique» et l'Age du Fer Ancien dans le sud-ouest de l'Afrique centrale, in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.), éds., *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*, ORSTOM, Collection Didactiques, Paris, 447-457.

de MARET (P.), sous presse — Les débuts de la sédentarisation, de l'agriculture et de la métallurgie dans la moitié sud du Cameroun : synthèse des recherches depuis 1978, in *Actes du second colloque des archéologues du Cameroun, Yaoundé, Janvier 1986.*

de MARET (P.) et CLIST (B.), 1987 — Mission de fouilles 1987 en Guinée Équatoriale insulaire, *Nsi*, 2, 32-35.

de MARET (P.), CLIST (B.) et MBIDA (C.), 1983 — Belgian archaeological mission in Cameroon : 1983 field season, *Nyame Akuma*, 23, 5-6.

de MARET (P.), CLIST (B.) et VAN NEER (W.), 1987 — Résultats des premières fouilles dans les abris de Shum Laka et Abéké au nord-ouest du Cameroun, *L'Anthropologie*, 91, 2, 559-584.

de MARET (P.) et STAINIER (P.), sous presse — Excavations in the upper levels at Gombe and the early ceramic industries in the Kinshasa area (Zaïre), in *Festschrift Smolla.*

DENBOW (J.), 1990a — Rapport préliminaire sur l'archéologie du littoral congolais ; prospections et fouilles de la région du Bas-Kouilou effectuées en 1988, *Nsi*, 7, 4-9.

DENBOW (J.), 1990b — Congo to Kalahari : data and hypotheses about the political economy of the western stream of the Early Iron Age, *The African Archaeological Review*, 8, 139-175.

DENBOW (J.), MANIMA MOUBOUHA (A.) et SANVITI (N.), 1988 — Archaeological excavations along the Loango coast, Congo, *Nsi*, 3, 37-42.

DIGOMBE (L.), JÉZÉGOU (M.-P.), LOCKO (M.) et MOULEINGUI-BOUKOSSOU (V.), 1987a — *Un an de recherches archéologiques dans la région de Port-Gentil (Ogooué-Maritime, Gabon)*, Série documents n° 1, Laboratoire d'archéologie et d'anthropologie, Université Omar Bongo, Libreville.

DIGOMBE (L.), LOCKO (M.) et EMEJULU (J.), 1987b — Nouvelles recherches archéologiques à Ikengué (Fernan-Vaz, province de l'Ogooué-Maritime, Gabon) : un site datant de 1300 BC, *L'Anthropologie*, 91 (2), 705-710.

DIGOMBE (L.), SCHMIDT (P.), MOULEINGUI (V.), MOMBO (J.B.) et LOCKO (M.), 1988 — The development of an Early Iron Age prehistory in Gabon, *Current Anthropology* 29, 1, 179-184.

DROUX (G.) et KELLEY (H.), 1939 — Recherches préhistoriques dans la région de Boko-Songho et à Pointe-Noire (Moyen Congo), *Journal de la Société des Africanistes*, IX, 71-84.

EGGERT (M.), 1983 — Remarks on exploring archaeologically unknown rain forest territory : the case of Central Africa, *Beiträge zur allgemeinen und vergleichenden Archäologie* 5, 283-322.

EGGERT (M.), 1987 — Imbonga and Batalimo : ceramic evidence for early settlement of the equatorial rain forest, *The African Archaeological Review*, 5, 129-145.

ERVEDOSA (C.), 1980 — *Arqueologia angolana.* Republica Popular de Angola, Ministerio da Educação. Lisboa.

ESSOMBA (J.-M.), 1989 — Dix ans de recherches archéologiques au Cameroun méridional (1979-1989), *Nsi*, 6, 33-57.

FRANCA (C.), 1964 — Sobre quatro exemplares de facies neolithica do norte de Angola, *Estudos sobre a pre-história do Ultramar português*, Junta de investigações do Ultramar, Lisboa, 51-57.

GOSSELAIN (O.), 1988 — *Sakusi : fouille d'un premier village du néolithique et de l'âge des métaux au Zaïre*, Mémoire de Licence, Université Libre de Bruxelles.

HAMY (E.T.), 1897 — L'Age de Pierre au Gabon, *Bulletin du Muséum National d'Histoire Naturelle*, 5, 154-156.

HOLL (A.), 1987a — Le projet archéologique de Houlouf, *Nyame Akuma*, 29, 10-13.

HOLL (A.), 1987b — Mound formation processes and societal transformations : a case study from the peritchadian plain, *Journal of Anthropological Archaeology*, 6, 122-158.

HOLL (A.), 1988a — Transition du néolithique à l'Age du Fer dans la plaine péritchadienne : le cas de Mdaga, in BARRETEAU (D.) et TOURNEUX (H.) dir., *Le milieu et les hommes : recherches comparatives et historiques dans le bassin du Lac Tchad*, ORSTOM, Paris, 81-109.

HOLL (A.), 1988b — *Houlouf I : Archéologie de sociétés protohistoriques du nord-Cameroun*, British archaeological reports, 456 (= Cambridge monographs in african archaeology, n° 32), Oxford.

HOLL (A.), 1989 — Individus et statuts : variabilité mortuaire dans la plaine tchadienne préhistorique, in *Singularités*, collectif, Plon, Paris, 351-367.

HOLL (A.), LEVY (T.E.), LECHEVALIER (Cl.) et BRIDAULT (A.), 1989 — Houlouf archaeological project : preliminary report 1988, *Nyame Akuma*, 31, 11-14.

HURAULT (J.), 1986 — Les anciens peuplements de cultivateurs de l'Adamaoua occidental (Cameroun-Nigéria) : méthodologie d'une approche spatiale, *Cahiers ORSTOM, sciences humaines*, 22, 1, 115-145.

HURAULT (J.), 1989 — Évolution récente des vallées de l'Adamaoua occidental (Nigéria-Cameroun), communication présentée au séminaire Datations et Chronologie dans le bassin du Tchad, 10-11 septembre 1989, ORSTOM, Bondy, 11 pages.

JEFFREYS (M.D.W.), 1951 — Neolithic stone implements (Bamenda, British Cameroon), *Bulletin de l'IFAN*, XIII, 1, 1203-1217.

JEFFREYS (M.D.W.), 1964 — Notes on the neolithic Stone Age culture of Bamenda, *The Nigerian Field*, 29, 1, 38-41.

KANIMBA MISAGO, 1989 — État de la recherche sur l'Age des Métaux au Zaïre, *Etudes Aequatoria* (= Actes du premier colloque d'Aequatoria 10-13 Octobre 1987), 81-115.

LANFRANCHI (R.), 1979 — *Recherches préhistoriques dans la moyenne vallée du Niari (République Populaire du Congo)*, Thèse de doctorat de 3ème cycle, Université de Paris I.

LANFRANCHI (R.), sous presse — Le gisement de l'Age de la Pierre Récent de Nzogobeyok (Province de l'Estuaire - Gabon), *Revue Gabonaise des Sciences de l'Homme*, 3.

LANFRANCHI (R.), en préparation — *La préhistoire de l'Afrique Centrale occidentale : hommes et milieux*, Thèse de doctorat d'État, Université de Paris I.

LANFRANCHI (R.) et PINCON (B.), 1988 — Résultats préliminaires des prospections archéologiques récentes sur les plateaux et collines teke en R.P. du Congo (1984-1987), *Nsi*, 3, 24-31.

LEBEUF (J.P.), 1969 — *Carte archéologique des abords du lac Tchad*, CNRS, Paris.

LEBEUF (J.P.), 1981 — *Supplément à la carte archéologique des abords du lac Tchad*, CNRS, Paris.

LEBEUF (J.P.), LEBEUF (A.), TREINEN-CLAUSTRE (F.) et COURTIN (J.), 1980 — *Le gisement Sao de Mdaga*, Société d'Ethnographie, Paris.

LOMBARD (J.), 1930 — Présentation d'objets préhistoriques d'AEF par J. Lombard, *L'Anthropologie*, 40, 285-286.

MARLIAC (A.), 1974 — Prospection archéologique au Cameroun septentrional, *West African Journal of Archaeology*, 4, 83-97.

MARLIAC (A.), 1975 — *Contribution à l'étude de la préhistoire au Cameroun septentrional*, ORSTOM, Paris.

MARLIAC (A.), 1981 — L'état des connaissances sur le paléolithique et le néolithique du Cameroun (prospections de 1968, 1969, 1970, 1971), in TARDITS (Cl.) dir., *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*, CNRS, Paris, 27-77.

MARLIAC (A.), 1982 — L'Age du Fer au Cameroun septentrional : données chronologiques nouvelles sur le Diamaré, *Journal de la Société des Africanistes*, 52, 1-2, 59-67.

MARLIAC (A.), RAPP (J.) et DELNEUF (M.), 1983 — *Reconnaissances archéologiques au Cameroun septentrional : les basses vallées des Mayo Louti, Tsanaga et Boula*, ORSTOM-DGRST Cameroun, SL.

MARTIN (A.), 1960 — Tipologia de la ceramica de Fernando Poo, *Estudios del Instituto Claretiano de Africanistas*, n° 1, Santa Isabel.

MARTIN (A.), 1965 — Secuencia cultural en el neolitico de Fernando Poo, *Trabajos de preistoria del seminario de historia primitiva del hombre del universidad de Madrid*, n° 17, Madrid.

MARTIN (A.), 1989 — Préhistoria de Guinea Ecuatorial, *Africa 2000*, IV, II, n° 10-11, 4-21.

MEYE MEDOU (F.), 1990 — Nouvelles prospections dans la province du Woleu Ntem, Gabon, *Nsi*, 7, 26-32.

MOGA (J.), 1988 — Campagne de fouilles de février-mars 1988 dans le nord-ouest de la Centrafrique à l'île Te Donge, zone de Ouham-Taburo, *Nsi*, 3, 20-23.

MORTELMANS (G.), 1962 — Vue d'ensemble sur la préhistoire du Congo occidental, in *Actes du 4ème congrès panafricain de préhistoire et de l'étude du quaternaire, 1959, Léopoldville*, Annales du Musée Royal de l'Afrique Centrale, Série Sciences Humaines, n° 40, Tervuren, 129-164.

OSLISLY (R.) et PEYROT (B.), 1988a — Synthèse des données archéologiques des sites de la moyenne vallée de l'Ogooué (provinces du Moyen-Ogooué et Ogooué-Ivindo), Gabon, *Nsi*, 3, 63-68.

OSLISLY (R.) et PEYROT (B.), 1988b — *La préhistoire du Gabon*, Institut Pédagogique National, Libreville.

PERRAMON (R.), 1968 — Contribucion a la prehistoria y protohistoria de Rio Muni, *Publicaciones del Instituto Claretiano de Africanistas*, n° 26, Santa Isabel.

PEYROT (B.) et OSLISLY (R.), 1990 — Sites archéologiques associant pierres taillées, céramiques, coquilles marines et outils en pierre polie à Tchengué, province de l'Ogooué-Maritime (Gabon), *Nsi*, 7, 13-19.

POMMERET (Y.), 1965 — *Civilisations préhistoriques au Gabon*, tome 2, *Vallée du moyen Ogooué : notes préliminaires à propos du gisement néolithique et lupembien de N'djolé*, Mémoire de la Société de Préhistoire et de Protohistoire Gabonaise, 2, Libreville.

POMMERET (Y.), 1966 — Les outils polis de la région de Libreville, *Bulletin de la Société Préhistorique et Protohistorique Gabonaise*, 6, 163-180.

PHILLIPSON (D.W.), 1989 — Bantu-speaking people in southern Africa : an archaeological perspective, in *Actes du colloque international «Les peuples bantu, migrations, expansion et identité culturelle», Libreville, 1-6 avril 1985*, CICIBA/L'Harmattan, Paris, tome I, 145-164.

RAPP (J.), 1983 — Rapport de mission au Cameroun septentrional, in MARLIAC (A.), RAPP (J.) et DELNEUF (M.), *Reconnaissances archéologiques au Cameroun septentrional : les basses vallées des Mayo Louti, Tsanaga et Boula*, ORSTOM-DGRST Cameroun, SL.

RAPP (J.), 1984 — *Quelques aspects des civilisations néolithiques et post-néolithiques à l'extrême nord du Cameroun : étude des décors céramiques et essai de chronologie*, Université de Bordeaux I, Thèse de Doctorat de 3ème cycle.

RUDNER (J.), 1976 — An archaeological reconnaissance tour of Angola, *South African Archaeological Bulletin*, 31 (3-4), n° 123-124, 99-111.

SANTOS JUNIOR (J.R. dos) et ERVEDOSA (C.), 1970 — A estação arqueologica de Benfica, Luanda, Angola, *Sciencias biologicas*, 1 (2), 33-51, XXXVI estampas.

SCHMIDT (P.), 1978 — *Historical archaeology : a structural approach in an african culture*, Greenwood press, Westport.

SEVERO (R.), 1890 — Primeiros vestigios do periodo neolithico na provincia de Angola, *Revista de ciencias naturais e sociais*, 1 (4), 152-161.

STAINIER (X.), 1899 — *L'Age de la Pierre au Congo*, Annales du Musée du Congo, Ethnographie et Anthropologie, série in 4°, série III, tome I, fasc. 1, Tervuren.

VAN GRUNDERBEEK (M.C.), ROCHE (E.) et DOUTRELEPONT (H.), 1982 — Le premier Age du Fer au Rwanda et au Burundi : archéologie et environnement, *Journal des africanistes*, 52, 1-2, 1-58.

VAN NEER (W.), 1990 — Les faunes quaternaires en Afrique centrale, in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.), éds. — *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*. ORSTOM, Collection Didactiques, Paris, 195-220.

VAN NOTEN (F.), 1968 — The Uelian : a culture with a neolithic aspect, Uele basin (N.E. Congo Republic) an archaeological study, *Annales du Musée Royal de l'Afrique centrale*, sciences humaines, n° 64, Tervuren.

VAN NOTEN (F.), 1977-1978 — Une prospection au nord et au nord-est du Zaïre, *Études d'Histoire Africaine*, IX-X, 75-77.

VAN NOTEN (F.), 1979 — The Early Iron Age in the interlacustrine region : the diffusion of iron technology, *Azania*, 14, 61-79.

VAN NOTEN (F.), 1983 — Histoire archéologique du Rwanda, *Annales du Musée Royal de l'Afrique Centrale*, Sciences Humaines, n° 112, Tervuren.

VANSINA (J.), 1984 — Western bantu expansion, *The Journal of African History*, 25, 129-145.

VIDAL (P.), 1969 — *La civilisation mégalithique de Bouar : prospections et fouilles 1962-1966*, Recherches Oubanguiennes, 1, Firmin-Didot, Paris.

VIDAL (P.), 1984 — Archéologie du terrain centrafricain : une approche réaliste de l'histoire pré-coloniale et ancienne, in MIEGE (J.L.) éd., *Recherches centrafricaines, problèmes et perspectives de la recherche historique*, Études et documents n° 18, Institut d'histoire des pays d'outre-mer, Aix-en-Provence, 5-45.

VIDAL (P.), 1987 — Activités archéologiques en Centrafrique : 1986-1987, *Nsi*, 2, 20-23.

VIDAL (P.), sous presse — Au-delà des mégalithes : archéologie centrafricaine et histoire de l'Afrique centrale, *communication au second colloque d'archéologie camerounaise, 6-9 janvier 1986, Yaoundé*.

VIDAL (P.), BAYLE des HERMENS (R. de) et MENARD (J.), 1983 — Le site archéologique de l'île de Toala sur la haute Ouham (République centrafricaine) : Néolithique et Age du Fer, *L'Anthropologie*, 87, 1, 113-133.

ZANGATO (E.), 1985 — *Réflexion sur les sources d'histoire centrafricaine : archéologie, traditions orales et autres matériaux*, Mémoire de maîtrise en préhistoire, Université de Paris X-Nanterre.

ZANGATO (E.), 1990 — New perspectives on megaliths from the northwestern part of the Central African Republic, *Nyame Akuma*, 34, 17-19.

L'AGE DU FER ANCIEN

CAMEROUN ● CENTRAFRIQUE ● GABON
CONGO ● ZAÏRE ● ANGOLA
Bibliographie ● Synthèse

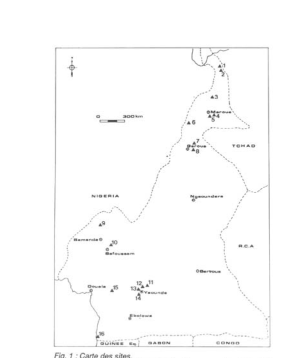


Fig. 1 : Carte des sites.
1 : Sou Blame Radjil et Sou II ; 2 : Deguesse ; 3 : Mehe Jiddere ; 4 : Goray ; 5 : Salak ; 6 : Nassarao ; 7 : Bé ; 8 : Douloumi I ; 9 : Fundong ; 10 : Bankouop ; 11 : Nkometou ; 12 : Okolo ; 13 : Ndindan et Oliga ; 14 : Obobogo ; 15 : Mbengue ; 16 : Campo Plage.

CAMEROUN

AUGUSTIN HOLL
Département d'Ethnologie
et de Préhistoire,
Université de Paris X Nanterre,
Paris, France

IL y a environ une dizaine d'années, nos connaissances sur les sites datant de ce qu'il est convenu d'appeler l'Age du Fer Ancien du Cameroun se réduisaient à une toute petite poignée de données provenant des sites des plaines de la Bénoué et du Diamaré dans le nord du pays, fouillés respectivement par N. David (1981) et A. Marliac (1982). Avec la multiplication des programmes de recherche archéologique et une meilleure répartition géographique, des données supplémentaires ont été collectées au cours de la dernière décennie par différents chercheurs (P. de Maret 1982a, 1985 ; J.M. Essomba 1987, 1989 ; J. Rapp 1984, J.P. Warnier 1984 ; A. Holl 1987a et b). Ces nouvelles données sont interprétées de façon diverse en fonction des programmes de recherche des différents chercheurs. Certains les utilisent pour retracer la genèse des migrations et des phases de mise en place des populations et d'autres les interprètent en terme de développement technologique lié ou non à la colonisation de nouveaux biotopes. Dans tous les cas, les problèmes de terminologie et l'accent mis sur la chronologie masquent généralement des questions scientifiques très difficiles à argumenter dans l'état actuel des connaissances. En effet, le concept de l'Age du Fer Ancien est généralement utilisé pour regrouper des sites archéologiques contenant des artefacts en fer de quelque nature que ce soit, datant de 500 BC à AD 1000. Dans cet intervalle de temps, on n'arrive pas encore à dissocier de façon satisfaisante des éventuels sites de production, dans lesquels l'ensemble de la chaîne de production de la métallurgie du fer était connue et maîtrisée, des sites «consommateurs» qui devaient obtenir des objets en fer des communautés productrices voisines. La solution à ce type de question dépend essentiellement de l'état d'avancement des recherches et des stratégies de fouille mises en pratique sur le terrain. Dans cet ordre d'idées, on peut s'attendre à ce qu'après sondage, les sites les plus intéressants fassent l'objet de fouilles plus étendues et mieux structurées. Nul n'ignore cependant les grandes difficultés à la fois financières et d'encadrement auxquelles se heurtent la plupart sinon la totalité des archéologues pour mener à bien les quelques modestes projets de recherche qui les occupent actuellement.

Données disponibles et répartition géographique des sites

Les données de prospections aussi intéressantes et suggestives qu'elles soient ne sont pas prises en compte dans cette brève présentation des sites de l'Age du Fer Ancien au Cameroun. Dans l'état actuel des connaissances, seuls les sites ayant fait l'objet de fouille et disposant de datations seront considérés.

Dans l'ensemble, les tessons de poterie constituent la part la plus importante des vestiges archéologiques collectés dans les sites de l'Age du Fer Ancien ; ceux-ci s'accompagnent selon les cas, d'objets métalliques en fer, d'outils comme les haches et les couteaux, d'armes comme les armatures de lance et de parures comme les bagues, bracelets ou perles, parfois associés à des témoins de production métallurgique comme les scories, les tuyères et restes de fourneaux. Les vestiges

d'ossements d'animaux sont en général plus rares et les macro-restes végétaux relèvent de situations exceptionnelles. En tout cas, il semble indiscutable qu'au cours de l'Age du Fer Ancien les populations étaient regroupées dans des villages relativement étendus, mais leur degré de sédentarité demeure pour l'instant inconnu.

Dans la zone forestière du plateau sud camerounais, sept sites ont été fouillés et datés : dans cinq d'entre eux, Obobogo, Ndindan, Nkometou, Oliga et Okolo, les données archéologiques provenant pour la plupart de fosses, ont livré des scories témoignant ainsi de la présence de la production sur place d'artefacts en fer. Ces ensembles sont datés du V° siècle bc au VI° siècle ad (tableau 1). Les modestes superficies fouillées n'ont pas permis la mise au jour des structures d'habitation et les recherches effectuées n'ont pas encore été publiées dans leur intégrité. A Mbengue (Edéa) et Campo-Plage, des échantillons de charbon de bois ont été prélevés dans des couches contenant des tessons de poterie, et des coques de noix de

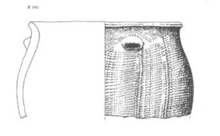




Fig. 2 : Obobogo, céramique de la fosse VII (d'après Claes, 1985).

palme pour le premier site mentionné. Dans l'ensemble, ces données témoignent du développement de la métallurgie du fer au sein des sociétés de la zone forestière du sud Cameroun à partir du quatrième ou cinquième siècle avant notre ère.

Dans le haut plateau de l'ouest, les informations sont beaucoup plus réduites et ne concernent que deux sites : Bankouop et Fundong (Warnier 1984). Pour le premier, la date de ad 670±80 est fournie sans aucune précision sur les vestiges associés à l'échantillon de charbon de bois daté ; pour le second en revanche, la date la plus ancienne, ad 560±230 a été fournie par un échantillon de charbon prélevé dans un dépôt contenant dix-huit haches polies, des scories et des tessons de poterie (tabl. 1).

Dans le nord du pays, zone de savanes arborées et arbustives, des recherches ont été effectuées dans les plaines de la Bénoué et du Diamaré et la partie camerounaise de la plaine tchadienne ; une dizaine de sites appartenant à l'Age du Fer Ancien ont ainsi été répertoriés.

Dans la plaine de la Bénoué, des témoins de la métallurgie du fer mis au jour dans quatre sites de village, font leur apparition dans des niveaux datés de ad 538±50 à Douloumi I à ad 936±48 à Bé IB (tableau 1), dans le contexte d'une économie villageoise mixte combinant agriculture et élevage de bovins et ovins/caprins, activités auxquelles s'ajoutaient la chasse et la pêche. Les habitations sont de petites cases circulaires placées les unes à côté des autres, délimitant un espace domestique clos semblable au modèle des sarés actuels du nord Cameroun. Certaines de ces cases, comme c'est le cas à Nassarao I, ont des «planchers» à pavement de tessons. La poterie est extrêmement abondante et de grandes jarres ont dû servir au stockage des denrées alimentaires et autres.

Dans la plaine du Diamaré et des environs immédiats des monts Mandara, trois sites ont été étudiés, Goray, Salak et Méhé Jiddéré. Les deux derniers sont des buttes comportant plusieurs niveaux d'occupation avec des séquences stratigraphiques de l'ordre de 4 m d'épaisseur. A Méhé Jiddéré, la mise au jour d'abondants fragments de tuyères et de grands blocs d'argile fortement rubéfiés indiquent la pratique de la fonte du minerai de fer sur place (David et Sterner, 1987). Salak en revanche, est un site à une seule couche d'occupation dans ce qui semble être un atelier de taille de haches et herminettes. Les objets en fer font leur apparition dans un intervalle de temps qui va de ad 350±110 à Méhé à ad 920-930. La variation des dates de Salak (tableau 1) est essentiellement due à la méthode de datation employée, la thermoluminescence, et ne traduit pas l'existence de plusieurs épisodes d'occupation.

Dans l'extrême nord, dans la partie camerounaise de la plaine tchadienne, les objets en fer ont été découverts dans plusieurs sites, qui sont pour la plupart des buttes avec des nombreux niveaux d'occupation en stratigraphie. Mais les fouilles les plus anciennes, effectuées dans les années 1940-50 ne sont pas datées et les informations stratigraphiques sont sommaires. Trois sites, Sou II, Sou Blamé Radjil et Déguesse, fouillés au cours de ces dernières années ont fourni des objets en fer dans des contextes relativement mieux étudiés. A Sou Blamé

Tableau 1: *Datations au radiocarbone des sites de l'Age du Fer Ancien du Cameroun*

Sites	*Coordonées*	*N° de labo*	*Date bp*	*Date calendaire Av., Ap. notre ère*	*Contexte*
Plateau du sud					
Campo-plage	2°20'N/9°49'E	KSU-501	960 ± 50	+ 980 / + 1206	?
Mbengue (Édéa)	3°47'N/10°9'E	KSU-461	1010 ± 25	+ 982 / +1140	?
Ndindan	3°54'N/11°30'E	Lv-1393	1950 ± 130	- 354 / + 381	Fosse 7
		Hv-12847	1415 ± 60	+ 540 / + 759	Fosse 5
		Hv-15849	2140 ± 65	- 390 / - 1	Fosse 10 bis
		Hv-12850	2060 ± 60	- 349 / + 60	Fosse 20
		Hv-12840	1015 ± 20	+ 982 / + 1146	Fosse 1
		Hv-12848	1400 ± 105	+ 430 / + 865	Fosse 10
Nkometou		Hv-12854	2230 ± 80	- 410 / - 74	Fosse ?
		Hv-12858	1920 ± 60	- 91 / + 230	Fosse ?
Obobogo	3°49'N/11°30'E	Hv-10832	1990 ± 65	- 171 / + 130	Fosse II (1,40-1,70 m)
		Hv-10580	2055 ± 70	- 352 / + 70	Fosse ?
		Lv-1394	2120 ± 70	- 390 / + 46	Fosse VII (0,50-0,70 m)
		Lv-1395	2120 ± 150	- 608 / + 218	Fosse VII (2,60-2,90 m)
		Lv-1432	2310 ± 100	- 766 / - 123	Fosse ?
Oliga	3°54'16"N/11°30'01"E	Beta-31412	1850 ± 70	- 86 / + 340	Four de fonte ? (-0,60 m)
		Beta-31414	2080 ± 70	- 557 / + 59	id. (-0,70 m)
		Beta-31413	1960 ± 80	+ 171 / + 230	id. (-0,80 m)
		Beta-31411	2710 ± 130	- 1257 / + 446	id. (-1,10 m)
		Beta-31534	2110 ± 60	- 361 / + 20	id. (-1,10 m)
		Beta-31410	2820 ± 100	- 1367 / - 800	id. (-1,20 m)
		Beta-32228	2150 ± 80	- 400 / + 20	id. (-1,20 m)
		Ly-4976	2150 ± 60	- 390 / - 3	id. (-1,30 m)
		Ly-4977	2185 ± 110	- 479 / + 50	id. (-1,20 m)
		Ly-4978	2380 ± 110	- 790 / - 124	id. (-1,30 m)
		Ly-4979	1945 ± 250	- 752 / + 637	id. (-1,70 m)
Okolo	?	Beta-32264	2200 ± 60	- 400 / -90	id. (-1,40 m)
		Hv-12852	2325 ± 135	- 800 / - 73	Fosse ?
Haut plateau de l'Ouest					
Bankouop	5°38'N/10°35'E	Gif ?	1280 ± 80	- 605 / + 943	?
Fungong	6°23'N/10°17'E	Ly-3065	1390 ± 230	+ 130 / + 1151	Dépôt
		Ly-3067	1070 ± 240	+ 443 / + 1391	?
Plaine de la Bénoué					
Bé (Mound IA)	9°18'N/13°40'E	P-1684	1106 ± 33	+ 782 / + 998	Niv. 38 (6,75-7,00 m)
Bé (Mound IB)	9°18'N/13°40'E	P-1753	1014 ± 48	+ 899 / + 1154	Niv. 19-22 (3,60-4,40 m)
Douloumi I	9°12'N/13°39'E	P-1761	1089 ± 41	+ 782 / + 1019	Niv. 5b, 6, (1,00-1,25 m)
		P-1763	1074 ± 47	+ 783 / + 1020	Niv. 17-18 (2,50-3,10 m)
		P-1764	1412 ± 50	+ 540 / + 630	Niv. 20-21 (3,25-3,75 m)
Nassarao	9°21'N/13°27'E	*PT-182-C	1090 ± 120	+ 670 / + 1210	Niv. 20 (2,80-3,00 m)
		*PT-182-A	1840 ± 150	- 199 / +540	Niv. 20 (2,80-3,00 m)
Plaine du Diamaré/Mandara					
Goray	10°30'N/14°30'E	Gif-5251	1030 ± 80	+ 780 / + 1190	Niv. 5 (3,35 m)
		Gif-5463	1180 ± 120	+ 640 / +1150	Niv. 4 (2,20 m)
Mehe Jiiddere	11°004N/14°19'E	Ly-3818	1160 ± 140	+ 605 / + 1186	IA : 2 (0,30-0,45 m)
		Ly-3819	1600 ± 110	+ 172 / + 650	IA : 4 (1,50-1,65 m)
		S-2674	1020 ± 165	+ 660 / + 1280	VII A : 3 (0,015 m)
Salak	10°24'N/14°20'E	TL 12	2550		Niv. 9
		TL 13	2440		Niv. 9
		TL 14	2460		Niv. 9
Plaine tchadienne					
Déguesse	12°03'N/14°52'E	Ly-4176	1275 ± 220	+ 262 / + 1210	Niv. 1 (1,70-1,85 m)
Sou	12°12'N/14°42'E	Gif-4933	1340 ± 90	+ 540 / + 890	Tr. XIX (7,30-7,40 m)
		Gif-4822	1340 ± 100	+ 540 / + 938	Tr. II (3,80-3,85 m)
Sou Blamé	12°12'N/14°41'E	Ly-2004	2280 ± 170	- 800 / +59	S. 79 (2,60-2,70 m)
Radjil		Ly-2003	2310 ± 150	- 800 / - 1	S. 79 (2,40-2,50 m)
		Gif-4821	2340 ± 100	- 790 / - 174	S. 78 (2,80 m)

* *Datations par thermoluminescence.*

Radjil, les deux niveaux d'occupation les plus récents, datés de 390±100 à 330±170 bc, semblent relever de l'Age du Fer Ancien, mais les données n'ayant pas encore été publiées en détail, cette attribution provisoire devra être confirmée. A Sou II en revanche, une petite butte située à proximité du site précédent, l'installation des populations s'est effectuée à partir du VII[e] siècle de notre ère. A Déguesse, le passage à l'Age du Fer semble s'effectuer autour du I[er] siècle de notre ère, avec l'apparition de cases circulaires dont deux «planchers» découverts à la surface du site disposaient de pavements de tessons. Une grande quantité de scories particulièrement denses (environ 27 kg) a été ramassée lors de la collecte des vestiges de surface, suggérant ainsi une intense activité métallurgique peu avant l'abandon du site qui a dû avoir lieu au cours de la première moitié du deuxième millénaire de notre ère.

L'ensemble des données disponibles sur l'Age du Fer Ancien au Cameroun se résume ainsi à quelques sites, répartis de façon très inégale sur le territoire camerounais. L'Adamaoua et l'est du pays restent inexplorés à ce jour et il est possible que des prospections et des fouilles dans ces contrées fournissent de nouvelles indications sur la mise en place de la métallurgie du fer sur l'ensemble du pays.

Conclusion

Le schéma qui se dégage de cette rapide présentation des sites de l'Age du Fer Ancien au Cameroun est essentiellement chronologique ; la plupart des recherches n'étant pas encore achevées, ni publiées, il n'est pas encore possible d'analyser la diversité et la variabilité des techniques métallurgiques employées dans les différentes zones géographiques. Il apparaît ainsi que la métallurgie du fer s'est développée dans la zone forestière du plateau du sud Cameroun à partir des V[e]-IV[e] siècles avant notre ère, informations confirmées par les découvertes effectuées au Gabon (Clist, 1989a), aux VI[e] et VII[e] siècles de notre ère dans le haut plateau de l'ouest, du IV[e] au VII[e] siècles de notre ère dans les plaines de la Bénoué et du Diamaré, et enfin entre le IV[e] siècle avant notre ère et le I[er] siècle de notre ère dans la partie camerounaise de la plaine tchadienne (tableau 1).

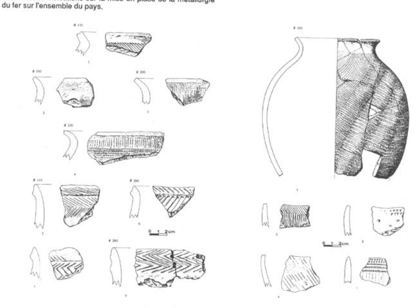


Fig. 3 : Okolo, céramique de la fosse 3 (d'après Claes, 1985).

CENTRAFRIQUE

BERNARD CLIST,
Département d'Archéologie,
CICIBA,
Libreville, Gabon

L'*Age du Fer par les fouilles archéologiques*

Comme nous l'avons vu dans le chapitre consacré au néolithique du pays, les fouilles archéologiques sur l'ensemble du territoire national sont restées rares. Ceci est particulièrement le cas pour l'Age du Fer. Quelques fouilles ont été réalisées récemment par des étudiants, notamment E. Zangato à Gbi Gboyo, L. Koté dans la région de Batalimo et J. Moga à l'île de Te Donge. Nous ferons ici un bilan de nos connaissances de l'Age du Fer à partir de ce qui est déjà publié ; les recherches des étudiants précités amèneront certainement des aménagements importants à cet exposé.

Trois régions seulement ont livré des données en fouille : il s'agit du nord-ouest avec la zone des tazunu et la région de l'Ouham-Taburo, le sud avec la basse Lobaye et le nord avec la région de Ndélé.

Le nord-ouest

■ La région de Bouar

Les tazunu ont livré dans leur couche sommitale des objets en fer, des tessons de céramique décoré à la roulette de bois. Certaines des dates radiocarbones obtenues doivent être mises en relation avec une fréquentation des mégalithes à l'Age du Fer : Gif-2673 = 190±90 bp au Tazunu Betume, SI-2663 = 1500±60 bp et SI-2664 = 1680±60 bp au Tazunu Balimbe II (Vidal, 1969 ; David, 1982).

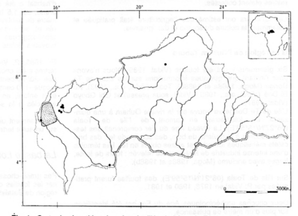


Fig. 1 : Carte de répartition des sites fouillés de l'Age du Fer en Centrafrique.

Au nord-ouest de Bouar, à la confluence des rivières Nana et Modé, une équipe dirigée par P. Vidal et N. David a fouillé en 1974-1975 un site d'habitat de l'Age du Fer (David et Vidal, 1977).

Sur cinq hectares, quarante-six buttes contenant un abondant matériel archéologique ont été relevées. Les buttes peuvent atteindre quatre mètres de hauteur et de 10 à 74 mètres en longueur. L'un de ces tertres fut fouillé.
Deux dates radiocarbones permettent de situer au VIII[e] siècle de notre ère cet ancien village (SI-2538 = 1235±60 bp et SI-2539 = 1250±60 bp).

Les habitants fabriquaient et utilisaient une céramique dégraissée avec du quartz et des fragments de latérite. Les formes comprennent des pots à cuire et des jarres de stockage ; les bases sont convexes. Le décor comprend pour 74,5% des roulettes rigides de bois mesurant de 8 à 22 millimètres en longueur et de 4,5 à 7,6 millimètres de diamètre. Les motifs sont très variés.

La fonte du fer était pratiquée sur place : des fragments de tuyères, des scories de fer ont été découvertes au cours des fouilles, ainsi que quelques objets en fer tel que couteau à soie, fragment d'outil à douille, anneau.
Quelques ossements ont aussi été récoltés. On peut admettre que la pêche était pratiquée dans la rivière toute proche grâce à quelques rares os de poissons. La chasse était également pratiquée. Le rat palmiste *(Thryonomys swiderianus)*, le porc-épic *(Atherurus sp.)*, l'antilope *(Sylvicapra grimmia)*, un mammifère de la famille des *Hippotragini* ou des *Reduncini* et des oiseaux composaient les menus. Quelques mollusques terrestres étaient collectés.

Les fouilleurs ont estimé que l'agriculture était pratiquée et notamment la culture du sorgho et des ignames.

■ La région de l'Ouham-Taburo

Six gisements y ont été fouillés (Vidal, 1989). Nous n'avons pour l'instant que quelques informations sur les sites de Te Donge (Moga, 1988a et 1988b), Toala (Vidal, e.a., 1983), Ko Bi Doé (Vidal, e.a., 1983 ; Vidal, sous presse) et Gbi Gboyo (Vidal, 1987).
L'île de Te Donge se trouve sur la rivière Ouham à une quinzaine de kilomètres en amont de l'île de Toala (06°27'N/15°58'E). Le niveau Age du Fer comprenait des tessons décorés à la roulette de bois, des scories de fer, des bracelets métalliques torsadés et autres objets en fer. Les témoins d'une intense industrie de fonte ont été relevés : fours de fonte, forges avec enclume (Moga, 1988a et 1988b).

Sur l'île de Toala (06°21'N/15°59'E), des fouilles furent pratiquées par P. Vidal en 1978, 1980 et 1981.

Deux couches archéologiques Age du Fer ont été identifiées sur plus d'un mètre de puissance.
La couche I contenait des tessons Gbaya et Karé récents sur environ 30 centimètres d'épaisseur.

La couche II contenait des tessons de type Nana-Modé. Vers -115/-135 centimètres de la surface, une inhumation fut découverte en 1978 associée à un récipient qui n'est pas Nana-Modé ; le visage du mort était tourné vers l'ouest. Les fouilles de 1980 et 1981 mirent au jour quatre autres inhumations ; l'une d'elles contenait un squelette tête tournée vers l'est et muni d'un bracelet de fer. Il s'agit donc ici, sur l'île, d'une nécropole de l'Age du Fer. L'étude de J. Menard sur deux des squelettes permet d'identifier une jeune femme et un très jeune enfant.

Plusieurs datations radiocarbones ont été effectuées sur des charbons de bois prélevés à différentes profondeurs au cours des fouilles. Deux dates situent vers les IV[e] - VIII[e] siècles de notre ère la base des dépôts de l'Age du Fer (Gif-5669 =1560±80 bp et Gif-5667 = 1200±60 bp). Cinq autres dates remontent aux derniers siècles du second millénaire de notre ère. Elles permettent de suivre une même technique céramique sur un millénaire. En effet, les tessons Nana-Modé associés aux dates les plus anciennes — synchrones du site éponyme — sont encore associés aux dates les plus récentes comme Gif-5211 = 220±80 bp.

A Ko Bi Doé, un vaste abri-sous-roche a été sondé : il possède jusqu'à 2,50 mètres de remplissage. A 300 mètres à vol d'oiseau de l'abri, un site d'habitat de plein air de deux hectares est caractérisé par des tertres qui ne dépassent pas un mètre de hauteur. La céramique est Nana-Modé. Deux dates radiocarbones ont été réalisées : Gif-5210 = 350±80 bp et Gif-5209 moderne.

A 3,5 kilomètres au nord-nord-ouest de l'île de Toala, un site d'habitat a été étudié sur la rive droite de l'Ouham. Il comprend, sur 1,5 hectare, six tertres de blocaille de moins d'un mètre de hauteur pour une superficie d'environ 20 mètres carrés et, en surface, entre ces tertres, de nombreux vestiges archéologiques tel que céramiques, meules, percuteurs, broyeurs, éclats de quartz.

En 1986, P. Vidal y a effectué une petite fouille. L'un des tertres a été choisi. A la suite de la blocaille qui se poursuit jusque -20/-30 centimètres de profondeur, un puits se poursuivait jusque -110 centimètres de profondeur. Un squelette d'adulte y était enfoui, en position fléchie. Deux objets en fer étaient associés à la sépulture. Des tessons Nana-Modé sont présents.
Curieusement une fouille menée par la suite par E. Zangato sur un autre tertre n'a pas livré de sépulture.

La basse Lobaye

Pas grand-chose peut en être dit. On ne fera ici que mentionner les fouilles de L. Koté sur trois sites Age du Fer dans la région de Batalimo (Vidal, 1987, p. 23).

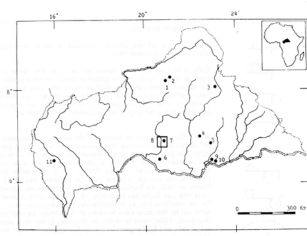


Fig. 2 : Carte de répartition des sites à art rupestre de Centrafrique. 1 : Toulou ; 2 : Koumbala IV et V ; 3 : Djebel Mela ; 4 : sources du Mpatou ; 5 : Lengo ; 6 : Bianga ; 7 : Bambari ; 8 : région de Bambari ; 9 : est de Bangassou ; 10 : région de Bangassou ; 11 : Bwalé I.

Région de Ndélé

R. de Bayle des Hermens a mentionné à plusieurs reprises la découverte de sites Age du Fer dans le nord du pays (par exemple Bayle des Hermens, 1966, 1971). Il mentionnait en surface de l'abri-sous-roche de Toulou, à 55 kilomètres par la route à l'est de Ndélé, connu pour son art rupestre, des céramiques, des scories de fer, des fragments de tuyères. Ces vestiges attestent d'une activité de fonte du fer sous le porche de l'abri.

P. Vidal y a pratiqué un sondage de trois mètres carrés. Il fut arrêté à -150/-200 centimètres. Trois ou peut-être même quatre niveaux archéologiques y ont été recensés (Vidal, sous presse). Les tessons découverts sont décorés de roulettes de bois. Le matériel comprend aussi des fragments d'ocre rouge, des objets en fer, des os d'animaux, des graines de fruits, une pendeloque en os.

L'art rupestre de Centrafrique

L'administrateur G. Bruel en 1937 signale les peintures rupestres du Djebel Mela dans le nord du pays. Depuis cette date, aucune autre publication ne mentionne des gravures ou des peintures.

C'est R. de Bayle des Hermens qui, au cours de ses missions de 1966-1968, dresse une première carte de répartition de cet art (Bayle des Hermens, 1975).

On peut regrouper l'art rupestre de Centrafrique en trois ensembles :
- le Nord avec les abris-sous-roche de Toulou, de Koumbala IV, Koumbala V et du Djebel Mela.
- le Sud avec tous les sites de la région de Bambari-Bakouma-Rafaï-Bangassou.
- l'Ouest avec pour l'instant l'unique site de Bwalé I. D'autres ont été signalés à P. Vidal.

■ **Au Nord**, les œuvres d'art des trois abris-sous-roche auxquels s'ajoutent d'autres gisements dont on ne connaît que peu de choses, sont tous situés dans la zone des grès de Ouadda.

Il s'agit en général de peintures réalisées en ocre, blanc, noir et rouge. Les motifs sont anthropomorphes, animaliers, géométriques et guerriers (Bayle des Hermens, 1975).
Anthropomorphes : on trouve des anthropomorphes caractéristiques aux bras «en anse de pot» aux abris de Toulou et du Djebel Mela. Ces figures varient entre 17 et 38 centimètres de hauteur. On peut y ajouter des mains peintes en positif à Koumbala IV.

Animaliers : des buffles, des éléphants à Toulou, un félin et des lézariformes au Djebel Mela forment la totalité de ce genre.

Géométriques : des points, des traits, des cercles simples ou doubles, parfois reliés entre eux par un trait, des triangles, des rectangles, des chevrons formés de traits, des croix formées

Fig. 3 : A : Typologie des «couteaux de jet» du site de Lengo.
B : Typologie des «couteaux de jet» du site des sources du Mpatou (d'après de Bayle des Hermens, 1975).

d'une droite verticale sur laquelle vient s'articuler deux fois deux triangles opposés.

Guerriers : il s'agit des fameux «couteaux de jet» et des «boucliers ovales» du Djebel Mela.

Enfin, il faut ajouter à ce survol les peintures d'un avion en blanc et ocre à Toulou et des gravures de Djebel Mela placées sur la gauche des peintures dans le même abri. Ces gravures recouvrent par endroits les peintures antérieures. Les motifs gravés ne diffèrent pas des peintures sauf pour des figures géométriques quadrangulaires irrégulièrement quadrillées.

■ **Au Sud**, la région de Bambari-Bakouma-Rafaï-Bangassou est désormais bien connue pour ses quelques vingt sites à gravures. On peut citer — sans prétendre être exhaustif — ceux des sources de la Mpatou à 36 kilomètres au nord de Bakouma, de Lengo, village distant de 3 kilomètres de Balouma, de Bianga, signalé pour la première fois par F. Eboué en 1933, de Bambari (en fait à 15 kilomètres au sud-est de la ville ; de Bayle des Hermens, 1975 ; Vidal, sous presse). On ne détaillera pas ici la dizaine de nouveaux sites découverts par M. Komboro dans le cadre d'un mémoire de maîtrise (Komboro, 1984) dans la région de Bambari, ni les deux sites découverts par E. Zangato à l'est de Bangassou, ni enfin les sites trouvés et mentionnés par E. de Dampierre au nord de la Mbomou entre Rifaï et Bangassou (Vidal, sous presse).

Il s'agit dans tous les cas de gravures sur des dalles latéritiques en plein air. Ceci distingue nettement l'art de cette région de celui du Nord et de l'Ouest.

Deux sites possèdent des gravures animalières. Au site de Lengo par exemple, on peut y voir des antilopes, des félins (quadrupèdes munis d'une queue et d'une tête ronde), des oiseaux.

Le reste de l'expression artistique comprend des figurations guerrières telles que «couteaux de jet», des lances, des poignards, des haches et peut-être des flèches et des arcs.

Enfin, dernière grande classe de gravures, les figurations géométriques : cercles simples, cercles avec cupule centrale, cercles à cupule centrale et traits rayonnants, rectangles.

Parfois de rares anthropomorphes sont visibles comme aux sources de la Mpatou ou encore à Lengo où l'anthropomorphe est muni d'une tête d'oiseau.

Aux sources de la Mpatou, un décompte permet de se faire une idée de l'importance relative de chaque grand groupe de représentations :

— 31 «couteaux de jet», 18 cercles dont 13 simples, 4 avec un petit cercle central (équivalent des cupules centrales d'autres sites), 1 cercle simple à croix centrale, 1 rectangle et 1 anthropomorphe très stylisé.

■ Troisième région du pays à avoir connu une expression artistique rupestre, l'**Ouest**, et plus précisément la région des grès de Carnot.

Un seul site a été étudié, il s'agit de l'abri-sous-roche de Bwalé I à 32 kilomètres à l'ouest-sud-ouest de Carnot. D'autres ont été indiqués à P. Vidal dans la région de Bayanga-Didi à environ 40 kilomètres au nord de Carnot et dans la région de Sosso à environ 30 kilomètres au sud de la route Berberati-Gamboula.

Plusieurs centaines de gravures ont été relevées à Bwalé : des losanges, triangles, zigzags, chevrons, cercles, traits rayonnants et quelques armes, deux ou trois «couteaux de jet», deux boucliers, des lances et quelques figures anthropomorphes.

Quelques peintures y sont aussi présentes, soit un cavalier (c. 1850 de notre ère ?), deux animaux inidentifiables peints en marron, deux mains en négatif.



Fig. 4 : Abri de Toulou, grande frise de personnages en noir, rouge et blanc (d'après cliché R. Cailleux, in de Bayle des Hermens, 1975).

Conclusions

Une dichotomie semble se manifester entre le nord et le sud du pays. Dans le nord, les peintures dominent alors que dans le sud, il s'agit surtout de gravures soit sous abri-sous-roche, soit et surtout sur des dalles de latérite en plein-air.

Il n'est pas impossible que les dalles aient aussi été peintes ; les peintures que l'on connaît à Bwalé ont été conservées par la protection fournie par l'abri-sous-roche. Les dalles latéritiques de plein air ne sont pas un bon support pour des peintures.
Les motifs du nord du pays sont plutôt des points groupés, des figures humaines, alors que dans le sud, les figures géométriques et les «couteaux de jet» dominent.

Bien entendu, on trouve des motifs communs aux deux régions, quoique traités de manière différente ; anthropomorphes, animaux...
En ce qui concerne la chronologie des œuvres, les éléments objectifs manquent. Aucune fouille n'a permis de retrouver en stratigraphie des fragments rocheux recouverts de peintures ou de gravures.

Rappelons qu'au Djebel Mela les gravures rajoutées sont postérieures aux peintures.

A l'abri de Bwalé l'on ne parle pas de superpositions alors que gravures et peintures coexistent.

D'autre part, certaines figurations semblent récentes :
— un «avion» peint en blanc et ocre à Toulou.
— un «cavalier» peint à Bwalé I.
— Les «couteaux de jet» qui ressemblent en effet à des fers traditionnels. Nous pensons par exemple aux *Trumbash* des Mangbetu du Zaïre qui ont servi de monnaie traditionnelle (Mahieu, 1924).
— les différentes «armes» qui renvoient à la métallurgie du fer.
Ces quelques arguments permettent de placer à l'Age du Fer et plus probablement à l'Age du Fer Récent (typologie des «armes de jet» notamment) les gravures de Centrafrique, c'est-à-dire — sans se servir de ces dates comme repère absolu — vers 1000/1850 de notre ère.

Certaines peintures sont elles aussi très récentes. Il n'est donc pas impossible que l'ensemble de l'art pariétal centrafricain remonte à l'Age du Fer Récent.

GABON

M.-P. JÉZÉGOU
Laboratoire d'Archéologie,
Faculté des Lettres et Sciences Humaines,
Université Omar Bongo
Libreville, Gabon
et
BERNARD CLIST
Département d'Archéologie,
CICIBA,
Libreville, Gabon

LES travaux sur l'Age du Fer Ancien au Gabon s'inscrivent dans une problématique plus générale concernant l'Afrique centrale et au-delà toute la zone bantu : celle de l'expansion des populations de langue bantu.

Lors des premières migrations, ces populations étaient probablement parvenues à un stade néolithique et ce n'est qu'après leur installation en Afrique centrale que la technologie du fer s'y est développée (voir chapitres sur le Néolithique dans les différents États de la région). L'origine de cette technologie est à rechercher soit au Nigéria où l'on a découvert des fours de fonte du fer datant du IXe siècle avant notre ère, soit dans la région interlacustre d'Afrique orientale où la métallurgie du fer remonte au VIIIe siècle avant notre ère, par exemple dans le nord-ouest de la Tanzanie. Cette transmission du fer via le Nigéria ou les Grands Lacs n'a été qu'un intermédiaire. Les derniers travaux en Afrique de l'Ouest semble aujourd'hui montrer que le fer n'y est pas autochtone mais que la technologie serait venue d'Afrique du Nord : on reviendrait donc à l'ancienne hypothèse mise en avant dans les années soixante (voir p. ex. McIntosh et McIntosh,1988).

Dans cette optique, les travaux conduits par les trois équipes opérant sur le territoire gabonais — à savoir le laboratoire d'archéologie de l'Université Omar Bongo, le Département d'Archéologie du CICIBA et le projet de recherches Paléogab — prennent toute leur importance.

Nous procéderons par province administrative pour brosser un bilan des dernières recherches (fig. 1).

Province du Woleu-Ntem

Cette région située au nord du Gabon est peuplée essentiellement par les Fang arrivés par migrations successives sur la côte au XIXe siècle. La plupart des vestiges de métallurgie découverts dans cette province sont à mettre à leur actif. Pourtant des dates bien antérieures à l'arrivée des Fang dans la forêt gabonaise et relevant d'un Age du Fer Ancien ont été obtenues à Oyem et à Koualessis (Clist, 1987a, 1989a, 1989b).

Ainsi les fosses du site d'Oyem 2 contenant des scories de fer associées à des noix de palme, à des charbons de bois et à de la céramique ont livré les dates les plus anciennes de cette province : 330 ± 75 et 270 ± 75 bc. Deux dates ont été obtenues sur le site de Koualessis : 160 ± 70 bc. et 30 ± 60 ad. Il s'agit d'un site de fonte du fer dont le niveau, bien conservé sous 50 centimètres d'argile, contenait des tuyères, des scories de fer, de l'argile cuite, des charbons de bois.

Le niveau à caractère industriel, sans débris domestiques, était poursuivi en profondeur par des fosses plus ou moins profondes et plus ou moins larges. Les plus profondes peuvent être des fours de fonte du fer.
Enfin le site d'Oyem 1 a livré la date de 240 ± 60 ad.

Provinces du Moyen-Ogooué et de l'Ogooué-Ivindo

C'est sur les sites du massif de l'Otoumbi, à l'est de Ndjolé et de la confluence Okano/Ogooué, que l'on a retrouvé les plus anciens témoignages de la métallurgie du fer dans le Moyen-Ogooué. L'Ogooué-Ivindo, quant à lui, est représenté par les sites de la région des portes de l'Okanda et la réserve de faune de la Lopé.

Les vestiges découverts sont des fourneaux de fonte du fer se présentant sous la forme de fosses de 45 centimètres de profondeur et de 70 centimètres de diamètre, surmontées chacune d'une cheminée d'argile consolidée par une armature de bois. A l'issue de l'opération de fonte, il était nécessaire de casser la cheminée pour en extraire le fer (Clist, 1987b).

Les dates obtenues, provenant toutes de structures de fonte, laissent présager une grande ancienneté de la métallurgie dans cette région. Même si celles de 690 ± 70 et de 450 ± 50 bc. (Clist, e.a., 1986 ; Oslisly et Peyrot, 1988 ; Peyrot et Oslisly, 1987) sont à considérer avec prudence et sont même rejetées par certains chercheurs (Clist, 1988 ; Clist 1989c), on peut cependant affirmer que la fonte du fer y est pratiquée depuis le III[e] siècle avant notre ère.

Il est intéressant de noter que dans l'un des fours du massif de l'Otoumbi, Otoumbi IV, daté de 30 ± 80 bc. un fragment de hache polie a été découvert amalgamé avec les débris d'argile cuite provenant de la cuve (Oslisly, 1986 ; Oslisly et Peyrot, 1988). On peut penser que la date du four est en *terminus ante quem* pour l'utilisation d'outils polis dans la région (Clist, 1989c). Cependant, il est aussi possible que l'objet ait été ramassé avec l'argile de la cuve au cours de son montage alors que l'objet gisait en surface ou même à faible profondeur dans le recouvrement superficiel depuis des décennies.

Plusieurs traditions céramiques ont été brièvement décrites dans ces deux provinces : tradition Otoumbi sur les deux berges de la zone du massif du même nom, tradition Okanda qui s'étend sur 80 kilomètres au long de l'Ogooué, du massif Otoumbi à l'ouest à la réserve de la Lopé à l'est et enfin la tradition Lopé qui concerne l'Age du Fer Récent. Le plus ancien groupe est la tradition Okanda datée de 50-150 ad. Peu de temps après et peut-être en partie synchrone, on trouve la tradition Otoumbi vers 250-350 ad. Tout comme la céramique de type Oveng de l'Estuaire, les moyens de préhension apparaissent à cette période (Oslisly, 1986 ; Oslisly et Peyrot, 1988).

Une fosse dépotoir fouillée au sommet du Mont Brazza aux portes de l'Okanda a été attribuée au Néolithique (Oslisly et Peyrot, 1988) sur la base des outils polis récoltés à proximité de la fosse mais en surface et de la date radiocarbone de 1610 bc. (Lv-1513) qui était supposée provenir d'un échantillon de charbons de cette fosse. Aujourd'hui, à la suite d'une nouvelle datation, nous savons que cette fosse remonte en fait à 370 bc. (Arc-339) ; elle chevauche ainsi une autre date de 180 bc. (Gif-6909). Il semble bien que la date Lv-1513 ait été faite sur des charbons extraits d'un niveau archéologique contenant des

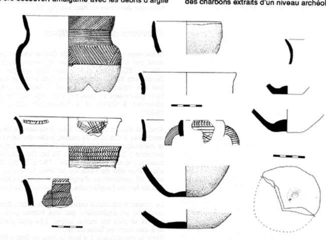


Fig. 2 : Céramiques et pierre à cupule du site Kafélé (dessins B. Clist).

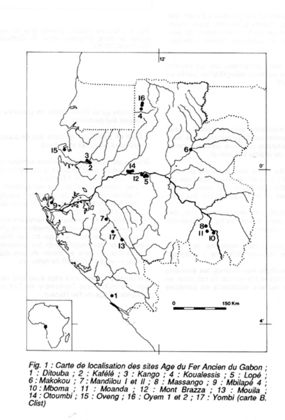


Fig. 1 : Carte de localisation des sites Age du Fer Ancien du Gabon ; 1 : Ditouba ; 2 : Kafélé ; 3 : Kango ; 4 : Koualessis ; 5 : Lopé ; 6 : Makokou ; 7 : Mandilou I et II ; 8 : Massango ; 9 : Mbilapé 4 ; 10 : Mboma ; 11 : Moanda ; 12 : Mont Brazza ; 13 : Mouila ; 14 : Otoumbi ; 15 : Oveng ; 16 : Oyem 1 et 2 ; 17 : Yombi (carte B. Clist)

tessons atypiques distants de 10 mètres au nord et antérieurs sur le plan de la stratigraphie car enfouis à quelques décimètres dans la colline. Le contenu de cette fosse — tessons, molette, meule, pierres taillées — peut donc désormais autant être attribuée à un Néolithique final qu'à un Age du Fer Ancien.

Enfin, un niveau d'habitat a été sondé à Makokou. Il y est daté de 200 bc. Le niveau contenait des tessons, des scories de fer. La céramique comprend de petits pots à la lèvre éversée légèrement cannelée et parfois décorée d'impressions au bâtonnet ou d'incisions horizontales sous la lèvre et sur l'épaule (Oslisly et Peyrot, 1985). Les formes présentes et l'organisation des décors rappellent la céramique néolithique final de la côte de la province de l'Estuaire alors que le décor des lèvres rappelle l'Age du Fer Ancien (Clist, 1990).

Province de l'Estuaire

Dans cette province, des vestiges d'une activité métallurgique du début de l'ère chrétienne ont été découverts.
Trois sites majeurs témoignent de l'existence d'un Age du Fer Ancien dans cette province.

Il s'agit d'abord du site d'Oveng, près de Libreville, sur lequel ont été découverts des fragments de tuyères, des scories de fer associés à des noix de palme et de *Coula edulis* carbonisées, des os de poissons, de mammifères, de reptiles (python), des coquilles de bivalves et de gastéropodes. Plusieurs dates radiocarbones fixent au IIIe-IVe siècles l'unique période d'occupation de cette colline (Gif-6424, 1300 ad. ; Gif-8151, 90 ad. ; Arc-343, 50 ad. ; Beta-14832, 20 bc. ; Beta-14833, 210 ad.) (Clist, 1987b ; 1989d).

L'analyse de la faune d'Oveng a permis de mettre en évidence l'importance de la pêche et de la collecte de coquilles. Le jeune âge des poissons indique que les pêcheurs ne s'aventuraient pas au-delà des cours d'eau proches du village ; rarement devaient-ils pêcher dans la baie de la Mondah et jamais en pleine mer. La chaire extraite des coquilles collectées dans la vase des mangroves ou encore sur les racines aériennes des palétuviers complétait l'apport calorique. La chasse était marginale. L'importance des noix carbonisées d'*Elaeis guineensis* laisse supposer une utilisation fréquente des dérivés du palmier à huile (Van Neer et Clist, 1991).

Le second site est celui de Kango, déjà connu pour son néolithique. Kango domine le fleuve Komo à 90 kilomètres environ au sud-est de Libreville. Une date du premier siècle de notre ère a été obtenue à partir de charbons extraits d'une fosse qui contenait aussi quelques rares objets en fer et des scories de fer. La céramique possède des points communs avec la céramique d'Oveng et de Kafélé face à Kango. Sur ce dernier site, une date du IIIe siècle de notre ère a été obtenue associée à des céramiques et des noix de palme (Clist, 1987a ; 1989b) (fig. 2).

L'analyse des céramiques indique que les productions néolithique et Age du Fer Ancien se distinguent aisément : les organes de préhension apparaissent à l'Age du Fer, les décors sont appliqués sur le haut des récipients, c'est-à-dire sur les lèvres, cols, épaules et sommets de panses et souvent en bandes périphériques. Les fonds plats ne sont jamais décorés. Les décors en relief, boutons appliqués, ne sont pas rares dans la céramique du type d'Oveng.

On notera qu'un second site du type d'Oveng a été découvert sur le littoral de l'estuaire du Gabon à Ayeme. Aucun amas coquillier n'y est associé.

Province de l'Ogooué-Maritime

Le seul site de l'Ogooué-Maritime sur lequel ont pu être décelées des traces d'une activité métallurgique est celui de Mbilapé IV dans le delta de l'Ogooué. Ce site présente deux périodes d'occupation. La plus ancienne remonte aux VIe-Ve siècles avant notre ère et la seconde plus récente correspond au VIe siècle de notre ère. Cette dernière date provient d'une fosse-dépotoir qui recelait une très belle céramique richement décorée d'impressions au peigne et d'incisions en forme de chevrons, associée à des scories de fer (Digombe, e.a., 1987a).

Seule la seconde phase d'occupation du site est à mettre de manière certaine en relation avec un Age du Fer. En effet, les autres dates proviennent de niveaux à céramique situés non loin de la fosse mais non attribuables culturellement dans l'état actuel des recherches (Digombe, e.a., 1987a).

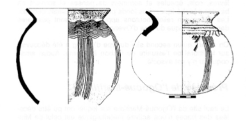
Province de la Ngounié

Dans cette province, trois sites témoignent d'une connaissance ancienne de la métallurgie du fer.
Le premier est celui de Mandilou à 2 kilomètres au sud de l'aéroport de Fougamou où deux gisements peuvent être attribués à l'Age du Fer Ancien : Mandilou I et Mandilou III.

A Mandilou I ont été découverts, en association, des éclats en silex jaune, des éclats retouchés en quartz, des charbons de bois, des scories et des tessons de céramique non décorés.

Les charbons de bois trop petits n'ont pas permis de procéder à une datation, mais, à proximité, un niveau situé à la même profondeur, sur Mandilou III, a livré un vaste foyer contenant de la céramique associée à un petit grattoir double de type rabot et daté du premier siècle de notre ère (Digombe, e.a., 1987b).

De la même manière au Pk8 de Yombi à 23 kilomètres au sud-est de Fougamou, deux secteurs ont été prospectés. L'un a livré une céramique abondamment décorée associée à des éclats de quartz et à des scories de fer, et l'autre, un foyer avec des éclats de silex et de céramique. Ce dernier secteur a été daté du premier siècle de notre ère (Digombe, e.a., 1987b). Il serait nécessaire d'entreprendre des fouilles sur ces sites afin d'en préciser la chronologie et les phases d'occupation



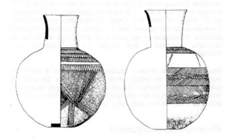


Fig. 3 : Céramiques découvertes intactes au site dit des «Sablières» de Libreville (dessins B. Clist).

mais en attendant il est permis de les rattacher à un Age du Fer Ancien daté du Ier siècle de notre ère. Cette hypothèse est confrontée par les fouilles entreprises depuis 1984 sur le site le plus important de cette province, celui du lac Bleu situé à 6 kilomètres au nord de Mouila.

Là, quatre grandes concentrations de scories et de débris de four de fonte du fer tels que tuyères, briques, restes d'un poteau de bois, ont été découverts. La structure de fonte se présente sous la forme d'un puits en cuvette, sans système d'échappement des scories, surmonté d'une cheminée d'un à deux mètres de haut. Les deux dates radiocarbones obtenues à partir de charbons se placent dans le courant du premier siècle de notre ère. Par contre, une des concentrations de scories a livré une date de vers 200 bc. Ceci laisse penser qu'une activité métallurgique antérieure ait pu y exister (Digombe, e.a., 1989 ; Schmidt, e.a., 1985).

Province de la Nyanga

Dans l'état actuel des connaissances, un seul site est à rattacher à un Age du Fer Ancien. Il s'agit du site de Ditouba à 23 kilomètres au nord de Mayumba sur lequel ont été retrouvés des vestiges d'un four de fonte du fer associés à une céramique abondante et richement décorée. Ce four est daté du huitième siècle de notre ère.

Une autre période d'occupation du site, plus récente, a été révélée par un niveau d'habitat daté du XIe siècle de notre ère découvert non loin du four (Digombe, e.a., 1987b).

Province du Haut-Ogooué

C'est sans conteste la province la mieux étudiée du Gabon en ce qui concerne la technologie ancienne de la fonte du fer.

Le gisement le plus important est celui de Moanda, sur lequel ont été découverts une dizaine de fours de fonte du fer du type à cheminée, sans système d'échappement des scories.

Onze dates radiocarbones s'échelonnent entre 400 avant notre ère et 1420 de notre ère (Digombe, e.a., 1987c ; Digombe, e.a., 1988).

A Moanda I, à proximité de l'Hôtel de Ville, un échantillon de charbons prélevé près du mur d'un four, au niveau du sol d'occupation, a livré la date de 100 bc. Une décharge de scories et de fragments de tuyères située à 4 mètres du four a fourni deux dates ; 100 ad et 100 bc. Une moyenne donne une date du début de l'ère chrétienne.

Sur le même site, une date beaucoup plus ancienne a été obtenue à partir d'un échantillon de charbon prélevé sur une des faces d'un fourneau. Cette date ferait remonter l'activité métallurgique du site au cinquième siècle avant notre ère (vers 400 bc). Cette hypothèse n'est pas à prendre à la légère puisque des dates aussi hautes obtenues sur le site de Moanda II viennent la confirmer.

En effet, une colline située à 200 mètres au nord-est de Moanda I recèle également des restes de fours de fonte du fer. L'un d'eux est daté de 380 bc. Sur le même site, des débris de fonte ont permis d'obtenir non loin de là, la date de 270 bc.

Le type de fours observé ici est semblable à celui du Lac Bleu de Mouila. Par ailleurs, la technologie de la fonte à Moanda révèle une connaissance approfondie de la métallurgie avec addition de minerai de manganèse destiné à servir d'agent réducteur (Delorme, 1983 ; Digombe, e.a., 1988).

D'autres sites à industrie métallurgique ont été recensés dans la province. Certains ont même fait l'objet de datations radiocarbones. On y a retrouvé des scories, des fragments de tuyères en association avec de la céramique et parfois des éclats de pierre taillée comme par exemple au site d'Omoy I. Ces sites de Mboma à 29 kilomètres à l'est de Moanda (daté

de 270 ad) et de Massango I sur la rive droite de la Lékédi près du pont de la route de Mounana à Moanda (daté de 350 ad) témoignent d'une activité métallurgique importante dans les premiers siècles ad. D'autres comme Moanda gare, Lébombi ou encore Mikouloungou se rapportent à un Age du Fer Récent d'après leur chronologie.

Conclusions

Une première conclusion s'impose : toutes les provinces gabonaises dans lesquelles des recherches ont été entreprises ont dévoilé les traces d'une métallurgie ancienne du fer. Dans la plupart des provinces (Woleu-Ntem, Moyen-Ogooué, Ogooué-Ivindo, Estuaire, Ngounié et Haut-Ogooué), cette activité remonte de manière certaine au moins au troisième siècle bc. Mais plusieurs indices convergent vers une plus grande ancienneté du fer, autour du cinquième siècle avant notre ère dans le Haut-Ogooué et peut être aussi dans le Moyen-Ogooué.

Les fours quand ils ont pu être étudiés, se présentent tous de la même manière : celle d'une fosse en cuvette, sans système d'échappement des scories et surmontée d'une cheminée en argile cuite renforcée parfois par une armature en bois. Or ce type de four est semblable à celui mis en évidence dans la région interlacustre entre les huitième et sixième siècles bc et à celui des fours fouillés au Nigéria dans la région de Taruga et datés entre le neuvième et premier siècles bc.

Il reste encore prématuré de se lancer dans l'élaboration de schémas de diffusion de la métallurgie du fer au Gabon. Il semble cependant qu'un Néolithique récent existe sur la côte gabonaise pendant qu'à l'intérieur des terres le fer se diffuse et est adopté de proche en proche pour aboutir sur le littoral vers le début de l'ère chrétienne. Ceci laisse penser que le fer s'est propagé par l'intérieur des terres et non, comme l'un de nous (B.C.) l'avait suggéré il y a de cela quelques années, au long du littoral (Clist, e.a., 1986).

L'économie du moment est difficile à cerner. On sait que tous les villages avaient leurs palmiers à huile. L'importance des déchets domestiques — hormis au site de Koualessis dans le Woleu-Ntem — peut indiquer que les fours de fonte du fer étaient érigés près de l'habitat.

Le site d'Oveng près de Libreville indique que la pêche et la collecte étaient prépondérantes dans certains villages de la côte nord du Gabon. La chasse par contre y était une activité marginale. Étant donné les particularités de l'écosystème littoral, il est difficile d'étendre ces conclusions aux sites de l'intérieur des terres.

Nous l'avons vu, les productions céramiques de l'Age du Fer Ancien ont peu de choses en commun avec le Néolithique Récent qui, lui, était en continuité par rapport au Néolithique Ancien.

Il est donc tentant de faire intervenir l'arrivée de nouvelles populations là où les analyses céramologiques ont abouti à des résultats tangibles, c'est-à-dire dans l'Estuaire, l'Ogooué-Ivindo, le Moyen-Ogooué. Cette immigration se place sur l'Ogooué vers 250-200 bc et pour l'Estuaire vers 150-1 bc. Dans la région de Port-Gentil dans l'Ogooué-Maritime la production céramique semble perdurer sans grands changements jusque vers 550-400 ad (site de Mbilapé IV).

Enfin, on insistera sur l'occupation de la forêt équatoriale, initiée au Néolithique, qui s'accentue à l'Age du Fer Ancien sans cependant atteindre encore les chiffres relativement importants de l'Age du Fer Récent (cas de la province du Woleu-Ntem dans les derniers siècles avant l'époque contemporaine).

CONGO

RAYMOND LANFRANCHI
Département d'Archéologie,
CICIBA,
Libreville, Gabon

JUSQU'EN 1980 nos connaissances sur la métallurgie du fer au Congo étaient quasi inexistantes. Les travaux de ces cinq dernières années les ont largement fait progresser, et l'on peut maintenant, au travers trois régions, dresser un premier bilan de l'Age du Fer Ancien (fig. 1).

La vallée du Niari

Grotte de Biala

C'est cette grotte, près de Sibiti, qui a fourni les premiers indices de l'Age du Fer Ancien au Congo (Emphoux, 1982). Il s'agit d'un ossuaire composé de trois amas dont le plus important a au moins 80 cm d'épaisseur. Les os semblent avoir été intentionnellement brisés, les mandibules sont étrangement absentes et aucun ossement ne se trouve en connexion anatomique. L'étude de deux crânes a montré qu'il s'agit d'individus négroïdes, sans doute féminins et jeunes (20 à 25 ans). Près de l'amas principal, un sondage a livré deux fragments de fer : un cylindre de 16 cm de long et de 1 cm de diamètre, un objet triangulaire très oxydé, peut être une armature. Un crâne a été daté du VIIe siècle de notre ère.

Les fours de fonte de fer de la région de Mindouli

Dans toute la région comprise entre Missafou, Mindouli, Mfouati, Boko-Songho, on trouve toujours en sommet de colline des fours de fonte de fer, parfois de cuivre, le plus souvent en batterie de trois (Lanfranchi, 1987). Ces lieux de fonte étaient encore actifs à la fin du XIXe et au début du XXe siècle.

Cependant leur ancienneté était encore inconnue jusqu'à ces dernières années. Une première campagne de fouilles à Moubiri (Manima-Moubouha, 1987 ; 1988) près de Mpassa-Mine a permis de dater trois fourneaux de fonte de fer dont le plus ancien remonte vers l'an mille de notre ère, les deux autres étant plus récents (XIIIe-XIVe siècles).

Sur le site proche de Tsabouka, trois structures de fonte de fer (fig. 2) ont fait aussi l'objet de fouilles (Manima-Moubouha et Sanviti, 1988a, 1988b) ; les dates obtenues sont contemporaines de celles de Moubiri (XIIIe-XIVe siècle de notre ère).

Plateaux et collines teke

Des prospections archéologiques sur le plateau Koukouya y ont montré l'existence de nombreux ferriers (Gampacka-Likibi, 1983). Près du village de Nzabi, l'importance des ferriers à conduit à leur exploitation comme matériaux de fondation ; un sondage y a livré des fragments de tuyères et permis de dater la fonte du Ve-VIe siècle de notre ère.

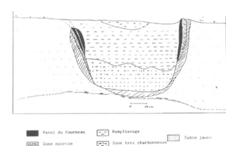


Fig. 2 : Tsabouka, coupe du fourneau n° 1 (d'après Manima et Sanviti, 1988).

La présence de ces ferriers de fonte de fer est générale sur les plateaux et collines Teke. Les travaux de M.C. Dupré (1981-82) ont montré que cette métallurgie devait y être très développée jusqu'aux XVIIe/XVIIIe siècles. De nombreuses prospections ont été entreprises depuis par B. Pinçon, en relation avec l'étude de la céramique (Lanfranchi et Pinçon, 1988 ; Pinçon, 1988, 1990). Le nombre des ferriers est très important, de 50 000 et 100 000 d'après les estimations de B. Pinçon. Ils se présentent sous forme de mamelons plus ou moins marqués, circulaires ou ovalaires, d'un volume variant de quelques mètres cubes à 150 m^3 soit, dans ce dernier cas, près de 100 tonnes de scories ce qui doit correspondre — avec un rapport poids de fer/poids de scories de 25 à 30 % et des rendements de 30 à 40 % — à une trentaine de tonnes de métal ! Cela donne une idée de la production métallurgique dans cette zone.

On dispose maintenant d'une dizaine de datations 14C sur cette métallurgie. Six, y compris celle de Nzabi, s'échelonnent durant le premier millénaire de notre ère (cf. tableau 1), la plus ancienne remontant au IIIe siècle de notre ère. On a donc fondu le fer d'une façon quasi continue dans ce secteur depuis l'aube de notre ère jusqu'au XVIIe-XVIIIe siècles. On ne dispose pas encore des résultats de l'étude des céramiques accompagnant ces ferriers (Pinçon, en cours), mais dans la majorité des cas les tessons retrouvés se rattachent à la céramique dite «du fleuve» dont l'ancienneté remonte alors au moins au Ve siècle de notre ère ; elle s'est perpétuée jusqu'aux XVIIIe-XIXe siècles : longue stabilité qui doit correspondre aussi à une stabilité humaine (fig. 3).

La façade maritime

Les travaux de J. Denbow (1990a ; 1990b) à Mandingo-Kayes près de Tchissanga ont permis de mettre au jour une occupation de l'Age du Fer Ancien dans cette partie du pays.

Le site de Madingo-Kayes a fourni des scories, des objets de fer (anneaux, bracelets, chevillères, armatures) accompagnés d'une céramique très différente de celle de Tchissanga. Elle est caractérisée par des cols évasés, des épaules bien marquées, décorées au peigne imprimé et avec des motifs de bandes multiples remplis par des motifs en arêtes de poissons. Ce matériel est daté des IIe-IIIe siècles de notre ère.

Le site de Tandou-Yombi, distant de 8 km, a livré dans une fosse, une céramique analogue dont cinq vases presque complets, avec une hache/houe polie et des objets phalliques en argile, datés du IIe siècle avant notre ère. Il s'agirait là d'une phase ancienne de la céramique Madingo-Kayes.
Un peu plus loin vers l'intérieur des terres, d'autres sites ont fourni de la céramique Madingo-Kayes comme à Meningue (IIe-IIIe siècles de notre ère), ainsi que le long du fleuve Kouilou (Kayes).
Tout dernièrement au cœur du Mayombe, près de Les Saras au lieu dit «La Mare du Flec», D. Schwartz a découvert des fragments de tuyères et des scories de fer dans un profil pédologique (Schwartz et al., 1990 ; de Foresta et al., 1990) datés du IIe siècle avant notre ère. Les charbons ont été identifiés : la plupart sont des fragments de noix de palme, mais on y note aussi *Ximenia americana*, *Monopetalanthus* sp., et une Marantaceae.

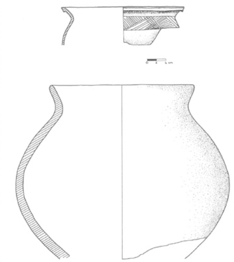


Fig. 3 : Céramique de la zone teke, en haut céramique d'Obelango, en bas de Ntsimou (dessins B. Pinçon).

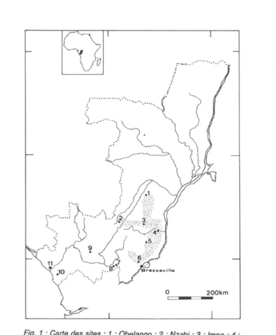


Fig. 1 : Carte des sites ; 1 : Obelango ; 2 : Nzabi ; 3 : Impe ; 4 : Inoni Falaise ; 5 : Ntsimou ; 6 : Kibouende ; 7 : Tsabouka ; 8 : Moubiri ; 9 : Biala ; 10 : Mare du Flec ; 11 : Madingo-Kayes, Tandou Yombi, Meningue.

Zone à forte densité de ferriers.

Conclusion

La grande ancienneté de la métallurgie du fer au Congo est maintenant bien attestée, même si elle est légèrement postérieure aux dates du Gabon et du Cameroun (cf. Gabon, p. 203 et Cameroun, p. 193).

Sur la façade maritime la fonte du fer est attestée dès les IIe-IIIe siècles avant notre ère, peut-être même avant si l'on tient compte des objets en fer découverts à Tchissanga Est (cf. Néolithiques Congo, p. 171). L'origine de cette métallurgie n'est pas encore connue mais il semble qu'il faille envisager une diffusion nord-sud par les savanes de la Nyanga, diffusion qui aurait ainsi contourné les populations côtières néolithiques du Gabon (cf. Néolithique du Gabon, p. 165 et Age du fer du Gabon, p.203).
Plus à l'intérieur, les hautes terres des plateaux et collines Teke fournissent des dates anciennes (IIIe siècle de notre ère). Les plus vieilles dates, proches géographiquement, proviennent du Gabon vers Moanda (Ve-IVe siècles avant notre ère). Il y a donc un hiatus de 7 à 8 siècles entre ces deux régions voisines et un cheminement de la métallurgie par le Haut-Ogooué et l'Alima n'est pas encore démontré, même s'il est probable.

A partir de l'an mille, la métallurgie du fer se rencontre de la mer à l'équateur et sans doute au-delà quoique nous n'ayons pas encore de données sur ces régions.

Si le bloc des hautes terres Teke semble bien présenter une homogénéité certaine sans doute à l'origine du royaume, nos connaissances sont encore trop fragmentaires sur les autres secteurs (manque d'analyse céramique entre autres) pour pouvoir individualiser des unités régionales.

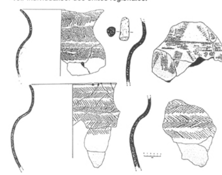


Fig. 4 : Céramique de Tandou-Yombi, groupe de Madingo-Kayes (d'après Denbow, 1990b).

Tableau 1 : *Datations en relation avec l'Age du Fer au Congo.*

N° de Labo	*Date bp*	*Date calendaire Av., Ap. notre ère*	*Sites*	*Association*
Arc-373	2110 ± 60	- 361 / + 20	Mare du Flec	Tuyères, scories
Tx-6183	2110 ± 60	- 361 / + 20	Tandou-Yombi	Céramique, hache polie
Tx-5958	1810 ± 70	+ 29 / + 390	Madingo-Kayes	Céramique
Tx-6189	1740 ± 70	+ 81 / + 430	Meningue	Céramique
Gif-7434	1720 ± 60	+ 130 / + 525	Obelango	Ferrier, céramique
Tx-5957	1720 ± 80	+ 82 / + 533	Madingo-Kayes	Céramique
Gif-7435	1540 ± 60	+ 364 / + 640	Kibouende	Céramique
Gif-5796	1460 ± 90	+ 410 / + 766	Nzabi	Tuyères, scories
Gif-1688	1310 ±100	+ 540 / + 976	Biala	Crâne humain
Gif-7436	1120 ± 50	+ 776 / + 1017	Ntsimou	Céramique, scories
Gif-8154	880 ± 50	+ 1020 / + 1260	Inoni Falaise	Ferrier, céramique
Gif-8154	860 ± 50	+ 1020 / + 1276	Impe	Ferrier, céramique
Lv-1533	860 ± 50	+ 1020 / + 1276	Moubiri	Fourneau de fonte
CRG-865	750 ± 70	+ 1135 / + 1389	Tsabouka	Fourneau de fonte
Lv-1531	690 ± 50	+ 1231 / + 1392	Moubiri	Fourneau de fonte
Lv-1532D	610 ± 90	+ 1260 / + 1440	Moubiri	Fourneau de fonte
CRG-863	570 ± 50	+ 1280 / + 1430	Tsabouka	Fourneau de fonte

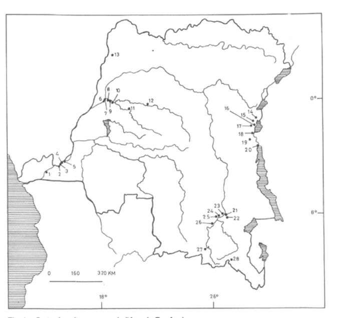


Fig. 1 : Carte des sites connus de l'Age du Fer Ancien.
1 : Sakuzi ; 2 : Ile des Mimosas ; 3 : Gombe ; 4 : Funa ; 5 : Nsele ; 6 : Ionda ; 7 : Mbandaka ; 8 : Bokele ; 9 : Ikenge ; 10 : Longa ; 11 : Imbonga ; 12 : Lingonda ; 13 : Maluba ; 14 : Butalekya ; 15 : Mikweti ; 16 : Bishange ; 17 : Bwerema ; 18 : Bukavu ; 19 : Tshamfu ; 20 : Kawezi ; 21 : Kikulu ; 22 : Kamilamba ; 23 : Malemba Nkulu ; 24 : Sanga ; 25 : Katonga ; 26 : Makombe ; 27 : Kamoa ; 28 : Naviundu (carte de N'Landu Yimbu).

ZAÏRE

KANIMBA MISAGO,
Musée de Kinshasa,
Institut des Musées Nationaux du Zaïre,
Kinshasa, Zaïre

LES débuts de la métallurgie au Zaïre sont connus d'une manière fragmentaire car une très grande partie du pays est encore inexplorée et la distribution des sites fouillés est très inégale (fig. 1).

Les données disponibles bien qu'encore disparates suggèrent que la métallurgie est implantée au début de notre ère dans bien des régions du pays (Kanimba Misago, 1989). Les plus anciennes traces sont associées à des céramiques ; pour des raisons de facilité d'exposé nous distinguerons trois régions.

L'ouest du Zaïre

La région occidentale comprend cinq traditions céramiques caractérisées par des vases à fond plat : les céramiques du Bas-Zaïre/Kinshasa ou Groupes de Kay Ladio et de Gombe, et les céramiques de la cuvette appartenant à trois horizons différents : Imbonga, Lingonda et Batalimo-Maluba.

● Bas-Zaïre et Kinshasa

Au Bas-Zaïre, un *Groupe Kay Ladio* est connu depuis 1972. Cette année là en effet, P. de Maret reconnaissait une parenté entre des tessons recueillis par G. Mortelmans sur le fleuve près du petit séminaire de Kibula (de Maret, 1972). Par la suite, on s'aperçut que la répartition des sites du Groupe Kay Làdio s'étendait au nord du fleuve. C'est ainsi que les sites de Kimbala Solele, Kindu, Kinkenge, Kintadi-lez-Lukuti, Mantsetsi, Sumbi au nord du fleuve dans la région de Sumbi et de Luozi, ainsi qu'au sud du fleuve à Kay Ladio, Sakuzi, Kibula, Kongo-dia-Vanga, Mongo et Tumba ont été recensés (Clist, 1982).

A Sakuzi, en 1984 (de Maret et Clist, 1985), des fouilles permirent de dater pour la première fois cette céramique. Les dates radiocarbones se situent dans le courant des Ier et IIe siècles de notre ère (1900, 1850 et 1780 bp). Les fosses fouillées à Sakuzi contenaient outre la céramique, une pierre à cupule, des objets en fer, des scories de fer, des noix palmistes, des charbons de bois de différentes espèces (de Maret, 1986, 1989, sous presse ; Gosselain, 1988) (fig. 2).
Dans la région de l'Équateur, le long des affluents du fleuve Zaïre et de l'Ubangui, les traces d'une métallurgie ancienne n'ont pas été mises au jour. Il se pose donc la question de savoir si les trois traditions de céramiques appartiennent au Néolithique ou à l'Age du Fer (Eggert, 1987 ; Kanimba Misago, 1989).

Les céramiques du *Groupe Gombe* ont été découvertes dans la région de Kinshasa à Funa, Citas, Nsele, Lemba, île des Mimosas et Gombe (de Maret et Stainier, sous presse). C'est sur ce dernier site que la céramique est associée à des fragments de tuyères et à des scories de fer (Cahen, 1976 ; de Maret et Stainier, sous presse). Trois dates faites par la méthode de la thermoluminescence situent l'occupation du site de Gombe au IVe siècle de notre ère (Cahen, 1981).

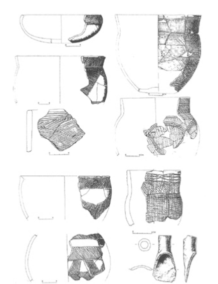


Fig. 2 : Céramique et herminette en fer du groupe Kay Ladio du Bas-Zaïre, site de Sakuzi, fosses 20, 42, 49 (d'après Gosselain, 1988).

● **Cuvette**

L'horizon Imbonga, nom du site éponyme Imbonga, est le plus ancien. Quelques datations radiocarbones le situent dans la première moitié du premier millénaire avant J.C. Son aire de distribution couvre la région arrosée par les rivières Ruki, Momboyo, Ikelemba et Lulonga.

Les poteries de l'horizon Imbonga présentent les mêmes traits formels et stylistiques : les formes les plus fréquentes consistent en pots et bols caractérisés par un fond plat et par une panse généralement ovoïde. La décoration qui, dans la plupart des cas, couvre tout le corps du récipient, comporte des éléments stéréotypés dont la combinaison est très diversifiée : motifs en zigzags ou en arêtes de poisson, lignes incisées, cannelures parallèles incisées horizontalement, motifs modelés ou appliqués sur la partie supérieure de la panse (Eggert, 1983, 1987) (fig. 3).

L'horizon Batalimo-Maluba, trouvé au long de l'Ubangui et sur son affluent, la Lua, présente d'étroites affinités avec la poterie du site de Batalimo en Centrafrique trouvée là associée à des pierres taillées dont l'une était partiellement polie (Bayle des Hermens, 1975, et voir Néolithique de Centrafrique). M. Eggert a donc voulu par son titre faire plus étroitement ressortir ce lien entre sites zaïrois et centrafricains (Eggert, 1987).

Quatre dates au radiocarbone du site de Maluba le situent au Zaïre entre le II[e] siècle avant J.C. et le IV[e] siècle de notre ère (Eggert, 1987).

L'horizon Batalimo-Maluba comporte les caractéristiques morphologiques suivantes : un fond plat, pots globulaires et bols très ouverts. Le décor riche et varié couvre une grande partie du pot ou toute la surface extérieure du pot. Il est réalisé par diverses techniques où l'incision fine occupe une place importante. Les éléments décoratifs sont combinés et multipliés ; les

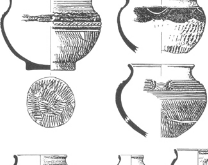






Fig. 3 : Céramique de l'horizon Imbonga de l'Équateur (d'après Eggert, 1983).

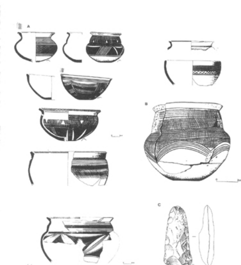


Fig. 4 : A : Céramique de l'horizon Batalimo-Maluba, Équateur et Oubangui ; sites de Dongo, Maluba (Zaïre) et B : de Batalimo (Centrafrique) (d'après Eggert, 1987). C : Hache taillée et hache polie du site de Batalimo (d'après Eggert, 1987).

unités décoratives épousent des formes géométriques dont le triangle est le plus fréquent (fig. 4).

Au site de Maluba, une inhumation a été fouillée en 1985. Elle se composait d'une petite fosse de 40 centimètres de diamètre pour 80 centimètres de profondeur. Dedans ont été retrouvés un crâne et des os longs dont des fémurs, des tibias un péroné et un cubitus. Il s'agit d'une inhumation secondaire, le mort étant déjà au moins en partie décomposé. Il peut s'agir d'un homme ; l'âge du défunt est compris entre 35 et 54 ans (Eggert, 1987).

L'horizon Lingonda découvert seulement sur la Tshuapa, serait contemporain de la phase finale de l'horizon Imbonga. Il s'en distingue par la forme de ses bols à parois vides avec des zones couvertes de motifs finement incisés, parallèles ou croisés. Il est daté pour l'instant des Ier au VIe siècles de notre ère (Eggert, 1983, 1987).

Le contexte économique de ces horizons est inconnu. Ils ne sont pas associés à des industries lithiques ni à des restes de métallurgie. Les producteurs et les utilisateurs de ces céramiques pratiquaient-ils l'agriculture et accessoirement un certain élevage ? Fabriquaient-ils des objets en métal ? Les éléments de réponse sûrs manquent encore. Néanmoins, à Imbonga des restes de noix de palme *Elaeis guineensis* et de *Canarium schweinfurthii* ont été exhumés ; à Maluba des noix d'*Elaeis guineensis* étaient aussi présentes. La présence ancienne de ces plantes trouvées dans un contexte néolithique au Gabon, au Cameroun et en Afrique occidentale amène à attribuer l'introduction du palmier à huile et la poterie à des groupes néolithiques. Toutefois, compte tenu des dates contemporaines de celles de la métallurgie du fer au Gabon (Clist, 1989a ; Digombe, e.a., 1988) et dans la région interlacustre (Clist, 1987c ; Van Grunderbeek, 1988 ; Van Grunderbeek, e.a., 1982 ; Van Noten, 1979, 1983), on peut aussi les attribuer aux premiers groupes métallurgistes.

Le sud du Zaïre

Le groupe méridional couvre la région cuprifère au Zaïre comme en Zambie. Il est associé à la métallurgie du fer et du cuivre. C'est dans les environs de Lubumbashi, sur la rive de la Naviundu que des vestiges divers ont été mis au jour : scories de fer et de cuivre, tessons de poterie, charbons de bois, restes de fourneaux et fragments de tuyères (Anciaux de Faveaux et de Maret, 1980, 1984).

L'avènement des deux métaux que sont le fer et le cuivre est situé aux IIIe-IVe siècles de notre ère. La poterie appartient au groupe de céramiques de la région cuprifère, appelé par les uns, Groupe Chondwe (Phillipson, 1985), par les autres, Industrie de l'Age du Fer Ancien du Copperbelt (de Maret, 1982b). Th. Huffman (1989) a récemment rejeté cette filiation prétextant que les sites de la Naviundu, tout comme ceux dont nous parlerons plus bas de la dépression de l'Upemba devaient se rattacher à une tradition forestière d'Afrique centrale. Son argumentation est loin d'être convaincante.

Son répertoire de motifs décoratifs comporte des cannelures, des incisions, des impressions au peigne et surtout le chevron en faux relief (fig. 5). Ce groupe présente des affinités avec le Kamilambien, le plus ancien groupe de la dépression de l'Upemba au nord.

Dans cette dépression même, le long du fleuve Zaïre et sur les rives de ses lacs satellites, une quarantaine de sites ont été repérés (l'Archéologie du royaume Luba, p. 235). La plupart de ces sites sont de vastes cimetières dont six ont été systématiquement fouillés. Les tombes renferment en général un mobilier funéraire très riche et varié : bijoux en ivoire, en coquille et en pierre, outils, armes et parures de fer et de cuivre et enfin ustensiles en céramique. L'examen du mobilier funéraire ainsi que l'étude des sites d'habitat a conduit à distinguer cinq périodes marquant l'évolution des cultures qui se sont épanouies dans ce vaste fossé, entre le VIe et le XIXe siècle de notre ère. La plus ancienne, appelée Kamilambien, s'est déve-

loppée entre le VIe et le VIIIe siècle. Vers la fin de ce siècle, elle est remplacée par le Kisalien auquel succède le Kabambien vers les XIIIe-XIVe siècles (de Maret, 1982a et b, 1985).

Grâce à la richesse du mobilier funéraire, on a pu ainsi retracer les grandes lignes du système économique, de l'organisation socio-politique et de l'idéologie religieuse des auteurs du Kamilambien et du Kisalien. Les objets en métal, en ivoire et en céramique témoignent de la grande maîtrise des diverses techniques et de l'habileté remarquable des artisans kisaliens. Ceux-ci tréfilaient le fer et le cuivre, tordaient et tressaient le fil de métal. Leur dextérité se dénote aussi dans la fabrication de parures (bracelets, pendeloques, colliers) en ivoire et en coquille (de Maret, 1985).

La présence des objets provenant de régions éloignées, tels que les coquilles de l'océan Indien et les objets de cuivre à partir du Kisalien, atteste l'existence des échanges interrégionaux aux VIIIe-IXe siècles. Enfin, l'analyse des formes et dimensions des croisettes en cuivre ainsi que des moules à croisettes permet de reconstituer partiellement l'évolution monétaire et les réseaux d'échanges existants au XIVe siècle avec le Kabambien. Les croisettes en cuivre et le cuivre en général provenaient du sud, de la région cuprifère (de Maret, 1981, 1982b, 1985).

Entre la dépression de l'Upemba et la région de Lubumbashi, se trouve le site de la Kamoa, célèbre pour ses fouilles des Ages de la Pierre. Abandonné par les tailleurs de pierre au premier millénaire avant notre ère, il a été sporadiquement occupé à l'Age du Fer Ancien aux VIIIe, puis au XIIIe et XVIe siècles de notre ère. A la dernière occupation est associée une fosse qui contenait beaucoup de charbons de bois, des tessons de poteries, des objets en fer et en cuivre dont huit croisettes (Cahen, 1975).

La région orientale

La région orientale s'inscrit dans l'ensemble des céramiques de la région interlacustre associées à des traces anciennes de fonte du fer. Elles sont caractérisées par une fossette basale, par des bords souvent facettés et par un décor où courbes, entrelacs et cannelures parallèles tiennent une place importante. Elles sont regroupées sous l'appellation de «Tradition Urewe».

Au Zaïre, ce type de céramique a été découvert dans la zone de Walikale et dans les parages du Lac Kivu. Il était associé à des restes de travail du fer : fourneaux ou fours de fonte, briques du four, fragments de tuyères ou de scories, etc. Ces vestiges n'ont pas été datés, mais on peut supposer qu'ils sont contemporains de ceux découverts dans la région des Grands Lacs dont les dates s'échelonnent entre le VIe siècle avant J.-C. et le Ve siècle de notre ère (Schmidt, 1978 ; Van Noten, 1983 ; Clist, 1987c).

Conclusions

La métallurgie semble s'être implantée dans beaucoup de régions du Zaïre au cours des quatre premiers siècles de notre ère. Cependant, les dates radiométriques des plus anciennes traces de métallurgie n'existent que pour les deux régions occidentale et orientale.

A Kinshasa, les dates incontestables se situent au IVe siècle de notre ère ; au Bas-Zaïre, dans la zone de Luozi, le Groupe Kay Ladio connaît la fonte du fer aux Ier-IIe siècles de notre ère. Mais l'examen des découvertes récentes faites tant au Cameroun qu'au Gabon amène à situer l'avènement de la fonte du fer dans la région dans le courant du premier millénaire avant notre ère.

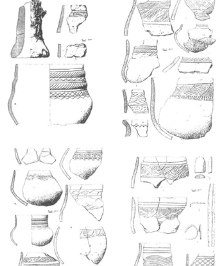


Fig. 5 : Tuyère, céramique, objets en cuivre du site de k Naviundu (Shaba) (d'après Anciaux de Faveaux et de Maret 1984).

Pour la même raison, les dates obtenues au Shaba pour la métallurgie du fer et du cuivre n'en indiquent pas forcément les débuts. Néanmoins, dans cette partie du Zaïre il est certain que l'activité métallurgique a connu un grand essor à partir du VI[e] siècle de notre ère, époque qui marque le début de brillantes civilisations qui fleurirent dans la dépression de l'Upemba jusqu'au royaume luba (cf. L'Archéologie du Royaume luba, p. 235).

Dans le reste du pays, les traces anciennes de métallurgie n'ont pas encore été découvertes. Mais cette situation tient à l'état de la recherche archéologique ; les prospections et fouilles orientées sur l'Age du Fer Ancien n'y ont pas encore été entreprises.

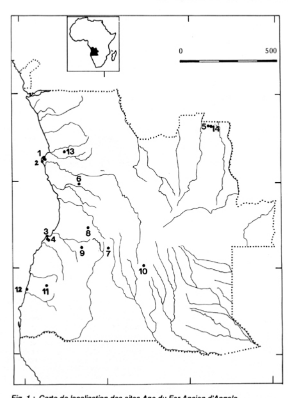


Fig. 1 : Carte de localisation des sites Age du Fer Ancien d'Angola.
1 : Région de Luanda (sites de Benfica 1, Benfica 2, Kamabanga) ; 2 : Palmeirinhas ; 3 : Baïa Azul ; 4 : Cachama 1 et 3 ; 5 : Dundo ; 6 : Ebo ; 7 : Feti La Choya ; 8 : Galanga ; 9 : Ganda ; 10 : Liavela ; 11 : Leba ; 12 : Praia das Conchas ; 13 : Quibaxe ; 14 : Ricoco I et II.

ANGOLA

BERNARD CLIST
et
RAYMOND LANFRANCHI,
Département d'Archéologie,
CICIBA,
Libreville, Gabon

LES sites de l'Age du Fer Ancien fouillés en Angola sont encore bien peu nombreux. Aussi, notre connaissance de cette période est-elle encore bien ténue.

Nous allons parler essentiellement des traces de villages qui se matérialisent sous forme de fragments de céramiques, parfois mais pas toujours, de restes de fonte du fer ou d'objets en fer, datés toujours après le début de l'ère chrétienne, et antérieurs à l'an mille, date prise comme repère artificiel entre l'Age du Fer Ancien et Récent. Nous avons vu ailleurs dans cet ouvrage les précautions qu'il faut utiliser lorsque nous sommes confrontés à cette frontière chronologique (p. 165 et sv.).

Les outils en pierre polie sont absents et enfin, il semble exister une parenté stylistique dans la céramique qui la rapproche plutôt de ce que l'on connaît plus à l'est, en Zambie ou encore vers le sud et le sud-est en Namibie et au Zimbabwe. Tous ces rapprochements s'inscrivent dans un Age du Fer Ancien. L'absence de fer sur certains sites angolais ne serait ainsi qu'artificielle, dûe à la faible extension des fouilles et aussi au relatif manque d'intérêt pour ces périodes avant 1982.

Pour des raisons de facilité d'exposé, nous diviserons l'Angola en sites littoraux et sites de l'intérieur.

Sites du littoral *(fig. 1)*

Les sites étudiés de ces époques sont rares. On ne peut que relever ceux de la lagune de Benfica au sud de Luanda, les sites de Kamabanga et de Kitala à proximité de Benfica, les sites de Cachama 1 et de Cachama 3 au sud de Benguela.

A Benfica, J.D. Clark le premier décrit un amas coquillier (Benfica 1) à deux périodes de dépôts. Sur 45 centimètres d'épaisseur étaient accumulés des céramiques, des coquilles de moules et de patelles, des fragments de pipes, des ossements. Les 15 centimètres sous-jacents contenaient des coquilles telles que palourdes et quelques *Ostrea* sp. et *Cyprea* sp. et quelques pierres taillées sur galets de quartz (Clark, 1966, p. 58-59).

Un nouvel amas coquillier est fouillé en 1969 par J. Dos Santos Junior et C. Ervedosa. Sur 40 mètres carrés fouillés, sont découverts au sein de bivalves d'*Anadara senilis* de petite taille, de coquilles de *Fusus* sp. , de *Murex* sp. et de *Conus* sp., des tessons, des charbons de bois, des os de mammifères dont du zèbre, de poissons et d'oiseaux (Santos Junior et Ervedosa, 1970). Des fragments de pipes en terre cuite ont été récoltés sur le site probablement en surface car ils dateraient du XVIIe siècle. Deux dates radiocarbones ont été faites sur des échantillons de charbons de bois. Elles permettent d'affirmer que ce site de haut de plage était occupé au IIe siècle de notre ère (Pta-212 = ad 140 et Pta-? = ad 180).

A 31 kilomètres de Luanda, le site de Kamabanga a été fouillé par H. Abranches en 1982. Il s'agit d'un sommet de colline, à 57 mètres d'altitude et à 1 kilomètre du rivage. La couche

archéologique, datée du IXe siècle de notre ère (Gif-6182 = 1120 bp) (Abranches, 1982 ; de Maret, 1985), contenait essentiellement une quantité impressionnante de bivalves d'*Anadara senilis* au sein desquels de nombreux ossements de zèbres, de phacochères, de bœufs domestiques et de poissons ont été identifiés par W. Van Neer (de Maret, 1985 ; Van Neer, 1990 ; voir aussi Van Neer, cet ouvrage, p. 47). Aucune trace de fonte n'a été découverte sur les 9 mètres carrés fouillés.

Près de Palmeirhinas, à 42 kilomètres au sud de Luanda, J. Rudner a découvert un amas coquillier formé d'*Anadara senilis* qui contenait de nombreux tessons. L'un des fragments découvert représente peut-être les restes d'une pipe (Rudner, 1976, p. 102).

Plus loin vers le sud, le Musée d'Archéologie de Benguela a fouillé deux sites de l'Age du Fer qui sont cependant encore non datés. Il s'agit des sites de Cachama 1 et de Cachama 3.

A Cachama 1, distant de 2,5 kilomètres du village de Baia Farta, L. Pais Pinto a fouillé, de 1983 à 1987, 165 mètres carrés d'un niveau enfoui à -20/-30 centimètres dans des sables. Ce niveau contenait encore en place les restes d'une zone d'habitat : tessons, de rares objets en fer tel un hameçon, de très nombreux os de poissons et de quelques mammifères (identification en cours par W. Van Neer), des éléments de parure comme des coquillages perforés, des rondelles de coquilles perforées et des os perforés, des meules, des molettes, quelques pierres taillées et de rares bivalves (Pais Pinto, 1988). On attend très prochainement une date sur les os inidentifiables de ce niveau.

A peu de distance de Cachama 1, un kilomètre plus loin et toujours sur le même petit plateau sableux, le site de Cachama 3 a été étudié sur 120 mètres carrés en 1984 par L. Pais Pinto.

Une seule couche archéologique a été découverte entre la surface et -10 centimètres. Dans l'attente de la date sur les os inidentifiables de ce niveau, il est difficile — comme pour le site de Cachama 1 — de situer dans le temps ce gisement.

Il contenait de la céramique, des éclats de quartz, des coquilles de bivalves, des ossements de poissons et de mammifères (identification en cours W. Van Neer), des rondelles perforées sur coquilles marines, des vertèbres de poissons perforées (Pais Pinto, 1988).

Une première analyse céramologique par l'un de nous (B.C.) a montré que la céramique des niveaux des deux sites de Cachama était bien distincte (Clist et Lanfranchi, sous presse). En l'absence de datations radiocarbones, il est cependant bien difficile d'en cerner la réalité anthropologique. Le site de surface de Chimalavera 2, à 10 kilomètres environ au sud-ouest de Cachama, est à rapprocher par sa céramique du site de Cachama 1.

Avant de quitter la région de Benguela, il faut encore mentionner un amas coquillier anthropique daté de 1450 bc (Gif-3479) juste au sud-est du village de Baia Farta à 20 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer (Giresse, e.a., 1976). En l'absence de description du matériel archéologique, on ne peut en dire plus.

Pour terminer rappelons la description de J. Rudner (Rudner, 1976, p. 102) qui parle d'amas coquilliers très altérés, partiellement détruits par la construction des maisons du village de Baia Azul un peu au nord sur le littoral par rapport à Baia Farta. Il y découvrit des pierres taillées au sein des coquilles.

Encore plus loin vers le sud, dans la région de Namibe, il est mentionné des amas coquilliers à 11 kilomètres au nord de Namibe à Praia dos Conchas. La plupart ont été détruits pour la fabrication de chaux. L'un d'eux livra à J. Rudner des pierres taillées en chert noir et brun, en quartzite et des tessons. Les coquilles comprenaient des exemplaires de *Patella safiana, Perna perna, Calyptrea trochiformis, Ostrea sp., Cypraea sp.* (Rudner, 1976, p.102).

Sites de l'intérieur *(fig. 1)*

Province de Lunda Norte

On ne peut guère citer que les découvertes de Ricoco I, de Ricoco II et de Dundo.

A Ricoco I, un abri-sous-roche étudié par V. Martins à 11 kilomètres à l'est de Dundo, la fouille a livré à 50 centimètres de profondeur 7 tessons décorés et quelques charbons de bois (Clark, 1968).

A Ricoco II, un autre abri-sous-roche proche du premier, le même fouilleur a découvert sous 1,30 mètre de colluvions argilo-sableuses des charbons de bois, 18 tessons, une scorie de fer. Les charbons ont permis d'obtenir une date du Xe siècle de notre ère (UCLA-717 = 1010 bp).

A Dundo même, à deux pas de la frontière zaïroise, J.D. Clark a fouillé personnellement en 1959, puis en 1963 près de l'aéroport, un niveau de céramiques enfoui à 73 centimètres dans les sables. Les tessons de cette fouille ont été rapprochés par J.D. Clark des tessons de l'abri de Ricoco II. La date obtenue à Dundo sur des charbons du niveau archéologique est proche de celle de Ricoco II : VIIIe siècle de notre ère (UCLA-716 = 1190 bp) (Clark, 1968). Il faut cependant noter que les parallèles esquissés par le fouilleur ne sont fondés que sur des comparaisons d'argile et de texture (fig. 2).

Enfin, un récipient découvert à la mine de Mussolegi sous un mètre de sable est rapproché par J.D. Clark de cette céramique de Dundo, qui est baptisée par le chercheur «Dundo ware» (Clark, 1968).

Ce «Dundo ware» est inclu plus tard dans un Early Iron Age Copperbelt Industry s'étendant de la province de Lunda Norte et du Haut-Zambèze à l'ouest jusqu'aux fleuves Tanganyika et Luangwa à l'est. La céramique de cette industrie est vue comme étant bien tranchée par rapport au courant oriental de

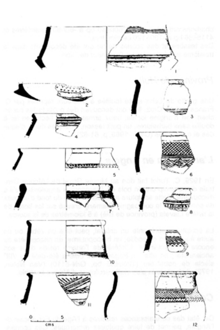


Fig. 2 : Céramique du site de Dundo, province de Lunda Norte (d'après Clark, 1968).

l'Age du Fer Ancien d'Afrique orientale (de Maret, 1982b, p. 86 et 88) qui a été rebaptisé depuis «Chifumbaze complex» (Phillipson, 1985, 1989).

Province de Cuanza Norte

Un seul site se rapportant à la période qui nous intéresse ici peut être mentionné. Il s'agit du gisement de Mbanza Quibaxe. Outre la découverte d'un niveau de l'Age du Fer Récent du plus haut intérêt, un autre niveau plus ancien possédant une céramique bien distincte du niveau supérieur a été rencontré au cours des travaux de 1973 (Martins, 1976). Pour P. de Maret, la céramique décrite par Martins semble être un mélange de céramique de l'Age du Fer Ancien et de l'Age du Fer Récent (de Maret, 1982b, p. 80) (fig. 3).

Province de Cuanza Sul

F. Batalha alors responsable des Monuments Nationaux d'Angola, fouilla en 1972 l'abri-sous-roche d'Ebo où des peintures rupestres étaient connues. Très peu de choses en sont connues. Du matériel taillé sur des roches siliceuses ainsi que des traces de fonte du fer y ont été découverts en surface (Ervedosa, 1980, p. 154).

Province de Benguela

En dehors des sites du littoral de la province, près de Benguela, on ne peut guère parler que de l'abri-sous-roche de Ganda à 6 kilomètres au sud-est de la ville du même nom. C'est J.O. Jorge qui le fouilla en 1973.

Une couche archéologique au sommet des dépôts contenait des objets de taille microlithique en quartz, des tessons, une partie d'un four de réduction du minerai de fer, des tuyères, d'abondants charbons de bois, des os d'animaux et dans l'un des carrés à un mètre de profondeur des os de pieds humains. Il s'agit des restes d'une inhumation (Jorge, 1976).

Aucune date radiocarbone n'a été effectuée sur les charbons récoltés au cours des fouilles.

Province de Huambo

Deux gisements se dégagent des travaux des années précédant l'indépendance de l'Angola : Feti la Choya et l'abri-sous-roche de Galanga.

Le site archéologique de Feti se trouve à environ 100 kilomètres au sud de Huambo à la confluence des rivières Cunene et Cunhangama. A la suite d'une première description des vestiges par J.D. Moura (Moura, 1957), G.M. Childs recueillait des charbons de bois de certains niveaux du site. Ces charbons furent datés du VIIIe siècle de notre ère pour les niveaux dits inférieurs (Y-587 = 1240±100 bp) et du XIIIe siècle de notre ère pour les niveaux supérieurs (Y-588 = 700±65 bp) (de Maret, e.a., 1977).

Le site couvre plusieurs hectares. Il comprend une pyramide de pierres de 15 mètres de côté et de 5 mètres de hauteur, placée à l'intérieur d'un fossé circulaire d'un diamètre de 80 mètres. Un second fossé circulaire, d'un diamètre de 150 mètres, ceinture le premier. Un troisième fossé semi-circulaire court sur 500 mètres. Au nord de ce fossé semi-circulaire, un tertre long de 150 mètres, haut de 4 mètres et large de 6 mètres est constitué d'une accumulation de cendres recouvertes de terres. Au sein des cendres, des os d'animaux tels qu'antilopes, bœufs, gazelles, etc., ainsi que des os humains (crânes, maxillaires inférieurs) y ont été découverts. Neuf petits tertres sont placés à peu de distance au nord-est. Ils mesurent de 3 à 5 mètres de diamètre pour une hauteur moyenne de 1,50 mètre (Moura, 1957).

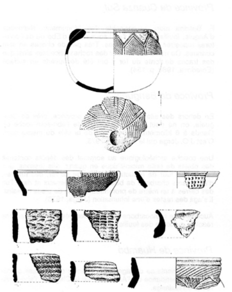


Fig. 3 : Céramiques du site de Mbanza Quibaxe, province de Cuanza Norte (d'après Ervedosa, 1980).

L'abri-sous-roche de Galanga a été fouillé par Santos Junior et par C. Ervedosa. Ils y réalisèrent trois sondages.

Dans le premier sondage à l'intérieur de l'abri près de la paroi sur laquelle se trouve des peintures, ont été découvertes trois couches étagées sur l'épaisseur des dépôts.

Le matériel archéologique comprend des os et des dents d'animaux, une industrie taillée sur quartz, des charbons de bois, quelques tessons, quelques petites scories de fer, des perles sur coquilles de mollusques. On notera la découverte en fouille d'un bracelet de cuivre, des fragments de tuyères, deux fragments de fer et une grosse scorie de fer.

Un second sondage dans l'abri a livré plusieurs lentilles de charbons de bois étagées dans les sédiments, quelques petits fragments osseux, des objets taillés sur quartz dont quelques segments, quelques petits tessons, quelques perles en forme de disque et une de forme triangulaire. Deux échantillons de charbons ont été datés : 2600±50 bp à -60/-80 centimètres et 4115±66 bp à -100/-120 centimètres.

Des tessons et des scories de fer ont été découverts dans le troisième sondage placé à l'extérieur de l'abri.

Province de Huila

Une grotte de Leba a été fouillée à plusieurs reprises par C. Franca et A.M. Cruz. Ils y ont découvert des outils taillés sur un chert vert d'origine locale, deux armatures de flèche en fer à douille sans barbelures, un petit tesson, quelques dents d'équidés et de bovidés (Clark, 1968, p. 61-62).

L'art ancien en Angola

En 1929, C. Turlot fait don au Musée Royal de l'Afrique Centrale d'une sculpture en bois de *Pterocarpus angolensis* qu'il a découverte. Cette sculpture avait été extraite du fond d'un puits de sondage de la compagnie Diamang creusé sur les bords de la rivière Liavela (province de Bié) à 5 kilomètres de la source.

La sculpture représente un animal, peut-être un zèbre ou un autre équidé, un crocodile, un hippopotame, un phacochère ou encore un oryctérope. L'intérêt de l'œuvre réside dans son ancienneté ; en effet un fragment du bois a été daté du VIIIe siècle de notre ère (1200±35 bp, GrN-6110) (Van Noten, 1972). Il s'agit de la plus vieille sculpture d'Afrique centrale.

Conclusions

Cet état des connaissances relatives à l'Age du Fer Ancien de l'Angola, permet de faire quelques remarques. Ces connaissances restent encore trop lacunaires ; les travaux sur l'Age du Fer n'ont que peu retenu l'attention des chercheurs par rapport, par exemple, aux Ages de la Pierre ou l'art rupestre.

Les céramiques les plus anciennes du pays ne sont pas antérieures au IIe siècle de notre ère. Il est bien difficile de dire si les habitants du littoral et de l'intérieur du pays étaient déjà à cette époque des locuteurs bantu.

On soulignera l'absence de traces de fonte du fer sur les sites littoraux fouillés alors que quelques objets en fer (exemple de Cachama) sont présents. D'autre part, plusieurs abris-sous-roche de l'intérieur des terres, tels ceux de Ganda, de Galanga et de Ricoco II, ont livré des restes de fours de réduction du minerai de fer ou encore de fonte du fer. Les traces de fonte du fer les plus anciennes sont celles de Ricoco II (c. 1010 bp ou Xe siècle de notre ère) et de la Liavela (c. 1200 bp ou VIIIe de notre ère : outils de sculpture).

La présence de bœufs domestiques dans la région de Luanda au plus tard au IXe siècle de notre ère est à relever. Cette première matérialisation de la présence d'animaux domestiques sur le littoral angolais est importante. Elle dénote une écono-

mie mixte où la pêche et la collecte de mollusques sur le rivage restent primordiales et où la chasse et l'élevage jouent un rôle non négligeable.

Exception faite de l'existence de villages néolithiques dans l'extrême nord du pays — traces du Groupe de Ngovo du Bas-Zaïre (voir p. 175) — peut-être dès le IIIe siècle avant notre ère, il semble aujourd'hui que c'est au cours des premiers siècles de notre ère qu'une sédentarisation se met en place sur l'ensemble du territoire de l'actuelle République Populaire d'Angola. On ne peut encore affirmer que la fonte du fer était pratiquée dès l'origine. Étant donné la présence de cette technologie dès le premier siècle de notre ère au Zaïre voisin, il est vraisemblable de penser que c'est aussi à cette date que le fer est fondu dans le nord de l'Angola pour lentement se transmettre à travers le pays.

SYNTHÈSE

régionale sur l'Age du Fer Ancien

BERNARD CLIST,
Département d'Archéologie,
CICIBA,
Libreville, Gabon

La fonte du fer fait son apparition dans la région à partir de 450 avant notre ère. Ces dates sont obtenues tant au Cameroun (région de Yaoundé), qu'au Gabon (région de Moanda). Par la suite la métallurgie du fer se répandra «rapidement» à raison d'une vitesse linéaire moyenne de 2,4 kilomètres par an dans l'ensemble du sud-Cameroun, au Gabon et au Congo dans la région de Pointe Noire et au Mayombe voisin. Ces régions connaissent la fonte vers 200 avant notre ère au plus tard.

Il ne semble pas que l'actuelle zone Teke du Congo pratique cette métallurgie avant le début de l'ère chrétienne. Il y a donc là un temps d'arrêt qui durera peut être 300 ans. Les plus anciennes traces de fonte dans cette région se situent vers 300 de notre ère. Ceci est confirmé par la relative jeunesse de la fonte au Bas-Zaïre un peu plus loin au sud où les restes de fer ne sont pas antérieurs au premier siècle de notre ère (site de Sakuzi). Il s'ensuit, quoique les recherches y restent lacunaires, que le fer n'a pas du être travaillé avant les premiers siècles de notre ère au moins dans toute la moitié nord de l'Angola.

Ce bref survol de l'introduction du fer dans la moitié occidentale de l'Afrique centrale permet de matérialiser une expansion nord-sud de la technologie ainsi que sa lenteur : lentement se définit une mosaïque culturelle encore plus complexe qu'au néolithique. En effet, à cette époque (cf. chapitre Néolithique et sa synthèse), coexistent des communautés de sédentaires, villageois, et des chasseurs-collecteurs, probablement pour partie les ancêtres des pygmés d'aujourd'hui. La période suivante, l'Age du Fer, voit coexister communautés de chasseurs-collecteurs, néolithiques et métallurgistes dans une même région. Un exemple de cet état de fait est la province de l'Estuaire au Gabon où, jusqu'au début de notre ère aucune trace de fonte n'est connue : le Groupe d'Okala se perpétue jusque vers 100-150 avant notre ère pour céder la place au cours des premiers siècles, de notre ère au Groupe d'Oveng, métallurgiste. Vers l'intérieur des terres, au centre du Gabon, la fonte est pratiquée à une grande échelle dès 200 avant notre ère (Groupe Otoumbi).

Cette mosaïque de différentes cultures, ce «patchwork», peut être appréhender en prenant pour exemple la totalité de l'Afrique centrale vers 150-200 avant notre ère.

150-200 avant notre ère :

Au sud-Cameroun dans la région de Yaoundé le fer est fondu depuis 200 ans. Le matériel archéologique montre qu'il n'y a pas d'évolution significative entre sites néolithiques et sites Age du Fer. Plus loin vers le sud-est en Centrafrique dans la région de Bangui les villages néolithiques du Groupe Batalimo-Maluba continuent leur mode de vie sans objets de métal. Au Gabon au même instant, le pays se divise en deux selon un axe grossièrement nord-sud. A l'ouest de cette frontière imaginaire, des populations néolithiques, occupent tout le littoral du Rio Muni peut être jusqu'à Port Gentil, les berges des cours d'eau jusque certainement Ndjolé et certains points de la forêt tels que le Woleu Ntem dans la région de Médouneu. A l'est de cette frontière, l'occupation néolithique du terroir connue jusque Franceville à déjà céder la place et ce depuis aussi 200 ans à une économie où le fer occupe une place prépondérante. Au Congo, sur le littoral plusieurs générations de villageois ont connu le fer. A cet instant dans la Mayombe les pre-

miers fours de fonte se mettent en place, indice de la pénétration de cette technologie vers l'intérieur du Congo. Aucun vestige néolithique n'est connu dans l'est et le nord du Congo alors que les sites Age Récent de la Pierre sont nombreux : il y aurait là juxtaposition de communautés Age du Fer et Age Récent de la Pierre sans l'intermédiaire d'une phase néolithique. Encore plus loin au sud, au Zaïre dans la région de Kinshasa et de Luozi, ce sont les populations du Groupe de Ngovo qui occupent les sommets de colline. Ces populations néolithiques ne connaîtront le fer que 300 ans plus tard.
Vers l'intérieur de l'Afrique centrale, outre les villages Batalimo-Maluba déjà cités qui, s'échelonnent le long de l'Oubangui, on peut trouver au long des affluents du Zaïre des villages Imbonga installés dans la région quelques générations auparavant et pratiquant semble-t-il un mode de vie néolithique. Tout le bloc forestier aux alentours des villages soit Age du fer soit Néolithique de l'Afrique centrale devait être parcouru par des bandes de chasseurs-collecteurs.
Dans l'extrême est du Zaïre, au Kivu, quelques villages de fondeurs sont installés, rejetons occidentaux de la culture Urewe de la région des Grands Lacs ; là aussi le passage est direct entre l'Age Récent de la Pierre et l'Age du Fer.
Enfin, au Shaba, à cette époque en dehors de campements de chasseurs-collecteurs, il n'est pas impossible — au vu des outils en pierre polie recueillis autour de Lubumbashi — que des villages néolithiques soient installés là. Cependant de nouvelles recherches sont absolument nécessaires dans cette région pour mieux appréhender les vestiges découverts pour l'instant en surface.

Nous l'avons ainsi vu, les débuts de la métallurgie du fer n'impose en aucune façon une unité culturelle à travers la région. En fait c'est tout le contraire qui s'impose à nos yeux. Même plus tard, quand les communautés néolithiques auront en grande partie disparues pour céder la place à leurs successeurs de l'Age du Fer, d'une part certaines régions connaîtront encore un néolithique (par exemple île de Bioko en Guinée Équatoriale, Oubangui en Centrafrique ce vers 400 de notre ère), d'autre part les communautés seront encore plus fermées sur elles-mêmes comme l'atteste l'analyse céramologique qui permet de préciser les limites entre groupes différents : alors que les espaces de 500 kilomètres sont connus au néolithique (Groupe d'Okala par exemple), à l'Age du Fer les espaces se réduisent à environ 200 kilomètres.
On peut provisoirement conclure à la grande ancienneté du morcellement culturel de l'aire des locuteurs bantu dits occidentaux qui s'installèrent pour les premiers il y a environ 5 000 ans.
L'économie de l'Age du Fer ne semble pas avoir connu de grand changement par rapport à l'époque précédente : économie mixte, chasse, pêche, collecte, élevage de chèvres, de poulets, horticulture ...

BIBLIOGRAPHIE

de

l'Age du Fer Ancien

ABRANCHES (H.), 1982 — Mission archéologique de Kitala et Kamabanga : information préliminaire, rapport du Laboratorio nacional de anthropologia, 7 p.

ANCIAUX de FAVEAUX (E.) et de MARET (P.), 1980 — Vestiges de l'Age du Fer dans les environs de Lubumbashi, *Africa-Tervuren*, 26 (1), 13-19.

ANCIAUX de FAVEAUX (E.) et de MARET (P.), 1984, — Premières datations pour la fonte du cuivre au Shaba (Zaïre), *Bulletin de la Société Royale Belge d'Anthropologie et de Préhistoire*, 95, 5-20.

BAYLE des HERMENS (R. de), 1966 — Mission de recherches préhistoriques en République centrafricaine : note préliminaire, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 3, 651-666.

BAYLE des HERMENS (R. de), 1971 — Quelques aspects de la préhistoire en République centrafricaine, *The Journal of African History*, 12 (4), 579-597.

BAYLE des HERMENS (R. de), 1975 — *Recherches préhistoriques en République centrafricaine*, Klincksieck, Paris.

CAHEN (D.), 1975 — Le site archéologique de la Kamoa (Région du Shaba, République du Zaïre) de l'Age de la Pierre Ancien à l'Age du Fer, *Annales du Musée Royal de l'Afrique Centrale*, Sciences Humaines, n° 84, Tervuren.

CAHEN (D.), 1976 — Nouvelles fouilles à la pointe de la Gombe (ex-pointe de Kalina), *L'Anthropologie*, 80 (4), 573-602.

CAHEN (D), 1981 — Contribution à la chronologie de l'Age du Fer dans la région de Kinshasa (Zaïre), in *Préhistoire africaine : mélanges offerts au doyen L. Balout*, ADPF, Paris, 127-137.

CHILDS (G.M.), 1984 — The kingdom of Wambu (Huambu) : a tentative chronology, *The Journal of African History*, 3.

CLARK (J.D.), 1966 — The distribution of prehistoric cultures in Angola, *Diamang*, 73, 15-102.

CLARK (J.D.), 1968 — Subsidios parre a historia, arqueologia, etnografia dos povos da Lunda : further palaeo-anthropology studies in northern Lunda, *Diamang*, 78, Museo do Dundo, Lisboa.

CLIST (B.), 1982 — *Étude archéologique du matériel de la mission Maurits Bequaert de 1950-1952 au Bas-Zaïre*, Mémoire de Licence, Université Libre de Bruxelles.

CLIST (B.), 1987a — Travaux archéologiques récents en République du Gabon 1985-1986, *Nsi*, 1, 9-12.

CLIST (B.), 1987b — Early bantu settlements in west-central Africa : a review of recent research, *Current Anthropology* 28, 3, 308-382.

CLIST (B.), 1987c — A critical reappraisal of the chronological framework of the early Urewe Iron Age Industry, *Muntu*, 6, 35-62.

CLIST (B.), 1988 — Un nouvel ensemble néolithique en Afrique centrale : le Groupe d'Okala au Gabon, *Nsi*, 3, 43-51.

CLIST (B.), 1989a — Archaeology in Gabon, 1986-1988, *The African Archaeological Review*, 7, 59-95.

CLIST (B.), 1989b — Vestiges archéologiques de fontes du fer dans la province du Woleu-Ntem au Gabon, *Nsi*, 6, 79-96.

CLIST (B.), 1989c — Bilan des premiers travaux du Département d'Archéologie du CICIBA : missions du premier semestre 1985, in *Actes du colloque international «Les peuples bantu, migrations, expansion et identité culturelle», Libreville, 1-6 avril 1985*, CICIBA/L'Harmattan, Paris, vol. 1, 103-110.

CLIST (B.), 1989d — La campagne de fouilles 1989 du site Age du Fer Ancien d'Oveng : province de l'Estuaire (Gabon), *Nsi*, 5, 15-18.

CLIST (B.), 1990 — Des derniers chasseurs aux premiers métallurgistes : sédentarisation et débuts de la métallurgie du fer (Cameroun, Guinée équatoriale, Gabon), in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.), éds., *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*, ORSTOM, Paris, Collection Didactiques, 458-478.

CLIST (B.) et LANFRANCHI (R.), sous presse — Contribution à l'étude de la sédentarisation en République Populaire d'Angola, *Leba*, (Actas I Reuniõu de Arqueologia e Historia Pre-colonial, Lisboa 23-26 de Outubro de 1989).

CLIST (B.), OSLISLY (R.) et PEYROT (B.), 1986 — La métallurgie ancienne du fer au Gabon : premiers éléments de synthèse, *Muntu*, 4-5, 47-55.

DAVID (N.), 1981 — The archaeological background to cameroonian history, in TARDITS (C.) éd., *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*, Paris, CNRS, 79-98.

DAVID (N.), 1982 — Tazunu, megalithic monuments of Central Africa, *Azania*, 17, 43-77.

DAVID (N.) et STERNER (J.), 1987 — The Mandara archaeological project 1984-1987, *Nyame Akuma*, 29, 2-8.

DAVID (N.) et VIDAL (P.), 1977 — The Nana Modé village site (sous-préfecture de Bouar, Central African Republic) and the prehistory of the Ubanguian-speaking peoples, *West African Journal of Archaeology*, 7, 17-56.

de FORESTA (H.), SCHWARTZ (D.), DECHAMPS (R.) et LANFRANCHI (R.), 1990 — Un premier site de métallurgie de l'Age du Fer Ancien (2110 bp) dans le Mayombe congolais et ses implications sur la dynamique des écosystèmes, *Nsi*, 7, pp. 10-12.

DELORME (G.), 1983 — Rapport concernant la découverte de vertiges préhistoriques et protohistoriques au Gabon, rapport polycopié, Moada, 37 p., cartes.

de MARET (P.), 1972 — *Étude d'une collection de céramiques protohistoriques du Bas-Zaïre*, Mémoire de licence, Université Libre de Bruxelles.

de MARET (P.), 1981 — L'évolution monétaire du Shaba central entre le 7e et le 18e siècle, *African Economic History*, 10, 117-149.

de MARET (P.), 1982a — New survey of archaeological research and dates for west-central and north-central Africa, *The Journal of African History*, 23, 1-15.

de MARET (P.), 1982b — The Iron Age in the west and south, in VAN NOTEN (F.) éd., *The archaeology of central Africa*, Akademische Drück, Graz, 77-96.

de MARET (P.), 1985 — Recent archaeological research and dates from Central Africa, *The Journal of African History*, 26, 129-148.

de MARET (P.), 1986 — The Ngovo Group : an industry with polished stone tools and pottery in Lower-Zaïre, *The African Archaeological Review*, 4, 103-133.

de MARET (P.), 1989 — Le contexte archéologique de l'expansion bantu en Afrique centrale, in *Actes du colloque international «Les peuples bantu, migrations, expansion et identité culturelle», Libreville, 1-6 avril 1985*, CICIBA/L'Harmattan, Paris, tome 1, 118-138.

de MARET (P.), 1990 — Le «Néolithique» et l'Age du Fer Ancien dans le sud-ouest de l'Afrique centrale, in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.), éds., *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*, ORSTOM, Paris, Collection Didactiques, 447-457.

de MARET (P.) et CLIST (B.), 1985 — Archaeological research in Zaïre, *Nyame Akuma*, 26, 41-42.

de MARET (P.) et STAINIER (P.), sous presse — Excavations in the upper levels at Gombe and the early ceramic industries in the Kinshasa area (Zaïre), in *Fiestschrift Smolla*.

de MARET (P.), VAN NOTEN (F.) et CAHEN (D.), 1977 — Radiocarbon dates from west-central Africa : a synthesis, *The Journal of African History*, 18 (4), 481-505.

DENBOW (J.), 1990a — Rapport préliminaire sur l'archéologie du littoral congolais : prospections et fouilles de la région du Bas-Kouilou effectuées en 1988, *Nsi*, 7, 4-9.

DENBOW (J.), 1990b — Congo to Kalahari : data and hypotheses about the political economy of the western stream of the Early Iron Age, *The African Archaeological Review*, 8, 139-175.

DENBOW (J.), MANIMA MOUBOUHA (A.) et SANVITI (N.), 1988 — Archaeological excavations along the Loango coast, Congo, *Nsi*, 3, 37-42.

DIGOMBE (L.), JÉZÉGOU (M.-P.), LOCKO (M.) et MOULEINGUI (V.), 1987a — *Un an de recherches archéologiques dans la région de Port-Gentil (Ogooué-Maritime), Gabon*, Laboratoire national d'archéologie et d'anthropologie, Université Omar Bongo, série documents n° 1, Libreville.

DIGOMBE (L.), LOCKO (M.) et JÉZÉGOU (M.-P.), 1987b — *Mission archéologique dans la Ngounié et la Nyanga (Sud-Gabon)*, Laboratoire national d'archéologie et d'anthropologie, Université Omar Bongo, série documents n° 3, Libreville.

DIGOMBE (L.), LOCKO (M.) et EMEJULU (J.), 1987c — Nouvelles recherches archéologiques à Ikengué (Fernan Vaz, province de l'Ogooué-Maritime, Gabon) : un site datant de 1300 BC, *L'Anthropologie*, 91 (2), 705-710.

DIGOMBE (L.), SCHMIDT (P.), MOULEINGUI (V.), MOMBO (J.B.) et LOCKO (M.), 1988 — The development of an Early Iron Age prehistory in Gabon, *Current Anthropology* 29 (1), 179-184.

DIGOMBE (L.), SCHMIDT (P.), LOCKO (M.) et MOULEINGUI (V.), 1989 — Quelques résultats sur l'Age du Fer au Gabon, in *Actes du colloque international «Les peuples bantu, migrations, expansion et identité culturelle», Libreville, 1-6 avril 1985*, Paris : CICIBA/L'Harmattan, tome 1, 111-117.

DUPRE (G.) 1981-1982 — Pour une histoire des productions : la métallurgie du fer chez les Téké Ngungulu, Tio, Tsaayi (République populaire du Congo), *Cahiers ORSTOM*, série sciences humaines, XVIII (2), 195-223.

EGGERT (M.), 1983 — Remarks on exploring archaeologically unknown rain forest territory : the case of Central Africa, *Beiträge zur allgemeinen und vergleichenden Archäologie* 5, 283-322.

EGGERT (M.), 1987 — Imbonga and Batalimo : ceramic evidence for early settlement of the equatorial rain forest, *The African Archaeological Review*, 5, 129-145.

EMPHOUX (J.P.), 1965 — Un site de proto et préhistoire au Congo (Brazzaville) : Mafanba, *Cahiers ORSTOM*, série sciences humaines, II (4), 89-95.

EMPHOUX (J.P.), 1982 — *Archéologie du sud de la République populaire du Congo*, Thèse de 3e cycle, Université de Paris I.

ERVEDOSA (C.), 1980 — Arqueologia angolana, Ministerio da Educação - Republica Popular de Angola, Lisboa.

ESSOMBA (J.-M.), 1987 — Le fer dans le développement des sociétés traditionnelles du sud Cameroun, *Annales de la faculté des lettres et sciences humaines* (Université de Yaoundé), 3 (2), 33-61.

ESSOMBA (J.-M.), 1989 — Dix ans de recherches archéologiques au Cameroun méridional (1979-1989), *Nsi*, 6, 33-57.

GAMPACKA LIKIBI (F.W.), 1982 — Première approche archéologique du plateau Kukuya (République Populaire du Congo), Mémoire de D.E.S., Université Marien Ngouabi, Brazzaville.

GIRESSE (P.), KOUYOUMONTZAKIS (G.) et DELIBRIAS (G.), 1976 — La transgression fini-Holocène en Angola, aspects chronologique, eustatique, paléoclimatique et épirogénique, *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences de Paris*, série D, 283, 1157-1160.

GOSSELAIN (O.), 1988 — Sakusi : fouille d'un premier village du Néolithique et de l'âge des métaux au Zaïre, Mémoire de licence, Université Libre de Bruxelles.

HOLL (A.), 1987a — Mound formation processes and societal transformations : a case study from the peritchadien plain, *Journal of Anthropological Archaeology*, 6, 122-158.

HOLL (A.), 1987b — Le projet archéologique de Houlouf (Nord-Cameroun) : campagne de fouille 1987, *Nyame Akuma*, 29, 10-13.

HUFFMAN (Th.), 1989 — Ceramics, settlements and Late Iron Age migrations, *The African Archaeological Review*, 7, 155-182.

JORGE (S.O.), 1976 — Vasos ceramicos do «abrigo 1» da Ganda (Angola), *Revista de guimaraes*, 86, 3-13.

KANIMBA MISAGO, 1989 — État de la recherche sur l'Age des Métaux au Zaïre, *Études Aequatoria* (= Actes du premier colloque d'Aequatoria 10-13 octobre 1987), 81-115.

KOMBORO NGBALET (D.), 1984 — Les gravures rupestres sur cuirasses ferrallitiques de la région de Bambari, Mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Bangui.

LANFRANCHI (R.), 1983 — Première datation 14C d'un fourneau de fonte du fer en R.P. du Congo, *L'Anthropologie*, 87 (1), 147-148.

LANFRANCHI (R.), 1987 — Esquisse archéologique des régions Teke, *Muntu*, 7, 73-107.

LANFRANCHI (R.) et PINCON (B.), 1988 — Résultats préliminaires des prospections archéologiques récentes sur les plateaux et collines Teke en R.P. du Congo (1984-1987), *Nsi*, 3, 24-31.

LANFRANCHI (R.) et MANIMA MOUBOUHA (A.), 1989 — Bilan de la recherche archéologique en R.P. du Congo, 1975-1989, *Nsi*, 6, 67-78.

Mc INTOSH (S.K.) et Mc INTOSH (R.J.), 1988 — From stone to metal : new perspectives on the later Prehistory of West Africa, *Journal of World Prehistory*, 2 (1), 89-133.

MAHIEU (A.), 1924 — Numismatique du Congo : 1485-1924, instruments d'échange, valeurs monétaires, méteaux-médailles, Imprimerie médicale et scientifique, Bruxelles.

MANIMA MOUBOUHA (A.), 1987 — A propos des recherches archéologiques sur la métallurgie du fer et du cuivre en R.P. du Congo, *Nsi*, 1, 3-5.

MANIMA MOUBOUHA (A.), 1988 — Le site archéologique de Moubiri, *Kala-Kala*, 1, 18-29.

MANIMA MOUBOUHA (A.) et SANVITI (N.), 1988a — Nouvelles de l'archéologie congolaise : 1987, *Nsi*, 3, 32-36.

MANIMA MOUBOUHA (A.) et SANVITI (N.), 1988b — Note complémentaire sur la fouille de sauvetage de Tsabouka, *Kala-Kala*, 1, 31-37.

MARLIAC (A.), 1982 — L'Age du Fer au Cameroun septentrional : données chronologiques nouvelles sur le Diamaré, *Journal de la Société des Africanistes*, 52, (1-2), 59-67.

MARTINS (R.), 1976 — A estaçao arqueologica do antiga Banza Quibaxe, *Contribuição para o estudo da anthropologia portuguese*, 9 (4), 245-306.

MOGA (J.), 1988a — Le passage du Néolithique à l'Age du Fer dans le nord-ouest centrafricain, zone Ouham-Taburo : île Te Dongé, Mémoire de DEA, EHESS, Paris.

MOGA (J.), 1988b — Campagne de fouilles de février-mars 1988 dans le nord-ouest de la Centrafrique à l'île Te Dongé, zone de Ouham-Taburo, *Nsi*, 3, 20-23.

MOURA (J.), 1957 — Una historia entre lendas, *Boletim do Instituto de Angola*, 10, 55-75.

OSLISLY (R.), 1986 — Archéologie des enclaves savanicoles du Moyen-Ogooué, Mémoire de DEA, Université de Paris I.

OSLISLY (R.) et PEYROT (B.), 1985 — Mission de recherches sur le paléoenvironnement et l'archéologie dans les provinces du Moyen-Ogooué et de l'Ogooué-Ivindo, rapport de mission, ronéoté.

OSLISLY (R.) et PEYROT (B.), 1988 — Synthèse des données archéologiques des sites de la moyenne vallée de l'Ogooué (provinces du Moyen-Ogooué et de l'Ogooué-Ivindo), Gabon, *Nsi*, 3, 63-68.

PAIS PINTO (L.), 1988 — Le Musée National d'Archéologie de Benguela (Angola) : bilan des premiers travaux, 1979-1987, *Nsi*, 3, 5-14.

PEYROT (B.) et OSLISLY (R.), 1987 — Paléo-environnement et archéologie au Gabon : 1985-1986, *Nsi*, 1, 13-15.

PHILLIPSON (D.W.), 1985 — *African archaeology*, Cambridge University Press, Cambridge.

PHILLIPSON (D.W.), 1989 — Bantu-speaking people in southern Africa : an archaeological perspective, in *Actes du colloque international «Les peuples bantu, migrations, expansion et identité culturelle», Libreville, 1-6 avril 1985*. CICIBA/L'Harmattan, Paris, tome 1, 145-164.

PINCON (B.), 1988 — Archéologie du fleuve Congo : prospections sur la rive droite entre l'Alima et le Stanley Pool (R.P. du Congo), *Nsi*, 4, 3-9.

PINCON (B.), 1990 — La métallurgie du fer sur les plateaux Teke (Congo) : quelle influence sur l'évolution des paysages au cours des deux derniers millénaires ?, in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.), éds., *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*, ORSTOM, Paris, Collection Didactiques, 479-492.

RAPP (J.), 1984 — *Quelques aspects des civilisations néolithiques et post-néolithiques à l'extrême Nord-Cameroun : étude des décors céramiques et essai de chronologie*, Thèse de doctorat de 3e cycle, Université de Bordeaux I.

RUDNER (J.), 1976 — An archaeological reconnaissance tour of Angola, *The South African Archaeological Bulletin*, 31, 99-111.

SANTOS JUNIOR (J.R. dos) et ERVEDOSA (C.), 1970 — A estaçao arqueologica de Benfica, *Sciencias biologicas*, 1 (2), 33-51, 36 pls.

SCHMIDT (P.), 1978 — *Historical archaeology : a structural approach in an african culture*, Greenwood Press, Westport, Connecticut.

SCHMIDT (P.), 1984 — An assessment of the potential for archaeological research and teaching in Gabon, rapport ronéoté, Brown University.

SCHMIDT (P.), DIGOMBE (L.), LOCKO (M.) et MOULEINGUI (V.), 1985 — Newly dated Iron Age sites in Gabon, *Nyame Akuma*, 26, 16-18.

SCHWARTZ (D.), de FORESTA (H.), DECHAMPS (R.) et LANFRANCHI (R.), 1990 — Découverte d'un site de l'Age du Fer Ancien (2110 bp) dans le Mayombe congolais. Implications paléobotaniques et pédologiques, *Compte rendu de l'Académie des Sciences de Paris*, série II, t. 310, 1293-1298.

VAN GRUNDERBEEK (M.-C.), 1988 — Essai d'étude typologique de céramique Urewe de la région des collines au Burundi et Rwanda, *Azania*, XXIII, 11-55.

VAN GRUNDERBEEK (M.-C.), ROCHE (E.) et DOUTRELEPONT (H.), 1982 — L'Age du Fer Ancien au Rwanda et au Burundi, archéologie et environnement, *Journal des Africanistes*, 52 (1-2), 5-58.

VAN NEER (W.), 1990 — Les faunes de vertébrés quaternaires en Afrique centrale, in LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.) éds, *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*, ORSTOM, Collection Didactiques, Paris, 198-220.

VAN NEER (W.) et CLIST (B.), 1991 — Le site de l'Age du Fer Ancien d'Oveng (province de l'Estuaire, Gabon), analyse de sa faune et de son importance pour la problématique de l'expansion des locuteurs bantu, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences de Paris*, t. 312, Série II, 105-110.

VAN NOTEN (F.), 1972 — La plus ancienne sculpture sur bois de l'Afrique centrale, *Africa-Tervuren*, 18 (3-4), 133-136.

VAN NOTEN (F.), 1979 — The Early Iron Age in the interlacustrine region : the diffusion of iron technology, *Azania*, 14, 61-79.

VAN NOTEN (F.), 1983 — Histoire archéologique du Rwanda, *Annales de sciences humaines*, n°112, Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren.

VANSINA (J.), 1984 — Western bantu expansion, *The Journal of African History*, 25, 129-145.

VIDAL (P.), 1969 — *La civilisation mégalithique de Bouar : prospections et fouilles 1962-1966*, Recherches oubanguiennes, 1, Firmin-Didot, Paris.

VIDAL (P.), 1987 — Activités archéologiques en Centrafrique : 1986-1987, *Nsi*, 2, 20-23.

VIDAL (P.), 1989 — Bilan des recherches archéologiques en République Centrafricaine, Nsi, 6, 59-65.

VIDAL (P.), sous presse — Au-delà des mégalithes : archéologie centrafricaine et histoire de l'Afrique centrale, in *Actes du colloque d'archéologie camerounaise, 6-9 janvier 1986* Yaoundé.

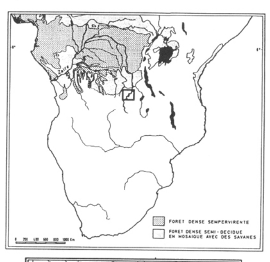
VIDAL (P.), BAYLE des HERMENS (R. de) et MENARD (J.), 1983 — Le site archéologique de l'île de Toala sur la Haute-Ouham (République centrafricaine) : Néolithique et Age du Fer, *L'Anthropologie*, 87 (1), 113-133.

WARNIER (J.-P.), 1984 — Histoire du peuplement et genèse des paysages dans l'ouest camerounais, *The Journal of African History*, 25, 395-410.

ZANGATO (E.), 1990 — New perspectives on megaliths from the northwestern part of the Central African Republic, *Nyame Akuma*, 34, 17-19.

LES ROYAUMES

L'ARCHÉOLOGIE DU ROYAUME LUBA ● Bibliographie ● L'ARCHÉOLOGIE DU ROYAUME TEKE ● Bibliographie ● L'ARCHÉOLOGIE DU ROYAUME KONGO ● Bibliographie



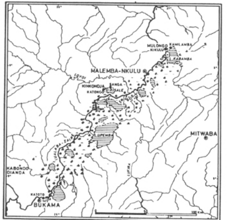


Fig. 1 : Localisation de la dépression de l'Upemba et de ses principaux sites (d'après de Maret, 1985).

L'ARCHÉOLOGIE DU ROYAUME LUBA

PIERRE de MARET,
Faculté de Philosophie et Lettres,
Université Libre de Bruxelles,
Belgique.

LORS de l'arrivée des premiers Occidentaux en Afrique centrale, les régions de savanes qui s'étendent au sud de la grande forêt équatoriale étaient occupée par des royaumes aux noms fameux : Kongo, Mbundu, Teke, Lunda, Luba, Kuba, etc.

Si les traditions orales et les récits des premiers explorateurs nous renseignent sur la structure politique, sociale, économique et idéologique de ces royaumes dont certains contrôlaient des territoires dont l'étendue était comparable à celle des principaux États européens, nous ne savons pratiquement rien de leurs origines. En effet, si l'on veut reconstituer leur passé, ces civilisations n'ayant pas eu recours à l'écriture et l'histoire orale ne permettant guère de remonter au-delà de quelques siècles, seule l'archéologie et dans une moindre mesure l'ethnologie et la linguistique peuvent nous renseigner sur l'histoire de ces contrées.

Ces deux dernières disciplines attestent à travers l'étude comparative des rites, des mythes et des langues, que ces royaumes s'enracinent dans le vieux fond culturel bantu. Mais, elles ne sont actuellement que de peu d'utilité pour comprendre comment et pourquoi, à un moment donné, les peuples de cette zone de savanes s'éloignent des modèles familiaux et lignagers pour créer de nouvelles formes d'organisation socio-politique.

De toutes les sciences qui étudient le passé africain, l'archéologie est la plus à même de nous apporter des renseignements à ce propos. Malheureusement les recherches sont encore très parcellaires et pour l'ensemble de ces royaumes des fouilles systématiques n'ont pu être menées jusqu'à présent que seulement dans une partie du territoire anciennement contrôlée par l'État luba. Là, dans la dépression de l'Upemba, au cœur du continent, une série de sites d'une richesse archéologique extraordinaire permettent de retracer l'histoire de la région depuis la fin de l'Age de la Pierre (de Maret, 1978 ; 1982a ; 1985a).

L'Upemba est un écosystème très remarquable, contrastant nettement avec les savanes avoisinantes. Longue de près de 200 km et large de 20 à 45 km, la dépression est une vaste plaine d'inondation, parsemée de lacs et parcourue par le fleuve Zaïre et quelques affluents. Leurs eaux sont extrêmement poissonneuses et leurs rives recèlent une multitude de gibier de toutes espèces. Le sol est très fertile grâce au limon apporté par les inondations annuelles.

La richesse des ressources naturelles qu'offre la dépression de l'Upemba a de tout temps exercé une grande attraction sur les hommes. Il en résulte une densité de population élevée qui contraste avec les savanes environnantes.

Actuellement, une cinquantaine de sites archéologiques sont connus à travers la dépression. Parmi ceux-ci, six ont été fouillés, Sanga — le plus célèbre —, Katoto, Katongo, Kamilamba, Kikulu et Malemba-Nkulu (de Maret, 1977 ; 1978 ; Hiernaux, e.a., 1971 ; Nenquin, 1963 ; Orban e.a., 1988).

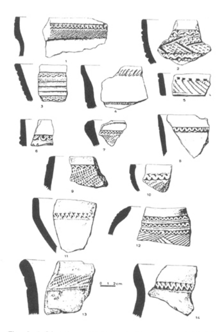


Fig. 2 : Céramique du Kamilambien (d'après de Maret, 1982a).

Ces sites recèlent des sépultures en grand nombre. En tout, plus de 300 tombes ont été fouillées, principalement dans la moitié nord de la dépression, plus accessible. Dans cette moitié, il a été possible de regrouper les tombes en quatre grandes traditions dont la chronologie relative a pu être établie. Cette chronologie est confirmée par 50 dates radiocarbones et par 4 dates thermoluminescences (Geyh et de Maret, 1982 ; de Maret, 1982b ; de Maret, 1985b). Il en résulte une séquence de plus de 1 500 ans d'occupation continue durant l'Age du Fer. Seule une infime portion de ces sites, qui sont les plus grands cimetières connus actuellement en Afrique noire, a été fouillée jusqu'à présent.

La richesse du mobilier funéraire fournit des informations précieuses sur ces sociétés, mais leur interprétation dans une perspective socio-politique reste délicate. Plusieurs sites ont livré des niveaux d'habitat et, si leur fouille a permis de confirmer la chronologie relative, il n'a pas été possible de dégager des structures d'habitat suffisamment préservées pour être significatives. Les rares endroits propices à l'installation d'un village ou d'un hameau dans la dépression ont souvent été utilisés de façon continue. Les perturbations et l'homogénéisation qui en résultent expliquent la difficulté de mettre en évidence les plans d'habitations. En outre, comme c'est encore le cas de nos jours, la majeure partie des constructions était faite de roseaux qui ne laissent pas de traces.

Le Kamilambien

C'est avec le Kamilambien que commence, vers le cinquième siècle de notre ère, l'Age du Fer. Par la typologie de sa céramique, cet Age du Fer se rattache à l'Age du Fer Ancien du Copperbelt dont il constitue actuellement le point le plus septentrional.

Cependant, l'absence de cuivre doit être noté, alors que ce métal était déjà travaillé dans les sites contemporains en Zambie et au Zaïre. Il est donc probable qu'à cette époque ancienne, la dépression n'était pas encore touchée par le commerce régional du cuivre qui existait déjà, à une très petite échelle, au sud du Copperbelt. Pas davantage ne semble-t-il y avoir eu de contact avec le commerce côtier qui se développait sur les rives de l'océan Indien car, ni coquillages marins, ni perles de verre, ni aucun autre objet importé n'ont jusqu'à présent été retrouvés. A cette époque, les communautés de l'Age du Fer Ancien de l'intérieur de l'Afrique équatoriale vivaient donc encore repliées sur elles-mêmes, dans une autarcie probablement complète.

Le Kisalien ancien

La phase initiale du Kisalien résulte de la tranformation du Kamilambien, en tout cas en ce qui concerne la céramique. C'est au bord du lac éponyme que le Kisalien ancien a pu être le mieux étudié, mais il s'étendait très vraisemblablement, dès l'origine, sur tout le nord de la dépression, comme le Kamilambien qu'il remplace progressivement.
Le Kisalien ancien débute probablement dans la seconde moitié du huitième siècle. Les tombes en sont rares, aussi la démographie devait-elle être encore relativement basse par rapport aux époques ultérieures. La présence de deux fers de houes atteste la pratique de l'agriculture, tout comme des fragments de meules découverts sur un niveau d'occupation.

La présence d'une hache de parade, à Katongo, dans une tombe du Kisalien ancien et dans une tombe un peu plus tardive à Kamilamba est sans doute le signe que la société connaissait, à cette époque déjà, une structuration politique suffisamment compliquée pour recourir à des attributs très élaborés du pouvoir. En Afrique équatoriale, de grandes haches ouvragées ont souvent été symboles d'autorité dans les chefferies complexes, notamment dans cette région, chez les Luba. Ce n'est certainement pas un hasard si ces deux tombes sont

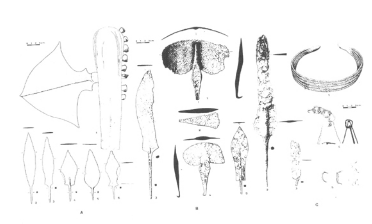


Fig. 3 : Kisalien de Katongo.
A : Kisalien ancien ; 1 : hache d'apparat ; 2 à 6 : pointes de lance en fer ; B : Kisalien ancien ; 1 et 4 : fers de houe ; 2 et 5 : fers de hache ; 3 : lame de coutelas ; C : Kisalien classique ; 1 : collier en fer ; 5 : agrafes de cuivre (d'après de Maret, 1985).

les seules à avoir livré un amas de pointes de lances, ni si sur les 163 tombes kisaliennes (Kisalien ancien et classique confondus), c'est cette tombe très riche de Kamilamba qui est la seule jusqu'à présent à avoir livré une enclume en fer. Cette enclume, posée contre le crâne, semble être un indice particulièrement important de structuration sociale. Il existe de multiples liens symboliques et rituels qui, chez les populations bantu d'Afrique centrale, lient le travail traditionnel du fer au pouvoir des chefs et des rois (de Maret, 1985c)

Outre les objets en fer, les sépultures contiennent quelques poteries et de rares objets en cuivre dont des anneaux massifs servant de bracelets ou de chevillères. La dépression serait dès lors englobée dans les circuits d'échanges commerciaux qui, de proche en proche, diffusent ce métal de plus en plus loin du Copperbelt. Le cuivre servait principalement à la fabrication de parures et devait être plus prisé encore que le sel et le fer, deux autres matières premières qui ont pu faire l'objet d'échanges commerciaux depuis ces époques anciennes.

Le Kisalien classique

Vers le onzième siècle, le Kisalien atteint son plein épanouissement. Après une période d'adaptation au milieu très particulier qui prévaut dans la dépression de l'Upemba, il semble que la population ait commencé à croître rapidement, sans doute grâce à une alimentation riche et variée. A l'apport protéique fourni par la pêche, s'ajoutaient les ressources agricoles de terres fertiles ainsi que les produits de l'élevage (chèvres, volaille) et de la chasse (antilopes, hippopotames, éléphants, etc.) (Van Neer, 1978). Néanmoins, la proportion de tombes d'enfants témoigne d'un taux de mortalité infantile élevé. Les restes de poissons trouvés dans les poteries, les hameçons de différentes tailles et les harpons, illustrent le rôle prépondérant que jouait la pêche dans la vie quotidienne. On voit aussi apparaître des récipients trilobés qui servaient de braséros. Des ustensiles identiques sont toujours utilisés en divers points de l'Afrique centrale par les peuples de pêcheurs pour cuisiner dans les pirogues. Les houes et les meules, certaines poteries en forme de calebasse, ainsi que des récipients ayant vraisemblablement contenu des boissons fermentées, indiquent la pratique de l'agriculture, ressource essentielle des villages éloignés des lacs et des cours d'eau. Peut-être existait-il déjà, à l'époque, une complémentarité entre les groupes de pêcheurs et les groupes d'agriculteurs, comme il en existe encore au sein des différentes chefferies de la dépression.

Le mobilier des tombes est maintenant devenu somptueux et varié. La céramique est souvent abondante ; ses formes contournées et son décor soigné sont extrêmement typiques. Une partie de la céramique était destinée à un usage uniquement funéraire et répondait à des impératifs symboliques. Les objets en fer présentent, pour l'essentiel, les mêmes caractéristiques qu'à l'époque antérieure. Par contre, le cuivre est utilisé en abondance, non seulement pour confectionner des ornements, mais aussi — et c'est beaucoup plus exceptionnel

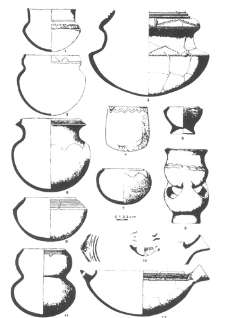


Fig. 4 : Céramique kisalienne (d'après de Maret, 1982a).

— pour fabriquer des hameçons, des aiguilles, des clous et des petites lames de couteaux ou de lances. Les parures dénotent une maîtrise complète des techniques de tréfilage et de laminage de ce métal, dont les artisans de l'époque tiraient un parti rarement égalé. On rencontre aussi des bijoux en ivoire et en os, finement gravés. La vannerie était pratiquée. Aux femmes, des cauris et des dents humaines servaient de pendentifs. Les hommes portaient parfois une mâchoire humaine suspendue à la ceinture.

Le rituel funéraire est complexe et les statuts sociaux s'y marquent. On constate des différences entre la composition du mobilier des tombes d'hommes et de femmes. Les quelques tombes où la céramique est nettement plus abondante que la moyenne accumulent les objets exceptionnels. L'existence d'une riche minorité paraît certaine sans que la séparation entre ce groupe et la majorité de la population ait été radicale, puisqu'on rencontre des tombes intermédiaires par leur richesse. L'appartenance à ce segment le plus riche de la société devait être au moins partiellement héréditaire ; plusieurs tombes parmi les plus luxueuses sont des sépultures de jeunes enfants. Ceci implique une stratification sociale nettement marquée comme l'indiquait déjà l'existence de haches de parade.

La maîtrise atteinte au Kisalien dans le travail du métal, de l'os, de l'ivoire et dans la fabrication de la céramique révèle l'existence d'artisans professionnels.

Enfin, le monde Kisalien classique est touché par les échanges à longue distance, puisque l'on trouve dans les tombes les premiers cauris en provenance de l'océan Indien. La présence de ces objets peut s'expliquer au début par une suite d'échanges de mains en mains, plutôt que par un véritable commerce organisé, comme cela sera le cas par la suite.

Longtemps, on a considéré que l'apparition des structures étatiques en Afrique était liée au développement de ce commerce à longue distance, c'est-à-dire à l'influence des Arabes et des Européens établis sur les côtes. Les historiens ont eu tendance à exagérer l'importance de ce négoce, sans doute en raison même des sources écrites qu'ils utilisaient. En fait, des échanges plus localisés ont eu lieu très tôt entre groupes voisins. Indépendamment du besoin d'objets et de matières nécessaires à la vie quotidienne, le désir d'obtenir et d'accumuler les biens de prestige a certainement joué très vite un rôle essentiel dans les circuits d'échange.

Nous savons, par les premiers explorateurs à avoir pénétré dans ces régions et par des enquêtes sur place, que le poisson fumé, principale ressource de la dépression, était exporté au loin et échangé notamment contre des tissus de raphia et des perles. On peut donc croire que le poisson a constitué la richesse des habitants de la dépression depuis des temps reculés, et que c'est en échange de celui-ci que les pêcheurs kisaliens se procuraient du cuivre et d'autres biens de prestige. A l'époque kisalienne, le commerce paraît s'être fait sur une échelle relativement limitée, mais suffisante pour avoir facilité un certain degré de stratification sociale et de centralisation politique.

Tandis que le Kisalien florissait dans le nord de la dépression, la tradition de Katoto en recouvrait la partie sud. Ces deux sociétés semblent avoir été très comparables même si leur céramique et leur rituel diffèrent.

Le Kabambien A

Vers le quatorzième siècle, le Kabambien A remplace le Kisalien, après une période de transition relativement brève. La nature et les causes de ce changement restent obscures, et nous ignorons s'il s'agit d'un bouleversement progressif des coutumes d'une société soumise à des pressions extérieures grandissantes, ou de modifications consécutives à une conquête plus ou moins brusque. Le développement du commerce et l'accroissement de la zone d'influence de ces populations pourraient avoir fortement modifié leurs habitudes, entraî-

nant l'apparition de la poterie et du rituel kabambiens qui contrastent nettement avec les pratiques kisaliennes antérieures.

La céramique de la première partie du Kabambien, le Kabambien A, semble dérivée du Kisalien, même si elle en est déjà facilement distinguable. Le rituel funéraire se modifie. A Sanga, l'orientation du corps s'inverse. Les objets métalliques deviennent beaucoup moins nombreux. Dans l'ensemble, de l'examen des tombes et du rituel kabambiens, se dégage une impression de beaucoup moins grande unité qu'à l'époque kisalienne.

Le développement du Kabambien semble devoir être mis en relation avec l'expansion des échanges à longue distance, — la présence de cauris et de perles de verre en témoigne —, mais surtout avec l'accroissement du commerce interrégional dont les lingots de cuivre en forme de croix, les fameuses «croisettes» sont le signe le plus probant. Celles-ci, qui apparaissent déjà dans une tombe du Kisalien final, sont caractéristiques des sépultures kabambiennes.

On constate au cours du Kabambien une standardisation croissante du format de ces «croisettes» qui va de pair avec une diminution de leur taille. Cela amène une diminution de la quantité de cuivre qu'elles représentent, malgré une augmentation du nombre de croisettes dans les tombes. Enfin on note parallèlement un déplacement, dans les tombes, des croisettes depuis le thorax vers les hanches et les mains (de Maret, 1981).
Il est sans doute possible d'expliquer cette évolution par le fait qu'au début du Kabambien, les croisettes avaient un rôle de bien de prestige dont l'usage était sans doute limité à certaines sphères d'échanges, probablement sociaux. C'est sous la pression des échanges commerciaux qui s'intensifient que les croisettes vont subir une transformation qui en fit une monnaie de plus en plus polyvalente, utilisée pour des transactions très variées.

Le Kabambien B

Les seizième et dix-septième siècles voient un accroissement important de la fonte du cuivre au Copperbelt. A cette même époque correspond le Kabambien B dont les tombes ne recèlent plus, outre les très petites croisettes, que quelques récipients, munis d'un épais engobe rouge, qui annoncent par leur forme la céramique luba récente. Le rituel funéraire subit aussi une nouvelle modification.
A la fin de l'époque kabambienne, que l'on situe dans la dernière partie du dix-septième ou au début-huitième siècle, l'histoire nous apprend que l'État Luba émergeait comme vaste unité politico-économique. Il paraît probable que cet État s'étendit d'abord sur une base idéologique. Il aurait ensuite développé une organisation politique apte à incorporer les nouvelles chefferies conquises au cours d'expéditions militaires tout en acquérant graduellement le contrôle du commerce interrégional où le cuivre jouait sans doute un rôle prépondérant.

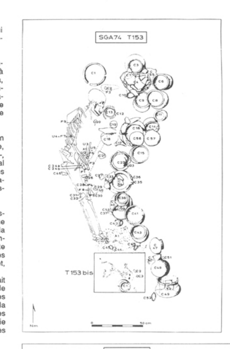




Fig. 5 : Cimetière de Sanga, plans de tombes du Kisalien classique (d'après de Maret, 1985).

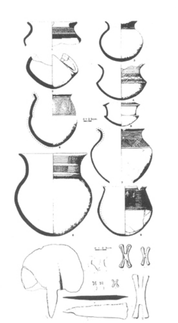


Fig. 6 : Kabambien ; en haut, céramiques ; en bas : houe, fer de hache et croisettes du cuivre (d'après de Maret, 1982a).

Durant le dix-neuvième siècle, cet État s'agrandit pour devenir ce que l'on a pris l'habitude d'appeler l'«Empire Luba» et ce développement doit être mis en rapport avec l'accroissement du commerce à longue distance et les premiers contacts directs avec les Arabes.

L'époque luba récente

Les tombes récentes livrent des perles à l'exclusion de tout autre mobilier funéraire, et le mort y est placé en décubitus latéral contracté, mains ramenées vers la face. Tout ceci est conforme au rituel luba tel qu'il a été observé au début du siècle.
La céramique luba que l'on trouve au sommet des stratigraphies, et que certains vieillards utilisent encore, paraît être l'aboutissement de l'évolution de la céramique du Kabambien B.

Les résultats des fouilles rejoignent ainsi l'histoire et cette dernière discipline nous renseigne sur des périodes aussi récente d'une manière beaucoup plus détaillée que ne peut le faire l'archéologie.

Il est ainsi possible de retracer grâce à l'archéologie, sur près d'un millénaire et demi, l'évolution des sociétés qui ont occupé la dépression de l'Upemba. Ce qui frappe dans la suite des transformations qu'ont connues ces groupes humains depuis les débuts de l'Age du Fer jusqu'à nos jours, c'est, en fin d'analyse, moins les changements sociaux, politiques, économiques et technologiques survenus au cours des temps qu'une remarquable continuité tant dans la persistance de certains objets que de certains rituels.

Enfin, tout porte à croire que la densité de population qui apparaît sur la carte démographique actuelle est très ancienne et débute sans doute dès l'époque kisalienne.

Il semble donc que le groupe luba actuel plonge directement ses racines dans un passé qui remonte, selon toute vraisemblance, au début de l'Age du Fer dans la région.

Très tôt, dès le huitième siècle, on assiste à un processus de structuration sociale qui parallèlement à une ouverture économique croissante porte déjà en germe les développements politiques ultérieurs.

Tout ceci montre qu'au cœur du continent, l'origine de l'État luba doit être cherchée dans la conjonction de facteurs locaux et non dans des influences extérieures.

Les recherches qui se poursuivent devraient nous permettre de préciser ce modèle évolutif et son rôle dans l'émergence des royaumes voisins.

BIBLIOGRAPHIE

sur l'archéologie du royaume luba

de MARET (P.), 1977 — Sanga : new excavations, more data and some related problems, *The Journal of African History*, 18, 321-337.

de MARET (P.), 1978 — *Chronologie de l'Age du Fer dans la dépression de l'Upemba en République du Zaïre*, Thèse de Doctorat, Université Libre de Bruxelles.

de MARET (P.), 1981 — L'évolution monétaire du Shaba central entre le 7e et le 18e siècle, *African Economic History*, 10, 117-149.

de MARET (P.), 1982a — The Iron Age in the west and south, in VAN NOTEN (F.), éd., *The archaeology of central Africa*, Akademische Drück, Graz, 77-96.

de MARET (P.), 1982b — New survey of archaeological research and dates for west-central and north-central Africa, *The Journal of African History*, 23 (1), 1-15.

de MARET (P.), 1985a — Fouilles archéologiques dans la vallée du Haut-Lualaba, Zaïre : II, Sanga et Katongo, 1974, *Annales des sciences humaines*, 120. Musée Royal de l'Afrique centrale, Tervuren.

de MARET (P.), 1985b — A survey of recent archaeological research and dates for west-central and north-central Africa, *The Journal of African History*, 26, 129-148.

de MARET (P.), 1985c — The smith's myth and the origin of leadership in Central Africa, in HAALAND (R.) et SHINNIE (P.) éds., *African Iron Working*, Norwegian University Press, Oslo, 73-87.

GEYH (M.) et de MARET (P.), 1982 — Histogram evaluation of 14C dates applied to the first complete iron age sequence from west-central Africa, *Archaeometry*, 24 (2), 158-163.

HIERNAUX (J.) de LONGREE (E.) et de BUYST (J.), 1971 — Fouilles archéologiques dans la vallée du Haut-Lualaba, I : Sanga, 1958, *Annales des sciences humaines*, 73. Musée Royal de l'Afrique centrale, Tervuren.

NENQUIN (J.), 1963 — Excavations at Sanga, 1957 : the protohistoric necropolis, *Annales des sciences humaines*, 45. Musée Royal de l'Afrique centrale, Tervuren.

ORBAN (R.), PROCUREUR (F.), SEMAL (P.) et de MARET (P.), 1988 — Observations sur les dents de squelettes protohistoriques provenant de l'Upemba (Zaïre), *Bulletin de la Société Royale Belge d'Anthropologie et de Préhistoire*, 99, 61-80.

VAN NEER (W.), 1978 — Analyse de la faune trouvée dans les tombes de l'Age du Fer dans la dépression de l'Upemba, Zaïre, *Revue de Zoologie Africaine*, 92 (3), 703-710.

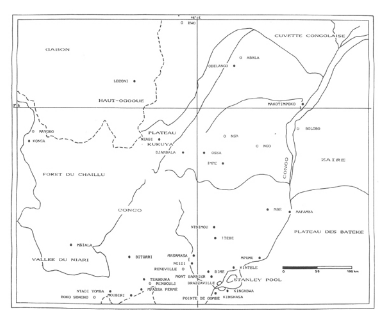


Fig. 1 : Carte des principaux sites archéologiques du royaume teke.

L'ARCHÉOLOGIE DU ROYAUME TEKE

BRUNO PINÇON,
Brazzaville,
République Populaire du Congo.

LES Teke se rencontrent aujourd'hui sur un territoire d'environ 100 000 km² partagé entre Gabon, Congo et Zaïre. Certains occupent les six plateaux savanicoles du nord du Stanley Pool : le plateau des Bateke au Zaïre, les plateaux de Mbé, de Ngo, de Nsa, de Djambala et Kukuya au Congo. D'autres sont installés dans la zone de hautes collines qui bordent ces plateaux, jusqu'à la Cuvette congolaise, les environs d'Ewo et le Haut-Ogooué gabonais. Enfin les «Teke de l'ouest» partagent avec d'autres populations la partie de la forêt du Chaillu située à l'est de la rivière Louessé.

L'aire occupée actuellement par les Teke est plus réduite qu'elle ne le fut, l'espace teke étant en recul depuis plusieurs siècles. Au nord, traditions orales et toponymies indiquent un repli teke devant l'avancée des Mbochi, en particulier l'abandon des collines environnant Abala. On note aussi la perte du contrôle du fleuve Congo, avec l'installation des Bobangi et autres Gens d'Eau sur les rives du Pool de Bolobo. Au sud c'est l'abandon de la région de Boko Songho, de Mindouli, peut-être aussi de la vallée du Niari, au profit d'immigrants Kongo. Dans la forêt du Chaillu, l'espace teke se rétracte, en particulier la région métallifère de Mayoko passe aux mains des Nzabi.

Le royaume teke

Depuis plusieurs siècles, les Teke, ou tout au moins une partie d'entre eux, sont organisés en une structure politique centralisée originale. Mentionné pour la première fois en 1507 (Pereira), ce «Royaume Teke» est déjà ancien lorsque les Portugais débarquent sur la côte congolaise à la fin du XVᵉ siècle. La littérature le présente tour à tour sous les appellations de Emcuquanzico, Anzicana, Royaume des Anzicos, Royaume de Macoco, Pays de Nteka, Royaume des Bateke, Tio Kingdom. Le Roi Macoco est considéré comme le plus puissant d'Afrique centrale : «il commande un empire très grand» (Brasio, 1952), «a dix Rois pour vassaux, un train superbe et un palais somptueux» (Dapper, 1668), «son Royaume est plus grand que celui de Congo ou d'Angola» (Cuvelier et Jadin, 1954). Les cartes du XVIIᵉ siècle figurent ce vaste royaume accompagné de la mention *«cujus populi Anthropophagi»...*

Les informations fournies par les textes classiques sont rares, sommaires, toujours visions européennes. Elles se prêtent mal à des interprétations historiques fiables. Les observations directes font défaut et, hormis quelques missionnaires et commerçants parvenus sur les rives du Stanley Pool au XVIIᵉ siècle, il faut attendre les années 1880 et le célèbre traité entre Savorgnan de Brazza et le Macoco Iloo pour que le Royaume Teke soit visité par des Européens.

Pour une histoire du royaume teke

L'espace teke présente un intérêt tout particulier pour l'histoire de l'Afrique centrale, et ce pour plusieurs raisons. Phénomène exceptionnel, les Teke se considèrent comme autochtones,

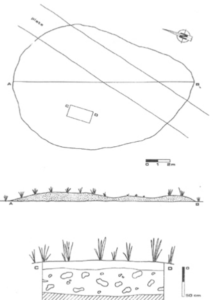


Fig. 2 : Itebe, ferrier du XIII-XIVe siècle ; plan, coupe et coupe du sondage.

leurs traditions orales ne rapportent aucune origine extérieure. Le Royaume Teke est souvent présenté comme le plus important et le prototype des royaumes des savanes du sud de la forêt équatoriale. Enfin leurs voisins voient en eux les initiateurs en bien des domaines culturels : tissage du raphia, métallurgie, pharmacopée, chants choraux...

L'histoire des derniers siècles est maintenant mieux connue grâce aux travaux de Jan Vansina (1973) sur le plateau de Mbé, de Pierre Bonnafé (1978, 1987) sur le plateau Kukuya et de Marie-Claude Dupré (1973, sous presse) dans la forêt du Chaillu. Mais ces enquêtes ethnologiques et recueils de traditions orales ne permettent guère de remonter au-delà du XVIIIe siècle.

Pour les époques antérieures, l'archéologie est le meilleur recours. Pourtant, en ce domaine, les recherches n'en sont qu'à leur début et se sont tout d'abord focalisées sur les périodes à industrie lithique (Lanfranchi, 1987 ; Lanfranchi et Pinçon, 1988). Il faut attendre les deux dernières décennies pour que s'organisent des prospections systématiques consacrées aux «Ages du Fer», et de nombreux secteurs restent inexplorés.

La civilisation teke est pauvre en vestiges. L'essentiel du mobilier disparaît : tissage, boisselerie, vannerie, sparterie ne sont pas conservés. Pas non plus de vestiges architecturaux, les constructions essentiellement végétales ne laissent qu'éventuellement des traces de trous de poteaux. Les ossements disparaissent le plus souvent en quelques années, vu l'acidité des sols, et ils ne sont conservés que dans des environnements pédologiques exceptionnels. Les pièces métalliques, souvent refondues lorsque usées, sont rarement abandonnées, hormis dans les sépultures. Tessons de céramique, scories et charbons de bois forment l'essentiel des matériaux à la disposition de l'archéologue.

Les recherches archéologiques

Les plateaux

Lieux de référence et zones de repli, les plateaux sont considérés comme le cœur idéologique de l'espace teke. C'est au centre du plus grand qu'est localisée la capitale du Royaume, Mbé. La primauté des Tio, les Teke du plateau de Mbé, remonte à plusieurs siècles puisque la tradition orale mentionne à quelques kilomètres de l'actuel un Mbé Nkulu (ancien Mbé) occupé vers 1800, et que les cartes européennes du XVIIe siècle situent dans le même secteur Monsol, capitale de l'Anzicana où siège le Grand Macoco.

Hormis quelques récoltes de surface dans les bosquets anthropiques qui signent les lieux d'occupation des derniers siècles, les recherches archéologiques se sont focalisées sur les vestiges d'activités métallurgiques. Les Teke des plateaux n'ont aucun souvenir d'une quelconque fabrication de fer sur leurs terres. Pourtant cette industrie est attestée par la présence de plusieurs dizaines de milliers d'amas de scories (Pinçon, 1990). Mais ces ferriers sont dépourvus pour les autochtones de toute connotation anthropique.

Le minerai provient des affleurements de cuirasses ferrugineuses sur le rebord des plateaux, en bordure des vallées sèches et des thalwegs. Gravillons ferrugineux et blocs de cuirasse d'une teneur en fer de l'ordre de 35 % sont de récolte facile, à même le sol.

Les ferriers sont des amas de détritus résultant, pour l'essentiel, du vidage des fourneaux de réduction du minerai. Ils sont composés de scories, blocs de laitier, morceaux de loupe, gravillons scoriacés mais aussi de minerai, de fragments de tuyères, de tessons de céramique, d'éclats de grès, de noix de palmes calcinées et de nombreux charbons de bois.

Les ferriers se présentent sous divers aspects. On rencontre de simples plaques subcirculaires, d'une épaisseur de 20 à 30

cm, d'un diamètre de 3 à 25 m, affleurantes à la surface du sol ou enfouies sous une couche de terre humique de quelques décimètres d'épaisseur. D'autres sont de véritables monticules d'une hauteur de l'ordre du mètre, mamelons circulaires ou elliptiques d'un diamètre allant jusqu'à 25 m.

Les traces de sidérurgie sont inégalement réparties. Elles sont absentes des parties centrales des plateaux de Ngo, Nsa, Djambala, mais on les rencontre assez systématiquement en bordure. Pour le plateau de Mbé, les zones privilégiées sont la bordure occidentale, surplombant les vallées de la Djoua et de la Luna, et la frange septentrionale bordant la Léfini. On en trouve aussi le long du réseau de vallées sèches des Mobana. Des ferriers sont attestés sur la quasi totalité du plateau Kukuya, où l'on n'est nulle part à plus d'une vingtaine de kilomètres d'un gisement de minerai (Gampacka-Likibi 1982). Enfin quelques lieux de réduction sont mentionnés sur le plateau des Bateke, au Zaïre.

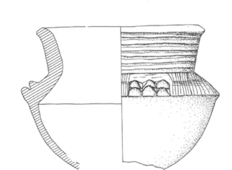
Sur le plateau de Mbé, 12 ferriers furent sélectionnés et sondés : Itebe, Oka, Inoni I, Inoni II, Ingolo, Ingamfini I, Ingamfini II, Okieni, Boulankio, Imbama, Mah I, Mah II. Pour l'heure, nous ne disposons que de 2 datations, le site d'Itebe remonte au XIIIe-XIVe siècles (Gif-7437 : 670 ± 50 bp) et celui d'Inoni au XIe-XIIe siècles (Gif-8155 : 880 ± 50 bp). En bordure du plateau de Mbé, le site de Ntsimou, fouillé sur 12 m^2, a livré un niveau d'occupation avec foyer, blocs de laitier incrustés de végétaux et une poterie contenant du métal. Cet ensemble est daté des IXe-Xe siècles (Gif-7436 : 1120 ± 50 bp). A Mbé Nkulu, on signale la présence de *tumuli*, sans doute des tombes, avec de la céramique locale et aussi de la porcelaine de Delft (Emphoux, 1982).

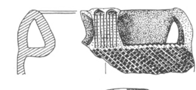
Sur le plateau de Ngo, le ferrier d'Impe a livré plus d'une centaine de tessons de céramique. Sur le plateau de Nsa, les ferriers sont particulièrement nombreux dans les environs d'Ossa. Les scories abondent en bordure du plateau de Djambala : à Ongia, dans les premières pentes dominant la Nkéni, la route nationale traverse un important site archéologique caractérisé en stratigraphie par deux niveaux d'occupation, le niveau supérieur à céramique, l'inférieur à céramique et métallurgie. Près de Djambala, des charbons de bois contenus dans une poterie écrasée à 50 cm de profondeur sont datés des IIIe ou IVe siècles avant notre ère (Beta-20791 : 2300 ± 100 bp). Notons qu'aucun élément métallurgique ne fut découvert dans ce gisement (cf. Néolithique Congo, p.171).

Sur le plateau Kukuya, le sondage d'un ferrier à Nzabi (Lanfranchi 1983 ; cf. Age du Fer Ancien, Congo, p.209) fait remonter cette métallurgie aux Ve-VIe siècles (Gif-5796 : 1460 ± 90 bp). Les ferriers de Lékana, Ngoulonkila I, Ngoulonkila II, et Kankouara où une vingtaine de fourneaux furent découverts, sont en cours d'étude et de datation.

Les collines

En grande partie désertées, et le plus souvent d'accès difficiles, les collines teke ne furent pas prospectées systématiquement. Cette zone ne fut pourtant pas exempte de métallurgie, et il est probable que les vestiges y soit nombreux.





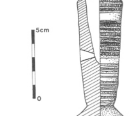


Fig. 3 : 1 : Céramique du site Mont Barnier (XIVe-XVe siècle). 2 : Kintele, bord de poterie avec anse, type X 3 (XIVe-XVIIe siècle). 3 : Kintele, fourneau de pipe droite à socle (XVIIe siècle) (dessins B. Pinçon).

Dans la région d'Abala, les scories sont si abondantes qu'on les utilise pour les constructions. Le ferrier sondé du village d'Obelango est daté entre les IIe et Ve siècles de notre ère (Gif-7434 : 1720 ± 60 bp). Les tessons découverts dans ce gisement montrent que, dès cette époque, les sources d'approvisionnement en céramiques étaient diversifiées et les poteries commercialisées sur plusieurs centaines de kilomètres.

Au Gabon, dans le Haut-Ogooué, on réduisait le minerai dans les environs de Léconi (Lanfranchi, 1988). Un ferrier y est daté des Xᵉ-XIᵉ siècles (Beta-28828 : 970 ± 80 bp).

Dans la zone de hautes collines à l'ouest du plateau de Mbé, deux gisements ont retenu l'attention près de Mayama. A Taba, un niveau à céramique et métallurgie fut découvert dans un lousseke servant de carrière. Le site de Masamasa, en cours d'étude, fut un important lieu de sidérurgie (Masamasa II est daté du XIXᵉ siècle (Gif-8156 : 130 ± 50 bp).

Le Stanley Pool

Avec les rapides de la sortie du Stanley Pool s'arrête la navigabilité du fleuve Congo vers l'aval. Ceci confère à cet espace une importance économique toute particulière : les marchandises y changent à la fois de transitaires et de modes de transport, ce qui occasionne de vastes marchés depuis une époque reculée. Dès 1529, le Stanley Pool, connu alors sous le nom de Pombo, est présenté comme le plus grand marché d'esclaves d'Afrique centrale (Brasio, 1952). En 1655, Jérôme de Montesarchio y passe quelques semaines et rencontre Ngobila, un vassal de Macoco (De Bouveignes, 1948). Une quarantaine d'années plus tard, en 1698, Luca da Caltanisetta et Marcellino d'Atri y séjournent et nous laissent une description détaillée de la populeuse cité de Concobella (d'Atri, 1960). Dans les années 1880, les Européens sont fascinés par l'ampleur des échanges, l'importance des marchés, et aussi la richesse des dignitaires teke contrôlant ce commerce.

Par la présence des capitales, Kinshasa et Brazzaville, les recherches archéologiques se sont développées là plus qu'ailleurs. Sur la rive gauche, la plaine de Kinshasa a livré de nombreux vestiges, le plus souvent des tessons de céramique en surface ou dans le niveau superficiel (Van Moorsel, 1968). Aux sources de la rivière Funa et dans le gisement de la route de Nsele, l'existence de céramique est attestée entre les IVᵉ et IIᵉ siècles avant notre ère (Lv-167 : 2220 ± 90 bp et Gif-4158 : 2190 ± 90 bp).

En bordure du fleuve, au niveau des premiers rapides, le site de la Pointe de Gombe fut fouillé à deux reprises : par Jean Colette dans les années 1925-1927 (Bequaert, 1938), puis par Daniel Cahen en 1973-1974 (Cahen, 1976 ; 1981). L'horizon superficiel contient de nombreux vestiges : tessons de céramiques, dont des fourneaux de pipes et des poids à lester des filets de pêche, noix de palme, gastéropodes terrestres. Plusieurs fosses furent mises au jour. Une contenait une poterie entière et une hache polie en diabase ; une autre, un vase posé sur une dalle de grès ; d'autres ont livré des vases associés à des objets en fer. Ce site, passablement perturbé, a fourni quelques datations 14C plus ou moins aberrantes. On s'accorde toutefois à distinguer un «Age du Fer Ancien», vers le IVᵉ siècle de notre ère (OxTI-209 a : 340 ± 110 ad ; OxTI-209 c : 350 ± 100 ad ; OxTI-209 d : 305 ± 110 ad) et un «Age du Fer Récent» vers le XVIIIᵉ siècle (GrN-7218 : 220 ± 30 bp).

Dans l'île des Mimosas, Van Moorsel a récolté 27 poteries dont certaines sont analogues à celles de la Pointe de Gombe. Des charbons de bois associés remontent aux IVᵉ-Vᵉ siècles (Lv 168 : 1540 ± 100 bp).

A Kingabwa, ancien village teke maintenant englobé dans l'agglomération de Kinshasa, de nombreux tessons furent récoltés en surface ou dans l'horizon superficiel (Van Moorsel, 1953 ; 1968). La céramique est étonnante par sa variété et la richesse, voire l'exubérance de ses décors. Des fouilles ont mis au jour ce que l'on pense être une tombe de chef teke : collier en cuivre caractéristique, bracelets, anneaux de chevilles, perles de verre bleu, faïences hollandaises. Un vase rempli de *nzimbu (Oliva nana)*, coquillages originaires de la côte angolaise servant de monnaie, fut exhumé (Dartevelle, 1953). Van Moorsel assimile ce site à Concobella. Une datation du XVIIᵉ siècle (Hv 6262 : 305 ± 80 bp) va dans le sens de cette hypothèse.

Plusieurs gisements furent découverts sur la rive congolaise du Stanley Pool : à Brazzaville, le site de l'Hôtel de Ville, correspondant à l'ancien village teke de Mfoa ; le site de la Pointe de Bacongo ; le gisement de la Plaine (Le Roy, 1950) ; le gisement de la Pointe Hollandaise où «un paquet de tessons non ornés» fut découvert à un mètre de profondeur (Droux, 1939). Ces sites sont caractérisés par un niveau superficiel truffé de tessons, le plus souvent jusqu'à une profondeur de 50 cm.
En dehors de Brazzaville, les sites de l'île Mbamou, de Kintele et de Lifoula ont livré plusieurs milliers de tessons. On retrouve la même variété et la même qualité de céramique qu'à Kingabwa. En l'absence de stratigraphie et de structure, les horizons superficiels, très perturbés et creusés périodiquement de ravines, ne permettent pas de datation fiable.

Non loin du Stanley Pool, mais à l'intérieur des terres, les sites de Mont Barnier et de Bime furent fouillés sur 4 et 8m². A Mont Barnier, une fosse d'une soixantaine de centimètres de profondeur contenait une poterie entière au bord décoré de triangles impressionnés et de cercles concentriques. Les charbons de bois de cette fosse sont datés du XIVᵉ ou de la première moitié du XVᵉ siècle (Arc-340 : 530 ± 50 bp).

A Bime, deux niveaux d'occupation superposés furent dégagés. Le niveau supérieur, à céramique, est daté des XVᵉ-XVIᵉ siècles (Gif-7439 : 440 ± 50 bp). Le niveau inférieur livra 2 lames métalliques très oxydées, quelques scories et de nombreux tessons, dont certains sont caractérisés par la présence dans leur pâte de scories pilées en guise de dégraissant. Ce niveau, relié à plusieurs fosses charbonneuses, est daté du Vᵉ ou VIᵉ siècle (Gif-7435 : 1540 ± 60 bp). Il est à peu près contemporain de l'«Age du Fer Ancien» de la Pointe de Gombe, où l'on rencontre à la fois des fosses et quelques tessons similaires.

Le fleuve Congo

En 1880, les Teke sont pratiquement absents des rives du fleuve Congo en amont du Stanley Pool. Dans le Couloir,

l'occupation se limite à la dangereuse passe de Gantchou dont le contrôle permet de soumettre les pirogues commerciales à péage. Dans le Pool de Bolobo, les quelques villages teke sont largement dominés par les Bobangi et Bayanzi environnants.

Pourtant, les prospections archéologiques montrent toute l'importance économique jouée par le fleuve Congo et révèlent une importante culture de Teke riverains dont la disparition est antérieure au XVIIIe siècle.

Sur la rive droite du fleuve, 24 sites furent prospectés (Pinçon, 1988) : Bangui, Maloukou Tréchot I, Maloukou Tréchot II, Wendze, Gamaba, Mpumu, Kaba Ngoumba, Kunzulu, Idouani, Mafamba, Ngabe, Ngwoon, Bwangala, Tsosomoko, Kasa, Mongolo, Bwemba, Makotimpoko, Motokumba, Tsampoto, Ingouele, Mbaya, Lesanga et Tchikampika.

Ces gisements, plages ou terrasses dominant le fleuve de quelques mètres, sont caractérisés par la présence de nombreux tessons en surface et jusqu'à une cinquantaine de centimètres de profondeur. Ces vestiges sont parfois mélangés à de l'industrie lithique ou des détritus contemporains. La plupart des tessons, d'un calibre de quelques centimètres, ne permettent que rarement des remontages. Les poteries entières font exception. A Mpumu, les berges d'un ruisseau ont livré, à un mètre de profondeur, une poterie richement décorée aujourd'hui conservée au Musée de l'Homme (Lombard, 1931). A Mafamba, un des villages de la passe de Gantchou, une première série de sondages a mis en évidence 2 niveaux à céramique qui fourniront de nombreux fragments de pipes (Emphoux, 1965, 1982). Nos sondages n'ont révélé qu'un seul de ces niveaux, daté de 120 ± 50 bp (Gif 8164).

La récolte d'environ 15 000 tessons sur la rive droite du fleuve permet d'identifier 4 groupes de céramiques (Pinçon, 1988). Le groupe X3 a une importance particulière : on le rencontre en abondance depuis l'embouchure du Kwa jusqu'au Stanley Pool. Cette céramique est caractérisée par une pâte dégraissée à la chamotte, des traces de teinture rouge vraisemblablement d'origine minérale, et l'importance des décors : incisions, fins cordons en reliefs, motifs de cauris, cercles ou demi-cercles concentriques, spirales, triangles, ondes et pointes de diamant.
Signalons aussi, près de Makotimpoko, dans la zone marécageuse de l'embouchure de la rivière Nkéni, plusieurs nécropoles que les Moye occupant actuellement la région considèrent comme indépendantes de leurs traditions. Une étude complémentaire est envisagée.

La forêt du Chaillu

Le problème de l'ancienneté du peuplement teke dans cette zone forestière se pose. Les traditions orales rapportent un glissement des populations en provenance des plateaux, les textes du XVIIe siècle mentionnent une zone occupée par les Bake Bake, peut-être des Pygmées, «petits hommes chasseurs d'éléphants relevant du Grand Macoco» (Dapper, 1668). A la fin du XIXe siècle, les Teke Tsayi ne reconnaissent pas l'autorité du Macoco de Mbé (Dupré, 1989), tandis que certains Teke Lali, plus proches des plateaux, lui payent tribut (Pinçon, 1984).

La forêt du Chaillu présente pour les Teke un intérêt particulier : elle permet l'approvisionnement des savanes en viandes, peaux, poteries et fer. C'est aussi par son intermédiaire que les plateaux de Djambala et Kukuya participent à la traite. Au XIXe siècle, les centres producteurs de céramiques teke lali et ngwongwoni de la région de Zanaga alimentent une grande partie du monde teke (Pinçon 1985, sous presse). Nous ne pouvons pas encore dater l'émergence de cette céramique, mais des récoltes de surface autour de Zanaga montrent l'existence de poteries de styles différents, ce qui prouve l'utilisation de céramiques dans cette région avant les productions et le monopole des Teke Lali.

La métallurgie du fer est omniprésente et perdura en plusieurs endroits jusque dans les années 1920. Cette industrie fut particulièrement importante autour de Lebayi, Lefutu, et aussi Mayoko où l'exploitation teke cessa vers 1800. De nombreux gisements sont répertoriés, mais seulement 2 ont été sondés et datés (Manima-Moubouha, 1987) : l'un moderne, à Missassa Bateke (Gif-6503), l'autre à Konga près de Mayoko entre le XVIIe et le XIXe siècle (Gif-6502 : 200 ± 100 bp).

La vallée du Niari

Là vallée du Niari est aujourd'hui habitée par des populations kongo, mais la toponymie y atteste une ancienne occupation teke. Les études céramologiques en cours permettront sans doute de dater et mieux comprendre la transition (Pinçon, e.a., à paraître).

L'attention des archéologues s'est portée principalement sur les grottes et abris-sous-roches abondants dans les horizons schisto-calcaires. Près de Sibiti, la grotte de Mbiala a livré, associé à quelques objets de fer, un véritable ossuaire dont une série de crânes (Emphoux, 1982). L'un est daté entre le VIe et le VIIIe siècle (Gif-1688 : 1310 ± 100 bp) (cf. Age du Fer Ancien, Congo, p. 209). Dans la grotte de Bitorri (Emphoux, 1970), la couche superficielle, épaisse de 10 à 15 centimètres, renfermait des tessons non décorés et quelques objets en fer, dont une pointe de lance très oxydée. De la céramique est aussi signalée dans plusieurs autres cavités : des tessons dans les 10 premiers centimètres de remplissage de la grotte de Mazouana, une série de poteries entières dans la grotte de Boukouabou, des tessons analogues dans la grotte Emmanuelle.

De larges fragments de poteries furent découverts dans la partie profonde de la grotte de Nkila Ntari (Lanfranchi, 1985). L'abri de Ntadi Yomba (Lanfranchi, 1979) a livré, dans la couche superficielle, 110 tessons de céramique dont 3 fragments de fourneaux de pipes, et aussi une perle plate en os et 2 perles bleues en pâte de verre. Trois datations situent cette occupation entre le XVe et le XVIIIe siècle (Gif-4219 : 370 ± 80 bp ; Gif-4220 : 270 ± 80 bp ; Gif-4221 : 300 ± 80 bp).

La région cuprifère Boko Songho-Mindouli-Renéville

Riche en gisements cuprifères exploités de longue date, cette région charnière alimenta le monde teke et une partie du monde kongo en cuivre et joua ainsi un rôle économique majeur. Cette métallurgie y est antérieure aux contacts avec l'Europe, à la fin du XVe siècle. La région où «le cuivre est si abondant que les Noirs le trouvent à fleur de terre sur les pentes des montagnes» (Pigafetta et Lopez, 1591) excita la convoitise des Portugais de San Salvador, mais l'accès des gisements leur fut refusé. Il faut attendre la fin du XIXe siècle pour que cette métallurgie traditionnelle soit décrite (Dupont, 1889). Au XVIIe siècle, certaines mines sont encore aux mains des Teke même si les Vili de Loango y exercent une certaine influence. La métallurgie du cuivre se poursuit jusqu'au début du XXe siècle à Boko Songho et à Mindouli.

De nombreux vestiges attestent l'importance de cette production (Louzolo, 1986) : mines ou zones d'extraction du minerai, fourneaux de fonte, amas de scories, débris de tuyères. On rencontre un grand nombre de bas-fourneaux, principalement au sommet des collines ou sur les versants bien ventilés. Ce sont de simples cuvettes creusées dans le sol, à la paroi parfois renforcée d'argile, qui ne comportent aucun élément en élévation. Ces fourneaux se présentent à la surface du sol sous forme de couronne circulaire ou ovalaire, d'un diamètre en général inférieur au mètre, correspondant à la paroi d'argile rubéfiée. Pour la réduction, on intercalait dans ces fosses d'une profondeur de l'ordre de 50 centimètres des lits de minerais et des lits de charbons de bois. La combustion était activée par des soufflets.

Trois sites cuprifères furent fouillés et soumis à datations radiométriques. A Mpassa Ferme, près de Mindouli, un fourneau d'une batterie de trois, est daté du XIIIe ou XIVe siècle (Gif-5986 : 660 ± 80 bp) (Lanfranchi et Manima-Moubouha, 1984). A Moubiri, près de Mpassa Mines, le nombre des fourneaux et la quantité de scories témoignent de l'importance des activités métallurgiques. Un fourneau y est daté des XVIIe-XVIIIe siècles (Lv-1534 : 280 ± 60 bp) (Manima-Moubouha, 1987). Enfin, à une trentaine de kilomètre de Renéville, le site de Ngidi, fouillé sur 8m^2, a livré en stratigraphie quelques scories cuprifères associées à des tessons. Ce niveau est daté du XVIe siècle (Gif-7438 : 430 ± 50 bp).

La métallurgie du cuivre n'exclut pas la présence d'une métallurgie du fer, et les vestiges de ces activités se présentent parfois conjointement. A Moubiri, trois fourneaux de fonte de fer alignés au sommet d'une colline sont datés entre le XIe et le XIVe siècle (Lv-1531 : 690 ± 50 bp ; Lv-1532 : 610 ± 90 bp ; Lv-1533 : 860 ± 50 bp). L'un d'entre eux contenait, dans un but vraisemblablement rituel, une poterie et un anneau de fer (Manima-Moubouha, 1987). Près de Mindouli, le site de Tsabouka a livré trois fourneaux de fonte de fer datés entre les XIIe et XVe siècle (CRG-862 : 570 ± 50 bp ; CRG-865 : 750 ± 70 bp) (Manima-Moubouha et Sanviti, 1988).

Un premier bilan

Les prospections archéologiques en zone teke n'en sont qu'à leurs débuts, et les résultats obtenus devront être confirmés par les recherches en cours et de nouveaux travaux. Elle nous permettent cependant déjà d'esquisser quelques pans de l'histoire des 3 derniers millénaires.

Vers le milieu du premier millénaire avant notre ère s'installent dans la région des populations, probablement de langue bantu, connaissant la céramique. C'est vraisemblablement avec l'apparition de ces premiers producteurs qu'il faut placer les débuts de la sédentarisation et l'horticulture. Cette phase correspond au «Néolithique du Bas-Zaïre» (de Maret, 1986).

Quelques siècles plus tard, la sidérurgie apparaît et se répand dans toute la zone. Plusieurs hypothèses sont possibles : adoption de cette technologie d'une région périphérique, peut-être du Haut-Ogooué gabonais où un foyer plus ancien date des IVe et IIIe siècles avant notre ère (Digombe, e.a., 1987) ; migrations, installation de populations métallurgistes, peut-être déjà les ancêtres des Teke. Quoiqu'il en soit, vers le IVe siècle de notre ère, la sidérurgie est pratiquée sur les plateaux, collines teke et aussi sur les rives du fleuve Congo. L'abondance des gisements fait penser à une consommation locale, qu'il faut peut-être interpréter comme représentative d'un morcellement politique. Quoique, à la même époque, des circuits commerciaux sur de longues distances sont en place, les poteries circulent sur plusieurs centaines de kilomètres.

Durant les premiers siècles du deuxième millénaire, peut-être dès l'an mille, se développe sur le fleuve Congo depuis le Kwa jusqu'au Stanley Pool, une importante culture riveraine qui atteint son apogée aux XIIIe-XIVe siècles. Il est possible que cette civilisation, que l'on a tout lieu de croire teke, soit le Pombo des textes classiques. Ce Pombo où «tous les nègres qui demeurent le long de la côte (atlantique) ont pris leurs lois et leurs coutumes» (Dapper, 1668).

A la même période débute ou se développe la production de cuivre dans la partie méridionale de l'aire teke. L'apparition de cette métallurgie, postérieure à celle du fer, est peut-être reliable à l'instauration de nouveaux systèmes politiques. On connaît toute la place occupée par ce métal dans l'idéologie teke : les notables portent des colliers de cuivre comme insignes de pouvoir, les barrettes de cuivre jouent un rôle monétaire.
Puis c'est le déclin, tout au moins politique, de Pombo, la civilisation des Teke riverains. Plusieurs récits (Vansina, 1973) étayent l'hypothèse d'un transfert du pouvoir qui quitte les rives du fleuve pour monter sur le plateau de Mbé. On peut placer cet épisode vers le XVe siècle. Depuis lors, le lieu de résidence du Macoco est au cœur du plateau de Mbé.
A la même époque, ou peut-être un siècle ou deux plus tard, les activités sidérurgiques s'arrêtent sur les plateaux et collines teke. Cet abandon correspond sans doute à l'occupation de la forêt de Chaillu par les Teke et l'exploitation des gisements métallifères plus performants qui s'y trouvent (Pinçon, 1990).

Au XVII[e] ou XVIII[e] siècle, les rives du fleuve Congo sont en grande partie désertées. Peut-être pour raison sanitaire (la trypanosomiase y est endémique), à moins que les Teke riverains ne se soient déplacés vers l'aval pour se concentrer à Concobella, autour du Stanley Pool, où de plus grands profits sont possibles. Puis ce sont les premières tentatives des Bobangi, descendus d'amont, pour contrôler totalement le trafic fluvial en particulier les marchés du Stanley Pool. Les positions teke s'effritent : au nord, avec l'avancée des Mbochi ; au sud, les Kongo gagnent petit à petit les gisements cuprifères de Boko Songho, peut-être aussi la vallée du Niari.
Le XVIII[e] siècle est une période de grandes mutations. La participation du monde teke au commerce international entraîne des transformations du système politique. Le contact avec l'Europe par la traite provoque l'enrichissement de certains, mais aussi un clivage entre pouvoir politico-religieux et puissance économique (Dupré, sous presse). Certains groupes teke s'émancipent de la tutelle royale, comme les Lali a Mbuma Nzi à l'est de Sibiti. Chez les Tio du plateau de Mbé, c'est l'introduction du *nkobi* originaire des Ngangulu et une redistribution des pouvoirs (Vansina, 1973). Mubie libère le plateau Kukuya des panthères et la nouvelle aristocratie des chefs du ciel *mfumu a yulu* s'installe à côté de l'ancienne, celle des chefs de terre *mfumu o ntsie* (Bonnafé, 1987). Se mettent alors en place les systèmes économiques et politiques que rencontreront les explorateurs à la fin du XIX[e] siècle et pour lesquels on bénéficie d'une abondante documentation écrite.

Tableau 1 : *Datations 14C des principaux sites archéologiques de l'aire teke.*

Sites	*N° de labo*	*Date bp*	*Date calendaire Av., Ap. notre ère*	*Association*
Ntadi Yomba	Gif - 4220	270 ± 80	+ 1440 / + 1955	Céramique
Gombe	GrN - 7218	220 ± 30	+ 1642 / +1955	Céramique
Konga	Gif - 6502	200 ± 100	+ 1450 / + 1955	Fer
Masamasa II	Gif - 8156	130 ± 50*	+ 1650 / + 1950	Fer
Obelango	Gif - 7434	1720 ± 60	+130 / + 525	Céramique
Gombe	OxTL - 209d	1645 ± 110	+ 130 / + 640	Céramique, fer
Gombe	OxTL - 209a	1610 ± 110	+ 134 / + 650	Céramique, fer
Gombe	OxTL - 209c	1600 ± 100	+ 182 / + 640	Céramique, fer
Ile des Mimosas	Lv - 168	1540 ± 100	+ 258 / + 670	Céramique
Bime(Kibouende)	Gif - 7435	1540 ± 60*	+ 263 / + 650	Céramique, fer
Nzabi	Gif - 5796	1460 ± 90	+ 410 / + 766	Fer
Biala	Gif - 1688	1310 ± 100	+ 540 / + 976	Fer
Ntsimou	Gif - 7436	1120 ± 50*	+ 770 / +1020	Céramique, fer
Leconi	Beta - 28828	970 ± 80	+ 893 / + 1230	Céramique, fer
Gombe	GrN - 7669	915 ± 20	+ 1026 / + 1190	Céramique, fer
Inoni Falaise	Gif - 8177	880 ± 50*	+ 1020 / + 1260	Fer
Moubiri	Lv - 1533	860 ± 50	+ 1020 / + 1276	Céramique, fer
Impe	Gif - 8154	860 ± 40*	+ 1033 / + 1261	Fer
Tsabouka	CRG - 865	750 ± 70	+ 1135 / + 1389	Fer
Moubiri	Lv - 1531	690 ± 50	+ 1231 / + 1392	Céramique, fer
Itebe	Gif - 7437	670 ± 50*	+ 1250 / + 1401	Fer
Mpassa Ferme	Gif - 5986	660 ± 80	+ 1220 / + 1420	Cuivre
Moubiri	Lv - 1532	610 ± 90	+ 1260 / + 1440	Céramique, fer
Tsabouka	CRG - 862	570 ± 50	+ 1280 / + 1430	Fer
Mont Barnier	Arc - 340	540 ± 50*	+ 1297 / + 1441	Céramique
Bime (Kibouende)	Gif - 7439	440 ± 50*	+ 1410 / + 1621	Céramique
Ngidi	Gif - 7438	430 ± 50*	+ 1410 / + 1627	Céramique, cuivre
Ntadi Yomba	Gif - 4219	370 ± 80	+ 1410 / + 1660	Céramique
Kingabwa	Hv - 6262	305 ± 80	+ 1430 / + 1955	Céramique
Ntadi Yomba	Gif - 4221	300 ± 80	+ 1430 / + 1955	Céramique
Moubiri	Lv - 1534	280 ± 60	+ 1450 / + 1955	Cuivre
Djambala	Beta - 20791	2300 ± 100	- 764 / - 118	Céramique
Funa	Lv - 167	2220 ± 90	- 477 / - 45	Céramique
Nsele	Gif - 4158	2190 ± 90	- 410 / - 1	Céramique
Mafamba	Gif - 8164	130 ± 50	+ 1650 / + 1950	Céramique

* *Datations inédites.*

BIBLIOGRAPHIE

sur l'archéologie du royaume teke

ATRI (M. D'), 1960 — Relation sur le royaume de Congo, 1690-1700, *Cahiers Ngonge*, 5.

BEQUAERT (M.), 1938 — Les fouilles de Jean Colette à Kalina, *Annales du Musée du Congo belge*, Série 1, Anthropologie et Préhistoire, t. I, fasc. 2, Tervuren, 25-88.

BONNAFE (P.), 1978 — *Nzo Lipfu, le lignage de la mort. La sorcellerie, idéologie de la lutte sociale sur le plateau Kukuya*, Labethno, Nanterre.

BONNAFE (P.), 1987 — *La Terre et le Ciel*, ORSTOM, Paris.

BOUVEIGNES (O. DE), 1948 — Jérôme de Montesarchio et la découverte du Stanley Pool, *Zaïre*, II, 9, 989-1013.

BRASIO (A.), 1952 — *Monumenta Missionaria Africana (Africa Ocidental)*, Agência Geral do Ultramar, Lisbon.

CAHEN (D.), 1976 — Nouvelles fouilles à la Pointe de Gombe (ex Pointe de Kalina), Kinshasa, Zaïre, *L'Anthropologie*, 80, 4, 5-36.

CAHEN (D.), 1981 — Contribution à la chronologie de l'Age du Fer dans la région de Kinshasa (Zaïre), in *Préhistoire Africaine, Mélanges offerts au Doyen Lionel Balout*, ADPF, Paris, 127-137.

CUVELIER (J.) et JADIN (L.), 1954 — *L'Ancien Congo d'après les archives romaines (1518-1640)*, Mémoires de l'Académie Royale des Sciences d'Outre mer, XXXVI, 2, Bruxelles.

DAPPER (O.), 1668 — *Naukeurige Beschrijvinghe der Afrikaensche gewesten*, Amsterdam.

DARTEVELLE (E.), 1953 — *Les «Nzimbu», monnaie du Royaume du Congo*, Mémoires de la Société Royale Belge d'Anthropologie et de Préhistoire, LXIV, 1, Bruxelles.

DIGOMBE (L.), SCHMIDT (P. R.), LOCKO (M.), MOULEIN-GUI-BOUKOSSOU (V.), 1987 — Gabon : the Earliest Iron Age of West Central Africa, *Nyame Akuma*, 28, 9-11.

DROUX (G.), 1939 — Le gisement préhistorique de la Pointe Hollandaise, Brazzaville, note préliminaire, *Bulletin de la Société des Recherches Congolaises*, 27, 137-145.

DUPONT (E.), 1889 — *Lettres sur le Congo : récit d'un voyage scientifique entre l'embouchure du fleuve et le confluent du Kassaï*, Reinwald, Paris.

DUPRE (M. C.), 1973 — Contribution à l'Histoire de la République Populaire du Congo. Les Teke Tsaayi, des origine à 1898, *Annales de l'Université de Brazzaville*, IX, A-B, 55-82.

DUPRE (M. C.), sous presse — Système politique teke, in DUPRE (M. C.) et HOMBERT (J. M.), éds., *Langues et civilisation teke*, Geuthner, Paris.

EMPHOUX (J. P.), 1965 — Un site de protohistoire et préhistoire au Congo : Mafanba, *Cahiers ORSTOM,* Sciences Humaines, II, 4, 87-95.

EMPHOUX (J. P.), 1970 — La grotte de Bitorri au Congo-Brazzaville, *Cahiers ORSTOM,* Sciences Humaines, VII, 1, 87-95.

EMPHOUX (J. P.), 1982 — *Archéologie du Sud de la République Populaire du Congo,* Thèse de 3e cycle, Université Paris I.

GAMPACKA-LIKIBI (F. W.), 1982 — *Première approche archéologique du Plateau Kukuya (République Populaire du Congo),* Mémoire de DES, Université Marien Ngouabi, Brazzaville.

LANFRANCHI (R.), 1979 — Recherches préhistoriques dans la moyenne vallée du Niari *(République Populaire du Congo),* Thèse de 3e cycle, Université Paris I.

LANFRANCHI (R.), 1983 — Première datation 14C d'un fourneau de fonte de fer en République Populaire du Congo, *L'Anthropologie,* 87, 1, 147-148.

LANFRANCHI (R.), 1985 — Céramiques découvertes dans Nkila Ntari, *Congo 84,* Expédition spéléologique du Spéléo-Club d'Albi, 69-74.

LANFRANCHI (R.), 1987 — Esquisse archéologique des régions teke, *Muntu,* 7, 73-99.

LANFRANCHI (R.), 1988 — Prospections dans le Haut-Ogooué (Région de Léconi, Franceville, Boumango) : résultats préliminaires, *Nsi,* 4, 28-32.

LANFRANCHI (R.) et MANIMA-MOUBOUHA (A.), 1984 — Première datation 14C d'un bas-fourneau de fonte de cuivre en République Populaire du Congo, *Cahiers Congolais d'Anthropologie et d'Histoire,* 9, 7-11.

LANFRANCHI (R.) et PINÇON (B.), 1988 — Résultats préliminaires des prospections archéologiques récentes sur les plateaux et collines Teke en République Populaire du Congo (1984-1987), *Nsi,* 3, 24-31.

LE ROY (P.), 1950 — Note documentaire sur la préhistoire de Brazzaville, esquisse d'une stratégie, *Encyclopédie Coloniale et Maritime,* V, 35-39.

LOMBARD (J.), 1931 — Matériaux Préhistoriques du Congo français, *Journal de la Société des Africanistes,* I, 1, 49-59.

LOUZOLO (C.), 1986 — *La métallurgie kongo : l'exemple des Dondo de Boko Songho et ses environs, XVIe-XXe siècles,* Mémoire de DES, Université Marien Ngouabi, Brazzaville.

MANIMA-MOUBOUHA (A.), 1987 — A propos des recherche archéologiques sur la métallurgie du fer et du cuivre e République Populaire du Congo, *Nsi,* 1, 3-5.

MANIMA-MOUBOUHA (A.) et SANVITI (N.), 1988 — Not complémentaire sur la fouille de sauvetage de Tsabouka *Kala-kala,* 1, 30-37.

MARET (P. de), 1986 — The Ngovo group : an industry wit polished stone tools and pottery in Lower Zaïre, *The African Archaeological Review,* 4, 103-133.

MOORSEL (H. VAN), 1948 — Une industrie céramique ancienne dans la plaine de Léopoldville, *Brousse,* 3-4, 17-39.

MOORSEL (H. VAN), 1953 — Bij een oude munteenhei gevonden te Kingabwa, *Brousse,* 4, 21-27.

MOORSEL (H. VAN), 1968 — *Atlas de Préhistoire de l Plaine de Kinshasa,* Université Lovanium, Kinshasa.

PEREIRA (D.P.), 1507 — *Esmeraldo de Situ Orbis,* Lisbon.

PIGAFETTA (F.) et LOPEZ (D.), 1591 — *Relatione del ream di Congo e delle circonvicine contrade,* Appresso Bartolomeo Grassi, Roma.

PINÇON (B.), 1984 — *La Céramique Teke de la région d Zanaga (XIXe-XXe siècle),* Mémoire de DES, Universit Marien Ngouabi, Brazzaville.

PINÇON (B.), 1985 — Filles de Ngwumandzeli et Ngwumanbani, les potières Teke Lali et Ngwongwoni d'Inkia et Milimina, *Cahiers Congolais d'Anthropologie et d'Histoire,* 10 33-43.

PINÇON (B.), 1988 — Archéologie du fleuve Congo : prospections sur la rive droite entre l'Alima et le Stanley Poc (République Populaire du Congo), *Nsi,* 4, 3-9.

PINÇON (B.), sous presse — La céramique chez les Teke, i DUPRE (M. C.) et HOMBERT (J. M.) éds., *Langues civilisation teke, Congo, Gabon, Zaïre,* Geuthner, Paris.

PINÇON (B.), 1990 — La métallurgie du fer sur les plateau teke (Congo). Quelle influence sur l'évolution des pay sages au cours des deux derniers millénaires ? i LANFRANCHI (R.) et SCHWARTZ (D.) éds., *Paysage quaternaires de l'Afrique centrale atlantique,* ORSTOM Collection Didactiques, Paris, 479-492

PINÇON (B.), LANFRANCHI (R.), MPIKA (L.), KOUANZ (J.M.), à paraître — Études céramologiques en Afriqu centrale : les centres producteurs du sud congolais.

VANSINA (J.), 1973 — *The Tio Kingdom of the Middle Cong (1880-1892),* Oxford University Press, London

L'ARCHÉOLOGIE DU ROYAUME KONGO

BERNARD CLIST,
Département d'Archéologie,
CICIBA, Libreville, Gabon

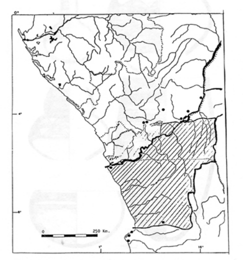


Fig. 1 : Extension du royaume kongo en 1641 (d'après Thornton, 1983).

Le «royaume» de kongo semble s'être constitué en structure complexe vers le XIVème siècle de notre ère selon la tradition orale et les généalogies des rois (Pigafetta, 1591 ; Dapper, 1686 ; Cavazzi, 1687 ; Vansina, 1963, 1966 ; Bontinck, 1972 ; Thornton, 1982, 1983) : le roi Nzinga Kuwu baptisé en 1491 aurait été le cinquième roi et le petit-fils du fondateur du royaume (Vansina, 1963).

Au moment de l'arrivée à l'embouchure du fleuve Zaïre de Diego Cao en 1483 la structure politico-économique que l'on appellera bientôt «royaume kongo» est en place. Les limites du «royaume» fluctueront dans le temps en fonction des alliances et sujétions successives des régions ou provinces.

Aux XVIème et XVIIème siècles, la frontière jouxte l'actuelle frontière entre les états du Zaïre et du Congo (Dupré, 1985). Des Nsundi (= kongo) venaient extraire le minerai de cuivre et fabriquer des objets dans la zone entre Mindouli et Boko-Songo au cours de la première moitié du XVIIème siècle (Dapper, 1686). En 1681, les provinces de Nsundi, de Mbamba et de Mpemba étaient indépendantes du pouvoir central de la capitale Mbanza Kongo (actuelle San Salvador en Angola). En 1701 la limite septentrionale était sur le fleuve Zaïre, sa limite méridionale juste au nord de Luanda (Thornton, 1983).

Les travaux sur l'histoire de cette structure complexe sont maintenant nombreux, dominés en qualité par les études d'institution nord-américaines (W. McGaffey, J. Miller, J. Thornton, J. Vansina).

L'archéologie n'a à ce jour joué qu'un rôle marginal dans l'étude des Kongo. A cela plusieurs raisons : faiblesse des moyens humains et financiers engagés dans la région, absence de structures nationales de recherches archéologiques d'une certaine ampleur, problèmes méthodologiques propres à la discipline tels que méthode de datation par le radiocarbone des sites archéologiques qui donne une marge d'erreur de plus ou moins 50 ans dans le meilleur des cas, marge d'erreur renforcée encore par les fluctuations du taux de Carbone -14 au cours des derniers siècles. Enfin, une archéologie tournée à l'opposé de l'évènementiel de l'histoire récente.

Malgré tout, dans le quart nord-ouest de la République Populaire d'Angola et dans la région du Bas-Zaïre de la République du Zaïre les recherches en archéologie pouvant être rattachées d'une manière ou d'une autre à la genèse et aux transformations du Royaume Kongo ne sont pas négligeables pour autant, même si elles restent toujours balbutiantes.

République Populaire d'Angola

Seul le gisement de Mbanza Soyo fouillé en 1980 par E. Abranches et S. Souindoula se trouve à l'intérieur des limites du Royaume Kongo. Mbanza Soyo, près de l'embouchure du fleuve Zaïre, était la capitale de la province de Soyo. Les fouilles ont été implantées au site de Mpangala I ; elles se sont étendues sur 25 mètres carrés. De nombreux vestiges, notamment des tessons de l'Age du Fer Récent y ont été exhumés.

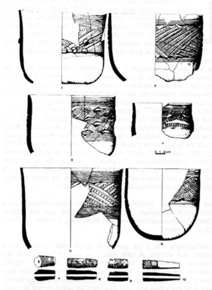


Fig. 2 : Céramiques et pipes du Groupe II du Bas-Zaïre et de Kinshasa.
1 : Kinjabwa. - 2 + 4, 6 : grotte de Mbafu. - 5 : grotte de Dimba. 7-10 : fragments de pipe en pierre de Mbanza Mbata (d'après Van Noten, 1982, fig. 25).

Le cimetière des rois de Soyo (Mani Soyo) à 15 kilomètres de Soyo a aussi été étudié au même moment.

Là, 32 mètres carrés furent ouverts ; une tombe fut entièrement fouillée (Souindoula, 1982).
Le matériel archéologique de Mpangala I comprenait des ossements et des coquilles marines ainsi que de nombreux tessons qui sont aujourd'hui à l'étude (Abranches et Souindoula, sous presse).

Le cimetière des rois quant à lui, localement appelé Mvela dia Mpemba-Lufu, a livré quatre tumuli. L'un d'eux a été fouillé de manière exhaustive sur 6 mètres carrés. Il contenait une inhumation ; le squelette était disposé sur le dos, les pieds en direction du nord-est.

Plus loin vers le sud dans la région de l'actuelle Luanda, aux marges sud du «Royaume», ont été fouillés plusieurs sites d'habitat de diverses époques.

Il s'agit des sites de Benfica, de Kamabanga I, et Kitala (Abranches, 1982 ; de Maret, 1985).
Nous l'avons vu dans le chapitre consacré à l'Age du Fer Ancien d'Angola, p. 219), plusieurs sites fouillés près de Luanda (Kamabanga, Kitala) illustrent l'occupation du territoire entre le IIème siècle et le XIIIème siècle de notre ère.
L'économie est basée sur la pêche, la chasse, la collecte de bivalves et de gastéropodes et, au moins à partir du IXème siècle, sur l'élevage de bœufs.

On peut encore parler de quelques autres amas coquillier mentionnés par Desmond Clark (1966) et par C. Ervedosa (1980) dans la même région ; l'un d'eux a été daté de 1350 ad (Pta- ?, 600 ± 65 bp ; Ervedosa, 1980, p. 209). Ils n'ont pas encore fait l'objet de fouilles extensives.

Pour conclure cette partie consacrée au littoral de la région de Luanda, on notera l'économie tournée durant un millénaire sur les ressources marines, la chasse et l'élevage de bovins pour les sites les plus récents (Kitala, Kamabanga). L'habitat dans cette région s'est longtemps maintenu en place.

Fig. 3 : Céramiques du Groupe I du Bas-Zaïre et de Kinshasa. 1, 3-5 : grotte de Dimba. 2 : région de Kinkabwa (d'après Van Noten, 1982, fig. 24).

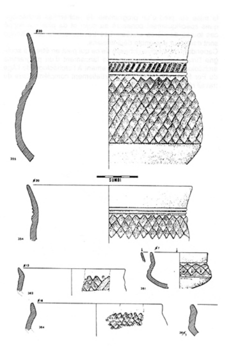


Fig. 4 : Céramiques du Groupe Sumbi du site éponyme (d'après Clist, 1982, fig. 23).

On parlera encore pour terminer l'examen des sites angolais inclu dans l'aire Kongo du gisement de Quibaxe. Celui-ci fut découvert en 1973 par R. Martins qui identifiait au cours de travaux d'infrastructures un niveau archéologique contenant d'abondantes céramiques (Martins, 1976 ; Ervedosa, 1980). Aucune date n'a été obtenue à ce jour pour ce site. P. de Maret a pensé qu'il s'agissait d'un mélange de céramiques Age du Fer Ancien et Age du Fer Récent.

Zaïre

Il a été vu dans les chapitres «Néolithique» et «Age du Fer Ancien» que l'occupation de la région du Bas-Zaïre, représentant les provinces septentrionales du «Royaume» Kongo, remontait presque sans interruption à vers 200 avant notre ère. A l'Age du Fer Récent, période qui a du voir la structuration de la société Kongo en «Royaume», peu de choses sont connues. Tout au plus savons nous quelques chose de la distribution des sites d'habitat, de la production céramique et de la sériation de celle-ci en divers «Groupes» qui doivent vraisemblablement répondre sur le plan archéologique à une réalité sur le plan anthropologique.

On distingue aujourd'hui les «Groupes» I, II, III, IV, V, X, Kanda Kumbi et Sumbi (de Maret, 1972, 1982b ; de Maret et Stainier, sous presse ; Clist , 1982 ; Mortelmans, 1962).

Il semble qu'il existe une division à faire entre d'une part les Groupes I, II et X et d'autre part les Groupes III, V et Kanda Kumbi (Clist, sous presse).

Le deuxième groupe serait le plus récent. En effet, la nécropole de Mbanza Mbata contenait des céramiques aux décors similaires au Groupe II (Vandenhoute, 1973). Or ces tombes sont récentes. En outre, des récipients des Groupes III et V ont été découverts associés à Mbanza Mbata. Sur le plan typologiques les vases Groupe III sont à rapprocher du Groupe Kanda Kumbi. Cette production Kanda Kumbi ressemble aux productions récentes Kongo (voir Coart et de Hauleville, 1907 et de Maret, 1974).

Le Groupe II a été daté par le radiocarbone à la grotte de Lovo 3 (Hv-6259, 1720 ± 95 ad), au site de Kamuna (Hv-6260, 1525 ± 65 ad) et au site de Kingabwa (Hv-6262, 1645 ± 80 ad). Les datations dendrochronologiques (selon Stuiver et Pearson, 1986) vieillissent les dates à une fourchette de 1430-1700 AD. Dans le niveau supérieur de l'abri-sous-roche de Ntadi Yomba au Congo une production céramique semblable du Groupe II a été datée de 1440-1640 AD (dates corrigées : Gif-4219, 1580 ± 80 ad ; Gif-4220, 1680 ± 80 ad ; Gif-4221, 1650 ± 80 ad).
La céramique du Groupe X — retrouvée en abondance au Congo voisin et associée au Royaume Teke (cfr. p. 243) — était associée à la céramique des Groupes I et II à Kingabwa. Cette céramique blanche X est datée à Gombe de 1648-1673 ou de 1753-1796 (dates corrigées). En outre, cette association montre bien la contemporaniéité des productions I, II et X.

Il est donc tentant d'opposer un horizon céramique I-II-X plus ancien à un horizon céramique III-V-Kanda Kumbi plus récent.

En ce qui concerne la répartition dans l'espace, aucune différence n'apparaît entre ces deux horizons : les sites d'habitat connus sont régulièrement disposés entre Kinshasa et Sumbi.
On notera tout de même un lacune à l'ouest d'une ligne passant pour Tshela/Lukula/Seke-Banza/Boma. Il peut s'agir là d'une division entre productions Kongo et productions du royaume de Ngoyo. On insistera sur l'existence d'un village Groupe II, donc Kongo, à Misenga à 10 kilomètres de la zone cuprifère de Mindouli et à 25 kilomètres de celle de Mpasa au Congo. A Misenga, la fonte du cuivre était pratiquée (Clist, 1982). Misenga serait donc la première attestation archéologique de contacts Kongo/Teke en ce qui concerne la production de cuivre.

Conclusions

La conclusion essentielle de cette brève synthèse est que l'habitat est continu depuis au moins le XV[ème] siècle. De plus, une grande variété dans la production céramique, même si il est difficile aujourd'hui de la comprendre, a été identifiée.

Il est clair de ce qui précède que l'archéologie ne peut fournir grand chose de plus à l'historien du Royaume Kongo. L'intérêt de l'archéologie du royaume teke (travaux B. Pinçon) porte sur la mise sur pied d'un programme de recherches archéologiques spécifiquement consacré au sujet et de plus développé ces toutes dernières années. Les travaux sur la zone Kongo sont dans leur ensemble déjà anciens.

Cependant, la relative richesse de ce qui peut en être tiré souligne l'importance et l'urgence de lancement d'un programme archéologique consacré exclusivement à l'archéologie de l'Age du Fer Récent du Bas-Zaïre partiellement complémentaire du travail réalisé au Congo.

BIBLIOGRAPHIE

ABRANCHES (H), 1982 — Mission archéologique de Kitala et Kamabanga : information préliminaire, rapport polycopié, 7 p.

ABRANCHES (H.) et SOUINDOULA (S.), sous presse — Missão etno-historica do Soyo (1980) : archéologia e ethnohistoria, 7 p.

BONTINCK (F.), 1972 — Histoire du Royaume de Kongo, c. 1624, Études d'Histoire Africaine, 4, 145 p.

CAVAZZI (G. A.), 1687 — *Istorica descrizione de tre regni Congo, Matamba et Angola, par C. Monti*, Bologna.

CLARK (J. D.), 1966 — The distrivution of prehistoric culture in Angola, *Publicações culturais*, n° 73, Diamang, Lisboa, 15-102.

CLIST (B.), 1982 — *Étude archéologique du matériel de la mission Maurits Bequaert de 1950-1952 au Bas-Zaïre*, mémoire de licence, Université Libre de Bruxelles, 2 vols., Bruxelles.

CLIST (B.), sous presse — Pour une archéologie du Royaume Kongo, *Muntu*, 9.

COART (E.) et HAULEVILLE (A. de), 1907 — *La céramique : notes analytiques sur les collections ethnologiques du Musée du Congo.* Annales du Musée du Congo belge, t. 2, fasc. 1, Bruxelles.

DAPPER (O.), 1686 — *Description de l'Afrique*, W. Waesberge, Boom et Van Someren, Amsterdam.

de MARET (P.) 1972 — *Étude d'une collection de céramiques protohistoriques du Bas-Zaïre*, mémoire de licence de l'Université Libre de Bruxelles, Bruxelles.

de MARET (P.), 1974 — Un atelier de potière Ndibu au Bas-Zaïre, *Africa-Tervuren*, 20, 3-4, 46-56.

de MARET (P.), 1982a — New survey of archaeological research and dates for west-central and north-central Africa. *Journal of African History*, 23, 1, 1-15.

de MARET (P.), 1982b — The Iron Age in the west and south, in Van Noten (F.), éd., *The archaeology of central Africa*, Akademisch drück und verlagsanstalt, Graz, 77-96.

de MARET (P.), 1985 — A survey of recent archaeological research and new dates from Central Africa, *Journal of African History*, 26, 129-148.

de MARET (P.) et STAINIER (P.) sous presse — Excavations in the upper levels at Gombe and the early ceramic industries in the Kinshasa area (Zaïre), *Festschrift Smolla*.

DUPRE (G.), 1985 — *Les naissances d'une société : espace et historicité chez les Beembe du Congo*, ORSTOM, Paris.

ERVEDOSA (C.), 1980 — *Arqueologia angolana*, republica popular de Angola, Ministerio de Educaçao, Lisboa.

MARTINS (R.), 1976 — A estaçao arqueologica da antiga Banza Quibaxe, *Contribuçoes para o estudo da anthropologia portuguesa*, 9, 4, 243-306.

MORTELMANS (G.), 1982 — Archéologie des grottes Dimba et Ngovo (région de Thysville, Bas-Congo), *Actes du 4e congrès panafricain de préhistoire et de l'étude du quaternaire, Léopoldville*, 1959. Annales des sciences humaines, n° 40, Tervuren, 407-425.

PIGAFETTA (F.), 1591 — *Relatione del reame di Congo et delle circonvicine contrade tratta delli scritti e ragionamenti di Odoardo Lopez, portoghese*, B. Grassi, Roma.

SANTOS JUNIOR (J. R. dos) et EVERDOSA (C.) 1970 — A estaçao arqueologia de Benfica, Luanda, *Estudos biologicos faculdade ciencias universidade Luanda*, 5, 31-51.

SOUINDOULA (S.), 1982 — Missao etno-historica do Soyo : pesquisas arqueologicas, *Novembro*, 55, juin, 62-63.

STUIVER (M.) et PEARSON (G. W.), 1986 — High precision calibration of the radiocarbon time scale, *Radiocarbon*, 28, n° 2B, 805-838.

THORNTON (J. K.), 1982 — The kingdom of Kongo ca. 1390-1678 : the development of an african social formation, *Cahiers d'Études Africaines*, XXII, 87-88, 325-342.

THORNTON (J. K.), 1983 — *The kingdom of Kongo in the era of the civil wars, 1641-1718*, University of Ann Arbor, Ann Arbor.

VANDENHOUTE (H.), 1973 — *De Begraafplaats van Ngongo-Mbata (Neder-Zaïre) : opgravingsverslag en historische situering, mémoire de licence, Rijksuniversiteit te Gent*, Gand.

VANSINA (J.), 1963 — Notes sur l'origine du Royaume du Kongo, *Journal of Africa History*, 4, 1, 33-38.

VANSINA (J.), 1966 — *Kingdoms of the savanna*, University of Wisconsin Press, Madison.

VAN NOTEN (F.), de MARET (P.), 1982b — The «neolithic» problem in the west and south. In VAN NOTEN (F.) éd., *The archaeology of central Africa.*Akademische Drück und Verlagsanstalt, Graz, 59-67.

GLOSSAIRE

Acheuléen : faciès culturel de l'Age de la Pierre Ancien, doit son nom à Saint-Acheul, faubourg d'Amiens (France).

Activité aérologique : activité produite dans les hautes couches de l'atmosphère échappant généralement à l'action du relief terrestre (au-dessus de 3 000 m).

Advection : déplacement d'une masse d'air dans le sens horizontal.

Afromontagnard : désigne forêt et flore de montagne du continent africain.

Albien : étage géologique du crétacé.

Alios : horizon d'accumulation induré constitué de sables cimentés par de la matière organique (alios humique) et/ou du fer (alios humo-ferrugineux, alios ferrugineux). Caractérise certains podzols.

Allochtone : se dit de terrains ou de roches qui ont subi un important déplacement.

Altération pédologique : modification de la nature du sol par des processus chimiques ou biologiques.

Amygdaloïde : en forme d'amande.

Anthropogénique : lié à l'apparition et au développement de l'espèce humaine.

Apport radiatif : apport en rayons.

Archéen : étage le plus ancien du précambrien.

Armature : objet manufacturé qui arme l'extrémité d'une flèche, d'une sagaie, d'une lance.

Artefact : en archéologie, se dit de tout objet, de pierre ou non, ayant subi une action intentionnelle de l'homme.

Australopithecinae : de la famille des Australopithèques.

Bàlombe : dernière industrie de l'île de Bioko en Guinée Équatoriale datée XVIIe-XIXe siècles de notre ère.

Barrémien : étage géologique du crétacé.

Benthique : du fond des océans.

Biface : outil de pierre taillé sur les deux faces, caractéristique de l'Age de la Pierre Ancien.

Biostasie : phase de stabilité dans l'évolution du relief où l'absence d'érosion est liée à une couverture végétale continue.

Biotope : milieu physique bien défini servant de support aux espèces constituant la biocénose (association d'êtres vivant en équilibre dans un milieu).

Boissellerie : ensemble de menus objets en bois.

Bolaopi : industrie de l'île de Bioko en Guinée Équatoriale datée d'entre 1 000 et 1250 de notre ère.

Bolas : boules de pierres reliées entre elles par des cordes qu'on lance pour entraver le gibier.

Bouclier : aire cratonique d'échelle subcontinentale correspondant aux chaînes précambriennes indurée et arasées.

Boussomien : phase climatique récente au Cameroun.

Buela : industrie de l'île de Bioko en Guinée Équatoriale datée d'entre 1250 et le XVII[e] siècle de notre ère.

Caducifolié : à feuillage caduc. Les forêts denses, humides, semi-caducifoliées (ou semi-décidues, ou mésophiles) se distinguent des forêts denses humides sempervirentes par une forte proportion d'arbres de première grandeur perdant leur feuillage en saison sèche.

Carboneras : industrie de l'île de Bioko en Guinée Équatoriale datée d'entre 600 et 1 000 de notre ère.

Cénomanien : étage géologique du crétacé.

Cénozoïque : ère géologique correspondant au Tertiaire et au Quaternaire.

Chopper : outil sur galet dont le tranchant est déterminé par l'enlèvement d'un ou plusieurs éclats à partir d'une seule face.

Chopping-tool : outil sur galet dont le tranchant est déterminé par l'enlèvement d'un ou plusieurs éclats à partir des deux faces.

Ciseau : outil en pierre plutôt long et étroit, affûté à l'une de ses extrémités par une taille en biseau.

Ciste : tombe mégalithique constituée de quatre dalles de champ et recouverte d'une dalle horizontale.

Climax : état idéal d'équilibre atteint par l'ensemble sol-végétation d'un milieu naturel.

Coche : outil lithique pourvu d'une encoche.

Col : partie d'une poterie comprise entre la panse et la lèvre.

Conchyliophage : mangeur de coquillages.

Conditions édaphiques : conditions liées au sol et qui ont une influence profonde sur la répartition ou la croissance des êtres vivants.

Copperbelt : ceinture de cuivre. Régions situées aux confins du Zaïre et de la Zambie.

Cordiforme : en forme de cœur.

Core-axe : hache nucléus. Ce terme définit toute une gamme d'outils du Sangoen au Tshitolien. Il s'agit de pièces bifaciales ou non, à bords généralement parallèles, plus ou moins longues, d'usage varié. On peut y reconnaître des ciseaux, des gouges, des rabots, etc. Le terme est traduit de différentes façons : outils étroits à bords plus ou moins parallèles, pièce plus ou moins allongées à bords plus ou moins parallèles outils à bois.

Cortical : qui appartient à l'enveloppe extérieure (cortex).

Craton : vaste portion stable du domaine continental.

Crétacé : période géologique de l'ère secondaire.

Cuirasse : horizon continu, fortement induré, riche en ses quioxydes de fer et/ou d'aluminium. Les cuirasses qui caractérisent certains sols ferrallitiques peuvent avoir une épaisseu de plusieurs mètres.

Cumuliforme : en forme de cumulus (base plate et somme arrondi).

Cuprifère : qui contient du cuivre.

Débitage centripète équatorial : débitage qui va de la périphérie du nucléus vers le centre. On parle de nucléus discoïde ou de nucléus à débitage équatorial.

Dégraissant : minéral ou végétal ajouté à l'argile pour fabriquer de la céramique afin d'éviter l'éclatement des pots à l cuisson.

Denticulé : se dit de toutes les pièces de silex taillé dont le tranchants portent une série d'encoches contiguës ou non.

Détritique : qui résulte de la désagrégation d'une roche pré existante.

Discoïde : en forme de disque.

Distal : qui est le plus éloigné de la base.

Dolérite : roche magmatique, relativement dure, de couleur e général verte, intermédiaire entre les gabbros et les basaltes elle se trouve le plus souvent en filons intrusifs dans une roch encaissante.

Dolomitique : qui contient de la dolomie (roche sédimentair carbonaté).

Dos abattu : (pièce à ...) pièce dont un des tranchants a ét détruit par des retouches courtes et abruptes.

Douroumien : phase climatique sèche définie au Cameroun.

Ecliptique : plan de l'orbite de la terre autour du soleil.

Endémisme : caractère de permanence caractérisant des espèces vivantes propres à un territoire bien délimité.

Endoréique : se dit d'une région dont les eaux n'atteignent pas la mer.

Épaule : partie d'un vase séparant la panse du col.

Épipaléolithique : période située entre le paléolithique et le néolithique.

Épiphyte : se dit d'un végétal qui vit fixé sur des plantes sans pour autant leur soustraire des substances nutritives.

Équidé : appartenant à la famille des chevaux.

Érosion différentielle : érosion liée à la différence de dureté des roches.

Esquillé (outil) : pièce rectangulaire ou carrée, présentant sur les deux bouts, parfois sur les quatre côtés, des esquillements obtenus par percussion violente. Il s'agirait d'un outil intermédiaire de percussion indirecte posée : chasse-lame, ciseau à froid, ciseau esquillé.

Excentricité de l'orbite : rapport de la distance des foyers au grand axe.

Fauresmith : faciès industriel de type levallois-moustérien d'Afrique australe.

Ferrier : amas d'origine anthropique, composé essentiellement de scories et de résidu de minerais de fonte.

Galet aménagé : outil sur galet dont le tranchant est déterminé par l'enlèvement d'éclats à partir d'une ou plusieurs faces (cf. Chopper et Chopping-tool).

Géomorphologie : description et explication des formes du relief terrestre.

Géosynclinal : vaste fosse en bordure d'un continent, s'approfondissant progressivement sous le poids des dépôts qui s'y entassent et dont le plissement ultérieur aboutit à la création d'une chaîne de montagnes.

Glauconieux : contenant de la glauconie (silicate de fer et de potassium).

Glottochronologie : chronologie fondée sur l'étude des langues.

Gouge : ciseau à tranchant concave.

Graminées : famille de plantes aux fruits réduits à des grains.

Grassfields : région du Nord-Cameroun.

Grattoir : outil façonné à l'extrémité d'un éclat ou d'une lame, présentant un front plus ou moins arrondi, obtenu par retouches obliques.

Hachereau : outil sur éclat, taillé sur ses deux faces, affectant la forme d'une hache. C'est le fossile directeur de l'Acheuléen traditionnel.

Herminette : outil similaire à la hache dont le tranchant se trouve perpendiculaire au manche.

Holocène : période de l'ère Quaternaire.

Horizon pédologique : couche grossièrement parallèle à la surface du sol, différente des couches adjacentes par ses constituants, son organisation et son comportement. Les horizons sont une conséquence des transformations subies par le matériau depuis l'origine et traduisent le fait que la dimension verticale des flux énergétiques est privilégiée lors des processus pédogénétiques.

Illite : argile formée à partir de l'altération des micas.

Induré : rendu anormalement dur.

Intra-cratonique : qui concerne l'intérieur de la croûte continentale en-dehors des zones orogéniques. Se dit de ce qui est à l'intérieur d'un craton.

Isobathe : courbe reliant les points d'égale profondeur.

Jurassique : période géologique de l'ère secondaire.

Kabamblen : culture de l'Age du Fer Récent du Shaba au Zaïre datée entre environ 1150 et 1600 de notre ère.

Kaguérien : période pluviale d'Afrique orientale.

Kamilamblen : culture de l'Age du Fer Ancien de Shaba au Zaïre, datée entre environ 500 et 700 de notre ère.

Karoo : étage géologique défini en Afrique du Sud, où il correspond au Carbonifère supérieur et au Permien inférieur. Par corrélation, un certain nombre de niveaux géologiques ont été attribués à cette période en Afrique centrale, mais il semble bien que la plupart de ces niveaux soient en fait plus récents.

Karstification : formation d'un relief particulier aux roches calcaires.

Katarchéen : plus ancien que l'archéen (3 milliards d'années).

Kibangien : période climatique de l'Afrique centrale conduisant au climat actuel.

Kisalien : culture de l'Age du Fer Ancien et Récent du Shaba au Zaïre, datée encore environ 700 et 1150 de notre ère. Se subdivise en Kisalien ancien et Kisalien classique.

Kwe : pierre percée.

Lamellibranche : mollusque bivalve.

Latérite : terme vague, désignant le manteau d'altération ferrallitique, les sols ferrallitiques en général, les formes cuirassées, les gravillons ferrugineux. Ensemble des couvertures pédologiques de la zone intertropicale marquée par une forte expression des constituants ferrifères.

Lancéolé : en forme de lance.

Léopoldien : faciès néolithique du Bas-Zaïre et de la région de Kinshasa.

Léopoldvillien : période climatique à tendance sèche d'Afrique centrale (fin du Pléistocène).

Levallois : technique de débitage.

Lithologie métamorphique : nature des roches ayant subi une transformation sous l'effet de la température et de la pression.

Lupembien : faciès industriel de la fin de l'Age de la Pierre Moyen de l'Afrique centrale.

Lupembo-tshitolien : faciès industriel de transition entre les Ages de la Pierre Moyen et Récent d'Afrique centrale.

Macrolithique : artefact en pierre de grande dimension.

Maestrichtien : étage géologique du crétacé.

Magosien : faciès culturel de l'Afrique orientale.

Maluékien : période climatique sèche la plus ancienne connue actuellement en Afrique centrale (c. 70 000 à 40 000 ans).

Mégalithe : monument composé d'un ou plusieurs grands blocs de pierre bruts ou sommairement aménagés.

Mésozoïque : ère géologique correspondant au secondaire.

Métaphore : procédé par lequel on transporte la signification propre d'un mot à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison sous-entendue.

Métonymie : désignation d'un concept par un terme désignant un autre concept qui lui est relié par une relation nécessaire.

Microlithique : artefact en pierre de petite dimension.

Miocène : période de l'ère Tertiaire.

Molassique : à l'aspect de molasse (grès tendre à ciment calcaire).

Ndjilien : période climatique à tendance humide de l'Afrique centrale.

Néocomien : étage géologique du crétacé.

Néoformation : formation nouvelle.

Néogène : fin de l'ère Tertiaire comprenant le Miocène et le Pliocène.

Néolithique : période de la préhistoire qui, en Afrique centrale, est comprise entre l'Age de la Pierre Récent et l'Age du Fer. Elle correspond à l'apparition de villages avec des fosses dépotoirs, et dont l'économie est fondée sur la chasse, la collecte, la pêche, l'horticulture, un outillage de pierre polie et l'usage généralisé de la céramique.

Nucléus : bloc de roche dont on extrait des éclats, des lames ou des lamelles.

Oldowayen : industrie de l'Age de la Pierre Ancien ; doit son nom au célèbre gisement d'Oldoway en Tanzanie.

Oligiste : oxyde naturel de fer.

Ombrophile : forêt des régions très pluvieuses dans les zones équatoriales et tropicales humides.

Orographie : description du relief terrestre.

Oryctérope : mammifère aux longues oreilles, au museau terminé en groin et à la longue queue.

Ovicaprins : ensemble des ovins (brebis, moutons) et des caprins (chèvres).

Paléoclimatologie : étude des climats anciens.

Paléoéconomique : qui a trait à l'économie ancienne.

Paléogène : début de l'ère Tertiaire comprenant l'Éocène et l'Oligocène.

Paléolithique : première période de la préhistoire.

Paléovallée : ancienne vallée.

Paléozoïque : ère géologique correspondant à l'ère Primaire.

Palynologie : étude des pollens actuels et fossiles.

Panchronologique : qui traverse toutes les périodes.

Panse : partie élargie d'un récipient, située au-dessus du fond.

Paradigme : choix de problème à étudier et des techniques propres à leur étude.

Pédologie : science qui étudie les sols.

Pédonculé : ayant un pédoncule.

Peigne : outil à dents pour décorer la céramique.

Pélagique : relatif au milieu marin.

Pelote de réjection : amas de débris alimentaires divers (poils, plumes, os) rejetés par la bouche, en particulier par les rapaces diurnes et nocturnes.

Périhélie : point de l'orbite d'une planète le plus proche du soleil.

Peskeburien : phase climatique humide définie au Cameroun.

Pétrographie : branche de la géologie qui a pour objet la description et la systématique des roches.

Phonologique : de l'étude des phonèmes.

Photosynthèse : phénomène chimique chez les plantes qui est caractérisé par l'absorption de CO2 et rejet de O2 en présence de lumière.

Phytolithes : précipitation de silice ou d'opale se formant dans les tissus des végétaux au cours de leur vie.

Pic : outil en pierre, taillé par enlèvements bifaciaux, et présentant à l'une de deux extrémités, ou aux deux, une pointe grossière. La section est en général losangique, mais elle peut être trièdrique ou, parfois, aplatie.

Plan de frappe : endroit d'un nucléus où l'on frappe pour obtenir des éclats ou des lames.

Pleistocène : période la plus ancienne du Quaternaire.

Pliocène : dernière période de l'ère Tertiaire.

Plio-pleistocène : charnière entre le Tertiaire et le Quaternaire.

Podzolisation : transformation d'un sol en podzol (sol très évolué caractérisé par un horizon éluvial blanchi entièrement sableux, et/ou un horizon d'accumulation en profondeur de matières organiques, fer et/ou aluminium).

Polissoir : outil servant à en polir d'autres, par exemple haches et houes.

Polyèdre : outil à plusieurs faces.

Protérozoïque : étage le plus récent du Précambrien.

Racloir : outil de pierre taillée, façonné sur éclat par des retouches n'affectant généralement qu'une des deux faces de la pièce. Le tranchant occupe le plus souvent les grands côtés de l'éclat.

Registre : ensemble de décor formant un tout dans un espace donné.

Régression : abaissement du niveau marin.

Rhyolite : roche magmatique affusive, riche en verre, de composition assez proche de celle du granite, qui en est l'équivalent intrusif : quartz, feldspath, biotite, amphibole.

Rift : fossé d'effondrement.

Rostro-caréné : en forme de bec (ou d'éperon) et de carène de navire.

Rubéfié : rougi.

Rupestre : creusé, exécuté dans la roche, synonyme de pariétal, se dit de peintures, gravures et sculptures dont les hommes préhistoriques ont orné les parois des grottes ou abris-sous-roche.

Sangoen : faciès industriel de l'Age de la Pierre Moyen.

Scorie : sous-produit d'opération d'élaboration métallurgique.

Segment : microlithe géométrique ayant la silhouette d'un segment de cercle, l'arc est obtenu par des retouches abruptes.

Sémantique : branche de la linguistique qui étudie le sens des unités linguistiques et leurs combinaisons.

Sempervirente : toujours vert. Désigne les forêts denses, humides intertropicales dont la totalité ou la quasi-totalité des arbres de première grandeur conservent leur feuillage en saison sèche.

Sénonien : étage géologique du crétacé.

Silexite : roche sédimentaire siliceuse correspondant à un banc continu de silex.

Stellenbosch : industrie lithique d'Afrique australe composée de bifaces et d'hachereaux (cf. Acheuléen).

Stillbay : lieu éponyme d'un faciès industriel d'Afrique australe.

Stone-line : niveau continu d'épaisseur variable formé d'éléments grossiers, situé au sein des sols ferrallitiques et des sols ferrugineux, souvent juste au-dessus des horizons d'altération.

Stratiforme : en forme de couches (strates).

Strato-volcan : volcan formé de couches stratifiées de laves ou de laves et de cendres.

Stromatolithe : construction discoïde ou mammelonnée due à des cyanophycées (algues bleues).

Structural : qui se rapporte aux éléments du relief directement commandés par la structure géologique.

Subsidence : phénomène d'enfoncement plus ou moins progressif d'un bassin sédimentaire.

Substratum : roche en place plus ou moins masquée par des dépôts superficiels.

Synclinorium : vaste pli anticlinal, affecté de déformations parallèles de plus petite taille. S'emploie pour des formes supérieures à 10 km.

Talon : partie d'un outil lithique opposée à la partie utile.

Tectono-dynamique : mouvement des roches.

Terrasse : replat qui correspond au reste d'une nappe alluviale découpée par l'érosion.

Terrigène : se dit de tout élément figuré arraché par érosion à un terrain émergé.

Thalweg : ligne idéale joignant les points les plus bas d'une vallée.

Thermoluminescence : émission de lumière par certains corps.

Tillite : conglomérat provenant de la compaction d'anciennes moraines ; témoigne donc de glaciations passées.

Tourbe : matière combustible qui se forme par décomposition partielle des végétaux.

Trachyte : roche magmatique effusive de teinte grisâtre, à très petits cristaux.

Tranchant transversal (armature à...) : armature ne se terminant pas par une pointe, mais par un tranchant transversal.

Tranchet : instrument en pierre taillée, à tranchant transversal en biseau, constitué par la rencontre de deux surfaces d'éclatement.

Transgression : avancée lente et relative du rivage de la mer.

Trapèze : microlithe géométrique fait en partie d'un fragme de lame ou de lamelle, par retouche abrupte des troncatur aux deux extrémités.

Trièdre : instrument massif en pierre taillée de la catégorie d pics, obtenu par des enlèvements faits suivant trois plans dont la section est triangulaire.

Trilobé : à trois lobes.

Troncature : pièce tronquée.

Tshitolien : faciès industriel de l'Age de la Pierre Réce d'Afrique centrale.

Turbidité : état d'un liquide trouble.

Turonien : étage géologique du Crétacé.

Tuyère : buse en argile permettant de conduire l'air des sou flets à l'intérieur du four de fonte.

Typologie : classification des outils lithiques.

Upwelling : courants ascendants saisonniers d'eaux pr fondes et riches en sels nutritifs.

Voussoirs : apparentés à des voûtes.

Wavy-lines : décors incisés sur des poteries formant un mot ondulé.

Wilton : lieu éponyme du Wiltonien, faciès culturel de l'Afriqu australe.

Würm : quatrième et dernière glaciation du Quaternaire dan les régions alpines entre -80 000 et -10 000 avant J.-C.

Xérique : sec.

Note sur les dates

Signification des abréviations :

bp : *abréviation employé par les laboratoires de datation C 14 signifiant «before present» c'est-à-dire avant 1950.*
ad : *«anno domini» c'est-à-dire année de notre ère.*
bc : *«before Christ» c'est-à-dire avant Jésus-Christ ou avant notre ère.*

Table des figures et tableaux

L'Afrique centrale : Présentation - Généralités

- La géologie de l'Afrique centrale
  Figure 1 : Esquisse géologique de l'Afrique centrale 6
- Hydrologie de l'Afrique centrale
  Figure 1 : Bassins hydrographiques d'Afrique centrale 17
- Climatologie de l'Afrique centrale
  Figure 1 : Précipitations moyennes annuelles en Afrique centrale 21
- Aperçu sur la végétation de l'Afrique centrale atlantique
  Figure 1 : Les grandes régions phytogéographiques 29
  Figure 2 : Les grands types de végétation de l'Afrique centrale atlantique 30

Quaternaire de l'Afrique centrale

- Les environnements marins et littoraux de l'Afrique centrale
  Figure 1 : Carte structurale du toit du crétacé sur le plateau continental gabonais 37
  Figure 2 : Répartition des carbonates sur les plates-formes continentales du Gabon et Congo 37
  Figure 3a : Les variations du niveau marin de l'Afrique centrale au Quaternaire récent 39
  Figure 3b : Courbes de variations de lignes de rivages sur le plateau continental 39
- Les paysages de l'Afrique centrale pendant le quaternaire
  Figure 1 : Carte des refuges de forêts denses humides durant la dernière grande phase sèche 43
- Les faunes quaternaires de l'Afrique centrale
  Figure 1 : Localisation des sites ayant livré des faunes de vertébrés en Afrique centrale 46
  Figure 2 : Distribution verticale des mammifères livrant des informations paléoécologiques à Matupi ... 48
  Figure 3 : Distribution approximative du rhinocéros noir au début de l'époque coloniale 50

Ages de la Pierre Ancien et Moyen

- Cameroun
  Figure 1 : Carte des sites du Cameroun 56
  Figure 2 : Biface - éclat provenant de Roum - matériel lithique de Mokorvong 58
  Figure 3 : Gbiti biface 59
- Centrafrique
  Figure 1 : Types de gisements alluviaux en RCA 60
  Figure 2 : Carte des gisements préhistoriques 60
  Figure 3 : Préacheuléen de Ngoere-Ngosso 62
  Figure 4 : Acheuléen 63
  Figure 5 : Sangoen 64
  Figure 6 : Sangoen 65
- Gabon
  Figure 1 : Carte du Gabon avec la localisation des sites du Middle Stone Age 66
  Figure 2 : Industrie de Kango 68
  Figure 3 : Industrie de Kango 69
- Congo
  Figure 1 : Coupe d'un gisement dans une stone-line 71
  Figure 2 : Carte de localisation des principaux sites 72
  Figure 3 : Matériel lithique MSA 73
- Zaïre
  Figure 1 : Carte des sites OSA 76
  Figure 2 : Industrie de Mulunowa 76
  Figure 3 : Acheuléen de la Kamoa 77
  Figure 4 : Carte des sites de l'Age de la Pierre Moyen 78
  Figure 5 : Industrie de l'Age de la Pierre Moyen 79
  Figure 6 : Industrie de l'Age de la Pierre Moyen 80
- Angola
  Figure 1 : Répartition des sites Age de la Pierre Ancien 82
  Figure 2 : Industrie oldowayenne de Palmeirinhas 84

Figure 3 : Acheuléen ... 85
Figure 4 : Répartition des sites de l'Age de la Pierre Moyen ... 86
Figure 5 : Sangoen-Lupembien inférieur ... 87
Figure 6 : Lupembien et Lupembo-Tshitolien ... 87

Ages de la Pierre Récent

- Cameroun
  Figure 1 : Cartes des sites de l'Age de la Pierre Récent ... 98
  Figure 2 : Artefacts de Mbi Crater ... 100
  Figure 3 : Artefacts de Mbi Crater ... 100
  Figure 4 : Artefacts de Mbi Crater et Shum Laka ... 100
- Centrafrique
  Figure 1 : Carte des gisements de l'Age de la Pierre Récent ... 102
  Figure 2 : Industrie sur quartzite Koumbala borne IGN ... 103
  Figure 3 : Industrie sur quartz de Wakoumai ... 104
  Figure 4 : Industrie sur quartz de Boukoko ... 104
- Guinée Équatoriale
  Figure 1 : Outils taillés découverts sur l'Ile d'Elobey Grande ... 105
  Figure 2 : Outils taillés découverts sur l'Ile d'Elobey Grande ... 106
- Gabon
  Figure 1 : Carte des sites du Gabon ... 107
  Figure 2 : Core-axes ... 108
  Figure 3 : Microlithes géométriques de Libreville et sa région ... 110
- Congo
  Figure 1 : Carte des sites de l'Age de la Pierre Récent ... 111
  Figure 2 : Industrie de surface de la vallée du Niari ... 112
  Figure 3 : Tshitolien de Ntadi Yomba (c. 7000 bp) ... 113
  Figure 4 : Tshitolien ancien de la Concession ORSTOM ... 114
- Zaïre
  Figure 1 : Carte des sites ... 116
  Figure 2 : Industrie de Matupi (niveau 115-220 cm) ... 117
  Figure 3 : Industrie sur os d'Ishango ... 118
  Figure 4 : Industrie du nord-ouest du bassin du fleuve Zaïre ... 119
  Figure 5 : Industrie du site du plateau des Bateke (Tshitolien) ... 120
- Angola
  Figure 1 : Cartes des sites de l'Age de la Pierre Récent ... 123
  Figure 2 : Tranchets tshitoliens de la Lunda ... 124
  Figure 3 : Magosien de Menongue ... 125
  Figure 4 : Industrie à caractère mésolithique de Tchitundo-Hulo ... 125

Les Bantu

- Les Bantu, entité linguistique
  Figure 1 : Zones et groupes de langues bantu ... 134
  Figure 2 : Quelques parlers des zones A, B, C, H (Gabon, Cameroun, Congo) ... 140
  Figure 3 : Expansions bantu ... 141
  Figure 4 : L'expansion occidentale d'après travaux archéologiques sur le Néolithique ... 142

Néolithique

- Cameroun
  Figure 1 : Carte des sites néolithiques du Cameroun ... 148
  Figure 2 : Matériel d'Obobogo, fosse n° II ... 150
  Tableau 1 : Les sites mentionnés dans le texte ... 150
  Figure 3 : Matériel de Shum Laka ... 151
  Tableau 2 : Datations au radiocarbone des sites néolithiques du Cameroun ... 152
- Centrafrique
  Figure 1 : Carte de répartition des sites néolithiques de Centrafrique ... 155
  Figure 2 : Site de Batalimo ; plan des fouilles, stratigraphie de la coupe 1 ... 156
  Figure 3A : Coupe du tazunu Balimbe II ... 158
  Figure 3B : Plan du tazunu Gam ... 158

Tableau 1 : Datations radiocarbone des tazunu de Centrafrique 159
- Guinée Équatoriale
  Figure 1 : A : Carte de répartition des sites néolithiques de l'île de Bioko 162
  Figure 1 : B : Carte de répartition des sites néolithiques de la province du littoral, Guinée Équatoriale... 162
  Figure 2 : Céramique de l'île de Bioko 162
  Figure 3 : Céramiques, perles de terre cuite et objet en fer découverts sur l'île d'Elobey Grande 163
  Figure 4 : Matériel céramique, pipes africaines et européennes de l'île de Corisco ; gravures rupestres de la grotte de l'Ave Maria 164
- Gabon
  Figure 1 : Carte des sites néolithiques du Gabon 165
  Figure 2 : Matériel néolithique site d'Okala ; site du Pk 5 de Ndjolé 166
  Figure 3 : Carte de situation des haches et houes en pierre polie découvertes en surface au Gabon 166
  Figure 4 : Haches, herminettes, ciseaux polis découverts au Gabon 168
- Congo
  Figure 1 : Carte des sites néolithiques 171
  Figure 2 : Haches et houes de la région de Ntombo-Manyanga 172
  Figure 3 : Céramique de Tchissanga Ouest et Est. Céramique de Djambala 173
- Zaïre
  Figure 1 : Carte des sites zaïrois 174
  Figure 2 : Outils en pierre polie : site de Sakuzi et région de l'Uélé 176
  Figure 3 : Céramique du groupe de Ngovo, site de Sakuzi, fosse 35 ; et du site de Ngovo 176
  Figure 4 : Céramique du groupe de Sakuzi, site de Sakuzi fosse 40 et fosse 41 177
- Angola
  Figure 1 : Carte des sites néolithiques d'Angola 178
  Figure 2 : Haches et herminettes polies provenant de la région de Mbanza Kongo 180

Ages du Fer Ancien

- Cameroun
  Figure 1 : Carte des sites 192
  Figure 2 : Obobogo, céramique de la fosse VII 194
  Tableau 1 : Datations au radiocarbone des sites de l'Age du Fer Ancien du Cameroun 195
  Figure 3 : Okolo, céramique de la fosse 3 196
- Centrafrique
  Figure 1 : Carte de répartition des sites fouillés de l'Age du Fer en Centrafrique 197
  Figure 2 : Carte de répartition des sites à art rupestre de Centrafrique 199
  Figure 3 : Typologie des «couteaux de jet» du site de Lengo et du site des sources du Mpatou 200
  Figure 4 : Abri de Toulou, frise de personnages 201
- Gabon
  Figure 1 : Carte de localisation des sites Age du Fer Ancien du Gabon 202
  Figure 2 : Céramiques et pierre à cupule du site Kafélé 204
  Figure 3 : Céramiques découvertes intactes au site dit des «Sablières» de Libreville 206
- Congo
  Figure 1 : Carte des sites 208
  Figure 2 : Tsabouka, coupe du fourneau n° 1 210
  Figure 3 : Céramique de la zone teke d'Obelango et Ntsimou 210
  Figure 4 : Céramique de Tandou-Yombi, groupe de Madingo-Kayes 211
  Tableau 1 : Datations en relation avec l'Age du Fer au Congo 211
- Zaïre
  Figure 1 : Carte des sites connus de l'Age du Fer Ancien 212
  Figure 2 : Céramique et herminette en fer du groupe Kay Ladio et du site de Sakuzi 214
  Figure 3 : Céramique de l'horizon Imboga de l'Équateur 214
  Figure 4 : Céramique de l'horizon Batalimo-Maluba, Équateur et Oubangui ; sites de Dongo, Maluba (Zaïre) et de Batalimo (Centrafrique) 215
  Figure 5 : Tuyère, céramique, objets en cuivre du site de la Naviundu (Shaba) 216
- Angola
  Figure 1 : Carte de localisation des sites Age du Fer Ancien d'Angola 218
  Figure 2 : Céramique du site de Dundo, province de Lunda Norte 221
  Figure 3 : Céramiques du site de Mbanza Quibaxe, province de Cuanza Norte 222

Les Royaumes

- L'archéologie du royaume luba
  Figure 1 : Localisation de la dépression de l'Upemba et de ses principaux sites 234
  Figure 2 : Céramique du Kamilambien 236
  Figure 3 : Kisalien de Katongo 237
  Figure 4 : Céramique kisalienne 238
  Figure 5 : Cimetière de Sanga, plans de tombes du Kisalien classique 239
  Figure 6 : Kabambien (céramiques, houe, fer de hache et croisettes du cuivre) 240
- L'archéologie du royaume teke
  Figure 1 : Carte des principaux sites archéologiques du royaume teke 242
  Figure 2 : Itebe, ferrier du XIII-XIVe siècle 244
  Figure 3 : Céramique du site Mont Barnier 245
  Tableau 1 : Datations 14C des principaux sites archéologiques de l'aire teke 249
- L'archéologie du royaume kongo
  Figure 1 : Extension du royaume kongo en 1641 253
  Figure 2 : Céramiques et pipes du Groupe II du Bas-Zaïre et de Kinshasa 254
  Figure 3 : Céramiques du Groupe I du Bas-Zaïre et de Kinshasa 254
  Figure 4 : Céramiques du Groupe Sumbi du site éponyme 255

Table des matières

Introduction *par Yves de la Croix* III
Préface *par Th. OBENGA* IV

L'Afrique centrale : Présentation - Généralités 5
- La géologie de l'Afrique centrale 7
  par Bernard PEYROT
- Les grands traits morphologiques de l'Afrique centrale atlantique 11
  par M. PETIT
- Hydrologie de l'Afrique centrale 15
  par Bernard PEYROT
- Climatologie de l'Afrique centrale 19
  par Bernard PEYROT
- Les sols de l'Afrique centrale 25
  par D. SCHWARTZ
- Aperçu sur la végétation de l'Afrique centrale atlantique 27
  par Ch. de NAMUR
- Bibliographie 31

Quaternaire de l'Afrique centrale 33
- Les environnements marins et littoraux de l'Afrique centrale 35
  par Dieudonné MALOUNGUILA-NGANGA
- Les paysages de l'Afrique centrale pendant le quaternaire 41
  par D. SCHWARTZ et Raymond LANFRANCHI
- Les faunes quaternaires de l'Afrique centrale 47
  par W. VAN NEER
- Bibliographie 53

Ages de la Pierre Ancien et Moyen 55
- Cameroun 57
  par Raymond ASOMBANG
- Centrafrique 61
  par Raymond LANFRANCHI
- Gabon 67
  par Michel LOCKO
- Congo 71
  par Raymond LANFRANCHI
- Zaïre 75
  par MUYA WA BITANKO KAMWANGA
- Angola 83
  par Miguel RAMOS
- Synthèse 89
  par Raymond LANFRANCHI
- Bibliographie 91

Ages de la Pierre Récent 97
- Cameroun 99
  par Raymond ASOMBANG
- Centrafrique 103
  par Raymond LANFRANCHI
- Guinée Équatoriale 105
  par Bernard CLIST
- Gabon 107
  par Michel LOCKO

- Congo 111
  par Raymond LANFRANCHI
- Zaïre 115
  par MUYA WA BITANKO KAMWANGA
- Angola 123
  par Miguel RAMOS
- Synthèse 127
  par Raymond LANFRANCHI
- Bibliographie 129

Les Bantu 133
- Les Bantu, entité linguistique 135
  par Colette MARCHAL-NASSE
- Conventions graphiques 143
- Éléments bibliographiques 145

Néolithique 147
- Cameroun 149
  par Augustin HOLL
- Centrafrique 155
  par Bernard CLIST
- Guinée Équatoriale 161
  par Bernard CLIST
- Gabon 165
  par Bernard CLIST et M.-P. JÉZÉGOU
- Congo 171
  par Raymond LANFRANCHI
- Zaïre 175
  par KANIMBA MISAGO
- Angola 179
  par Raymond LANFRANCHI et Bernard CLIST
- Synthèse 181
  par Bernard CLIST
- Bibliographie 185

Ages du Fer Ancien 191
- Cameroun 193
  par Augustin HOLL
- Centrafrique 197
  par Bernard CLIST
- Gabon 203
  M.-P. JÉZÉGOU et Bernard CLIST
- Congo 209
  par Raymond LANFRANCHI
- Zaïre 213
  par KANIMBA MISAGO
- Angola 219
  par Bernard CLIST et Raymond LANFRANCHI
- Synthèse 225
  par Bernard CLIST
- Bibliographie 227

Les Royaumes 233
- L'archéologie du royaume luba 235
  par Pierre de MARET
- Bibliographie 241
- L'archéologie du royaume teke 243
  par Bruno PINÇON
- Bibliographie 251
- L'archéologie du royaume kongo 253
  par Bernard CLIST
- Bibliographie 257

Glossaire 259

Table des figures et tableaux 265